

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DU MEXIQUE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DU MEXIQUE

AVEC UN TABLEAU PRÉLIMINAIRE

DE L'ANCIENNE CIVILISATION MEXICAINE

ET

LA VIE DE FERNAND CORTÉS

PAR WILLIAM H. PRESCOTT

Membre correspondant de l'Institut de France, etc., etc.

PUBLIÉE EN FRANÇAIS

PAR AMÉDÉE PICHOT, D. M.

Auteur de l'HISTOIRE DE CHARLES-ÉDOUARD, etc.

« *Victrices aquilas alium laturus in orbem.* »
LUCAN. *Pharsalia*, lib. V.

II

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

RUE JACOB, 56.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ.

—

1846

CONQUÊTE DU MEXIQUE.

LIVRE TROISIÈME.

MARCHE SUR MEXICO.

CHAPITRE VI.

CHOLULA. — GRAND TEMPLE. — MARCHE SUR CHOLULA. — RÉCEPTION DES ESPAGNOLS. — CONSPIRATION DÉCOUVERTE.

1519.

L'antique cité de Cholula, capitale de la république du même nom, était située à six lieues environ au sud de Tlascala, et à vingt à l'est, ou plutôt au sud-est, de Mexico. Sa population ne s'élève pas aujourd'hui à seize mille âmes (1); mais on comptait alors, suivant Cortés, vingt mille maisons dans l'enceinte de ses murs, et un nombre égal dans les environs (2).

(1) Humboldt, *Essai politique*, t. 3, p. 159.

(2) *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 67.

Suivant Las Casas, la ville contenait trente mille *vecinos*, ou environ cent cinquante mille habitants. (*Brevissima relazione della distruzione dell' Indie Occidentali.* Venetia, 1643.) Cette dernière évaluation étant la moins élevée est, *à priori*, la plus croyable; surtout — chose rare — étant consignée dans le livre du bon évêque de Chiapa.

Quel que fût le nombre réel de ses habitants, il est hors de doute que c'était, à l'époque de la conquête, une des villes les plus populeuses et les plus florissantes de la Nouvelle-Espagne.

La fondation de Cholula, attribuée aux races primitives qui occupaient le pays avant les Aztéques, remontait à une haute antiquité (3). On ne possède que peu de détails sur son gouvernement, qui paraît avoir été modelé sur une forme républicaine, semblable à celle du gouvernement de Tlascala. Cette organisation eut de si bons résultats, que l'état de Cholula maintint très-tard son indépendance, jusqu'à l'époque où il fut, sinon réduit à une sorte de vasselage par les Aztéques, au moins dominé par eux de manière à ne conserver qu'un petit nombre des avantages d'une existence politique séparée. Les rapports des Cholulans avec Mexico étaient une source de fréquentes collisions entre eux et leurs voisins, les Tlascalans. Mais, quoique bien supérieurs à ceux-ci dans les arts de la civilisation, ils ne pouvaient lutter les armes à la main contre ces hardis montagnards, les Suisses de l'Anahuac. La capitale des Cholulans était le grand marché du plateau. Ses habitants excellaient dans diverses industries mécaniques, notamment dans l'art de travailler les métaux, dans la manufacture des tissus de coton et d'agave, et dans la fabrication d'une espèce de poterie délicate, qui, dit-on, rivalisait avec les produits de Florence (4). Mais ces soins donnés aux arts qui distinguent une société pacifique et parvenue à un certain degré de civilisation, les rendaient nécessairement peu propres au métier des armes et bien inférieurs sous ce rapport à des hommes qui faisaient de la guerre la grande affaire de la vie. On reprochait aux Cholulans la mollesse de leur caractère, et leurs rivaux

(3) Veytia fait remonter la fondation de Cholula aux Ulmèques, peuple qui précéda les Toltèques. (*Hist. antig.*, t. 1, cap. 13, 20.) Comme ces derniers, après avoir occupé le pays pendant plusieurs siècles, n'ont pas laissé, selon toute apparence, un seul monument écrit qui constate leur existence, il serait difficile de contredire l'assertion du licencié, et plus encore de la prouver.

(4) Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 2.

prétendaient qu'ils brillaient moins par le courage que par la ruse (5).

Mais cette capitale, si remarquable par la civilisation de ses habitants et par sa haute antiquité, était plus vénérable encore par ses traditions religieuses. C'était là que le dieu Quetzalcoatl, se rendant à la côte, s'était arrêté, et qu'il avait passé vingt années à initier les Toltèques aux arts de la civilisation. Il avait perfectionné la forme de leur gouvernement, et leur avait enseigné une religion plus spiritualisée, dans laquelle les sacrifices ne se composaient que des fruits et des fleurs de la saison (6). Du reste, ses leçons se sont trouvées tellement confondues avec les dogmes licencieux de ses propres prêtres, et si étrangement défigurées par les commentaires mystiques du missionnaire chrétien, qu'il serait difficile d'en définir la nature réelle (7). Il est probable que Quetzalcoatl était un de ces êtres rares et privilégiés qui dissipent par la lumière de leur génie les ténèbres de leur âge, et auxquels la postérité reconnaissante dresse des autels.

C'est en honneur de cette divinité bienveillante que fut élevé un monument que le voyageur contemple encore avec admiration. Ce monument, le plus colossal de la Nouvelle-Espagne, rappelle un peu les pyramides de l'ancienne Égypte, avec lesquelles il rivalise par ses proportions. On ignore la date de son érection ; mais il existait déjà à l'époque où les Aztèques envahirent le plateau. Il avait la forme commune aux

(5) Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Gomara, *Crónica*, cap. 58. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 3, cap. 19.

(6) Veytia, *Hist. antig.*, t. 1, cap. 15 et seq. Sahagun, *Hist. de Nueva-Esp.*, lib. 1, cap. 5, lib. 3.

(7) Des théologiens modernes ont découvert dans ces enseignements du dieu ou grand-prêtre toltèque les germes de quelques-uns des grands mystères de la foi chrétienne : de l'Incarnation, par exemple, et de la Trinité. Dans la personne de l'instituteur lui-même, ils prétendent reconnaître saint Thomas l'apôtre ! Voir la dissertation de l'irréfragable docteur Mier, avec un commentaire édifiant du señor Bustamante, ap. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, t. 1, *suplemento*.

teocallis mexicains, celle d'une pyramide tronquée, présentant ses quatre faces aux quatre points cardinaux, et divisée en un même nombre de terrasses. Mais son dessin primitif a été effacé par l'action du temps et des éléments; sa surface aujourd'hui revêtue d'une végétation luxuriante d'arbrisseaux et de fleurs sauvages, lui donne l'apparence d'une de ces éminences symétriques dues au caprice de la nature plutôt qu'au travail de l'homme. Le fait est qu'on doute encore si l'intérieur n'est pas un mamelon naturel, quoiqu'on puisse le considérer, avec quelque vraisemblance, comme une composition artificielle de pierres et de terre, profondément incrustée dans toutes ses parties, ainsi qu'on en a acquis la preuve, de couches alternatives de briques et d'argile (8).

La hauteur perpendiculaire de cette pyramide est de cent soixante-dix-sept pieds. Sa base a mille quatre cent vingt trois pieds de côté, c'est-à-dire le double de celle de la grande pyramide de Chéops. On se fera quelque idée de ses dimensions, lorsque nous aurons dit que cette base, qui est carrée, couvre près de dix-huit hectares de terrain, et que la plate-forme qui termine le sommet tronqué a environ un demi-hectare. Elle rappelle ces gigantesques monuments de briques dont on voit encore les ruines sur les rives de l'Euphrate, et qu'on retrouve, dans un bien meilleur état de conservation, sur les bords du Nil (9).

(8) Telle paraît être, en somme, l'opinion de M. de Humboldt, qui a examiné avec son soin ordinaire cet intéressant monument, *Vues des Cordillères*, p. 27 et seq.; *Essai politique*, t. 2, p. 150 et seq. Cette opinion a acquis un nouveau degré de probabilité par suite de ce fait, qu'une tranchée pratiquée il y a quelques années au travers du tumulus, pour la construction d'une route, a mis à découvert une section considérable dans laquelle on voit distinctement les couches alternatives de briques et d'argile. (*Ibid.*, *loc. cit.*) L'aspect actuel de ce monument, recouvert de verdure et de la terre végétale amassée par les siècles, peut faire excuser le scepticisme du voyageur superficiel.

(9) Plusieurs des pyramides d'Égypte et les ruines de Babylone sont, comme on le sait, en briques. Une inscription gravée sur une des pyramides fait même l'éloge de la brique comme supérieure à la pierre. Hérodote,

Au sommet de la pyramide s'élevait un temple somptueux, qui renfermait l'image de la divinité mystique. Ce « dieu de l'air » était représenté avec un visage d'ébène, qui contrastait avec les traits radieux sous lesquels il s'était montré aux enfants de la terre; sa tête était surmontée d'une mitre, sur laquelle ondulaient des aigrettes de feu; un magnifique collier d'or décorait son cou, des pendants de turquoise en mosaïque ses oreilles; il tenait d'une main un sceptre garni de pierres précieuses, de l'autre un bouclier revêtu de peintures bizarres, emblèmes de son empire sur les vents (10). La sainteté de ce lieu consacré par d'antiques traditions, la splendeur du temple et de ses cérémonies, en faisaient par tout le pays un objet de vénération, et des pèlerins venaient des points les plus éloignés de l'Anahuac déposer leurs hommages aux pieds de Quetzalcoatl (11). Le nombre de ces pèlerins était si considérable, qu'il donnait à la population mélangée de la ville un air de mendicité; et Cortés, frappé de la nouveauté de ce spectacle, nous dit qu'il vit là des multitudes de mendiants telles qu'on n'en trouve que dans les capitales éclairées de l'Europe (12); étrange indice de civilisation, qui rejetterait notre heureux pays à un degré assez bas de l'échelle sociale.

Mais Cholula n'était pas seulement fréquentée par de pauvres pèlerins. Beaucoup de tribus d'origine commune avec ses

Euterpe, sec. 136. Humboldt donne une idée sensible du *teocalli* mexicain en le comparant à une masse de briques deux fois aussi haute que le Louvre et qui couvrirait un espace superficiel quatre fois aussi grand que la place Vendôme. *Essai politique*, t. 2, p. 153.

(10) Le père Sahagun, qui avait vu les dieux des Aztéques avant que le bras du néophyte chrétien les eût précipités de leur superbe piédestal, donne une description minutieuse du costume et des emblèmes de Quetzalcoatl. Voir *Hist. de Nueva-España*, lib. 1, cap. 3.

(11) Ils venaient de deux cents lieues, dit Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 3, cap. 19.

(12) « Hay mucha gente pobra, y que piden entre los ricos por las calles, y por las casas, y mercados, como hacen los pobres en España, y en otras partes que hay *gente de razon.* » *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 67-68.

habitants avaient des temples à elles dans cette ville, comme aujourd'hui certains peuples chrétiens ont leurs églises à Rome, et chacun de ces temples avait ses ministres particuliers, attachés au service de la divinité à laquelle l'édifice était consacré. Nulle part on ne voyait un tel concours de prêtres, autant de processions, de pompeuses cérémonies, de sacrifices et de fêtes religieuses. Cholula était, en un mot, ce qu'est la Mecque pour les mahométans, Jérusalem pour les chrétiens : c'était la ville sainte de l'Anahuac (13).

Cependant les rites religieux n'y avaient pas conservé le caractère de pureté qui respirait dans les prescriptions primitives de son dieu tutélaire. Les autels de Quetzalcoatl, comme ceux des nombreuses divinités aztèques, étaient souillés de sang humain, et six mille victimes étaient, *dit-on*, sacrifiées chaque année à ces sanguinaires idoles (14). On peut évaluer le nombre de leurs temples d'après la déclaration de Cortés, qui compta quatre cents tours dans la ville (15) ; et aucun temple n'en avait plus de deux, beaucoup n'en avaient qu'une. Au-dessus de tous ces temples s'élevait majestueusement la grande « pyramide de Cholula, » projetant au loin sur la capitale la lueur de ses feux qui ne s'éteignaient jamais, et qui annonçaient aux peuples que c'était là qu'on célébrait le culte mystique — culte, hélas ! corrompu par la cruauté et par la superstition ! — de la bonne divinité qui devait revenir un jour reprendre son empire sur le pays.

On ne saurait imaginer rien de plus grandiose que le tableau qui se présentait aux yeux du haut de la plate-forme formant le sommet de la pyramide. Du côté du nord, s'étendait cette haute barrière de roches porphyroïdes dont la nature a en-

(13) Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 3, cap. 19. Gomara, *Crónica*, cap. 61. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.

(14) Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 2. Torquemada, *Monarch. ind.*, *ubi suprà.*

(15) « E certifico á Vuestra Alteza, que yo conté desde una mezquita quatrocientas, y tantas tores en la dicha ciudad, y todas son de mezquitas. » *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 67.

touré la vallée de Mexico, et au-dessus de laquelle se dressaient les grands pics de Popocatepetl et d'Iztaccihuatl, comme deux géants placés en sentinelle à l'entrée de cette région enchantée. Bien loin au sud, on apercevait la cime conique de l'Orizaba, qui se perdait dans les nuages, et sur un plan plus rapproché, la sierra de Malinche, chaîne aride, mais aux formes pittoresques, qui jetait ses grandes ombres sur les plaines de Tlascala. Trois de ces montagnes sont des volcans, plus élevés qu'aucune des montagnes de l'Europe, et enveloppés de neiges éternelles, qui résistent aux ardeurs du soleil des tropiques. Aux pieds du spectateur s'étalait la ville sainte de Cholula, avec ses tours et ses flèches étincelant au soleil, au milieu des jardins et des ombrages verdoyants qui ornaient à cette époque les environs cultivés de la capitale. Tel était le magnifique tableau qui frappa les regards des conquérants, et qui s'offre encore, avec quelques légers changements, au voyageur moderne qui, du haut de la grande pyramide, promène ses yeux sur la plus belle portion du beau plateau de Puebla (16).

Mais il est temps de revenir à Tlascala. Le matin du jour fixé, l'armée espagnole se mit en marche pour Mexico, en se dirigeant par Cholula. Les habitants se pressaient en foule

(16) La ville de Puebla de los Angeles fut fondée par les Espagnols peu de temps après la conquête, sur l'emplacement d'un village insignifiant du territoire de Cholula, à quelques milles à l'est de cette capitale. C'est peut-être, après Mexico, avec laquelle elle rivalise de beauté, la ville la plus considérable de la Nouvelle-Espagne. Elle paraît avoir hérité de la prééminence religieuse de l'ancienne Cholula, et se distingue, comme celle-ci, par le nombre et la splendeur de ses églises, par le grand nombre de prêtres qu'on y rencontre, par le luxe de ses cérémonies et de ses fêtes. On peut consulter à cet égard les relations des voyageurs qui ont traversé cette ville en se rendant, par la route ordinaire, de Vera-Cruz à la capitale. Voir, en particulier, Bullock, *Mexico*, t. 1, chap. 6. Les environs de Cholula, encore arrosés comme du temps des Aztèques, sont également remarquables par la fertilité du sol. Les meilleures terres ensemencées en froment rapportent, suivant une autorité fort respectable, dans la proportion de quatre-vingts pour un. Ward, *Mexico*, t. 2, p. 270. Voir aussi Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 158; t. 4, p. 330.

sur ses pas, remplis d'admiration pour ces hommes intrépides qui, malgré leur faiblesse numérique, ne craignaient pas d'aller braver le grand Montézuma dans sa capitale. Une immense multitude de guerriers s'offrirent à partager les dangers de l'expédition; mais Cortés, tout en se montrant reconnaissant de leur zèle, ne choisit que six mille de ces volontaires pour l'accompagner (17). Il ne voulait pas s'embarrasser d'une force peu maniable, qui pourrait gêner ses mouvements; probablement aussi, il se souciait peu de se mettre en quelque sorte à la merci de ces alliés, dont l'attachement était encore trop récent pour offrir une garantie suffisante de leur fidélité.

L'armée, après avoir franchi quelques terrains âpres et montueux, entra dans la vaste plaine qui s'étend autour de Cholula. A une élévation de plus de six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, elle put contempler, croissant côte à côte, les riches productions de différents climats; de hauts champs de maïs, l'aloès aux sucs abondants, le *chilli* ou poire des Aztéques, et de grandes plantations de nopals, sur lesquels vit la brillante cochenille. Il n'y avait pas un morceau de terre qui ne fût en culture (18); et — circonstance extraordinaire sur le plateau, — le sol, sillonné de nombreux cours d'eau et de canaux d'irrigation, était ombragé de grands bois, tombés depuis sous la hache impitoyable des Espagnols. On arriva vers le soir à une petite rivière, au bord de laquelle Cortés résolut de passer la nuit, ne voulant pas troubler la tranquillité de la ville en y faisant entrer un gros corps de troupes à une heure aussi avancée.

Il ne tarda pas à recevoir la visite d'un certain nombre de caciques cholulans, qui venaient, accompagnés de leur suite, pour reconnaître les étrangers et leur faire accueil. Ils ne

(17) Si l'on en croit Cortés, cent mille hommes offrirent leurs services en cette occasion!... *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 64. Ce chiffre, qui devait représenter presque toute la force armée de la république, ne surprend ni Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., cap. 4, ni Gomara, *Crónica*, cap. 58.

(18) « Ni un palmo de tierra hay, que no esta labrada. » *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 67.

purent cependant s'empêcher de manifester quelque déplaisir en voyant dans le camp les Tlascalans, leurs ennemis, et ils exprimèrent la crainte que leur présence dans la ville ne fût une cause de désordre. Cortés, reconnaissant la justesse de cette observation, commanda à ses alliés de rester campés au même endroit, et de venir le rejoindre lorsqu'il sortirait de la ville pour continuer sa marche sur Mexico.

Le lendemain matin, il fit son entrée dans Cholula à la tête de son armée, n'ayant avec lui d'autres Indiens que ceux de Cempoalla, et quelques Tlascalans pour prendre soin du bagage. Ses alliés, avant qu'il se séparât d'eux, lui avaient recommandé de se méfier du nouveau peuple au milieu duquel il allait se trouver, peuple dont ils affectaient de mépriser les habitudes industrieuses, mais auquel la ruse et la perfidie étaient, suivant eux, des armes familières. Les troupes, en approchant de la ville, trouvèrent la route bordée d'une multitude des deux sexes et de tout âge, de vieillards courbés sous le poids de leurs infirmités, de femmes portant leurs enfants dans leurs bras, tous également avides d'apercevoir ces étrangers, dont la personne, les armes, les chevaux, excitaient au plus haut degré la curiosité de ceux qui ne les avaient pas encore combattus. Les Espagnols, de leur côté, furent saisis d'admiration à la vue des Cholulans, bien supérieurs, par le luxe de leurs vêtements et leur apparence générale, aux peuples qu'ils avaient jusqu'alors rencontrés : ils furent particulièrement frappés du costume des hautes classes, qui portaient de beaux manteaux brodés, ressemblant, par la forme et par la nature du tissu, aux gracieux burnous des Maures (19). Les Cholulans paraissaient avoir la même prédilection pour les fleurs que les autres tribus du plateau; ils s'en paraient et jetaient dans les rangs des soldats des guirlandes et des bou-

(19) « Los honrados ciudadanos de ella todos trahen *albornoces*, encima de la otra ropa, aunque son diferenciados de los de Africa, porque tienen maneras ; pero en la hechura y tela y los rapacejos son muy semejables. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 67.

quets. Un nombre immense de prêtres, mêlés à la foule, balançaient en l'air leurs encensoirs parfumés, tandis que les sons joyeux d'une multitude d'instruments divers semblaient fêter la bienvenue des étrangers et donnaient à cette scène un charme irrésistible. Si cette marche n'avait pas un caractère tout à fait aussi triomphal que l'entrée dans Tlascala, où la mélodie des instruments était étouffée sous les bruyantes acclamations de la multitude, elle offrait du moins un gage de dispositions amicales et l'assurance d'un accueil hospitalier.

Les Espagnols furent également frappés de la propreté de la ville, de la largeur et de la régularité des rues, qui paraissaient avoir été tracées d'après un plan d'ensemble, de la solidité des maisons, du nombre et de la grandeur des temples pyramidaux. Ils prirent leurs quartiers dans la vaste cour d'un de ces temples et dans les bâtiments qui l'entouraient (20).

Ils y furent bientôt visités par les grands de la ville, qui se montrèrent empressés de pourvoir à tous leurs besoins. Des vivres en abondance leur furent apportés; on les entoura de tous les soins et de toutes les prévenances qui pouvaient dissiper leurs soupçons; ils commencèrent donc à imputer ceux de leurs amis de Tlascala à des préjugés et à de vieilles rivalités nationales.

Au bout de quelques jours, la scène changea. Des envoyés de Montézuma arrivèrent, et après avoir signifié laconiquement à Cortés que son approche causait beaucoup de déplaisir à leur maître, ils eurent, avec les ambassadeurs mexicains qui étaient restés dans le camp espagnol, un entretien particulier à la suite duquel ils repartirent, emmenant avec eux un de ces ambassadeurs. A compter de ce moment, un changement sensible s'opéra dans la conduite des Cholulans. Ils ces-

(20) *Rel. seg. de Cortés*, p. 67. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 84. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 4. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 82.

Les Espagnols comparèrent Cholula à la belle Valladolid, si l'on en croit Herrera, qui nous a laissé une description pittoresque de leur entrée dans cette ville.

sèrent de visiter les Espagnols comme ils l'avaient fait jusqu'alors, et lorsque ceux-ci les engageaient à venir dans leurs quartiers, ils s'excusaient sous prétexte de maladie. Les approvisionnements furent réduits, parce qu'on manquait, disait-on, de maïs. Les symptômes de refroidissement, indépendamment des embarras momentanés qu'ils pouvaient occasionner, firent naître dans l'esprit de Cortés des craintes sérieuses pour l'avenir. Ces craintes prirent un nouveau caractère de gravité par suite des rapports des Cempoallans, qui lui firent savoir qu'en rôdant autour de la ville ils avaient vu plusieurs rues barricadées, et les *azoteas*, ou toits plats des maisons, chargés de grosses pierres et d'autres projectiles, préparatifs qui semblaient indiquer des intentions hostiles; dans quelques endroits, ils avaient trouvé de grands trous recouverts de branchages, avec des pieux plantés debout au milieu, dans le but probable de gêner les mouvements de la cavalerie (21). Quelques Tlascalans, venus de leur camp, apprirent aussi au général qu'un grand sacrifice, principalement d'enfants, avait eu lieu dans un quartier éloigné de la ville, à l'effet de s'assurer de la faveur des dieux, apparemment pour quelque entreprise que l'on méditait. Ils ajoutèrent qu'ils avaient vu un nombre considérable d'habitants quittant Cholula avec leurs femmes et leurs enfants, comme pour les mettre en lieu de sûreté. Ces nouvelles confirmèrent tous les soupçons de Cortés, qui ne douta plus que quelque machination perfide ne se tramât contre lui. S'il avait pu conserver encore quelques doutes à cet égard, une découverte faite par Marina, le bon ange de l'expédition, aurait achevé de le convaincre.

Les manières agréables de la jeune Indienne avaient gagné le cœur de la femme d'un des caciques, qui pressa à plusieurs reprises Marina de venir chez elle, lui donnant vaguement à entendre qu'elle échapperait ainsi au sort réservé aux Espagnols. L'interprète, comprenant de quelle importance il était

(21) Cortés en entrant dans la ville avait remarqué ces mêmes indices, qui lui avaient déjà donné à penser. *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 64.

d'obtenir des informations plus précises, feignit d'accueillir cette invitation avec plaisir, et n'hésita même pas à manifester son aversion pour les hommes blancs, qui, dit-elle, la retenaient prisonnière. La crédule Cholulane se laissa prendre à ces apparences trompeuses, et Marina, s'insinuant de plus en plus dans sa confiance, parvint à obtenir d'elle la connaissance de tous les détails de la conspiration.

C'est ainsi qu'elle apprit que le chef du complot était l'empereur lui-même, qui avait envoyé de riches présents aux principaux caciques, et notamment à l'époux de sa nouvelle amie, pour s'assurer leur concours. Les Espagnols devaient être attaqués à leur sortie de la capitale, lorsqu'ils seraient engagés dans les rues, où de nombreux obstacles avaient été disposés dans le but de jeter le désordre parmi la cavalerie. Un corps de vingt mille Mexicains, destiné à soutenir cette attaque, était déjà réuni à peu de distance de la ville. On s'attendait à ce que les Espagnols, ainsi embarrassés dans leurs mouvements, seraient facilement écrasés sous les forces supérieures de leurs adversaires. Un certain nombre de prisonniers devaient être conservés pour figurer dans les sacrifices de Cholula; le reste serait conduit, enchaîné, à la capitale de Montézuma.

Pendant que la femme du cacique faisait ces révélations à Marina, celle-ci affectait de rassembler les bijoux et les objets précieux qu'elle se proposait, disait-elle, d'emporter ce soir même avec elle, dès qu'elle pourrait, sans être vue, s'échapper du quartier des Espagnols pour se réfugier chez son amie, qui l'aidait dans cette opération. La laissant ainsi occupée, Marina trouva l'occasion de s'éloigner pour quelques instants, et courant à l'appartement du général, elle lui fit part de ce qu'elle venait d'apprendre. Cortés fit arrêter aussitôt la femme du cacique, qui, soumise à un interrogatoire, confirma de tous points la déclaration de Marina.

Cette découverte inattendue jeta Cortés dans la plus cruelle perplexité. Il se voyait pris comme dans un piége. Combattre ou s'échapper paraissait également difficile. Il était au mi-

lieu d'une ville ennemie où chaque maison pouvait se transformer en une forteresse, tandis que son artillerie et sa cavalerie étaient menacées de se trouver, par suite de nombreux obstacles, dans l'impossibilité presque absolue de manœuvrer. Indépendamment des astucieux Cholulans, il lui faudrait encore, au milieu de toutes ces difficultés, soutenir le choc des redoutables guerriers de Mexico. Il pouvait se comparer à un voyageur égaré la nuit parmi des précipices, où un faux pas peut précipiter à la mort, et où il est aussi dangereux de reculer que d'avancer.

Il voulut, avant toute chose, obtenir une nouvelle confirmation du complot et de plus amples détails. Il engagea donc deux prêtres du voisinage, dont l'un était un des personnages influents de la ville, à venir à ses quartiers; là, en les comblant d'égards et en leur faisant accepter quelques-uns des riches présents qu'il avait reçus de Montézuma (tournant ainsi les dons de ce dernier contre lui-même), il obtint d'eux la confirmation la plus complète de ce qu'il savait déjà. L'empereur avait été, depuis l'arrivée des Espagnols, dans un état déplorable d'irrésolution. Les premiers ordres qu'il avait donnés aux Cholulans étaient de faire bon accueil aux étrangers; mais il avait récemment consulté de nouveau ses oracles et obtenu pour réponse que Cholula serait le tombeau de ses ennemis; car les dieux ne manqueraient pas de l'aider à venger le sacrilége commis envers la cité sainte. Les Aztéques se croyaient tellement sûrs du succès, qu'ils avaient déjà préparé et réuni dans la ville un grand nombre de fortes perches garnies de courroies qui devaient servir à garrotter les prisonniers.

En possession de tous les faits, Cortés congédia les prêtres, avec l'injonction, à peu près superflue, de garder le secret sur l'entretien qu'ils venaient d'avoir avec lui. Il leur dit qu'il était dans l'intention de quitter la ville le lendemain matin, et les pria d'engager quelques-uns des principaux caciques à lui accorder une entrevue dans ses quartiers. Puis il convoqua un conseil de ses officiers, quoique son plan fût, à ce qu'il paraît, déjà arrêté.

Les membres du conseil furent, selon la différence de leurs caractères, diversement affectés par cette communication inattendue. Les plus timides, découragés à la vue des obstacles qui semblaient se multiplier à mesure qu'on se rapprochait de la capitale du Mexique, furent d'avis de retourner sur leurs pas, et de chercher un abri dans les murs amis de Tlascala. D'autres, plus persévérants, mais prudents, opinèrent pour qu'on prît la route plus au nord, qui leur avait été dans le principe recommandée par leurs alliés. La majorité se rangea à l'avis du général, qu'il n'y avait pas d'autre alternative que de se porter en avant. Tout mouvement rétrograde serait fatal. Des demi-mesures ne valaient guère mieux ; un acte de faiblesse les perdrait aux yeux de leurs amis comme de leurs ennemis. Leur salut était dans leur confiance en eux-mêmes : il fallait frapper un coup qui intimidât leurs adversaires, et leur montrât que les Espagnols ne craignaient pas plus les artifices de la trahison que le nombre et la bravoure de leurs ennemis sur le champ de bataille.

Lorsque les caciques, cédant aux instances des prêtres, se présentèrent devant Cortés, il se borna à leur reprocher avec douceur leur conduite peu hospitalière, et les assura que les Espagnols ne leur seraient plus à charge, attendu qu'il se proposait de quitter la ville le lendemain matin de bonne heure. Il leur demanda, à cet effet, de lui fournir un renfort de deux mille hommes, pour aider au transport de son artillerie et de ses bagages. Les chefs, après s'être consultés entre eux, accédèrent à cette demande, qui leur parut favorable jusqu'à un certain point à l'exécution de leurs propres desseins.

A peine s'étaient-ils retirés, que le général fit appeler les ambassadeurs aztèques. Il les informa en peu de mots de la découverte qu'il venait de faire d'une odieuse trame ourdie pour la destruction de son armée, et dont on imputait, leur dit-il, l'idée première à leur maître Montézuma. Il regrettait vivement, ajouta-t-il, de voir le nom de l'empereur compromis dans une pareille machination, et les Espagnols obligés de

marcher en ennemis contre un prince qu'ils espéraient visiter en amis.

Les ambassadeurs protestèrent avec énergie de leur ignorance absolue du complot, et rejetèrent sur les seuls Cholulans toute la responsabilité d'un crime dans lequel ils ne pouvaient croire que Montézuma eût trempé. Il était évidemment dans l'intérêt de Cortés de ménager le monarque indien, d'utiliser aussi longtemps que possible ses bons offices, et de profiter de sa sécurité supposée pour couvrir ses opérations futures. Il feignit donc d'ajouter foi aux assertions des envoyés mexicains, et déclara qu'il lui répugnait de penser qu'un monarque qui s'était montré constamment animé de dispositions si bienveillantes envers les Espagnols, voulût couronner ses bons procédés par une aussi noire trahison. Quant aux Cholulans, leur extrême duplicité ne faisait que redoubler son courroux à leur égard, et il en tirerait une vengeance qui laverait à la fois leurs torts envers Montézuma et les Espagnols. Il congédia ensuite les ambassadeurs, ayant soin, malgré cette apparente confiance, de les placer sous bonne garde, afin de prévenir toute communication entre eux et les citoyens (22).

La nuit fut une nuit de cruelle anxiété pour l'armée. Le terrain sur lequel bivouaquaient les soldats semblait prêt à s'ouvrir sous leurs pieds, et chaque instant pouvait être l'instant marqué pour leur destruction. Leur chef vigilant prit toutes les précautions exigées par leur sûreté ; les sentinelles furent doublées, et les canons disposés de manière à battre les abords du camp. Les yeux de Cortés, comme on peut le croire, ne se fermèrent pas pendant cette nuit terrible. Les Espagnols se couchèrent tout armés, avec leurs chevaux sellés et bridés, prêts à marcher au premier signal ; mais les Indiens

(22) Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 83. Gomara, *Crónica*, cap. 59. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 65. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 39. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 83, cap 4. Martyr, *De orbe novo*, dec. 4, cap. 2. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, c. 1. Argensola, *Anales*, lib. 1, cap. 85.

ne songeaient point à les attaquer, et le calme de la nuit ne fut interrompu que par ces bruits vagues qui s'élèvent d'une cité populeuse, alors même qu'elle est plongée dans le sommeil, et par les cris rauques des prêtres, annonçant les heures à l'aide de porte-voix, du haut des tourelles de leurs temples (23).

(23) « Las horas de la noche las regulaban por las estrellas, y tocaban los ministros del templo que estaban destinados para este fin, ciertos instrumentos como vocinas, con que hacian conocer al pueblo el tiempo. » Gama, *Descripcion*, parte 1, p. 14.

CHAPITRE VII.

AFFREUX MASSACRE. — LA TRANQUILLITÉ RÉTABLIE. — RÉFLEXIONS. — ÉVÉNEMENTS ULTÉRIEURS. — MONTÉZUMA ENVOIE UNE NOUVELLE AMBASSADE.

1519.

Au point du jour, Cortés était à cheval, dirigeant les mouvements de sa petite armée. Il rangea le gros de ses forces en bataille dans la grande cour du temple, entourée en partie de bâtiments, ainsi que nous l'avons dit, et en partie par une haute muraille. Cette cour avait trois portes d'entrée, à chacune desquelles Cortés plaça un fort piquet. Le reste des troupes fut posté, avec les canons, en dehors de l'enceinte, de manière à en commander tous les abords, et à empêcher que ceux qui restaient dans l'intérieur fussent interrompus dans l'exécution de la tâche qui leur était réservée. L'ordre avait été envoyé la veille aux chefs tlascalans de se tenir prêts à pénétrer au premier signal dans la ville pour faire leur jonction avec les Espagnols.

Ces dispositions étaient à peine terminées, que les caciques cholulans se présentèrent, amenant avec eux un corps de porteurs (*tamanes*), plus nombreux même qu'on ne le leur avait demandé. On les fit entrer dans la cour, au centre de l'infanterie espagnole rangée le long des murs. Cortés, ayant alors pris à part quelques-uns des caciques et s'adressant à eux d'un air sévère, les accusa durement d'être les chefs de la conspiration, et leur prouva en même temps qu'il en connaissait tous les détails. Il était venu chez eux, leur dit-il, en ami et sur l'invitation de l'empereur; il avait respecté les habitants et leurs propriétés, et pour leur ôter tout sujet d'ombrage, il avait laissé une grande partie de ses forces hors de la ville. Accueilli avec des démonstrations hospitalières, qui n'avaient d'autre but que de

l'attirer dans le piége, il trouvait trop tard que ces démonstrations n'étaient qu'un masque pour couvrir la plus abominable trahison.

Cette accusation tomba sur les Cholulans comme la foudre. Ils contemplaient avec une vague terreur ces mystérieux étrangers, qui semblaient posséder la faculté de lire leur pensée. Toute dénégation, toute tergiversation étaient inutiles devant de pareils juges. Ils avouèrent tout, et cherchèrent à s'excuser en rejetant le blâme sur Montézuma. A ce nom, Cortés, affectant encore plus d'indignation, leur dit que c'était là une vaine excuse, puisqu'un tel fait, en supposant même qu'il fût vrai, ne saurait justifier leur conduite; qu'il allait d'ailleurs tirer une vengeance si éclatante de leur perfidie, que le bruit en retentirait par tout le vaste empire de l'Anahuac !

Le signal fatal fut alors donné : c'était un coup d'arquebuse. Aussitôt tous les fusils et toutes les arbalètes furent dirigés contre les malheureux Cholulans entassés au milieu de la cour comme un troupeau de daims, et une effroyable décharge sema la mort dans cette masse confuse. Ils furent pris tout à fait à l'improviste, car ils n'avaient pas entendu ce qui s'était passé entre Cortés et leurs chefs. Ce fut donc à peine s'ils opposèrent quelque résistance aux Espagnols, qui, après avoir déchargé leurs armes, se précipitèrent sur eux l'épée à la main, et comme ces indigènes à demi nus n'avaient rien pour garantir leurs corps, ils les taillèrent en pièces aussi facilement que le moissonneur fauche ses blés mûrs au temps de la moisson. Plusieurs essayèrent d'escalader les murailles; mais ces tentatives infructueuses ne servirent qu'à les exposer plus sûrement aux coups des arquebusiers et des archers. D'autres se jetèrent vers les portes, où ils furent reçus sur les pointes des longues piques des soldats qui les gardaient. Quelques-uns, mieux-inspirés, se cachèrent sous les monceaux de cadavres dont la terre fut bientôt couverte.

Pendant cette œuvre de mort, les compatriotes des Indiens qu'on égorgeait, attirés par le bruit du massacre, avaient commencé une attaque furieuse contre les Espagnols du dehors.

Mais les grosses pièces de Cortés, placées dans une position avantageuse, balayaient les rangs des assaillants, à mesure qu'ils se présentaient. Dans les intervalles des décharges de l'artillerie, intervalles beaucoup plus longs alors, à cause de l'état encore imparfait de la science, qu'ils ne le sont aujourd'hui, la multitude était refoulée par des charges de cavalerie. Les chevaux, les canons, les armes des Espagnols, tout était nouveau pour les Cholulans, et cependant, malgré la terreur qu'un pareil spectacle était fait pour inspirer, malgré les détonations de la mousqueterie, mêlées à celles du canon, dont les éclats tonnants semblaient ébranler la terre, les Indiens désespérés se pressaient en foule pour prendre la place de leurs camarades tués.

Pendant que cette lutte meurtrière ensanglantait les environs du quartier des Espagnols, les Tlascalans, ayant entendu le signal convenu, s'étaient portés rapidement sur Cholula. Ils avaient, par ordre de Cortés, ceint leurs têtes de guirlandes de joncs, afin qu'on pût les distinguer plus facilement des gens de la ville (1). Arrivant au plus fort de l'action, ils tombèrent tout à coup sur les derrières des Cholulans, qui, écrasés d'un côté par les charges de la cavalerie castillane, pressés de l'autre par leurs vindicatifs ennemis, ne purent résister à cette double attaque. Les uns se jetèrent dans les bâtiments les plus rapprochés, construits pour la plupart en bois, et qui ne tardèrent pas à être incendiés. D'autres cherchèrent un refuge dans les temples. Un groupe nombreux, précédé par des prêtres, prit possession du grand *teocalli*. Suivant une tradition vulgaire, à laquelle nous avons déjà fait allusion, le dieu devait, quand on renverserait une partie des murailles de son temple, produire une inondation qui engloutirait ses en-

(1) « Usáron los de Tlaxcalla de un aviso muy bueno y les dio Hernando Cortés porque fueran conocidos y no morir entre los enemigos por yerro, porque sus armas y divisas eran casi de una manera... y ansi se pusiéron en las cabezas unas guirnaldas de esparto à manera de torzales, y con esto eran conocidos los de nuestra parcialidad que no fué pequeño aviso. » Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.

nemis. Les crédules Cholulans parvinrent avec de grands efforts à détacher quelques pierres des murs de l'édifice. Cette dégradation ne produisit que des flots de poussière; mais d'eau, point. Leur déité trompeuse les abandonnait à l'heure du danger. Désespérés, ils s'élancèrent dans les tourelles en bois qui surmontaient le temple, et firent pleuvoir une grêle de pierres, de dards, de flèches enflammées sur les Espagnols, tandis que ceux-ci gravissaient le grand escalier de cent vingt degrés qui conduisait au faîte de la pyramide. Mais cette pluie de feu tombait en vain sur les casques d'acier des chrétiens, qui se servirent au contraire de ces brandons ardents pour incendier la citadelle de bois. Elle fut bientôt en flammes. La garnison persista, cependant, à se défendre, bien qu'on lui offrît, *dit-on*, quartier. Un seul individu en profita; les autres se précipitèrent, tête baissée, du haut du parapet, ou périrent misérablement dans les flammes (2).

Tout était alors tumulte et confusion dans la belle cité qui reposait, quelques heures auparavant, au sein de la paix et de la sécurité. Les gémissements des mourants, les supplications frénétiques des vaincus implorant la merci des vainqueurs, se mêlaient aux cris de guerre des Espagnols qui foulaient leurs ennemis sous les pieds de leurs chevaux, et aux sifflements aigus des Tlascalans, qui donnaient en cette occasion pleine carrière à leurs sentiments de haine contre leurs anciens rivaux. Au milieu de tout ce tumulte, on entendait le feu continuel de la mousqueterie et le craquement des charpentes brûlées, qui s'affaissaient avec fracas, lançant dans les airs des tourbillons de flammes dont les lueurs faisaient pâlir les teintes roses du matin. La ville sainte semblait transformée en un enfer. Lorsque la résistance eut à peu près cessé, les vainqueurs pénétrèrent dans les maisons et dans les lieux sacrés, faisant main basse sur tous les objets de quelque valeur,

(2) Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 4-45. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 40. Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 84. Gomara, *Crónica*, cap. 60.

tels que vaisselle, bijoux (qui se trouvèrent en assez grande abondance), vêtements et provisions : ces deux derniers articles étaient même recherchés de préférence aux premiers par les simples Tlascalans, circonstance qui facilita beaucoup le partage du butin, à la grande satisfaction de leurs alliés chrétiens. C'est un fait digne de remarque, qu'au milieu de cette licence universelle, les ordres de Cortés furent respectés en ce qui concernait les femmes et les enfants, auxquels ils ne fut fait aucun mal ; les Tlascalans se bornèrent à les faire prisonniers, ainsi qu'un grand nombre d'hommes, avec l'intention de les emmener en esclavage (3). Ces scènes de violence duraient depuis plusieurs heures, lorsque Cortés, cédant aux instantes supplications de quelques chefs cholulans qui avaient été préservés du massacre, et aux prières des envoyés mexicains, consentit, par égard, dit-il, pour ces derniers, représentants de Montézuma, à rappeler ses soldats et à mettre, autant que possible, un terme à cet affreux pillage. Deux des caciques reçurent aussi la permission d'aller trouver leurs compatriotes, et de donner des assurances de pardon et de protection à tous ceux qui rentreraient dans l'obéissance.

Ces mesures produisirent l'effet désiré. Les efforts réunis de Cortés et des caciques parvinrent enfin, non sans peine, à rétablir l'ordre. Les assaillants, Espagnols et Indiens, se rallièrent sous leurs bannières respectives, et les Cholulans, cédant à la voix et aux exhortations de leurs chefs, rentrèrent peu à peu dans leurs habitations.

La première chose que fit Cortés fut de persuader aux chefs tlascalans de rendre la liberté à leurs prisonniers (4). Telle était leur déférence pour le général, qu'ils accédèrent à ce vœu, non toutefois sans murmurer, se contentant du riche butin qu'ils avaient fait sur les Cholulans, et qui consistait en

(3) « Matáron casi seis mil personas sin tocar a niños ni mugeres, porque asi se les ordeno. » Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 2.

(4) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 83. Ixtlilxochitl, *Historia chich.*, Ms., *ubi suprà*.

objets de luxe depuis longtemps inconnus à Tlascala. Il s'occupa ensuite de faire disparaître, autant que possible, les traces sanglantes de cette hideuse boucherie, et particulièrement de faire enlever les monceaux de cadavres qui encombraient les rues et la grande place, où la chaleur activait déjà la décomposition. Cortés, dans sa lettre à Charles-Quint, accuse trois mille morts : la plupart des relations disent six, quelques-unes donnent même un chiffre plus élevé. Comme le plus ancien et principal cacique se trouvait au nombre des victimes, Cortés aida les Cholulans à installer son successeur (5). Ces mesures d'ordre rétablirent peu à peu la confiance. Les gens des environs, rassurés, affluèrent dans la capitale et comblèrent les vides faits dans sa population. Les marchés se rouvrirent, et les habitants de Cholula se livrèrent de nouveau aux occupations habituelles d'une population paisible et industrieuse. Cependant, de longs amas de ruines noircies et fumantes attestaient les fureurs de l'ouragan qui venait de ravager la cité, et les murs qui entouraient la grande cour du temple où s'était accompli le premier acte de cette sanglante tragédie, debout encore plus de cinquante après l'événement, racontaient la lamentable histoire du massacre de Cholula (6).

Ce passage de l'histoire de la conquête est un de ceux qui ont laissé une sombre tache sur la mémoire des conquérants.

(5) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 83.

Les descendants du principal cacique de Cholula existent encore aujourd'hui à Puebla, si l'on en croit Bustamante. Voir Gomara, *Crónica*, traduction de Chimalpain. Mexico, 1826, t. 1, p. 98, *nota*.

(6) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, cap. 66. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 84. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 4, 45. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, c. 83. Gomara, *Crónica*, cap. 60. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., l. 12, cap. 11.

Las Casas, dans son livre imprimé sur la destruction des Indes, a orné son récit du massacre de Cholula de quelques circonstances additionnelles assez extraordinaires. Suivant lui, Cortés aurait fait empaler ou rôtir une centaine de caciques! Il ajoute qu'on rapportait que le général espagnol s'était amusé à réciter pendant le massacre un fragment d'une vieille ro-

Aujourd'hui même, on ne peut songer sans frémir au sort de cette belle et florissante capitale, envahie au sein de la paix et livrée à la merci d'une soldatesque effrénée. Mais pour apprécier sainement un pareil acte, il faut se reporter à l'époque où il eut lieu. Et ici, une difficulté se présente tout d'abord; c'est de trouver une justification quelconque du droit de conquête. Mais il faut se rappeler qu'à cette époque, et même beaucoup plus tard, l'erreur religieuse — qu'elle fût le résultat de l'ignorance ou de l'éducation, héréditaire ou acquise, hérétique ou païenne, peu importe, — était considérée comme un crime, qui devait être puni par le feu dans ce monde, et par des souffrances éternelles dans l'autre. Cette doctrine, quelque monstrueuse qu'elle fût, était celle de l'Église de Rome, ou, en d'autres termes, de l'Église chrétienne; ce fut la base de l'inquisition et des autres persécutions religieuses qui ont, à diverses époques, souillé les annales de presque tous les peuples de la chrétienté (7). D'après ce code, le territoire des

mance, qui représente Néron se réjouissant au milieu de l'incendie de Rome :

Mira Nero de Tarpeya,
A Roma como se ardia,
Gritos dan niños y viejos,
Y él de nada se dolia.

Brevissima relacion, p. 46.

C'est là, si je ne me trompe, le premier exemple connu d'un individu jaloux de se mettre en parallèle avec cet empereur. Bernal Diaz, qui avait vu « l'interminable narration » (ce sont ses termes) de Las Casas, paraît en faire fort peu de cas. Sa propre version, l'une de celles dont on a fait principalement usage pour la rédaction du texte, a été corroborée par le rapport des missionnaires qui visitèrent Cholula après la conquête, et qui firent une espèce d'enquête, à l'aide des prêtres et de plusieurs vieillards qui avaient été témoins oculaires du massacre. Elle est confirmée dans ses principaux détails par les autres relations contemporaines. L'excellent évêque de Chiapa écrivait dans le but avoué d'émouvoir la sympathie de ses compatriotes en faveur des Indiens opprimés; but généreux, sans doute, mais qui l'a trop souvent entraîné, à son insu peut-être, hors de la ligne rigoureuse de l'impartialité historique.

(7) A l'appui de cette observation, nous renvoyons le lecteur aux dernières

païens, en quelque partie du monde qu'il se trouvât, était considéré comme une sorte d'épave religieuse, dont le saint-siége prenait possession, à défaut de propriétaire légal, et que le chef de l'Église donnait, de sa pleine puissance, au premier potentat temporel qui voulait se charger d'en faire la conquête (8). C'est ainsi qu'Alexandre VI octroya généreusement une grande partie de l'hémisphère occidental aux Espagnols, et de l'hémisphère oriental aux Portugais. Ces superbes prétentions des successeurs de l'humble pêcheur de Galilée n'étaient pas seulement nominales : elles étaient reconnues, et considérées comme autorité souveraine dans les contestations qui s'élevaient entre les nations (9).

Le droit de conquête ainsi conféré entraînait l'obligation, sur laquelle il était en quelque sorte fondé, de sauver de la perdition éternelle les peuples plongés dans les ténèbres. Cette obligation était reconnue par les meilleurs et les plus braves,

pages du chap. 7, 2e partie, de l'*Histoire de Ferdinand et d'Isabelle,* où nous avons cherché à faire voir combien ces convictions étaient profondément enracinées en Espagne, à l'époque dont nous parlons. Le monde avait peu gagné en idées libérales depuis l'époque où Dante plaçait tranquillement dans un des cercles de l'enfer les grands hommes et les sages de l'antiquité, par la seule raison qu'ils avaient eu le malheur — et ce n'était pas leur faute assurément — de venir trop-tôt au monde.

(8) C'est dans le même esprit que les lois d'Oleron, ce code maritime qui avait une si haute autorité dans le moyen âge, abandonnent au vrai croyant, comme légitime butin, la propriété de l'infidèle en même temps que celle du pirate ! « S'ilz sont pyrates, pilleurs, ou escumeurs de mer, ou Turcs *et autres contraires et ennemis de nostre dicte foy catholicque,* chascun peut prendre sur telles manières de gens, *comme sur chiens, et peut l'on les desrobber et spolier de leurs biens sans pugnition.* C'est le jugement. » Jugements d'Oleron, art. 45, dans la *Collection de lois maritimes*, par J. M. Pardessus. Paris, 1828, t. 1, p. 351.

(9) La fameuse bulle de partage servit de base au traité de Tordesillas, par lequel les gouvernements castillan et portugais tracèrent la ligne de démarcation entre leurs découvertes respectives; ligne qui assura aux Portugais le vaste empire du Brésil, qui aurait dû, par priorité d'occupation, appartenir à leurs rivaux. Voir l'*Histoire de Ferdinand et d'Isabelle,* part. 1re chap. 18; part. 2, chap. 9; — les dernières pages de chacun.

par l'homme de robe dans son cabinet, par le missionnaire et le guerrier dans la croisade. Le sentiment de ce devoir pouvait être dénaturé par des motifs temporels, il se confondait quelquefois avec des considérations mondaines d'ambition et d'avarice, mais il ne s'éteignait jamais dans le cœur du conquérant chrétien. Nous avons vu combien il l'emportait, dans l'esprit de Cortés, sur tous les calculs d'intérêt personnel. La concession du pape, fondée sur le devoir de convertir les infidèles, devoir qu'elle imposait d'ailleurs comme une condition impérative (10), était donc la base présumée — et cette base était alors considérée comme réunissant toutes les garanties nécessaires, — du droit de conquête (11).

Ce droit, il est vrai, n'autorisait aucun acte inutile de violence à l'égard des naturels. L'expédition actuelle, jusqu'à l'époque à laquelle nous sommes arrivés, avait eu, selon toute probabilité, moins d'excès de ce genre à se reprocher qu'aucune expédition semblable des Espagnols dans le Nouveau-Monde. Dans tout le cours de la campagne, Cortés avait défendu que les indigènes fussent lésés sans nécessité dans leurs personnes ou leurs biens, et il avait puni avec une sévérité exemplaire ceux qui avaient enfreint ses ordres sur ce

(10) C'est à cette condition, exprimée itérativement et d'une manière non équivoque, qu'Alexandre VI, par ses fameuses bulles des 3 et 4 mai 1493, concède à Ferdinand et Isabelle la pleine et entière propriété de tous les pays du monde occidental qui n'auront pas été déjà occupés par d'autres princes chrétiens. Voir ces précieux documents *in extenso*, dans Navarrete, *Colleccion de los viages y descubrimientos*. Madrid, 1825, tome 2, nos 17, 18.

(11) La raison sur laquelle se fondent les peuples protestants est bien différente. Ils prétendent que la terre a été faite pour être cultivée, et qu'il n'a jamais été dans les intentions de la Providence que des hordes nomades de sauvages occupassent, à l'exclusion de l'homme civilisé, une étendue de pays beaucoup trop grande pour leurs besoins. On peut, cependant, faire observer, en ce qui concerne la mise du sol en culture, que cet argument justifierait assez mal nos droits sur une grande partie inculte et inoccupée de notre propre territoire, qui excède de beaucoup ce qui est nécessaire à nos besoins actuels ou futurs.

point. Il s'était montré fidèle à ses amis, et, sauf peut-être une seule exception, il n'avait pas été sans pitié pour ses ennemis. Qu'il agît ainsi par politique ou par principe, il ne faut pas moins lui en savoir gré; encore bien que, comme tous les esprits droits, il ait pu comprendre que la meilleure politique est celle qui repose sur les principes.

Il était entré dans Cholula en ami, sur l'invitation de l'empereur indien, qui possédait sur cet état une autorité réelle, sinon avouée. Il avait été reçu en ami, avec toute sorte de démonstrations bienveillantes; lorsque tout à coup, sans que lui ou ses compagnons se fussent rendus coupables d'aucun crime, il découvre qu'ils allaient être les victimes d'un lâche guet-apens, qu'ils étaient sur une mine qui, d'un moment à l'autre, pouvait faire explosion et les ensevelir tous sous ses ruines. Le soin de sa sûreté ne lui laissait, ainsi qu'il le jugea avec raison, d'autre alternative que celle de prévenir ses ennemis. Le châtiment qu'il leur infligea fut excessif, il est vrai; le même but aurait pu être atteint en dirigeant le coup contre les chefs coupables, au lieu de le faire tomber sur la multitude ignorante, qui n'avait fait qu'obéir aux ordres de ses maîtres. Mais quand la crainte, en possession du pouvoir, en a-t-elle jamais usé avec modération? Quand les passions d'une soldatesque enflammée par le désir de la vengeance ont-elles pu être contenues et dirigées, au moment où elles éclatent dans toute leur fureur?

Nous porterons peut-être un jugement plus impartial sur la conduite des conquérants, en la comparant à celle de nos propres contemporains dans des circonstances à peu près analogues. Le massacre de Cholula s'efface devant les atrocités commises sur les descendants de ces mêmes Espagnols, dans la guerre de la Péninsule, par les nations les plus policées de notre époque; par les Anglais à Badajoz, par exemple; — à Tarragone et en cent autres lieux, par les Français. L'inutile boucherie des habitants, le sac de leurs propriétés, et par dessus tout, ces outrages plus cruels que la mort, dont les femmes furent exemptes à Cholula, présentent une masse d'excès tout

aussi hideux que ceux qui sont imputés aux Espagnols, et dépourvus de la même excuse d'un courroux bien légitime, dépourvus, disons-le, de toute autre excuse que celle qu'on chercherait vainement dans une brave et patriotique résistance. La considération de ces faits qui, à force de nous être familiers, font peu d'impression sur nos sens, devrait nous porter à juger le passé avec plus d'indulgence, puisqu'ils nous apprennent que l'homme, sauvage ou civilisé, est à peu près le même dans tous les temps, lorsque la passion étouffe en lui la voix de la raison. Nous y puiserons encore cette leçon, l'une des meilleures de l'histoire, que, puisque tels sont les maux *inévitables* de la guerre, même entre les nations les plus policées, ceux qui tiennent dans leurs mains les destinées des peuples, chefs ou législateurs, devraient se soumettre à tous les sacrifices, excepté celui de l'honneur, avant d'en appeler aux armes. Le soin extrême qu'on met, depuis un certain nombre d'années, à écarter, à l'aide de congrès pacifiques et de médiations impartiales, le fléau de la guerre, est, en somme, la meilleure preuve — une preuve bien plus forte que celle qui résulte des progrès des sciences et des arts — du développement de cette civilisation dont nous sommes si fiers.

Loin de moi la pensée de vouloir justifier les actes de cruauté commis par les vieux conquérants du Mexique. Que le sang qu'ils ont versé reste sur leurs têtes! C'était une race de fer, des hommes qui avaient engagé dans cette cause leur fortune et leur vie : insènsibles eux-mêmes aux fatigues, aux périls, aux souffrances, il devait leur rester dans le cœur peu de sympathie pour leurs malheureux ennemis. Mais, encore une fois, pour les bien juger, il ne faut pas les juger à la lumière de notre siècle. Il faut, ainsi que nous l'avons dit plus haut, remonter au leur, et nous placer au point de vue de la civilisation de leur époque. C'est de cette manière seulement que nous parviendrons à former une appréciation exacte des générations passées. Montrons-leur la même justice que nous aurons à demander à la postérité, lorsqu'elle portera le flambeau d'une civilisation plus avancée sur certains passages

obscurs de notre histoire, qui arrêtent à peine l'œil du contemporain.

Mais de quelque manière que l'on envisage, au point de vue de la morale, le massacre de Cholula, on ne saurait avoir qu'une opinion sur ses résultats politiques. Les peuples de l'Anahuac avaient vu, avec une admiration mêlée de respect, cette petite troupe de guerriers chrétiens s'avancer d'un pas ferme sur le plateau malgré tous les obstacles opposés à sa marche, culbutant une armée après l'autre, et, en apparence, avec autant de facilité que le fier navire qui fend de sa proue dédaigneuse les flots irrités, ou plutôt comme la lave qui, s'épanchant de leurs volcans, poursuit son cours, sans se laisser arrêter par les rochers, les arbres, les édifices, qu'elle brise, qu'elle entraîne avec elle, et consume de ses feux. La valeur des Espagnols « les dieux blancs, » comme on les appelait souvent (12), les fit croire invincibles. Mais ce fut seulement après leur arrivée à Cholula que les Indiens apprirent combien leur vengeance était terrible, — et ils tremblèrent!

Nulle part la terreur ne fut plus vive que dans le palais de l'empereur aztèque, au milieu des montagnes. Ce prince lisait dans ces événements les sombres caractères tracés par le doigt du destin (13). Il sentait son empire s'évanouir comme un brouillard du matin. Ses appréhensions n'étaient, en réalité, que trop fondées. Quelques-unes des villes les plus importantes

(12) *Los dioses blancos.* Camargo, *Historia de Tlascala,* Ms. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 40.

(13) Sahagun, *Hist. de Nueva-España,* Ms., lib. 12, cap. 11.

On trouve dans une vieille harangue aztèque, prononcée à l'avénement d'un prince, cette prédiction remarquable : « Peut-être êtes-vous effrayés à l'idée des terribles calamités qui doivent un jour fondre sur nous; calamités que nos pères ont prévues et prédites, mais qu'ils n'ont point éprouvées! Alors viendront la destruction et la désolation de l'empire; tout sera plongé dans les ténèbres; nous serons, d'une extrémité du pays à l'autre, réduits à l'état d'esclavage et condamnés aux travaux les plus vils et les plus humiliants!... » (Ibid., lib. 6, cap. 16.) Cette prophétie, lancée au hasard, prouve que la crainte de quelque grande catastrophe politique était une idée fixe parmi les Indiens.

des environs de Cholula, intimidées par le châtiment qui avait frappé cette capitale, se hâtèrent d'envoyer des députés au camp espagnol, pour faire leur soumission et se concilier la faveur des étrangers par des présents d'or et d'esclaves (14). Alarmé par ces signes de défection, Montézuma eut encore une fois recours à ses dieux impuissants; mais en vain de nouvelles hécatombes de victimes humaines ensanglantèrent leurs autels, il ne put obtenir de réponse favorable. Il résolut donc d'envoyer une nouvelle ambassade aux Espagnols et de désavouer toute participation au complot de Cholula.

Cortés était toujours dans cette capitale. Il pensa que l'impression produite par les derniers événements et par le rétablissement de la tranquillité, qui leur avait succédé, était favorable à l'œuvre de la conversion. Il pressa donc les Cholulans de se soumettre au culte de la Croix, et d'abandonner ces divinités mensongères qui les avaient abandonnés dans leur détresse. Mais les traditions des siècles semblaient couvrir la ville sainte, et jeter une sorte d'auréole de gloire autour de ce « sanctuaire des dieux, » la capitale religieuse de l'Anahuac. C'était trop présumer de la faiblesse du peuple que de s'attendre à ce qu'il renonçât volontairement à cette prééminence, pour descendre au niveau d'une communauté ordinaire. Cependant Cortés eût peut-être insisté, malgré la répugnance des naturels, si le sage Olmedo n'eût de nouveau fait entendre les conseils de la prudence, en lui persuadant d'ajourner ses desseins à l'époque où il aurait soumis tout le pays (15).

Le général espagnol eut toutefois la satisfaction de briser les portes des cages dans lesquelles étaient renfermées les victimes destinées aux sacrifices, et de rendre ces malheureux à la liberté et à la vie. Il s'empara aussi du grand *teocalli*, et convertit en église chrétienne la portion du bâtiment qui, étant de pierre, avait échappé à la fureur des flammes: un crucifix gigantesque, construit de pierre et de chaux, étendit

(14) Herrera, *Hist. gen.*, dec. 2, lib. 7, cap. 3.
(15) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 83.

ses bras sur la ville, annonçant ainsi que sa population était sous la protection de la Croix. A cette même place s'élève aujourd'hui, ombragé par de sombres cyprès dont l'âge est inconnu, un temple dédié à Notre-Dame *de los Remedios*. On y conserve une image de la Vierge, qu'*on dit* y avoir été laissée par le conquérant lui-même (16); un ecclésiastique indien, descendant des anciens Cholulans, célèbre les paisibles offices du culte catholique romain sur l'emplacement où ses ancêtres accomplissaient les rites sanguinaires du mystique Quetzalcoatl (17).

Cependant des ambassadeurs étaient arrivés de Mexico. Ils apportaient, comme à l'ordinaire, de riches présents qui consistaient en vaisselle et en ornements d'or; entre autres des oiseaux artificiels, imitant des dindons, avec des plumes de ce précieux métal. Ces présents étaient accompagnés de quinze cents tuniques de coton, d'un tissu délicat. L'empereur exprimait le regret que lui avait causé la catastrophe de Cholula, se défendait d'avoir pris aucune part au complot, qui avait, disait-il, attiré un juste châtiment sur la tête de ses auteurs, et il expliquait l'existence d'un corps de troupes aztèques dans le voisinage par la nécessité de réprimer quelques désordres qui avaient eu lieu sur ce point (18).

On éprouve en voyant cette conduite pusillanime de Montézuma un mélange de pitié et de mépris. Il n'est pas facile de concilier son innocence prétendue du complot avec plusieurs circonstances qui s'y rattachent. Mais il faut se rappeler, une fois pour toutes, que les documents que nous possédons sur son histoire sont tirés exclusivement des écrivains espagnols, ou de naturels qui vivaient postérieurement à la conquête, lorsque le pays était devenu une colonie espagnole. Il ne nous reste pas un monument aztèque du temps primitif,

(16) Veytia, *Hist. antig.*, t. 1, cap. 13.

(17) Humboldt, *Vue des Cordillères*, p. 32.

(18) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 69. Gomara, *Crónica*, c. 63. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 5. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 84.

sous une forme susceptible d'interprétation (19). Il est fâcheux pour cet infortuné monarque que son portrait n'ait été tracé que par la main de ses ennemis.

Plus d'une quinzaine s'était écoulée depuis l'entrée des Espagnols dans Cholula, et Cortés résolut de reprendre, sans plus tarder, sa marche sur la capitale. Les sanglantes représailles qu'il avait exercées sur les Cholulans avaient tellement intimidé ceux-ci, qu'il se sentait entièrement délivré de la crainte de laisser derrière lui un ennemi actif qui pût l'inquiéter en cas de retraite. Il eut, avant son départ, la satisfaction de mettre un terme, au moins en apparence, à la vieille querelle qui divisait la ville sainte et Tlascala, querelle qui ne se ralluma jamais, après la révolution qui changea si tôt les destins du pays.

Ce ne fut pas sans quelque déplaisir qu'il reçut la demande que lui firent alors ses alliés cempoallans, de se retirer et de retourner dans leurs foyers. Ils avaient encouru trop profondément le ressentiment de l'empereur aztéque par leurs insultes envers ses collecteurs et leur coopération avec les Espagnols, pour se soucier beaucoup de se hasarder dans sa capitale. Cortés s'efforça en vain de les rassurer, en leur pro-

(19) Cette assertion paraîtra peut-être un peu trop positive, puisqu'il existe réellement trois manuscrits aztéques avec des interprétations. (Voir t. 1, *Introd.*) Mais ils ne renferment que des allusions générales et très-peu nombreuses à Montézuma, et ces allusions elles-mêmes ne ressortent que des commentaires forcés de moines espagnols, commentaires souvent incompatibles avec les véritables idées aztéques. Les écrivains, comme Ixtlilxochitl et Camargo, de qui on pourrait attendre plus d'indépendance, en raison de leur origine indienne, paraissent avoir surtout à cœur de faire preuve de leur zèle pour leur nouvelle religion et pour leur patrie adoptive. Peut-être trouvera-t-on les meilleurs documents aztéques sur cette époque dans l'ouvrage du père Sahagun (particulièrement dans son douzième livre), qui nous fait connaître les traditions des naturels peu après la conquête. Le père Sahagun refondit plus tard cette portion de son grand ouvrage, et y fit des changements considérables. Mais il est douteux que cette version modifiée reproduise les traditions du pays aussi fidèlement que l'original, qui existe encore en manuscrit et que j'ai principalement suivi.

mettant sa protection : il ne put vaincre leur méfiance habituelle et leur crainte du « grand Montézuma. » Le général apprit leur détermination avec regret ; car les Cempoallans, auxiliaires braves et dévoués, lui avaient été extrêmement utiles. Il n'en était que plus difficile de repousser leur raisonnable demande. Il prit donc congé de ces fidèles alliés, avant son départ de Cholula, non sans avoir généreusement récompensé leurs services, en leur distribuant une partie de la riche garde-robe et des trésors envoyés par l'empereur. Il les chargea de dépêches pour Juan de Escalante, son lieutenant à Vera-Cruz. En informant cet officier des progrès de l'expédition, il lui prescrivait de faire travailler aux fortifications de la place, de manière à être en mesure de résister à toute intervention hostile des gens de Cuba, — éventualité que Cortès ne perdait jamais de vue — et à pouvoir comprimer toute tentative de révolte de la part des naturels. Il lui recommandait particulièrement de protéger les Totonaques, alliés que leur fidélité aux Espagnols exposait à la vengeance des Aztéques (20).

(20) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 84, 85. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 67. Gomara, *Crónica*, cap. 60. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 5.

CHAPITRE VIII.

L'ARMÉE SE REMET EN MARCHE. — ASCENSION DU GRAND VOLCAN. — VALLÉE DE MEXICO. — IMPRESSION QUE CETTE VUE PRODUIT SUR LES ESPAGNOLS. — CONDUITE DE MONTÉZUMA. — DESCENTE DANS LA VALLÉE.

1519.

La tranquillité étant complètement rétablie à Cholula, 'armée coalisée des Espagnols et des Tlascalans se remit en marche, pleine d'ardeur, pour Mexico. De belles savanes et de riches plantations s'étendaient à plusieurs lieues à la ronde. De distance en distance on rencontrait les députations des villes voisines, qui venaient solliciter la protection des hommes blancs et leur offrir des présents, particulièrement de l'or, ce métal pour lequel leur passion était déjà bien connue.

Quelques-unes de ces villes ou bourgades étaient alliées des Tlascalans, et toutes se plaignaient du gouvernement tyrannique de Montézuma. Les naturels engagèrent vivement les Espagnols à ne pas se mettre à sa discrétion, en s'enfermant dans sa capitale; et pour preuve de ses dispositions hostiles, ils apprirent au général que l'empereur avait fait intercepter la route directe de Mexico, afin de les forcer à en prendre une autre, qui les conduirait à des défilés étroits, commandés par de fortes positions, d'où il pourrait les attaquer avec de grands avantages.

Ces renseignements ne furent pas perdus pour Cortés, qui fit observer avec soin les mouvements des ambassadeurs mexicains, et redoubla de précautions pour se garantir de toute surprise (1). On le voyait partout où sa présence était

(1) « Andavamos, » dit Diaz, en faisant usage d'une locution familière,

nécessaire, tantôt à l'avant-garde, tantôt à l'arrière-garde, encourageant les faibles, stimulant les traînards, et s'efforçant de faire passer dans le cœur de tous ses compagnons l'ardeur, l'énergie et l'activité dont il était lui-même animé. Le soir, il faisait sa ronde, pour s'assurer que chacun était à son poste. Dans une de ces occasions, sa vigilance faillit lui être fatale : il s'approcha si près d'une sentinelle, que celle-ci, ne le reconnaissant pas dans l'obscurité, le coucha en joue; une exclamation du général, qui donna le mot d'ordre, arrêta heureusement un mouvement qui eût pu terminer la campagne, et retarder pour quelque temps la chute de l'empire de Montézuma.

L'armée arriva enfin à l'endroit que lui avaient indiqué les naturels, et où la route se bifurquait; on trouva, ainsi qu'ils l'avaient annoncé, une des deux branches obstruée par d'énormes troncs d'arbres et des quartiers de roches. Cortés demanda aux ambassadeurs mexicains une explication à ce sujet. Ils répondirent que ces dispositions avaient été faites par ordre de l'empereur, pour les empêcher de prendre une route, qui, à une certaine distance, devenait presque impraticable pour la cavalerie. Ils convinrent néanmoins que cette route était la plus directe; sur quoi Cortés déclara que ce motif suffisait pour le décider, attendu que les Espagnols ne connaissaient pas d'obstacles, et il commanda que le passage fût déblayé sur-le-champ. On voyait encore bien des années après, ainsi que nous l'apprend Bernal Diaz, des restes de cet abattis le long de la route. Cet incident laissa dans l'esprit du général peu de doutes sur la trahison méditée par les Mexicains; mais il était trop adroit pour laisser pénétrer ses soupçons (2).

On quittait alors la plaine pour gravir la sierra qui sépare

mais expressive, « la barba sobre el ombro » — la barbe sur l'épaule. — *Hist. de la conquista*, cap. 86.

(2) Bernal Diaz, *ubi suprà*. — *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 70. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 41.

les grands plateaux de Mexico et de Puebla. L'air devenait plus vif et plus perçant ; une bise froide descendait des flancs glacés des montagnes, faisant frissonner les soldats sous leurs épais vêtements de coton, et paralysant à la fois les hommes et les chevaux.

L'armée défilait entre deux des plus hautes montagnes de l'Amérique septentrionale, Popocatepetl, « la montagne qui fume, » et Iztaccihuatl, ou « la femme blanche (3), » nom suggéré sans doute par l'éclatant manteau de neige qui s'étend sur sa large surface accidentée. Une superstition puérile des Indiens avait déifié ces montagnes célèbres, et Iztaccihuatl était, à leurs yeux, l'épouse de son voisin plus formidable (4). Une tradition d'un ordre plus élevé représentait le volcan du nord comme le séjour des méchants chefs, qui, par les tortures qu'ils éprouvaient dans leur prison de feu, occasionnaient ces effroyables mugissements et ces convulsions terribles qui accompagnaient chaque éruption. C'était la fable classique de l'antiquité (5). Ces légendes superstitieuses avaient environné cette montagne d'une mystérieuse horreur, qui empêchait les naturels d'en tenter l'ascension ; c'était, il est vrai, à ne considérer que les obstacles naturels, une entreprise qui présentait d'immenses difficultés.

Le grand *volcan* (6) — c'est ainsi qu'on appelait le Popo-

(3) « Llamaban al volcan Popocatepetl, y a la sierra nevada Iztaccihuatl, que quiere decir la sierra que humea, y la blanca muger. » Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.

(4) « La sierra nevada y el volcan los tenian por dioses ; y que el volcan y la sierra nevada eran marido y muger. » Camargo, Ms.

(5) Gomara, *Crónica*, cap. 62.

Ætna giganteos nunquàm tacitura triumphos,
Enceladi bustum, qui, saucia terga revinctus,
Spirat inexhaustum flagranti pectore sulphur.

Claudien, *De raptu Proserp.*, l. 1, v. 152.

(6) Les anciens Espagnols appelaient *volcan* toutes les grandes montagnes, lors même qu'elles n'avaient jamais donné signe de combustion. C'est

catepetl, — s'élevait à la hauteur prodigieuse de 17,852 pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire à plus de 2000 pieds au-dessus du « monarque des montagnes, » — la plus haute sommité de l'Europe (7). Ce mont a rarement, pendant le siècle actuel, donné signe de son origine volcanique, et la « montagne qui fume » a presque perdu son titre à cette appellation. Mais à l'époque de la conquête il était souvent en activité, et il déploya surtout ses fureurs dans le temps que les Espagnols étaient à Tlascala, ce qui fut considéré comme un sinistre présage pour les peuples de l'Anahuac. Sa cime, façonnée en cône régulier par les dépôts des éruptions successives, affectait la forme ordinaire des montagnes volcaniques, lorsqu'elle n'est point altérée par l'affaissement intérieur du cratère. S'élevant dans la région des nuages, avec son enveloppe de neiges éternelles, on l'apercevait au loin de tous les points des vastes plaines de Mexico et de Puebla ; c'était le premier objet que saluât le soleil du matin, le dernier sur lequel s'arrêtaient les rayons du couchant. Cette cime se couronnait alors d'une glorieuse auréole, dont l'éclat contrastait d'une manière frappante avec l'affreux chaos de laves et de scories immédiatement au-dessous, et l'épais et sombre rideau de pins funéraires qui entourait sa base.

Le mystère même et les terreurs qui planaient sur le Popocatepetl inspirèrent à quelques cavaliers espagnols, bien dignes de rivaliser avec les héros de roman de leur pays, le désir de tenter l'ascension de cette montagne, tentative dont la mort devait être, au dire des naturels, le résultat inévitable. Cortés les encouragea dans ce dessein, voulant montrer aux

ainsi qu'ils appelaient le Chimborazo un *volcan de neige* «volcan de nieve,» Humboldt, *Essai politique*, t. 1, p. 162; et un voyageur entreprenant, Stephens, parle du *volcan d'eau*, « volcan de agua », dans le voisinage d'Antigua Guatemala. *Incidents of travel in Chiapas, Central America, and Yucatan*. New-York, 1841, vol. 1, chap. 13.

(7) Le mont Blanc a, suivant M. de Saussure, quinze mille six cent soixante-dix pieds. Quant à l'évaluation de la hauteur du Popocatepetl, voir un article écrit avec soin dans la *Revista Mexicana*, t. 2, n° 4.

Indiens que rien n'était au-dessus de l'audace indomptable de ses compagnons. En conséquence, Diégo Ortaz, un de ses capitaines, accompagné de neuf Espagnols et de plusieurs Tlascalans enhardis par leur exemple, entreprit l'ascension, qui présenta plus de difficultés qu'on ne l'avait supposé.

La région inférieure de la montagne était couverte par une épaisse forêt qui semblait souvent impénétrable. Cette futaie s'éclaircit cependant à mesure que l'on avançait, dégénérant peu à peu en une végétation rabougrie et de plus en plus rare, qui disparut entièrement lorsqu'on fut parvenu à une élévation d'un peu plus de treize mille pieds. Les Indiens, qui avaient tenu bon jusque-là, effrayés par les bruits souterrains du volcan, alors en travail, abandonnèrent leurs compagnons. La route escarpée que ceux-ci avaient maintenant à gravir n'offrait qu'une noire surface de sable volcanique vitrifié, et de lave, dont les fragments brisés, affectant mille formes fantastiques, opposaient de continuels obstacles à leur progrès. Un énorme rocher, le *Pico del Fraile* (le Pic du Moine), qui avait 150 pieds de hauteur perpendiculaire, et qu'on voyait distinctement du pied de la montagne, les obligea à faire un grand détour. Ils arrivèrent bientôt aux limites des neiges perpétuelles, où l'on avait peine à prendre pied sur la glace perfide, où un faux pas pouvait précipiter nos audacieux voyageurs dans les abîmes béants autour d'eux. Pour surcroît d'embarras, la respiration devint si pénible dans ces régions aériennes, que chaque effort était accompagné de douleurs aiguës dans la tête et dans les membres. Ils continuèrent néanmoins d'avancer jusqu'aux approches du cratère, où d'épais tourbillons de fumée, une pluie de cendres brûlantes et d'étincelles, vomis du sein enflammé du volcan, et chassés sur la croupe de la montagne, faillirent les suffoquer en même temps qu'ils les aveuglaient. C'était plus que leurs corps, tout endurcis qu'ils étaient, ne pouvaient supporter, et ils se virent à regret forcés d'abandonner leur périlleuse entreprise, au moment où ils touchaient au but. Ils rapportèrent, comme trophées de leur expédition,

quelques gros glaçons, produits assez curieux dans ces régions tropicales, et leur succès, sans avoir été complet, n'en suffit pas moins pour frapper les naturels de stupeur, en leur faisant voir que les obstacles les plus formidables, les périls les plus mystérieux, n'étaient qu'un jeu pour les Espagnols. Ce trait, d'ailleurs, peint bien l'esprit aventureux des cavaliers de cette époque, qui, non contents des dangers qui s'offraient naturellement à eux, semblaient les rechercher pour le plaisir de les affronter. Une relation de l'ascension du Popocatepetl fut transmise à l'empereur Charles-Quint, et la famille d'Ortaz fut autorisée à porter, en mémoire de cet exploit, une montagne enflammée dans ses armes (8).

Le général ne fut pas satisfait de ce résultat. Il fit entreprendre de nouveau, deux ans après, cette même ascension par quelques autres Espagnols, sous la conduite de Francisco Montaño, cavalier renommé par l'énergie et l'intrépidité de son caractère. Le but de cette seconde expédition était de se procurer du soufre, nécessaire pour la fabrication de la poudre. Le volcan était alors à l'état de repos, et l'expédition fut couronnée d'un meilleur succès. Les Espagnols, au nombre de cinq, parvinrent au bord du cratère, dont l'ouverture présentait une ellipse irrégulière de plus d'une lieue de circonférence; sa profondeur pouvait être de huit cents à mille pieds. On entrevoyait, au fond de cet abîme, les sombres lueurs de flammes livides, d'où s'exhalaient des vapeurs sulfureuses, qui, se refroidissant à mesure qu'elles s'élevaient, étaient précipitées sur la paroi intérieure de la cavité. Montaño, désigné par le sort pour plonger dans ce gouffre, se plaça dans un pa-

(8) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 70. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 5. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 78.

Ce dernier écrivain parle de cette ascension comme ayant eu lieu à l'époque où l'armée était à Tlascala, et il dit qu'elle fut couronnée d'un plein succès. La lettre du général, qui écrivait peu de temps après l'événement, et qui n'avait aucun motif pour altérer les faits, est une meilleure autorité. Voir aussi Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 6, cap. 18. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, p. 308. Gomara, *Crónica*, cap. 62.

nier, et fut, à l'aide de cordes, descendu par ses compagnons jusqu'à la profondeur de quatre cents pieds! Cette opération fut renouvelée plusieurs fois, jusqu'à ce que l'aventureux cavalier eût recueilli une quantité de soufre suffisante pour les besoins de l'armée. Une si audacieuse entreprise excita, à cette époque, une admiration générale. Cortés termine le rapport qu'il en adresse à l'empereur par cette réflexion judicieuse, qu'il serait, en somme, beaucoup plus commode de faire venir la poudre d'Espagne (9).

Mais il est temps de mettre un terme à cette digression.

L'armée poursuivit sa marche à travers les gorges tortueuses de la sierra. Son itinéraire fut à peu près le même que suit aujourd'hui le courrier qui va de la capitale à Puebla, par Mecameca (10). Les voyageurs venant de Vera-Cruz préfèrent ordinairement la route qui contourne la base septentrionale de l'Iztaccihuatl, route plus facile, mais moins pittoresque et moins riche en points de vue. Les vents glacés qui balayaient les flancs des montagnes amenèrent avec eux un ouragan de neige et de verglas, dont les chrétiens souffrirent plus encore que les Tlascalans, élevés dans les solitudes sauvages de leurs montagnes natives. L'approche de la nuit eût rendu leur position intolérable, s'ils n'avaient, heureusement,

(9) *Rel. ter. y quarta de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 318-380. Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 3, cap. 1. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 41.

M. de Humboldt doute que Montaño soit ainsi descendu dans le cratère, et croit plus probable qu'il obtint le soufre par quelque crevasse latérale de la montagne, *Essai politique*, t. 1, p. 164. Depuis Montaño, jusqu'au siècle actuel, il n'a été tenté aucune ascension du Popocatepetl, du moins avec autant de succès. Deux expéditions atteignirent le sommet en 1827, et deux autres en 1833 et 1834. Federico de Gerolt, qui faisait partie de cette dernière, en a publié une relation très-complète, accompagnée de nombreuses observations scientifiques. *Revista Mexicana*, t. 1, p. 461-482. Du haut de la cime la plus élevée, qui dominait entièrement l'Iztaccihuatl, les voyageurs ne purent, contrairement à l'opinion reçue, apercevoir sur cette dernière montagne aucune trace de cratère.

(10) Humboldt, *Essai politique*, t. 4, p. 17.

trouvé un abri contre cette tourmente dans de commodes bâtiments en pierre, que le gouvernement mexicain avait fait construire de distance en distance le long des routes, pour l'usage des voyageurs et de ses propres courriers. Il était alors loin de songer qu'il préparait un gîte temporaire à ses ennemis.

Les troupes, ayant pris quelque repos, atteignirent, le lendemain matin, de bonne heure, la crête de la sierra d'Ahualco, qui se dresse comme un rideau entre les deux grandes montagnes qui la dominent au nord et au sud. Leur marche devint alors comparativement facile, et elles se portèrent en avant avec une nouvelle ardeur, comme si elles eussent senti qu'elles foulaient le sol de Montézuma.

Elles n'avaient pas parcouru une grande distance, lorsque, au détour d'un angle de la sierra, elles découvrirent tout à coup une perspective qui leur eut bientôt fait oublier leurs fatigues de la veille. C'était la vallée de Mexico, ou de Tenochtitlan, comme l'appellent plus communément les naturels; mélange pittoresque d'eaux, de bois, de plaines cultivées, de cités étincelantes, de collines couvertes d'ombrages, qui se déroulaient à leurs yeux comme un riche et brillant panorama. Les objets éloignés eux-mêmes ont, dans l'atmosphère raréfiée de ces hautes régions, une fraîcheur de teintes et une netteté de contours qui semblent anéantir la distance (11). A leurs pieds s'étendaient au loin de nobles forêts de chênes, de sycomores et de cèdres, puis, au delà, des champs dorés de maïs et de hauts aloès, entremêlés de vergers et de jardins en fleurs; car les fleurs, dont on faisait une si grande consommation dans les fêtes religieuses, étaient encore plus abondantes dans cette vallée populeuse que dans les autres parties de l'Anahuac. Au centre de cet immense bassin, on voyait les lacs, qui occupaient à cette époque une portion beaucoup plus considé-

(11) Le lac de Tezcuco, sur lequel s'élevait la ville de Mexico, est à deux mille deux cent soixante-dix-sept mètres au-dessus de la mer. Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 45.

rable de sa surface; leurs bords étaient parsemés de nombreuses villes et hameaux; enfin au milieu, —semblable à une reine de l'Inde, au front couronné de perles, — s'élevait la belle cité de Mexico, avec ses blanches tours et ses temples pyramidaux, — la « Venise des Aztéques, » reposant, comme sa rivale, au sein des eaux. Au-dessus de tous ses monuments se dressait le mont royal de Chapeltepec, résidence des monarques mexicains, couronné de ces mêmes massifs de gigantesques cyprès, qui projettent encore aujourd'hui leurs larges ombres sur la plaine. Dans le lointain, au delà des eaux bleues du lac, on apercevait, comme un point brillant, Tezcuco, la seconde capitale de l'empire; et plus loin encore, la sombre ceinture de porphyre qui servait de cadre au riche tableau de la vallée.

Telle était la vue magnifique qui frappa les yeux des conquérants. Et aujourd'hui même encore, que ces lieux ont subi de si tristes changements, aujourd'hui que ces forêts majestueuses ont été abattues, et que la terre, sans abri contre les ardeurs d'un soleil tropical, est en beaucoup d'endroits frappée de stérilité; aujourd'hui que les eaux se sont retirées, laissant autour d'elles une large plage aride et blanchie par les incrustations salines, tandis que les villes et les hameaux qui animaient autrefois leurs bords sont tombés en ruine; aujourd'hui que la désolation a mis son sceau sur ce riant paysage, —le voyageur ne peut les contempler sans un sentiment d'admiration et de ravissement (12).

Quelles durent donc être les émotions des Espagnols, lorsque, après s'être élevés péniblement dans les régions supérieures, le rideau de nuages qui les entourait, se déchirant tout à coup, leur découvrit ce riche tableau dans toute son antique magnificence! Ce fut un spectacle semblable à celui

(12) Il est inutile de renvoyer le lecteur aux ouvrages des voyageurs modernes : quelle que soit la différence de leur goût, de leur talent, de leurs sentiments, tous s'accordent dans la description des impressions produites sur eux par la vue de cette belle vallée.

qui frappa les yeux de Moïse, au sommet au mont Phasgah, et dans l'ivresse de leur enthousiasme, ils s'écrièrent : « Voilà la terre promise (13) ! »

Mais à ces transports succédèrent bientôt des réflexions d'une nature bien différente. De toutes parts se révélait l'empreinte d'une civilisation et d'une puissance bien supérieures à tout ce qu'on avait affronté jusqu'alors. Les plus timides, découragés à cette vue, craignirent de s'engager dans une lutte trop inégale et demandèrent, comme ils avaient déjà fait en plusieurs occasions, qu'on les reconduisît à Vera-Cruz. Mais de tels sentiments n'avaient point accès dans l'âme ardente de Cortés. Les brillantes dépouilles étalées à ses pieds ne firent qu'enflammer son ambition ; et l'anxiété bien naturelle qu'il put éprouver un moment en songeant aux chances formidables qu'il avait contre lui, se dissipa bientôt pour faire place à la confiance, lorsqu'il reporta ses regards sur les rangs de ses vétérans. Leurs visages hâlés et leurs armures fatiguées rappelaient les batailles qu'ils avaient gagnées et les obstacles qu'ils avaient surmontés, tandis que ses braves alliés, excités par la vue du pays de leurs ennemis, semblaient, comme les aigles de la montagne, prêts à fondre sur leur proie. Employant tour à tour les raisons, les prières, les menaces, Cortés s'efforça de raffermir le moral ébranlé de ses soldats, et les conjura de ne pas songer à la retraite, à présent qu'ils touchaient au but de leurs travaux et que les portes d'or s'ouvraient pour les recevoir. Il fut dignement secondé dans ses efforts par ses intrépides cavaliers, à qui l'honneur était aussi cher que la fortune : l'enthousiasme des chefs finit par se communiquer jusqu'à un certain point aux esprits les plus indifférents, et le général eut la satisfaction de voir ses colonnes,

(13) Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 41.

Ce trait rappellera sans doute au lecteur la vue mémorable des belles plaines de la Lombardie, qu'Annibal montra à ses soldats, après une marche semblable à travers les défilés sauvages des Alpes, et le tableau qu'en a tracé le prince des peintres d'histoire, Tite-Live, *Hist.*, lib. 21, cap. 35.

un moment indécises, se remettre joyeusement en marche, pour descendre les pentes de la sierra (14).

A mesure qu'on avançait, les bois s'éclaircissaient et faisaient place aux cultures; on découvrait, entourés de masses de verdure et d'ombrage, des hameaux, dont les habitants, venant à la rencontre des troupes, leur faisaient accueil. Ils se plaignaient amèrement de Montézuma, et surtout de la barbarie avec laquelle il enlevait leurs jeunes hommes pour recruter ses armées, leurs filles pour son harem. Cortés remarqua ces symptômes, et reconnut avec joie que « le trône des montagnes » du grand Montézuma était en effet assis sur un volcan plein d'éléments actifs de combustion, qui pouvaient d'un moment à l'autre faire explosion. Il rassura les naturels mécontents, leur dit qu'il était venu pour mettre un terme à leurs maux, et les engagea à compter sur sa protection. Il profita en même temps de leurs dispositions favorables pour répandre parmi eux, par l'intermédiaire du père Olmedo et autant que le permettaient les circonstances, quelques semences d'instruction religieuse.

Il poursuivit sa marche à petites journées, souvent retardé par la foule des habitants curieux qui se pressaient sur la route pour voir les étrangers, et s'arrêtant dans tous les lieux qui présentaient quelque intérêt ou quelque importance. Il reçut pendant cette marche une nouvelle ambassade de la capitale. Elle se composait de plusieurs seigneurs aztéques, chargés comme à l'ordinaire de présents considérables en or et de riches vêtements, délicatement tissus de fourrures et de plumes. Le message de l'empereur était rédigé, comme les précédents, dans des termes humbles et presque suppliants. Il allait jusqu'à offrir une prime pour le départ des Espagnols, promettant en ce cas quatre charges d'or au général, et une à chacun des capitaines (15), indépendamment d'un tribut an-

(14) Torquemada, *Monarch. ind.*, *ubi suprà*. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 3. Gomara, *Crónica*, cap. 64. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 5.

(15) Une charge était, pour un *tamane* mexicain, d'environ cinquante

nuel à leur souverain : tant l'esprit altier et naturellement courageux du monarque barbare avait été subjugué par la superstition !

Mais l'homme que l'aspect des armées ennemies n'avait pu intimider, ne devait pas laisser fléchir sa résolution devant des prières efféminées. Il reçut les envoyés avec son urbanité ordinaire, leur déclarant qu'il ne saurait comment se justifier aux yeux de son propre souverain, s'il se retirait sans avoir rendu visite à l'empereur dans sa capitale. On s'entendrait beaucoup mieux dans une entrevue personnelle que par des négociations conduites de loin. Les Espagnols venaient dans un esprit de paix, Montézuma en aurait la preuve ; mais dans tous les cas, si leur présence lui était à charge, il leur serait facile de l'en débarrasser (16).

Cependant le monarque aztéque était en proie aux plus sombres appréhensions. Il s'était flatté que l'ambassade dont nous venons de parler parviendrait aux Espagnols avant qu'ils se fussent engagés dans les montagnes : lorsqu'il apprit que les montagnes étaient déjà derrière eux, que ces redoutables étrangers poursuivaient leur marche à travers la vallée, qu'ils étaient aux portes même de sa capitale, la dernière lueur d'espoir s'éteignit dans son âme. Semblable à un homme qui se trouve tout à coup au bord d'un précipice, son trouble ne lui permettait ni de rassembler ses idées, ni même de comprendre sa position. Il était sous le coup d'une inflexible destinée, devant laquelle se brisaient toutes les prévisions et toutes les mesures. On eût dit que ces êtres étranges, — cette poignée d'hommes, — qui avaient ainsi fait irruption dans son empire, étaient tombés de quelque lointaine planète, tant, par leur aspect et leurs manières, ils différaient de tout ce qu'il avait

livres, ou huit cents onces. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 3, p. 69, *note*.

(16) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 12. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 73. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 3. Gomara, *Crónica*, cap. 64. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., l. 33, cap. 5. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 87.

jamais vu; tant ils étaient supérieurs en force, en science et dans toutes les ressources de la guerre, aux peuples réunis de l'Anahuac! Ils étaient maintenant dans la vallée. Cette énorme barrière de montagnes dont la nature bienveillante l'avait entourée, était franchie. Les visions dorées de repos et de sécurité au sein desquelles il s'était si longtemps bercé, le souverain pouvoir qu'il avait hérité de ses ancêtres, son vaste empire, tout allait s'évanouir à la fois. Il semblait être poursuivi par quelque rêve terrible; — il allait, hélas! se réveiller pour subir une réalité plus terrible encore.

Dans un paroxysme de désespoir, il s'enferma dans son palais, refusa toute nourriture, et chercha quelque soulagement dans les prières et les sacrifices: mais les oracles restaient muets. Il eut alors recours à un expédient plus rationnel, et convoqua en conseil ses principaux et plus anciens nobles. La même divergence d'opinions qui avait autrefois éclaté dans le conseil s'y manifesta de nouveau. Son neveu Cacama, le jeune roi de Tezcuco, lui conseilla de recevoir avec courtoisie les Espagnols, comme ambassadeurs d'un prince étranger, titre qu'eux-mêmes s'étaient donné. Cuitlahua, frère de Montézuma, d'un caractère plus belliqueux, engagea vivement ce prince à rassembler toutes ses troupes et à repousser l'ennemi de sa capitale, ou à mourir les armes à la main. Mais l'idée de cette lutte décisive était en ce moment au-dessus des forces du monarque. L'air morne et les yeux baissés, il s'écria : « A quoi bon résister, lorsque les dieux se sont déclarés contre nous (17)? Je plains le sort des vieillards et des infirmes, des femmes et des enfants, trop faibles pour combattre ou pour fuir. Quant à moi et aux braves qui m'entourent, il faut nous découvrir la poitrine et affronter l'orage comme nous le pourrons! » Telles sont les tristes paroles par lesquelles l'empereur exhala, dit-on, l'amertume de sa douleur. Il eût été plus glorieux pour

(17) Ce n'est pas ainsi que pensait le héros romain :

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni!

Lucain, lib. 1, v. 128.

lui de mettre sa capitale en état de défense et de se préparer, comme le dernier des Paléologues, à s'ensevelir sous ses ruines (18).

Il se disposa immédiatement à envoyer aux Espagnols une dernière ambassade, pour leur ouvrir en quelque sorte les portes de Mexico : le prince de Tezcuco, son neveu, était à la tête de cette députation.

Cependant l'armée chrétienne s'était avancée jusqu'à Amaquemecan, ville bien bâtie et qui comptait plusieurs milliers d'habitants. Les Espagnols furent bien reçus par le cacique, logés dans des bâtiments construits en pierre, spacieux et commodes, et à leur départ ils reçurent, entre autres cadeaux, une somme d'or estimée trois mille *castellanos* (19). Après être restés deux jours dans cette ville, ils descendirent, au milieu de belles plantations de maïs et de mageys (qu'on pourrait appeler la vigne des Aztéques), vers le lac de Chalco. Leur première halte fut à Ajotzinco, autre ville d'une étendue considérable et dont une grande partie était alors construite sur pilotis : c'était le premier exemple que les Espagnols eussent encore vu de cette architecture maritime. Les canaux dont la ville était sillonnée au lieu de rues présentaient un tableau animé, en raison de la multitude de barques qui les parcouraient en tous sens, chargées de vivres et d'approvisionnements de toute espèce. Les Espagnols furent particulièrement frappés de l'architecture élégante et de la distribution commode des maisons, bâties en pierre pour la plupart, et de l'air général d'aisance, et même de luxe, qui régnait à Ajotzinco.

Quoique accueilli avec toutes les démonstrations possibles d'hospitalité, Cortés trouva quelque sujet de méfiance dans l'empressement du peuple à voir les Espagnols et à s'appro-

(18) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 13. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 44. Gomara, *Crón.*, cap. 63.

(19) « El señor de esta provincia y pueblo me dio hasta quarenta esclavas, y tres mil castellanos, y dos dias que alli estuve nos proveyó muy cumplidamente de todo lo necesario para nuestra comida. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 74.

cher d'eux (20). Non contents de les regarder passer, il y en avait qui se glissaient jusque dans leurs quartiers, et quinze à vingt pauvres Indiens furent tués par les sentinelles comme espions. Cependant, autant qu'on en peut juger à la distance où nous sommes de ces événements, il ne paraît pas que ces soupçons fussent réellement fondés. La jalousie manifeste de la cour et les avis que les Espagnols avaient reçus de leurs alliés, en mettant avec juste raison le général sur ses gardes, semblent avoir donné, du moins en cette circonstance, une irritabilité excessive à son sentiment du danger (21).

Le lendemain matin de bonne heure, comme l'armée se préparait à quitter Ajotzinco, arriva un courrier, qui apporta au général la prière de différer son départ jusqu'après la visite du roi de Tezcuco, qui venait au-devant de lui. Ce prince, en effet, ne tarda pas à paraître, porté dans un palanquin richement orné de feuilles d'or et de pierres précieuses, avec des colonnettes d'un travail curieux, supportant un dais de plumes vertes, couleur favorite des monarques aztéques. Il était accompagné d'une suite nombreuse de nobles et de serviteurs. Lorsqu'il fut arrivé devant Cortés, il descendit de son palanquin, tandis que ses officiers empressés balayaient la terre devant lui. C'était un jeune homme d'environ trente-cinq ans, à la démarche noble et à l'air agréable. Il fit le salut mexicain en usage à l'égard des personnes d'un rang élevé, en touchant la terre avec sa main droite et la portant ensuite à sa tête. Cor-

(20) « De todas partes era infinita la gente que de uno cabo é de otro concurrian á mirar á los Españoles, é maravillabanse mucho de los ver. Tenian grande espacio é atencion en mirar los caballos ; decian, « estos son teules, » que quiere decir demonios. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, lib. 33, c. 45.

(21) Cortés s'en exprime assez froidement dans le compte qu'il rend à l'empereur de cette affaire. « E aquella noche tuve tal guarda, que asi de espias, que venian por el agua en canoas, como de otras, que por la sierra abajaban, à ver si habia aparejo para executar su voluntad, amaneciéron casi quinci, o veinte, que las nuestras las habian tomado, y muerto. Por manera que pocas volviéron á dar su respuesta de el aviso que venian à tomar. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 74.

tés l'embrassa au moment où il se relevait, et le jeune prince l'informa qu'il venait, comme représentant de Montézuma, pour l'assurer que les Espagnols étaient les bienvenus dans sa capitale. Il offrit ensuite au général trois perles d'une grosseur et d'un éclat extraordinaires. Cortés, en retour, passa au cou de Cacama une chaîne de verre taillé, qui, dans un pays où le verre était aussi rare que les diamants, pouvait être considérée comme ayant la même valeur réelle. Après cet échange de politesses et les protestations les plus amicales et les plus respectueuses de la part de Cortés, le prince indien se retira, laissant les Espagnols frappés de la pompe de son cortége et de la dignité de sa personne (22).

L'armée, reprenant sa marche, côtoya les bords méridionaux du lac de Chalco, alors ombragés par de beaux bois, et par des vergers chargés des fruits de l'automne, aux noms inconnus, mais aux vives et séduisantes couleurs. Le plus souvent, elle traversait des champs cultivés, couverts de jaunes et ondoyantes moissons, et arrosés au moyen de saignées pratiquées dans le lac voisin : partout on voyait les traces d'une industrie soigneuse et économe, indispensable à l'existence d'une grande population.

Quittant la terre ferme, les Espagnols s'avancèrent sur la grande digue ou chaussée, de quatre à cinq milles de longueur, qui sépare le lac Chalco du Xochicalco à l'ouest. Cette digue n'avait, dans sa partie la plus resserrée, qu'une lance de largeur, et dans quelques endroits elle pouvait donner passage à huit cavaliers de front. C'était un massif solide de pierre et de chaux, qui parut aux Espagnols une des constructions les plus remarquables qu'ils eussent encore vues.

(22) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 75. Gomara, *Crónica*, c. 64. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 85. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33. cap. 5.

« Llego con el mayor fausto, y grandeza que ningun señor de los mexicanos acciamos visto traer... y lo tuvimos por muy gran cosa : y platicamos entre nos otros, que quando aquel cacique traia tanto triunfo, que haria el gran Monteçuma? » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, c. 87.

Comme ils cheminaient le long de cette chaussée, ils purent jouir du spectacle animé d'une multitude d'Indiens, montés dans de légères pirogues et se croisant en tous sens, avides d'apercevoir les étrangers, ou portant aux villes voisines les productions de la campagne. Ils éprouvèrent une vive surprise à la vue des *chinampas*, — ces îles nomades, dont nous aurons l'occasion de reparler plus tard, — revêtues de verdure, de fleurs et de végétation, et flottant, comme des radeaux, à la surface des eaux. Tout le long du rivage, de petites villes et des villages, groupés par blanches masses, et quelquefois s'avançant jusque dans le lac, ressemblaient de loin à des compagnies de cygnes sauvages qui se balancent tranquillement sur les ondes. Un spectacle aussi nouveau était comme une vision féerique pour les Espagnols, qui ne pouvaient le comparer qu'aux scènes magiques de l'Amadis de Gaule (23). Peu de descriptions, soit de l'Amadis, soit de toute autre légende de chevalerie, pouvaient surpasser la réalité qu'ils avaient sous les yeux : mais eux-mêmes, ces hommes exaltés par ces lectures que cite ici Bernal Diaz, ne semblaient-ils pas commencer un roman en action, et marcher sur les traces d'Amadis et de Don Quichotte?

Vers le milieu du lac, l'armée s'arrêta à Cuitlahuac, ville de médiocre grandeur, mais distinguée par la beauté de ses édifices, les plus beaux, dit Cortès, qu'il eût encore vus dans le pays (24). Après y avoir pris quelque nourriture, on se

(23) « Nos quedamos admirados, » s'écrie Diaz dans son étonnement naïf, « y deziamos que parecia a las casas de encantamiento, que cuentan en el libro de Amadis. » Ibid., *loc. cit.* Une édition de ce célèbre roman avait paru avant cette époque en langue castillane, puisque le prologue de la deuxième édition, de 1521, parle d'une précédente, sous le règne des « souverains catholiques. » Voir Cervantes, *Don Quixote*, éd. Pellicer. Madrid, 1797, t. 1, *Discurso prelim.*

(24) « Una ciudad, la mas hermosa, aunque pequeña, que hasta entonces habiamos visto, assi de muy bien obradas casas, y torres, como de la buena orden, que en el fundamento de ella habia por se armada toda sobre agua. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 76. Les Espagnols donnèrent à cette

remit en marche sur la digue. Quoiqu'elle fût plus large dans cette section septentrionale, les troupes se trouvèrent fort gênées par la foule des Indiens, qui, ne se contentant pas de les regarder de leurs canots, grimpaient sur la chaussée, et en bordaient les deux côtés. Le général, craignant que le désordre ne se mît dans ses rangs, et qu'une trop grande familiarité n'affaiblît cette crainte respectueuse dans laquelle il convenait de maintenir les indigènes, se vit contraint d'avoir recours non-seulement aux ordres, mais aux menaces, pour se frayer un passage. Il trouva, du reste, en approchant de la capitale, un notable changement dans les sentiments manifestés à l'égard du gouvernement. On ne parlait plus que de la grandeur et de la magnificence de Montézuma : quant à ses actes d'oppression, il n'en était pas question. Contrairement à l'usage, on eût dit que le respect qu'on portait à la cour était plus grand dans son voisinage immédiat.

Quittant la chaussée, Cortés descendit sur cette étroite langue de terre qui sépare les eaux du Chalco de celles du lac de Tezcuco, mais qui se trouvait alors au centre d'une vaste inondation (25). L'armée traversa cette péninsule et arriva à la résidence royale d'Iztapalapan, où l'on comptait, suivant Cortés, de douze à quinze mille maisons (26). Cette ville était gou-

ville aquatique le nom de Venezuela, ou petite Venise. Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 2, cap. 4.

(25) M. de Humboldt, dans son admirable carte de la vallée de Mexico, a indiqué par une ligne ponctuée les limites *conjecturales* de l'ancien lac, *Atlas géographique et physique de la Nouvelle-Espagne*. Paris, 1811, carte 3. Malgré tout le soin qu'il a apporté à ce travail, il n'est pas toujours facile de concilier sa topographie avec les itinéraires des conquérants, tant la face du pays a changé, par suite de causes naturelles et artificielles. Mais il est, à peu près impossible de mettre leurs relations d'accord avec les cartes de Clavigero, de Lopez, de Robertson et autres, qui défient également la topographie et l'histoire.

(26) Plusieurs écrivains parlent d'une visite faite par les Espagnols à Tezcuco, dans leur marche sur la capitale. Torquemada, *Monarch. ind.*, l. 4, cap. 42. Solis, *Conquista*, lib. 3, cap. 9. Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 7, cap. 4. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 3, p. 74. Cet épisode impro-

vernée par le frère de l'empereur, Cuitlahua, qui, pour mieux faire honneur au général, avait invité à l'entrevue qu'il devait avoir avec lui les seigneurs de quelques cités voisines, appartenant, comme lui, à la maison royale de Mexico. Cette entrevue eut lieu avec beaucoup d'apparat, et après les présents ordinaires d'or et d'étoffes délicates (27), une collation fut servie aux Espagnols dans une des grandes salles du palais. La beauté de l'architecture de la ville d'Iztapalapan excita l'admiration du général, qui, dans la ferveur de son enthousiasme, n'hésite pas à mettre quelques-unes de ses maisons sur la même ligne que les meilleures d'Espagne (28). Elles étaient de pierre, et leurs spacieux appartements avaient des plafonds de bois de cèdre odorant, tandis que les murs étaient tapissés de fines étoffes de coton, teintes de brillantes couleurs.

Mais ce qui faisait l'orgueil d'Iztapalapan, c'était ses célèbres jardins, pour lesquels son seigneur avait prodigué l'or et les soins. Ils couvraient une immense étendue de terrain divisé en carrés réguliers, et les allées qui séparaient ces carrés étaient bordées de treillages, sur lesquels s'étalaient des plantes grimpantes et des arbrisseaux aromatiques, qui embaumaient l'air de leurs parfums. Ces jardins étaient remplis d'arbres à fruit, importés de contrées éloignées, et des fleurs éclatantes qui appartiennent à la flore mexicaine. Toute cette végétation, disposée avec art, se développait dans tout son

bable — qui, soit dit en passant, a fait commettre à ces auteurs quelques inexactitudes, ou plutôt quelques bévues géographiques, — est un fait trop remarquable pour avoir été passé sous silence dans la relation minutieuse de Bernal Diaz, ainsi que dans celle de Cortés, qui n'y font allusion ni l'un ni l'autre.

(27) « E me dieron, » dit Cortés, « hasta tres, o quatro mil castellanos, y algunas esclavas, y ropa, é me hicieron muy ben acogimiento. » *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 76.

(28) « Tiene el señor de ella unas casas nuevas, que aun no estan acabadas, que son tan buenas como las mejores de España, digo de grandes y bien labradas. » *Rel.*, ibid., p. 77.

luxe, sous l'égale température du plateau. La sécheresse naturelle de l'atmosphère était modifiée au moyen d'aqueducs et de canaux, qui distribuaient l'eau dans toutes les parties du terrain.

On y voyait une volière peuplée de nombreuses espèces d'oiseaux, remarquables, dans ces contrées, par l'éclat de leur plumage et de leur chant. Les jardins étaient aussi traversés par un canal qui communiquait avec le lac de Tezcuco, et qui était assez large pour donner accès à de grands bateaux venant de ce lac. Mais la chose la plus merveilleuse était un vaste réservoir en pierre, rempli d'eau à une hauteur considérable, et approvisionné de diverses espèces de poissons. Ce bassin, de seize cents pas de circonférence, était entouré d'une allée, revêtue de dalles en pierre, et assez large pour que quatre personnes pussent y marcher de front. Ses bords étaient ornés de curieuses sculptures, et de larges escaliers descendaient jusqu'à l'eau, qui alimentait les aqueducs dont nous avons parlé, ou qui, s'épanchant en fontaines, entretenait dans l'air une fraîcheur perpétuelle.

Telles sont les descriptions qui nous ont été transmises de ces fameux jardins, à une époque où les établissements consacrés à l'horticulture étaient encore inconnus en Europe (29); et nous pourrions élever quelque doute sur leur existence dans ce pays d'une civilisation incomplète, si elle n'avait été de notoriété publique, et attestée d'une manière si explicite par les conquérants. Mais une génération s'était à peine écoulée après la conquête, que ces lieux si beaux étaient méconnaissables. La ville elle-même était abandonnée, et les bords du lac étaient jonchés des débris de ces édifices qui, jadis, avaient fait son ornement et sa gloire. Les jardins eurent le même sort que la ville. Les eaux, se retirant, cessèrent de les vivifier, et changèrent ces plaines florissantes en un hideux et fétide marais, repaire d'immondes reptiles; les oiseaux aquatiques bâ-

(29) Le premier jardin des plantes fondé en Europe fut, dit-on, celui de Padoue, en 1445. Carli, *Lettres Américaines*, t. 1, let. 21.

tirent leurs nids au milieu des ruines qui avaient été les palais des princes (30) !

Cortés passa la nuit dans la ville d'Iztapalapan. On peut se figurer les idées qui durent se presser en foule dans l'esprit du conquérant, au moment où, entouré de ces preuves irrécusables de civilisation, il se disposait, à la tête d'une poignée d'hommes, à pénétrer dans la capitale d'un monarque pour qui il était — il ne le savait que trop bien — un objet de méfiance et d'aversion. Cette capitale n'était plus qu'à quelques milles de distance; on l'apercevait distinctement d'Iztapalapan. Les longues lignes de ses édifices, étincelant aux feux du soleil couchant, et réfléchies dans les eaux bleues du lac, lui donnaient l'aspect d'une ville enchantée (31).

Cortés se prépara à y faire son entrée le lendemain matin.

(30) *Rel. seg. de Cortés, ubi suprà.* Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 11. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 13. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 5. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 87.

(31) Les lecteurs de *Madoc* se souviendront ici de la description que fait le poëte de la ville d'Aztlan. Voir Southey's *Madoc*, 1re partie, chant VI.

CHAPITRE IX.

ENVIRONS DE MEXICO. — ENTREVUE AVEC MONTÉZUMA. — ENTRÉE DANS LA CAPITALE. — ACCUEIL HOSPITALIER. — VISITE A L'EMPEREUR.

1519.

A l'aube du jour, Cortés était debout, occupé à rassembler ses soldats. Éveillés par les sons belliqueux de la trompette, qui, se prolongeant au loin sur les eaux, allaient se perdre dans les échos lointains des montagnes, ils coururent se ranger, le cœur plein d'ardeur, sous leurs bannières respectives. Les flammes sacrées qui brûlaient sur les autels d'innombrables *teocallis*, et qu'on entrevoyait obscurément à travers les vapeurs grisâtres du matin, indiquaient l'emplacement de la capitale : bientôt ses temples, ses tours, ses palais, se révélèrent dans toute leur magnificence sous les flots de lumière dont le soleil, s'élevant au-dessus des monts orientaux, inonda la vallée. C'était le 8 novembre 1509, jour mémorable dans l'histoire, le jour où, pour la première fois, les Européens mirent le pied dans la capitale du monde occidental.

Cortés, à la tête de son petit corps de cavalerie, formait une sorte d'avant-garde. Venait ensuite l'infanterie espagnole, qui avait acquis, dans une campagne d'été, la discipline et l'aspect sévère de vieilles bandes. Les bagages occupaient le centre, et la sombre colonne des guerriers tlascalans fermait la marche. Cette petite armée ne devait pas s'élever en tout à sept mille hommes, et sur ce nombre on ne comptait pas quatre cents Espagnols (1).

(1) Cortés avait pris environ six mille guerriers de Tlascala, et quelques-uns des Cempoallans et des autres Indiens alliés étaient restés avec lui. Les

Elle suivit pendant quelque temps l'isthme étroit qui sépare les eaux de Tezcuco de celles de Chalco, puis elle entra sur la longue digue qui, à l'exception d'un coude qu'elle décrit près de son commencement, s'étend en droite ligne, à travers les eaux salées de Tezcuco, jusqu'aux portes de la capitale. C'est cette même chaussée qui forme encore aujourd'hui la base de la grande avenue de Mexico du côté du midi (2). Les Espagnols eurent plus d'une fois l'occasion d'admirer la précision géométrique avec laquelle ce grand ouvrage était exécuté et la solidité de sa construction, qui attestaient les progrès des Aztéques dans les arts mécaniques : composé de gros blocs de pierre liés entre eux avec du ciment, il était, d'un bout à l'autre, assez large pour donner passage à dix cavaliers de front.

Ils remarquèrent, pendant leur marche, plusieurs villes bâties sur pilotis et s'avançant à une distance considérable dans l'eau ; c'était un genre de construction pour lequel les Aztéques avaient une prédilection particulière, parce qu'il leur rappelait l'architecture de la métropole (3). La population industrieuse de ces villes trouvait d'amples moyens d'existence dans la préparation du sel, qu'elle extrayait des eaux du grand lac. Les droits établis sur cette branche de commerce étaient une source considérable de revenu pour la couronne.

forces espagnoles se composaient, au sortir de Vera-Cruz, de quatre cents fantassins environ et de quinze chevaux. Les soldats mécontents se plaignaient, après les combats meurtriers de Tlascala, d'avoir perdu, depuis le commencement de la campagne, cinquante de leurs compagnons. (Ante, vol. 1, p. 290.)

(2) « La calzada d'Iztapalapan est fondée sur cette même digue ancienne, sur laquelle Cortés fit des prodiges de valeur dans ses rencontres avec les assiégés. » Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 57.

(3) Plusieurs de ces villes contenaient, suivant Cortés, de trois à cinq et six mille maisons : Cortés a d'ailleurs adopté pour les noms propres une orthographe barbare qui les rend à peu près méconnaissables pour les Mexicains comme pour les Espagnols. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 78.

Partout les conquérants remarquaient les traces d'une population nombreuse et florissante, surpassant tout ce qu'ils avaient encore vu. Les temples et les principaux édifices des villes étaient revêtus d'un stuc blanc et dur, qui miroitait, comme de l'émail, sous les rayons du matin. Les bords du large bassin de Tezcuco offraient une variété plus grande encore de villes et de hameaux, que ceux du lac de Chalco (4). La surface des eaux disparaissait sous des essaims de pirogues remplies d'Indiens (5), qui, gravissant les talus de la chaussée, contemplaient les étrangers avec une curiosité mêlée d'étonnement. Là aussi, les Espagnols admirèrent ces îles féeriques de fleurs, ombragées quelquefois par de grands arbres, s'élevant et s'abaissant alternativement avec le mouvement ondulatoire des flots. A la distance d'une demi-lieue de la capitale, ils rencontrèrent un ouvrage solide ou rideau de pierre, qui traversait la digue. Il avait douze pieds de haut, était fortifié à ses extrémités par des tours, et percé au milieu d'une porte crénelée, par laquelle les troupes défilèrent. On appelait cet ouvrage le fort de Xoloc, et il acquit plus tard une certaine célébrité, ayant été la position occupée par Cortés pendant le fameux siége de Mexico.

Les Espagnols y trouvèrent plusieurs centaines de chefs

(4) Le père Toribio Benavente n'est pas avare d'éloges lorsqu'il parle des environs de la capitale, qu'il vit dans leur splendeur. « Creo, que en toda nuestra Europa hay pocas ciudades que tengan tal asiento y tal comarca, con tantos pueblos á la redonda de sé y tan bien asentados. » *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7.

(5) Il n'est cependant pas nécessaire d'adopter la version d'Herrera, qui prétend que cinquante mille canots étaient constamment employés à l'approvisionnement de la capitale! (*Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 14.) Le poëte chroniqueur Saavedra est plus modeste :

Dos mil y mas canoas cada dia
Bastecen el gran pueblo Mexicano
De la mas y la menos mineria
Que es necessario al alimento humano.

El Peregrino Indiano, canto II.

aztèques, venus au-devant d'eux pour leur faire accueil et leur annoncer l'approche de Montézuma. Ils portaient le pittoresque costume de fête du pays : le *maxtlatl*, ou ceinture de coton, ceignait leurs reins, et un large manteau de la même étoffe ou d'un brillant tissu de plumes tombait gracieusement de leurs épaules. Autour de leur cou et à leurs bras on voyait des colliers et des bracelets en mosaïque de turquoises, entremêlés de riches plumes, artistement disposées (6) ; leurs oreilles, leur lèvre inférieure, et quelquefois leur nez, étaient ornés de pendants formés de pierres précieuses, ou de croissants d'or fin. Comme chaque cacique fit séparément au général le salut ordinaire du pays, cette fastidieuse cérémonie occasionna un retard de plus d'une heure. L'armée poursuivit ensuite sa marche sans autre interruption, jusqu'à un pont voisin des portes de la ville. Ce pont, construit en bois et remplacé depuis par un pont de pierre, était jeté sur une ouverture de la digue, qui donnait passage aux eaux agitées par les vents, ou grossies, dans la saison des pluies, par quelque crue soudaine. C'était un pont-levis, et les Espagnols, en le traversant, comprirent qu'ils se mettaient cette fois à la merci de Montézuma, qui pouvait, en coupant leurs communications avec l'extérieur, les retenir prisonniers dans sa capitale (7).

Tandis qu'ils se livraient à ces réflexions, ils aperçurent le brillant cortége de l'empereur, débouchant de la grande rue, qui traversait alors, comme aujourd'hui, le cœur de la ville (8). Au centre d'une foule de nobles et de chefs indiens,

(6) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 8, cap. 9.

(7) Gonzalo de Las Casas, *Defensa*, Ms., parte 1, cap. 24. Gomara, *Crónica*, cap. 65. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 88. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 5. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 78-79. Ixtlilxochitl, *Hist. chich*, Ms., cap. 85.

(8) Le cardinal Lorenzana dit que la rue dont il s'agit était probablement celle qui traverse la ville en partant de l'hôpital de Saint-Antoine. (*Rel. seg. de Cortés*, p. 74, *nota*.) Sahagun confirme cette opinion. *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 16.

précédés par trois officiers portant des baguettes d'or, on distinguait le palanquin royal, resplendissant d'or bruni (9). Il était porté sur les épaules de plusieurs nobles, et au-dessus se balançait un riche dais en plumes, parsemé de bijoux et entouré d'une frange d'argent, que soutenaient quatre personnages du même rang. Ils marchaient nu-pieds, d'un pas lent et mesuré, les yeux baissés vers la terre. Quand le cortége fut arrivé à une distance convenable, il s'arrêta, et Montézuma, descendant de sa litière, s'avança, appuyé sur les seigneurs de Tezcuco et d'Iztapalapan, son neveu et son frère, qui, l'un et l'autre, ainsi que nous l'avons vu, étaient déjà connus des Espagnols. Tandis qu'il s'avançait ainsi sous son dais, ses gens empressés étendaient sur le sol un tapis de coton, pour que les pieds de leur empereur ne fussent point souillés par le contact de la terre. Ses sujets de tout rang, qui bordaient les deux côtés de la chaussée, s'inclinaient en avant, les yeux fixés à terre, pendant qu'il passait, et quelques-uns même, de la classe inférieure, se prosternaient devant lui (10). Tels étaient les hommages rendus au monarque indien, hommages qui prouvent que les formes serviles de l'adulation orientale existaient aussi chez les grossiers habitants du monde occidental.

Montézuma portait la ceinture et l'ample manteau carré (*tilmatli*) de sa nation. Ce manteau était tissu du coton le plus fin, et les extrémités brodées étaient rassemblées en nœud autour de son cou. Ses pieds étaient protégés par des sandales à semelles d'or, et les courroies de cuir qui les attachaient étaient également ornées d'or en bosse. Ces sandales étaient, ainsi que le manteau, semées de perles et de pierres précieuses, parmi lesquelles on remarquait l'émeraude et le *chalchivitl*, pierre verte que les Aztèques estiment au-dessus

(9) *Carta del lic. Zuazo*, Ms.

(10) « Toda la gente que estaba en las calles se le humiliaban y hacian profunda reverencia y grande acatamiento sin levantar los ojos á le mirar, sino que todos estaban hasta que él éra pasado, *tan inclinados como frayles en Gloria Patri.* » Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7.

de toutes les autres. Il ne portait sur sa tête d'autre ornement qu'un panache de plumes vertes qui retombait sur ses épaules, insigne du rang militaire plutôt que de la dignité royale.

Montézuma avait alors environ quarante ans. Sa taille était haute et élancée. Sa chevelure, noire et plate, n'était pas très-longue : des cheveux tout à fait courts n'étaient pas considérés comme convenables pour des personnes de distinction. Sa barbe était rare, son teint un peu plus pâle qu'on ne le rencontre habituellement chez sa race basanée ou plutôt cuivrée. Ses traits, quoique sérieux, n'avaient pas cette expression de mélancolie, et même d'abattement, qu'ils prirent peut-être plus tard, et qu'on remarque généralement dans ses portraits. Sa démarche était noble, et l'ensemble de ses manières, tempéré par un air de bonté qui contrastait avec ce que l'on rapportait de son caractère, était digne d'un grand prince. Telle est la description qu'on nous a transmise du célèbre empereur indien, dans sa première entrevue avec les hommes blancs (11).

A son approche, l'armée avait fait halte. Cortés, mettant

(11) Pour les détails qui précèdent sur l'équipage, le costume et la personne de Montézuma, voir Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 88. *Carta del lic. Zuazo*, Ms. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, cap. 85. Gomāra, *Crónica*, cap. 65. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., *ubi suprà* et cap. 45. Acosta, lib. 7, cap. 22. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 16. Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7.

Le noble poëte espagnol, ou plutôt mexicain, Saavedra, qui appartenait à la génération venue aprēs la conquête, a consigné la plupart de ces détails dans sa chronique en vers. L'échantillon suivant suffira probablement au lecteur :

Y va el gran Monteçuma ataniado
De manta açul y blanca con gran falda,
De algodon muy sutil y delicado,
Y al remate una concha de esmeralda :
En la parte que el nudo tiene dado,
Y una tiara a modo de guirnalda,
Zapatos que de oro son las suelas
Asidos con muy ricas correhuelas.

El Peregrino Indiano, canto 11.

pied à terre, jeta ses rênes à un page, et suivi de quelques-uns de ses principaux cavaliers, s'avança à sa rencontre. Cette entrevue devait avoir pour tous deux un immense intérêt. Dans Montézuma, Cortés voyait le maître des vastes contrées qu'il avait traversées, ce prince dont il avait entendu vanter partout le faste et la puissance. Dans l'Espagnol, le monarque aztéque contemplait l'être étrange dont la destinée semblait être si mystérieusement liée à la sienne, le conquérant annoncé par un de ses oracles, le héros que ses exploits semblaient élever au-dessus de l'humanité. Mais, quels qu'aient pu être, en cette occasion, les sentiments de Montézuma, il eut assez d'empire sur lui-même pour recevoir son hôte avec une courtoisie toute royale, et lui exprimer la satisfaction qu'il éprouvait à le voir dans sa capitale (12). Cortés répondit à cet accueil par les protestations du plus profond respect, et témoigna sa reconnaissance des présents par lesquels l'empereur avait prouvé aux Espagnols sa munificence. Il passa ensuite au cou de Montézuma une chaîne en verre de couleur, et fit en même temps un mouvement comme pour embrasser le prince; mais il fut arrêté par les deux seigneurs aztéques, choqués de voir la personne sacrée de leur maître exposée à une telle profanation (13). Après cet échange de civilités, Montézuma chargea son frère de conduire les Espagnols aux quartiers qui leur étaient destinés, et, remontant dans sa litière, fut emporté, à travers la foule prosternée, avec la même pompe. Les Espagnols le suivirent de près, et firent bientôt, enseignes déployées et aux sons d'une musique guerrière, leur entrée dans le quartier méridional de Tenochtitlan (14).

Là encore, ils trouvèrent de nouveaux sujets d'admiration dans la beauté de la ville et le style supérieur de son archi-

(12) «Satis vultu læto, dit P. Martyr, an stomacho sedatus, et an hospites per vim quis unquàm libens susceperit, experti loquantur.» *De orbe novo*, dec. 5, cap. 3.

(13) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 79.

(14) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 15.

tecture. Les habitations de la classe pauvre étaient pour la plupart, il est vrai, construites de boue et de joncs. Mais la grande avenue par laquelle l'armée faisait son entrée dans la capitale était bordée des deux côtés par les maisons des nobles : elles étaient bâties avec une pierre rouge poreuse, extraite des carrières du voisinage, et quoiqu'elles eussent rarement un second étage, elles couvraient souvent une surface considérable. Les toits plats, *azoteas*, étaient garnis de parapets en pierre, en sorte que chaque maison était une forteresse. Quelquefois ces toits, couverts de fleurs, ressemblaient à des parterres ; mais le plus souvent ces fleurs étaient cultivées dans des jardins en terrasses, ménagés entre les édifices (15). De temps à autre, on rencontrait une grande place ou un marché entouré de ses portiques de pierre et de stuc, ou bien quelque temple pyramidal, aux proportions colossales, couronné de son sanctuaire et de ses autels, sur lesquels brûlaient des feux qui ne s'éteignaient jamais. La grande rue, qui faisait suite à la chaussée du midi, était beaucoup plus large que la plupart des autres rues de la ville, et se prolongeait presque en ligne droite à plusieurs milles de distance, traversant, comme nous l'avons dit, le centre de la capitale. Le spectateur, placé à l'une des extrémités de cette rue, pouvait facilement distinguer l'autre extrémité, au bout d'une longue perspective de temples, de terrasses et de jardins, et à l'horizon lointain les montagnes bleuâtres, qui, rapprochées par l'effet de la transparence de l'atmosphère, semblaient presque en contact avec les bâtiments.

Mais ce qui produisit le plus d'impression sur les Espagnols, ce fut cette immense population qui se pressait dans les rues et sur les canaux, qui garnissait toutes les portes, toutes les fenêtres et les toits des maisons. « Je me rappelle parfaitement ce spectacle, s'écrie Bernal Diaz ; il est, après tant d'années, aussi présent à mon esprit que si ces choses se fussent passées hier (16). » Mais quelles durent être les sensations des Azté-

(15) *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309.

(16) « Quien podra, s'écrie le vieux soldat, dezir la multitud de hombres,

ques eux-mêmes, à la vue d'une pompe guerrière si nouvelle pour eux; lorsqu'ils entendirent, pour la première fois, le pavé de leurs rues résonner sous le pas de fer des chevaux, ces étranges animaux que la renommée avait entourés de terreurs superstitieuses; lorsqu'ils contemplèrent ces enfants du monde oriental, dont le teint clair révélait la céleste origine, ces armes brillantes, ces coiffures d'acier, — métal qui leur était inconnu, — étincelant comme des météores au soleil, tandis que flottaient dans l'air les sons d'une musique qui ne semblait pas appartenir à la terre, des sons tels que n'avaient jamais éveillés leurs grossiers instruments! Mais toutes leurs autres émotions furent absorbées dans celles de la haine, lorsqu'ils virent leurs mortels ennemis, les Tlascalans, s'avancer fièrement dans leurs rues, promenant de tous côtés des regards où l'étonnement se mêlait à la férocité, semblables à des bêtes sauvages, égarées loin de leurs forêts natives et jetées tout à coup au milieu de la civilisation (17).

Les troupes, en défilant par cette rue spacieuse, traversèrent de nombreux ponts suspendus sur des canaux, le long desquels on voyait glisser rapidement les pirogues indiennes, avec leurs petites cargaisons de fruits et de légumes destinés aux marchés de Tenochtitlan (18). Elles s'arrêtèrent enfin devant une large place, située presque au centre de la ville,

y mugeres, y muchachos, que estavan en las calles, e açuteas, y en canoas en aquellas acequias, que nos salian á mirar? Era cosa de notar, que agora que lo estoy escriuiendo, se me representa todo delante de mios ojos, como si ayer fuera quando esto passo. » *Hist. de la conquista*, cap. 88.

(17) « Ad spectaculum, dit P. Martyr, tandem Hispanis placidum, quià diù optatum, Tenustiatanis prudentibus forte aliter, quia verentur fore ut hi hospites quietem suam Elysiam veniant perturbaturi; de populo secus, qui nil sentit æque delectabile, quàm res novas ante oculos in præsentiarum habere, de futuro nihil anxius. » *De orbe novo*, dec. 5, cap. 3.

(18) On fait généralement dériver le nom euphonique de *Tenochtitlan* de mots aztéques signifiant « le *tuna* ou cactus sur un rocher ; » plante dont l'apparition devait, ainsi qu'on se le rappelle, déterminer l'emplacement de la future capitale. (Toribio, *Hist. de los Indios*, parte 3, cap. 7. Explic. de la collec. de Mendoza, ap. *Antiq. of Mexico*, vol. 4.) Une au-

où s'élevait le massif édifice pyramidal consacré par les Aztèques à leur dieu de la guerre : cet édifice, qui ne le cédait en grandeur et en sainteté qu'au temple de Cholula, couvrait le terrain occupé aujourd'hui en partie par la grande cathédrale de Mexico.

En face de la porte occidentale de l'enclos du temple, s'étendait une rangée de bâtiments en pierre, de peu d'élévation : c'était le palais qu'Axayacatl, père de Montézuma, s'était bâti environ cinquante ans auparavant (19). On l'avait disposé pour servir de caserne aux Espagnols. L'empereur lui-même les attendait dans la cour. A l'approche de Cortés, il prit d'un vase de fleurs porté par un de ses esclaves, un collier massif, dans lequel on remarquait, montée en or et attachée par de lourds anneaux du même métal, la coquille d'une espèce de crustacé fort estimé des Indiens. A cette chaîne étaient suspendus huit ornements également en or, d'une palme de longueur chacun et d'un travail délicat, faits à l'imitation de ce même crustacé (20) ; car les orfèvres aztèques n'étaient point, à ce qu'il paraît, inférieurs à leurs confrères européens (21). Montézuma, en passant ce riche collier au cou du général, lui dit : « Ce palais vous appartient, Malinche (22) (c'était l'épithète qu'il lui donnait toujours en lui parlant), ainsi qu'à vos frères. Reposez-vous de vos fatigues, et avant peu je reviendrai vous voir. » A ces mots, il se retira avec sa suite, montrant ainsi une délicatesse de procédés qu'on ne devait pas attendre d'un barbare.

tre étymologie fait dériver ce mot de *Tenoch*, l'un des fondateurs de la monarchie.

(19) Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 3, p. 78.

Il occupait l'emplacement qui forme aujourd'hui l'angle des rues « del Indio triste » et de « Tacuba. » Humboldt, *Vues des Cordillères*, p. 7 et seq.

(20) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 88. Gonzalo de Las Casas, *Defensa*, Ms., parte 1, cap. 24.

(21) Boturini prétend qu'ils étaient plus habiles, de l'aveu des orfèvres eux-mêmes. *Idea*, p. 78 ; et Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., l. 33, c. 11.

(22) Ante, t. 1, p. 305.

Le premier soin de Cortés fut de visiter ses nouveaux quartiers. Les bâtiments, quoique spacieux, étaient bas, et ne consistaient qu'en un rez-de-chaussée, à l'exception de la partie centrale, où ce rez-de-chaussée était surmonté d'un étage. Les pièces étaient vastes, puisqu'on put y loger, au rapport des conquérants eux-mêmes, toute l'armée (23) ! Il est probable que les sauvages montagnards de Tlascala n'étaient pas très-difficiles, et qu'on trouva facilement à les abriter, soit dans les dépendances du palais, soit sous des tentes temporaires dressées dans ses vastes cours. Les principaux appartements étaient tapissés de draperies de coton aux brillantes nuances, les planchers recouverts de nattes ou de joncs. On y voyait aussi des tabourets bas, faits de blocs de bois artistement travaillés, et dans la plupart des appartements, des lits de feuilles de palmier tissées en nattes épaisses, avec des couvertures et quelquefois des ciels en coton. Ces nattes étaient les seuls lits dont les indigènes fissent usage, quel que fût leur rang (24).

Après un rapide examen de ce gigantesque édifice, le général assigna à ses troupes leurs quartiers respectifs, et prit les mêmes précautions de sûreté que s'il eût prévu un siége au lieu d'un traitement amical. Le palais était entouré d'un mur de pierre d'une épaisseur considérable, garni de distance en distance de tours et d'arcs-boutants massifs, et qui présentait ainsi un excellent moyen de défense. Cortés fit disposer ses canons de manière à battre les approches de sa forteresse, plaça des sentinelles le long du mur de circonvallation, et maintint, sous tous les rapports, la même discipline qu'il avait fait observer pendant toute la marche. Il savait combien il importait, du moins pour le moment, à sa petite troupe, de se concilier la bonne opinion des naturels; et pour éviter toute

(23) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap, 88. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 80.

(24) Bernal Diaz, *ibid.*, *loc. cit.* Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., l. 33. cap. 5. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 16.

possibilité d'une collision, il défendit qu'aucun soldat sortît du quartier sans son ordre, sous peine de mort. Ce fut seulement après avoir pris ces mesures qu'il permit à ses troupes de se partager un repas abondant qui leur avait été préparé.

Elles étaient depuis assez longtemps dans le pays pour être familiarisées avec les préparations culinaires des Aztéques, en supposant que ces préparations ne fussent pas précisément de leur goût. L'appétit du soldat est rarement difficile, et l'on ne saurait douter qu'en cette occasion les Espagnols firent honneur aux produits savoureux des cuisines royales. Ils furent, pendant le repas, servis par de nombreux esclaves mexicains, qui étaient répandus par tout le palais, prêts à exécuter les ordres des étrangers. Quand ils eurent fini et pris leur sieste, non moins importante à un Espagnol que la nourriture elle-même, on annonça de nouveau la visite de l'empereur.

Montézuma était accompagné de quelques-uns de ses principaux nobles. Il fut reçu par Cortés avec beaucoup de déférence : le général et le monarque s'assirent, et commencèrent à converser par l'intermédiaire de doña Marina, tandis que les cavaliers espagnols et les nobles aztéques, debout autour d'eux, observaient un silence respectueux.

Montézuma fit beaucoup de questions sur le pays des Espagnols, sur leur souverain, sur la nature de leur gouvernement, et par-dessus tout sur le but de leur venue dans l'Anahuac. Cortés motiva cette expédition sur le désir de voir un monarque aussi distingué, et de lui faire connaître la vraie religion, celle des chrétiens. Il se borna pour le moment, avec une rare discrétion, à jeter cette idée en avant, se proposant de la laisser germer dans l'esprit de l'empereur, jusqu'à une future conférence. Montézuma demanda encore si les hommes blancs qui avaient débarqué l'année précédente sur la côte orientale de son empire étaient leurs compatriotes. Il se montra parfaitement instruit de tous les mouvements des Espagnols, depuis leur arrivée à Tabasco jusqu'au moment actuel, mouvements dont il avait été régulièrement informé par

des tableaux hiéroglyphiques. Il s'enquit aussi du rang qu'avaient ses hôtes dans leur pays, et demanda s'ils étaient parents de leur souverain. Cortés répondit qu'ils étaient parents les uns des autres et sujets de leur grand monarque, qui leur témoignait à tous une estime particulière. Avant de partir, Montézuma se fit nommer les principaux cavaliers et indiquer leur grade dans l'armée.

A la suite de cette conférence, le prince aztéque commanda aux gens de sa suite d'apporter les présents destinés à ses hôtes. Ils consistaient en vêtements de coton, en quantité suffisante, dit-on, pour habiller toute l'armée, y compris les alliés (25)! Il y ajouta, comme à l'ordinaire, des chaînes d'or et autres ornements, qu'il distribua avec profusion parmi les Espagnols. Il se retira ensuite avec le même cérémonial, laissant tout le monde profondément pénétré de sa munificence et de son affabilité, si différentes des idées qu'on s'était faites d'après les rapports — selon toute apparence mensongers — de ses ennemis (26).

Ce soir même, les Espagnols célébrèrent leur arrivée dans la capitale du Mexique, par une décharge générale de leur artillerie. Le bruit tonnant du canon, retentissant parmi les édifices et les maisons qu'il faisait trembler sur leur base, l'odeur de ces vapeurs sulfureuses qui s'élevaient en tourbillonnant au-dessus des murs du camp, rappelèrent aux habitants les explosions du grand *volcan*, et jetèrent l'épouvante dans ces cœurs superstitieux. Ce bruit leur annonçait que leur cité renfermait dans son sein ces êtres redoutables dont le passage

(25) « Muchas y diversas joyas de oro, y plata, y plumajes, y con fasta cinco ó seis mil piezas de ropa de algodon muy ricas, y de diversas maneras texida, y labrada. » (*Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 80.) Ce récit serait encore au-dessous de la vérité, suivant Diaz. (*Hist. de la conq.*, cap. 89.) « Sex millia vestium, aiunt qui eas vidêre. » Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 3.

(26) Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 85. Gomara, *Crónica*, cap. 66. Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 7, cap. 6. Bernal Diaz, *ibid.*, *ubi suprà*. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 5.

avait été jusqu'à présent marqué par la désolation, et qui faisaient descendre la foudre du ciel pour dévorer leurs ennemis. C'était sans doute un artifice politique de Cortés, de confirmer autant que possible les naturels dans ces idées, et de leur inspirer tout d'abord une salutaire terreur de la puissance surnaturelle des Espagnols (27).

Le lendemain matin, le général fit demander à l'empereur la permission de lui rendre sa visite dans son propre palais. Cette demande fut accueillie avec empressement, et Montézuma envoya ses officiers pour conduire les Espagnols en sa présence. Cortés s'étant revêtu de son plus riche costume, sortit des quartiers, accompagné d'Alvarado, de Sandoval, de Velasquez, d'Ordaz, et de cinq à six simples soldats.

L'habitation du roi était à peu de distance. Elle occupait l'emplacement au sud-est de la cathédrale, qui a été depuis couvert en partie par la *casa del Estado*, palais des ducs de Monteleone, descendants de Cortés (28). C'était un vaste assemblage irrégulier de bâtiments en pierre, de peu d'élévation, semblables à ceux où les Espagnols étaient casernés. Ce palais formait un ensemble tellement spacieux, qu'un des conquérants nous assure que, l'ayant visité à plusieurs reprises avec la ferme intention de le voir en entier, il n'avait jamais pu en venir à bout, par suite de l'excessive fatigue qu'il avait chaque fois éprouvée à parcourir les différentes suites d'appartements (29). Il était construit en pierre rouge poreuse du pays, ou *tetzontli*, orné de marbres, et sur la façade étaient sculptées, au-dessus de l'entrée principale, les armes ou la

(27) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 18.

(28) « C'est là que sa famille construisit le bel édifice dans lequel se trouvent les archives *del Estado*, et qui est passé, avec tout l'héritage, au duc napolitain de Monteleone. » (Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 72.) Les habitants du moderne Mexico ont de grandes obligations à ce savant pour le soin qu'il a mis à établir l'identité des localités mémorables de leur capitale. Il est assez rare qu'un ouvrage philosophique soit en même temps un bon *Manuel du voyageur*.

(29) *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309.

devise de Montézuma, consistant en un aigle portant un ocelot dans ses serres (30).

Au milieu des cours que traversèrent les Espagnols, jaillissaient des fontaines d'une eau limpide comme le cristal, alimentées par le grand réservoir du mont lointain de Chapoltepec, et alimentant à leur tour plus de cent baignoires disposées dans l'intérieur du palais. De nombreux groupes de nobles aztèques se promenaient dans ces cours, ainsi que dans les vestibules. Les appartements étaient bas, mais immensément vastes : les plafonds étaient de différentes espèces de bois odoriférants, ingénieusement sculptés; des nattes de feuilles de palmier couvraient les planchers. Les murs étaient tapissés d'étoffes de coton richement teintes, de peaux de bêtes sauvages ou de somptueuses draperies de tissus de plumes, représentant des oiseaux, des insectes et des fleurs, et comparables, pour la délicatesse du travail et le brillant des couleurs, aux tapisseries de Flandre. L'encens, fumant dans des cassolettes, répandait au loin ses parfums enivrants. Les Espagnols pouvaient se croire dans l'enceinte voluptueuse d'un harem d'Orient, plutôt que dans le palais d'un chef barbare du monde occidental (31).

En arrivant à la salle d'audience, les officiers mexicains ôtèrent leurs sandales, et jetèrent par-dessus leurs vêtements un manteau de *nequen*, étoffe grossière faite des fibres du maguey, et qui n'est porté que par les classes les plus pauvres. Cet acte d'humilité était imposé à tous ceux qui approchaient le

(30) Gomara, *Crónica*, cap. 71. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 9.

Les autorités disent un « tigre, » animal inconnu en Amérique. Je me suis hasardé à lui substituer l'ocelot ou *tlalocelotl* du Mexique, animal de la même famille et qui, par cette raison, a pu facilement être confondu par les Espagnols avec le tigre de l'ancien continent.

(31) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 9. Gomara, *Crónica*, cap. 71. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 91. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 5, 46. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 111-114.

souverain, à l'exception des membres de sa propre famille (32). C'est ainsi que pieds nus, les yeux baissés, et humblement inclinés, ils introduisirent les Espagnols devant le monarque.

Ceux-ci trouvèrent Montézuma assis à l'extrémité d'un vaste salon, et entouré de quelques-uns de ses chefs favoris. Il les reçut d'un air affable, et bientôt après, Cortés, sans beaucoup de cérémonie, aborda le sujet qui occupait la première place dans ses pensées. Il comprenait de quelle importance il était de convertir le roi, dont l'exemple ne pouvait manquer d'exercer une puissante influence sur la conversion de son peuple. Il se prépara donc à déployer toutes les ressources de son érudition théologique en même temps que toutes les séductions de son éloquence : ses paroles étaient transmises par la voix de son interprète Marina, aussi inséparable de lui, dans ces occasions, que son ombre.

Il commença par exposer, aussi clairement qu'il le put, les idées reçues dans l'Église touchant les saints mystères de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption. Il remonta ensuite à l'origine des choses, à la création du monde, à Adam et Ève, au paradis et à la chute de l'homme. Il déclara à Montézuma que les idoles qu'il adorait n'étaient autres que Satan sous différentes formes. La preuve en était dans les sanglants sacrifices qu'elles imposaient, et qui contrastaient avec le pur et simple rite de la messe. Le culte de ces idoles le plongerait dans la perdition. C'était pour arracher aux flammes éternelles son âme et les âmes de ses sujets, en leur révélant une foi plus pure, que les chrétiens étaient venus dans son empire. Il le conjura instamment de ne pas négliger cette occasion et d'assurer son salut en embrassant la croix, ce symbole sacré de la rédemption des hommes.

La rhétorique du prédicateur s'émoussa sur le cœur insensible de son royal auditeur. Elle perdit, sans doute, quelque

(32) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7.

Il n'existe pas, en ce qui a trait aux usages des anciens Aztéques, de meilleure autorité que ce digne missionnaire; il connaissait ce sujet à fond et en parle d'après son expérience personnelle.

chose de sa force dans la traduction imparfaite d'une néophyte aussi inexpérimentée que l'était la jeune Indienne. Mais les doctrines étaient trop abstraites en elles-mêmes pour pouvoir être saisies, à première vue, par l'intelligence grossière d'un barbare. Peut-être aussi Montézuma pensa-t-il qu'il n'était pas plus monstrueux, après tout, de se nourrir de la chair de son semblable que de celle du Créateur lui-même (33). Il avait été, d'ailleurs, plongé dès le berceau dans les superstitions de son pays. Élevé dans les pratiques les plus strictes de sa religion, il avait lui-même rempli les fonctions sacerdotales avant d'être appelé au trône par élection, et il était maintenant le chef de la religion et de l'État. On ne pouvait guère espérer qu'un tel homme fût accessible aux arguments ou aux moyens de persuasion, lors même qu'il aurait eu affaire à un théologien plus exercé que le commandant espagnol. Pouvait-il abjurer des croyances identifiées, en quelque sorte, aux plus chères affections de son cœur, aux éléments mêmes de son être? Pouvait-il renier les dieux qui l'avaient élevé au faîte des honneurs et de la prospérité, ces dieux dont les autels étaient spécialement confiés à sa garde?

Montézuma écouta, cependant, avec une silencieuse attention, jusqu'à ce que le général eut terminé son homélie. Il répondit alors qu'il savait que les Espagnols avaient tenu le même langage partout où ils avaient passé. Il ne doutait point que leur dieu ne fût, ainsi qu'ils le disaient, un être bon. Ses dieux aussi avaient été bons envers lui. Pourtant, ce que son hôte avait dit de la création du monde ressemblait à ce qu'on lui avait appris à croire (34). Mais il était oiseux de discuter ces

(33) Blanco White a bien fait ressortir l'effet ridicule — si toutefois la gravité du sujet peut autoriser une telle expression — de la croyance littérale dans la doctrine de la transsubstantiation, telle qu'elle existe encore aujourd'hui dans la mère-patrie. (*Letters from Spain*. London, 1822, let. 1.)

(34) « Y en esso de la creacion del mundo assi lo tenemos nosotros creido muchos tiempos passados. » (Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 90.) Voir, pour quelques points de ressemblance entre les traditions

questions. Ses ancêtres n'étaient pas les possesseurs primitifs du pays, et ne l'occupaient que depuis quelques siècles : ils y avaient été amenés par un grand Être, qui, après leur avoir donné des lois et avoir gouverné pendant quelque temps la nation, s'était retiré dans les régions où se lève le soleil. Il avait déclaré, en partant, que lui ou ses descendants viendraient un jour reprendre son empire (35). Les merveilleuses prouesses des Espagnols, la blancheur de leur teint, et la direction d'où ils venaient, tout indiquait qu'ils étaient les descendants de ce grand Être. S'il s'était lui-même opposé à leur visite dans sa capitale, c'est qu'il avait entendu d'effroyables récits de leurs cruautés; c'est qu'on lui avait dit qu'ils envoyaient la foudre pour détruire ses sujets, et qu'ils les écrasaient sous les pieds de fer des féroces animaux qui leur servaient de monture. Il était maintenant convaincu que c'étaient là de vaines fables; que les Espagnols étaient d'un caractère bon et généreux; qu'ils appartenaient à une race différente des Aztèques, race plus sage et plus vaillante, — et c'était pour cette raison qu'il les honorait.

« Et vous aussi, » ajouta-t-il avec un sourire, « on vous a peut-être dit que j'étais un dieu, que j'habitais dans des palais d'or et d'argent (36). On vous a trompés. Ma maison est spacieuse, à la vérité, mais elle est de pierre et de bois comme les autres ; et quant à mon corps, dit-il en découvrant son bras basané, vous voyez qu'il est de chair et d'os comme les vôtres. Il est vrai que je possède un grand empire, héritage de mes ancêtres; des terres, et de l'or, et de l'argent. Mais votre souverain au delà des mers est, je le sais, le maître légitime de tout cela. Je gouverne en son nom. Vous, Malintzin, vous êtes son ambassadeur; vous et vos frères partagerez ces choses avec moi. Reposez-vous maintenant de vos travaux. Vous êtes ici chez vous, et on vous fournira tout ce qui sera

aztèque et juive, liv. 1, chap. 3, de cette histoire, et Appendice, 1re part. n° 2.

(35) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 81.

(36) Bernal Diaz, *ibid.*, *ubi suprà*.

nécessaire à votre subsistance. J'aurai soin qu'on ait égard à vos désirs comme si c'étaient les miens (37).» Comme le monarque achevait ces mots, on put voir quelques larmes rouler dans ses yeux : l'image de son ancienne indépendance se présentait peut-être alors à son esprit (38).

Cortés, tout en encourageant l'idée que son souverain était le grand Être mentionné par Montézuma, s'efforça de consoler le monarque, en l'assurant que son maître n'avait aucune intention de le troubler dans l'exercice de son autorité; qu'il désirait seulement, par pur intérêt pour lui, opérer sa conversion et celle de son peuple au christianisme. L'empereur, avant de congédier ses hôtes, leur distribua, avec sa munificence ordinaire, de riches étoffes et des bijoux d'or, en sorte que le moindre soldat, dit Bernal Diaz, qui accompagnait Cortés dans cette occasion, reçut au moins pour sa part deux pesants colliers de ce métal précieux. Les cœurs de fer des Espagnols furent touchés de l'émotion que montra Montézuma, non moins que de sa libéralité. Les cavaliers, en passant devant lui, le chapeau à la main, lui firent un profond salut; et « en nous en retournant, dit le même chroniqueur, nous ne pouvions nous entretenir d'autre chose que de l'affabilité et de la courtoisie du monarque indien, et du respect que nous éprouvions pour lui (39). »

Des réflexions d'une nature plus grave durent naître dans l'esprit du général, lorsqu'il reconnut autour de lui l'empreinte d'une civilisation, et conséquemment d'une puissance, aux-

(37) *Rel. seg. de Cortés, ubi suprà.*

(38) Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 3. Gomara, *Crónica*, cap. 66. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 5. Gonzalo de Las Casas, Ms., parte 1, cap. 34.

Cortés, dans ses notes succinctes sur cet incident, ne parle que de l'entrevue avec Montézuma dans les quartiers espagnols, où aurait eu lieu la conversation qui précède. Bernal Diaz la place dans l'entrevue subséquente au palais. Quant au fait important, la conversation elle-même, tous deux s'accordent en substance.

(39) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 90.

quelles les rapports exagérés des naturels, rapports suspects en raison de leur exagération même, ne l'avaient pas préparé. Dans la pompe et la sévère étiquette de la cour, il retrouvait ces idées de subordination et de profonde vénération pour le monarque, qui caractérisent les empires à demi civilisés de l'Asie. Dans l'aspect de la capitale, dans son architecture massive et cependant élégante, dans le luxe de ses arrangements, dans l'activité de son commerce, il voyait autant de preuves de progrès intellectuels, de connaissances mécaniques et de ressources nombreuses, possédées par une communauté ancienne et opulente : la foule qui se pressait dans les rues attestait l'existence d'une population capable de tirer le meilleur parti possible de ces ressources.

Chez les Aztéques, Cortés trouvait un peuple également différent du Tlascalan aux mœurs républicaines et de l'efféminé Cholulan, mais réunissant le courage de l'un à l'intelligence plus cultivée de l'autre. Il était au cœur d'une grande capitale, qui ressemblait à une vaste fortification, avec ses digues et ses ponts-levis, et où chaque maison pouvait être facilement convertie en une petite citadelle. Sa position l'isolait du continent ; toutes ses communications pouvaient être interceptées sur un simple signe du souverain, tandis que cette population belliqueuse serait lancée à la fois sur lui et sur la poignée de braves qui l'accompagnait. Que pourrait contre de pareilles chances la supériorité de la science (40) ?

Quant à renverser l'empire de Montézuma, le succès d'une pareille entreprise devait, à présent qu'il avait vu ce monarque dans sa capitale, lui paraître plus problématique que jamais. Il ne fallait pas prendre trop à la lettre la reconnaissance que le prince aztéque avait faite de la suprématie féodale, si je puis m'exprimer ainsi, du roi d'Espagne. Quelques marques de déférence qu'il pût être disposé à lui témoigner, sous l'influence de ses illusions actuelles, — peut-être momentanées, — on ne pouvait supposer qu'il abandonnât avec la

(40) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 8.

même facilité sa puissance et ses États, ni que son peuple y consentît. La susceptibilité et les appréhensions qu'il avait manifestées à l'arrivée des Espagnols, prouvaient au contraire combien il tenait à son autorité. Cortés avait, il est vrai, pour ses opérations futures, un puissant levier dans le respect superstitieux qu'éprouvaient pour lui le prince et le peuple. Il était de sa politique d'entretenir, autant que possible, ce sentiment dans toute sa force chez le peuple et chez le prince (41). Mais, avant d'arrêter aucun plan d'opérations, il voulut connaître par lui-même la topographie et les avantages locaux de la capitale, le caractère de sa population, la nature réelle et l'étendue de ses ressources. Dans ce but, il demanda à l'empereur la permission de visiter les principaux édifices publics.

HERRERA. — TORIBIO dit MOTOLINIA. — PIERRE MARTYR.

Antonio de Herrera, le célèbre historien des Indes, naquit en 1549, d'une famille honorable, à Cuellar, dans la vieille Castille. Après avoir suivi dans son pays les cours ordinaires d'études académiques, il passa en Italie, dans cette terre classique des arts et des lettres, où la jeunesse espagnole de cette époque allait souvent achever son éducation. Il y fit la connaissance de Vespasien Gonzague, frère du duc de Mantoue, et entra à son service. Il demeura auprès de ce prince après qu'il eut été fait vice-roi de Navarre, et en fut tellement estimé, que Gonzague, à son lit de mort, le recommanda vivement à la protection de Philippe II. Ce monarque pénétrant ne tarda pas à reconnaître les excellentes qualités d'Herrera, et lui confia la charge d'historiographe des Indes, création dont l'Espagne est redevable à Philippe. En possession d'un traitement

(41) « C'est l'opinion de beaucoup de gens, dit le père Acosta, que si les Espagnols eussent persisté dans la ligne de conduite qu'ils avaient tenue au commencement, ils auraient pu facilement disposer de Montézuma ainsi que de son empire, et y introduire la loi du Christ sans grande effusion de sang. » Lib. 7, cap. 25.

honorable et de tous les moyens de se livrer aux recherches historiques vers lesquelles ses goûts le portaient, Herrera coula des jours tranquilles au sein des travaux réguliers, mais silencieux, de l'homme de lettres. Il continua d'occuper l'emploi d'historien des colonies pendant le règne de Philippe II, et sous ses successeurs Philippe III et Philippe IV; il mourut en 1625, âgé de soixante-seize ans, laissant derrière lui une haute réputation de talent et de probité.

Herrera a composé plusieurs ouvrages, principalement historiques. Le plus important de tous, celui sur lequel est fondée sa réputation, est son *Historia general de las Indias Occidentales*. Il s'étend depuis l'année 1492, époque de la découverte de l'Amérique, jusqu'en 1554, et est divisé en huit décades. Quatre de ces décades furent publiées en 1601, et les quatre autres en 1615, formant en tout cinq volumes in-folio. Cet ouvrage a été réimprimé en 1730, et traduit dans la plupart des langues de l'Europe.

Le vaste sujet traité par Herrera embrasse tout l'empire colonial de l'Espagne dans le Nouveau-Monde. L'ouvrage est écrit en forme d'annales, et les divers événements survenus dans ces régions éloignées sont disposés dans un ordre exclusivement chronologique, de manière à marcher tous de front et d'un pas égal. Il résulte de cet arrangement peu judicieux que le fil de l'intérêt est continuellement brisé, et que le lecteur, entraîné rapidement d'une scène à une autre, a peine à saisir l'ensemble des faits. Au lieu de s'éclairer à mesure qu'il avance, par l'effet naturel du développement habile d'une narration continue et bien liée, il ne trouve qu'une suite d'aperçus partiels et disjoints, qui jettent la fatigue et la confusion dans son esprit. C'est là, en général, le grand défaut des livres où l'on s'attache trop servilement à la chronologie. Ce défaut a des conséquences plus sérieuses lorsque l'ouvrage, comme dans le cas actuel, est d'une étendue considérable et embrasse une grande variété de détails qui ont peu de rapports entre eux. C'est dans un travail de ce genre qu'on sent la supériorité d'un plan tel que celui qu'a adopté Robertson dans son *Histoire de l'Amérique*, où chaque sujet, occupant sa place propre, indépendante, proportionnée à son importance, produit ainsi sur le lecteur une impression distincte et pour ainsi dire individuelle.

La position d'Herrera lui donnait accès aux rapports officiels des colonies, aux papiers d'État, à tous les documents existant dans les

administrations publiques et qui pouvaient jeter quelque jour sur l'histoire des colonies. Parmi les sources auxquelles il a puisé, se trouvaient quelques manuscrits qu'il n'est pas facile de rencontrer aujourd'hui; par exemple, les mémoires d'Alonzo de Ojeda, l'un des compagnons de Cortés, qui ont échappé à mes recherches en Espagne et au Mexique. D'autres écrits, comme ceux du père Sahagun, si importants pour l'histoire de la civilisation indienne, ne furent pas connus de l'historien. Herrera s'est largement servi des manuscrits qui sont tombés entre ses mains. Il a notamment puisé sans cérémonie dans les écrits de Las Casas. L'évêque avait laissé des ordres pour que son *Histoire des Indes* ne fût publiée que quarante ans après sa mort. Dans cet intervalle, Herrera avait commencé ses travaux, et, comme il avait accès aux papiers de Las Casas, il en profita pour transporter, sans le moindre scrupule, dans son propre ouvrage, des pages et même des chapitres entiers. Dans cette opération, il améliora sensiblement la manière de son original, ramena à la pureté de l'idiome castillan sa phraséologie lourde et embarrassée, et supprima ses déclamations boursouflées et ses injustes invectives. Mais il a supprimé aussi les passages qui flétrissaient avec le plus de force la conduite de ses compatriotes, et ces éclats d'éloquente indignation qui révèlent dans l'évêque de Chiapa un sens moral si supérieur à celui de son siècle. Au moyen de cette sorte de métempsycose, si je puis m'exprimer ainsi, par laquelle la lettre et non l'esprit du bon missionnaire ont passé dans le livre d'Herrera, la publication de l'histoire de Las Casas est devenue, en quelque sorte, superflue, et c'est une des raisons, sans doute, pour lesquelles elle est restée si longtemps en manuscrit.

En faisant la part des erreurs inséparables d'une composition rapide, et des défauts inhérents à la marche chronologique et pédantesque suivie par Herrera, on doit reconnaître que son ouvrage possède un mérite extraordinaire. Il déroule devant le lecteur toute l'histoire de la conquête et de la colonisation espagnole dans le Nouveau-Monde pendant les soixante premières années qui suivirent la découverte. Les différentes parties de cette narration compliquée sont, ainsi que je l'ai dit, groupées sans art, mais elles sont présentées dans un style pur et simple, assorti à la gravité du sujet. Si Herrera semble, au premier abord, un peu trop porté à exalter les premiers explorateurs de l'Amérique et à jeter un voile sur leurs excès, on peut excuser cette tendance, qui n'était pas l'effet

d'une insensibilité naturelle; mais un sentiment honorable de patriotisme faisait désirer à l'auteur d'effacer autant que possible les taches qui pouvaient ternir l'écusson de son pays pendant cette ère de gloire. L'Espagnol qui arrêtait ses regards sur cette période devait être trop ébloui par les gigantesques travaux de ses compatriotes, pour peser bien scrupuleusement le caractère moral de leurs actions et la justice de la cause pour laquelle ils combattaient. Cependant Herrera, quelle que soit sa partialité nationale, ne se fait jamais l'apologiste du crime; et, à tout prendre, il mérite sa réputation de loyauté et de franchise.

Il ne faut pas oublier qu'Herrera a ajouté à son récit des premières découvertes des Espagnols, une masse de renseignements sur les usages et les institutions des peuples indiens, renseignements tirés des sources les plus authentiques. Il en résulte que son ouvrage est le plus complet de tous ceux qui existent sur le même sujet, c'est-à-dire un noble monument de sagacité et d'érudition; le critique, et plus encore l'historien, trouveront qu'ils ne peuvent faire un pas dans le récit des premiers établissements coloniaux du Nouveau-Monde sans avoir recours au livre d'Herrera.

Un autre écrivain fréquemment cité dans le cours de cette narration, est Toribio de Benavente, ou *Motolinia,* surnom indien par lequel on le désigne plus souvent encore. Il était un des douze missionnaires franciscains qui, à la demande de Cortés, furent envoyés dans la Nouvelle-Espagne, immédiatement après la conquête, en 1523. L'humble costume de Toribio, ses pieds nus, et, en un mot, cet extérieur de misère qui distinguent son ordre, provoquaient souvent parmi les indigènes l'exclamation *motolinia!* « pauvre homme! » Ce fut le premier mot aztèque dont le missionnaire apprit le sens, et il en fut si content, parce qu'il peignait sa condition, qu'il l'adopta désormais comme son nom. Toribio se livra avec zèle, ainsi que ses frères, au grand objet de la mission. Il parcourut à pied différentes parties du Mexique, du Guatemala et du Nicaragua. Partout il brava toutes les fatigues pour arracher les naturels à leur sombre idolâtrie et répandre parmi eux les lumières de la révélation. Il se montra aussi sensible à leurs besoins temporels que zélé pour leurs intérêts spirituels, et Bernal Diaz atteste qu'il lui est arrivé, à sa connaissance, de se dépouiller de sa robe pour vêtir un pauvre Indien malade. Et pourtant, ce moine charitable, si tendre et si consciencieux dans l'exercice de ses devoirs chrétiens,

fut un des plus violents adversaires de Las Casas, et envoya en Espagne une remontrance contre l'évêque de Chiapa, rédigée en termes ironiques et insultants. Aussi Quintana, le biographe de l'évêque, s'est-il cru autorisé à insinuer que la souquenille râpée du moine a pu couvrir quelque peu d'envie et d'orgueil mondain. C'est possible. Cependant il serait aussi permis de concevoir quelques doutes sur la prudence de Las Casas lui-même, qui mettait assez peu de modération dans ses actes pour provoquer des attaques aussi vives de la part d'un de ses confrères en religion.

Toribio fut nommé gardien d'un couvent franciscain à Tezcuco. Il continua à s'y occuper activement de bonnes œuvres, et l'on porte à quatre cent mille le nombre des indigènes qui furent baptisés par lui, tant dans cette ville que dans ses différents pèlerinages. Sa piété efficace fut attestée par de nombreux miracles. Un des plus remarquables eut lieu à l'occasion d'une grande sécheresse, dont les Indiens souffraient beaucoup et qui menaçait d'anéantir les récoltes prochaines. Le bon père recommanda aux naturels une procession solennelle à l'église de Santa-Cruz, avec accompagnement de prières et d'une flagellation vigoureuse. L'effet de ces actes de pieuse mortification ne tarda pas à se manifester par des pluies abondantes, qui dissipèrent les craintes qu'on avait conçues, et développèrent toute la fécondité de la terre. On eut, quelques années après, la contre-partie de ce prodige. Des pluies excessives avaient inondé le pays; l'application des mêmes moyens arrêta le mal et exerça une influence non moins favorable sur les productions du sol. Le peuple, dit le biographe de Toribio, fut grandement édifié par ces miracles, qui contribuèrent beaucoup à l'affermir dans la foi. Il est probable que la vie exemplaire et la conversation de Toribio, qui offraient un si beau commentaire des principes qu'il enseignait, firent autant pour la bonne cause que ses miracles.

Après avoir ainsi passé ses vieux jours dans les paisibles et pieux labeurs du missionnaire chrétien, le digne ecclésiastique fut rappelé du théâtre de son pèlerinage terrestre, on ne sait pas précisément en quelle année, mais dans un âge avancé, car il survécut à toute la petite troupe de missionnaires qui l'avait accompagné dans le Nouveau-Monde. Il mourut dans le couvent de San-Francisco à Mexico, et voici en quels termes Torquemada, autre moine du même ordre, fait son éloge : « C'était un homme véritablement taillé sur le modèle des apôtres, orné de toutes les ver-

tus, jaloux de la gloire de Dieu, se complaisant dans la pauvreté évangélique, très-fidèle observateur de sa règle monastique, et zélé pour la conversion des païens. »

De longs rapports personnels avec les Mexicains, et la connaissance de leur langue, qu'il se donna beaucoup de peine pour acquérir, ouvrirent au Père Toribio toutes les sources d'information qui existaient à l'époque de la conquête, relativement à ce peuple et à ses institutions. Il a consigné le résultat de ses recherches dans l'ouvrage que j'ai eu si souvent occasion de citer, l'*Historia de los Indios de Nueva-España*, qui forme un volume manuscrit in-folio. Ce volume est divisé en trois parties. 1° Religion, rites et sacrifices des Aztèques; 2° leur conversion au christianisme et leur manière de célébrer les fêtes de l'Église; 3° génie et caractère de la nation, sa chronologie et son astrologie, avec des notices sur les principales villes et sur les produits commerciaux du pays. Malgré cette division méthodique, l'ouvrage est écrit avec tout le laisser-aller et le décousu de tablettes dans lesquelles l'auteur aurait jeté pêle-mêle ses notes sur tout ce qu'il rencontrait d'intéressant. Sa mission est toujours devant ses yeux, et quelle que soit la nature du sujet qu'il traite, il s'interrompra tout à coup pour raconter un fait ou une anecdote relatifs à ses travaux ecclésiastiques. Les choses les plus extraordinaires sont relatées par lui avec cette gravité crédule si propre à en imposer au vulgaire; et il atteste en bonne forme une multitude de miracles plus que suffisants pour satisfaire aux besoins des jeunes communautés religieuses de la Nouvelle-Espagne.

Cependant, au milieu de cette masse de pieuses fables, l'amateur des antiquités aztèques trouvera beaucoup de renseignements solides et curieux. Toribio, grâce à ses longues et intimes relations avec les Aztèques, était initié à toutes leurs notions théologiques et scientifiques; et comme sa manière, quoiqu'un peu discursive, est simple et naturelle, on saisit facilement toutes ses idées. Les conséquences qu'il tire des faits portent souvent la teinte des superstitions de l'époque et de la nature particulière de sa profession : aussi ne doit-on les accepter qu'avec réserve. Mais comme on ne saurait mettre en doute la bonne foi de l'auteur, non plus que les moyens d'information qu'il a eus à sa disposition, son ouvrage est, après tout, la meilleure autorité que nous ayons en ce qui concerne les antiquités du pays, et son état à l'époque de la conquête. Homme

d'éducation, Toribio put pénétrer plus avant que les soldats illettrés de Cortés, gens d'action plutôt que d'observation. Cependant son manuscrit, quelque précieux qu'il soit pour l'historien, n'a jamais été imprimé, et ne le sera probablement jamais, parce qu'il n'offre pas un intérêt assez populaire. Une bonne partie de ce qu'il contient a passé, sous différentes formes, dans des compilations subséquentes. L'ouvrage lui-même est très-rare. Robertson en avait un exemplaire, à en juger par le catalogue de manuscrits qu'il a donné avec son *Histoire de l'Amérique*; cependant il n'indique pas le nom de l'auteur. Il n'en existe pas, je crois, d'exemplaire, dans la bibliothèque de l'Académie d'histoire à Madrid; et je suis redevable de celui que je possède à l'obligeance d'un amateur de bibliographie, M. O. Rich, actuellement consul des États-Unis à Minorque.

Pietro Martire de Angleria, plus souvent désigné sous le nom de Pierre Martyr, appartenait à une ancienne et très-honorable famille d'Arona, dans l'Italie septentrionale. En 1487, cédant aux instances du comte de Tendilla, ambassadeur d'Espagne à Rome, il accompagna ce seigneur à son retour en Castille. Il y reçut un accueil gracieux de la reine Isabelle, désireuse d'attirer auprès d'elle les étrangers éclairés qui pouvaient exercer une salutaire influence sur la rude et belliqueuse noblesse de Castille. Elle engagea P. Martyr, qui avait été élevé pour l'Église, à se charger de l'instruction des jeunes nobles de sa cour. Ce fut ainsi qu'il se lia avec quelques-uns des hommes les plus illustres de l'Espagne, qui paraissent lui avoir conservé, pendant le reste de sa vie, une vive affection. Il fut employé par les souverains catholiques dans diverses affaires publiques, envoyé en Égypte, et plus tard pourvu d'un bon emploi dans la cathédrale de Grenade. Mais il continua de passer une grande partie de son temps à la cour, honoré de la confiance de Ferdinand et d'Isabelle et de leur successeur, Charles-Quint, jusqu'à sa mort, arrivée en 1525, à l'âge de soixante-dix ans.

Martyr possédait des qualités qu'il est rare de trouver réunies dans un même individu; — un ardent amour des lettres, et cette sagacité pratique qu'on n'acquiert que par l'habitude des hommes et des affaires. Quoiqu'il passât sa vie au sein d'une société brillante et dissipée, il conserva cette simplicité de goûts et cette dignité de caractère qui sont au nombre des attributs du vrai philosophe. Sa correspondance, ainsi que ses écrits plus soignés, s'il en est auxquels

cette épithète puisse s'appliquer, annoncent un esprit éclairé et parfois indépendant : il aurait été, cependant, à désirer que cette indépendance lui eût permis de stigmatiser l'intolérance religieuse du gouvernement. Mais P. Martyr, avec toute sa philosophie, était assez courtisan pour voir d'un œil indulgent les erreurs des princes. Quoique ami des lettres et versé dans la connaissance des trésors de l'antiquité classique, il n'avait nullement le goût de la retraite, et prenait au contraire un vif intérêt aux événements qui se passaient autour de lui. Aussi ses divers écrits, y compris sa volumineuse correspondance, sont-ils le meilleur miroir du siècle dans lequel il vécut.

Son esprit actif était surtout intéressé par les découvertes qui se faisaient alors dans le Nouveau-Monde. Il avait la permission d'assister aux séances du conseil des Indes, toutes les fois que quelque communication importante avait lieu ; et il fut plus tard nommé membre de ce conseil. Tout ce qui avait rapport aux coloniés passa par ses mains. On lui soumettait la correspondance de Colomb, de Cortés et des autres explorateurs, avec la cour de Castille. Il fit la connaissance personnelle de ces illustres personnages, à leur retour en Espagne, et les reçut souvent à sa table, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans ses lettres. Son témoignage n'est donc inférieur que d'un degré à celui des acteurs du grand drame euxmêmes. On peut même dire qu'il a un caractère plus élevé, parce qu'il est exempt des préjugés et des passions qu'engendre trop souvent un intérêt personnel dans les événements racontés. Le témoignage de P. Martyr est celui d'un philosophe qui embrasse d'un œil sûr l'ensemble de son terrain, et qui a d'ailleurs pour se guider des lumières et des connaissances préalables que ne possédait aucun des explorateurs et des conquérants du Nouveau-Monde. Son savoir, il est vrai, ne l'empêche pas de tomber quelquefois dans des erreurs ; erreurs de crédulité, — non pas de cette crédulité qui a la superstition pour base, mais de celle qui découle de la nature incertaine du sujet : la révélation d'un monde inconnu présentait des phénomènes tout nouveaux, et tellement différents de ce qu'on avait observé jusqu'alors, qu'il était difficile de fixer la limite précise du vrai.

On peut, avec plus de justice, lui reprocher des inexactitudes d'un autre genre, résultant de la précipitation et de la négligence avec lesquelles il écrivait. Mais sur ce point encore, il faut nous mon-

trer charitables envers lui, car il confesse ses imperfections avec une candeur qui désarme la critique. Le fait est qu'il écrivait à la hâte, sans aucune espèce de régularité, et saisissant rapidement l'occasion au passage. Il reculait devant la publication de ses écrits, et ses décades *De orbe novo*, dans lesquelles il a consigné le résultat de ses recherches sur les découvertes faites en Amérique, ne furent publiées en entier qu'après sa mort. L'édition la plus précieuse et la plus complète de cet ouvrage, celle dont nous nous sommes servi, est l'édition d'Hakluyt, publiée à Paris en 1587.

Les ouvrages de P. Martyr sont tous écrits en latin, et en latin qui n'est pas très-pur; circonstance assez singulière, puisque les bons écrivains de l'antiquité lui étaient familiers. Cependant, il maniait évidemment les langues mortes avec la même facilité que les langues vivantes. Quels que soient, du reste, les défauts de son style, la supériorité de son esprit se révèle dans le choix de ses sujets et dans la manière dont il les traite. Il laisse de côté ces détails triviaux qui encombrent si souvent les narrations littérales des voyageurs espagnols, et concentre son attention sur les grands résultats de leurs découvertes, sur les productions du pays, sur l'histoire et les institutions des différentes races, sur leur caractère et leurs progrès dans la civilisation. Ses écrits sont surtout précieux sous un rapport. Ils nous initient à la pensée de la cour de Castille pendant le progrès des découvertes. Ils nous offrent, en un mot, le revers du tableau; et après avoir suivi les conquérants espagnols dans leur merveilleuse carrière d'aventures dans le Nouveau-Monde, nous n'avons qu'à feuilleter le livre de Martyr pour connaître l'impression produite par ces événements sur les esprits éclairés de l'ancien continent. C'est le complément nécessaire de l'histoire proprement dite.

Le lecteur qui désire de plus amples détails sur cet estimable savant, les trouvera dans l'*Histoire de Ferdinand et d'Isabelle* (partie Ire, chap. 14, appendice, et chap. 19): sa volumineuse correspondance contient sur l'histoire de ce règne les matériaux les plus authentiques.

LIVRE QUATRIÈME.

SÉJOUR A MEXICO.

CHAPITRE PREMIER.

LAC DE TEZCUCO. — DESCRIPTION DE LA CAPITALE. — PALAIS ET MUSÉES. — HABITATION ROYALE. — GENRE DE VIE DE MONTÉZUMA.

1519.

L'ancienne cité de Mexico occupait le même emplacement que la capitale moderne. Les grandes chaussées y aboutissaient aux mêmes points, les rues se prolongeaient à peu près dans la même direction, du nord au sud et de l'est à l'ouest; la cathédrale couvre, dans la *plaza Mayor*, le terrain où s'élevait alors le temple du dieu de la guerre des Aztéques; et les quatre principaux quartiers de la ville sont encore connus des Indiens par leurs anciens noms. Cependant un Aztéque du temps de Montézuma aurait peine à reconnaître sa capitale dans la moderne métropole qui, semblable au phénix, est sortie, radieuse de beauté, des cendres de l'antique Tenochtitlan. Celle-ci était entourée des eaux salées de Tezcuco, que de larges canaux portaient dans toutes les parties de la ville; tandis que le Mexico de nos jours, situé sur la terre ferme et sur un terrain sec et exhaussé, se trouve, en tirant une ligne de son centre, à près d'une lieue de l'eau. La cause de ce changement apparent de position est la retraite ou plutôt le rétrécissement du lac; ce rétrécissement, effet naturel de la rapidité de l'évaporation dans ces hautes régions,

était déjà sensible avant la conquête, et il a été depuis activé par des causes artificielles (1).

Le niveau moyen du lac de Tezcuco n'est aujourd'hui que de quatre pieds au-dessous de celui de la grande place de Mexico (2). Il est beaucoup plus bas que celui des principales nappes d'eau qu'on trouve dans la vallée. Dans les grandes crues occasionnées par des pluies excessives et continues, ces derniers réservoirs déversaient autrefois leur trop plein dans le lac de Tezcuco, qui, grossi de cette masse d'eaux, rompait ses digues, et, se répandant dans les rues de la capitale, inondait toute la partie inférieure des habitations. Ce n'était là, toutefois, qu'un léger inconvénient, lorsque les maisons étaient assises sur des pilotis assez hauts pour que les bateaux pussent passer dessous, — lorsque les rues étaient des canaux et que les communications ordinaires avaient lieu par eau. Mais le mal devint plus sérieux après que ces canaux, comblés avec les décombres de la ville indienne, eurent fait place à des rues solides, et que les fondations de la capitale eurent été successivement conquises sur l'élément liquide. Pour y remédier, on ouvrit à grands frais, au commencement du dix-septième siècle, le fameux conduit d'écoulement de Huehuetoca; et Mexico, après des inondations réitérées, a été enfin mis hors de l'atteinte des eaux du lac (3). Mais ici,

(1) Il paraît, au dire de Motolinia, qui vint au Mexique peu de temps après la conquête, que le lac s'était déjà sensiblement retiré avant cette époque. Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 6.

(2) Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 95.

Cortés supposait que ce lac avait des marées régulières. (*Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 101.) Cette supposition embarrasse fort le savant P. Martyr (*De orbe novo*, dec. 5, cap. 3); et d'autres savants se sont livrés, depuis, à d'ingénieuses spéculations sur l'hypothèse d'une communication souterraine avec l'Océan!... Ce que Cortés appelait « marées » était probablement les crues périodiques occasionnées par l'influence de certains vents réguliers.

(3) Humboldt a donné une description détaillée de ce grand canal souterrain, qu'il déclare être une des plus étonnantes constructions hydrauliques qui existent, et dont l'achèvement, dans sa forme actuelle, ne remonte

comme il arrive souvent en pareil cas, ce que la capitale a gagné sous le rapport de l'utile a été acheté aux dépens du pittoresque. Par suite de cette retraite des eaux, les villes et les villages qu'elles baignaient autrefois se sont trouvés reportés à plusieurs milles dans l'intérieur des terres; une plage aride, couverte d'incrustations salines, a remplacé la brillante végétation qui ornait jadis les bords du lac, ainsi que les sombres massifs de chênes, de cèdres et de sycomores, qui projetaient leurs larges ombres sur son sein.

Les *chinampas*, cet archipel d'îles flottantes, dont nous avons parlé dans le chapitre qui précède, ont aussi disparu presque entièrement. Elles n'avaient d'autre origine que des fragments de terre détachés accidentellement du rivage, et maintenus ensemble à la surface de l'eau par les racines fibreuses dont ils étaient pénétrés. Les Aztèques primitifs profitèrent, pour suppléer à la terre qui leur manquait, de l'exemple que leur donnait la nature. Ils construisaient des radeaux de joncs, de roseaux et d'autres substances fibreuses, qui, solidement entrelacées, formaient une base suffisante pour recevoir les sédiments qu'ils tiraient du fond du lac. Peu à peu se formèrent ainsi des îles de deux à trois cents pieds de longueur et de trois à quatre pieds d'épaisseur, couvertes d'un riche sol artificiel, sur lequel l'industrieux Indien cultivait des légumes et des fleurs pour les marchés de Tenochtitlan. Quelques-uns de ces *chinampas* avaient même assez de consistance pour que de petits arbres pussent y pousser, et pour supporter une hutte où résidait le gardien : celui-ci, à l'aide d'une longue perche, appuyée contre les parois ou même au fond du bassin, pouvait changer à volonté la position de son petit domaine, qu'on voyait, semblable à quelque île enchantée, se promener sur les eaux avec sa riche cargaison de productions végétales (4).

pas au delà de la dernière partie du siècle dernier. Voir son *Essai polit.*, t. 2, p. 105 et seq.

(4) Humboldt, *ibid.*, t. 2, p. 87 et seq. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 153.

Les anciennes digues étaient au nombre de trois. Celle d'Iztapalapan, par laquelle arrivèrent les Espagnols, aboutissait à la ville du côté du midi. Au nord, celle de Tepejacac, faisant suite à la rue principale, pouvait être aussi considérée comme le prolongement de la première chaussée. Enfin, la digue de Tlacopan reliait la ville au continent du côté de l'ouest : cette dernière chaussée, devenue célèbre par la retraite des Espagnols, avait environ deux milles de longueur. Elles étaient toutes trois solidement bâties en pierre et à chaux, défendues par des ponts-levis, et assez larges pour que dix à douze cavaliers pussent y passer de front (5).

Les fondateurs de Tenochtitlan établirent leurs frêles habitations de joncs et de roseaux sur un groupe de petites îles qui occupait la partie occidentale du lac. Plus tard, ces habitations furent remplacées par des bâtiments en matériaux plus durables. Une carrière du voisinage fournit une pierre rouge, légère, facile à travailler, qui fut employée pour la construction : il en résulta des édifices plus remarquables par la solidité que par l'élégance de leur architecture. Mexico était, ainsi que nous l'avons dit, la résidence des grands chefs, que le souverain encourageait, ou plutôt, que par des motifs politiques faciles à comprendre, il forçait à passer une partie de l'année dans la capitale. Les puissants seigneurs de Tezcuco et de Tlacopan, qui partageaient, au moins nominalement, la souveraineté de l'empire, y faisaient aussi un séjour temporaire (6). Les habitations de ces hauts dignitaires et celles des principaux nobles étalaient une magnificence barbare, proportionnée au rang de leurs possesseurs. Elles étaient basses, à la vérité, ayant rarement plus d'un rez-de-chaus-

(5) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 8.

Cortés parle, il est vrai, de quatre chaussées (*Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 102.) Il a peut-être compté un embranchement de la chaussée méridionale, conduisant à Cojohuacan, ou bien encore le grand aqueduc de Chapoltepec.

(6) Ante, t. 1, p. 12.

sée, et jamais deux étages; mais elles couvraient une vaste étendue de terrain. Elles étaient disposées à quatres angles, avec une cour au milieu, entourée de portiques décorés de jaspe et de porphyre, matériaux qu'on trouvait en abondance dans les environs; assez souvent une fontaine, jaillissant au centre de cette cour, répandait dans l'air une agréable fraîcheur. Les maisons habitées par les gens du peuple reposaient également sur des fondations en pierre, qui s'élevaient à la hauteur de quelques pieds, soutenant des assises de briques, dans lesquelles étaient engagées des solives en bois (7). La plupart des rues étaient étroites et de peu d'apparence : quelques-unes, cependant, étaient larges et fort longues. La principale rue, qui faisait suite à la grande chaussée du midi, traversait la ville en ligne droite, dans toute sa longueur, et offrait une noble perspective, dans laquelle les longues lignes d'édifices en pierre étaient interrompues de distance en distance par des jardins, élevés sur des terrasses et déployant tout le luxe de l'horticulture aztèque.

Les grandes rues, revêtues d'un ciment dur, étaient coupées par de nombreux canaux. Quelques-uns de ces canaux étaient bordés de quais solides, qui servaient à la circulation des piétons, et sur lesquels les bateaux pouvaient décharger leurs marchandises. De distance en distance, on avait élevé de petits bâtiments où stationnaient les agents du fisc, chargés de la perception des droits sur les différentes denrées. Les canaux étaient traversés par un grand nombre de ponts, dont

(7) P. Martyr donne une description de ces maisons, qui fait voir que les classes pauvres elles-mêmes étaient commodément logées. « Populares verò domus cingulo virili tenus lapideæ sunt et ipsæ, ob lacunæ incrementum per fluxum aut fluviorum in eâ labentium alluvies. Super fundamentis illis magnis, lateribus tùm coctis, tùm æstivo sole siccatis, immixtis trabibus reliquam molem construunt; uno sunt communes domus contentæ tabulato. In solo parùm hospitantur propter humiditatem, tecta non tegulis, sed bitumine quodam terreo vestiunt; ad solem captandum commodior est ille modus, breviore tempore consumi debere credendum est. » *De orbe novo*, dec. 5, cap. 10.

beaucoup pouvaient se lever, ce qui permettait de couper les communications entre les différentes parties de la ville (8).

Les descriptions qui nous ont été transmises de la vieille capitale nous rappellent ces villes aquatiques de l'ancien monde, dont l'emplacement a été choisi par des considérations semblables d'économie et de défense, et par-dessus tout Venise (9), si ce n'est point une profanation de comparer l'architecture barbare des Indiens de l'Amérique avec les palais de marbre et les édifices — hélas! bien déchus de leur splendeur — qui couronnaient jadis la superbe reine de l'Adriatique (10). L'exemple de la métropole ne tarda pas à être imité par les villes environnantes. Au lieu d'asseoir leurs fondations sur la terre ferme, on les vit s'avancer fort loin dans le lac, dont les eaux n'ont pas, en certains endroits, plus de quatre pieds de profondeur (11). Ainsi s'ouvrit un moyen facile de communication, et la surface de cette « mer » intérieure, comme l'appelle Cortès, se couvrit de milliers de *canots* (12), — mot indien, — véhicules d'un commerce actif entre ces petites communautés. Combien l'aspect du lac devait être alors animé et pittoresque, avec ses jolies villes et ses îlots en

(8) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 8. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 108. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., l. 33, c. 10-11. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309.

(9) P. Martyr fut frappé de cette ressemblance. « Uti de illustrissima civitate Venetiarum legitur, ad tumulum in eâ sinûs Adriatici parte visum, fuisse constructam. » Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 10.

(10) Ne pourrait-on appliquer, sans trop de violence, à la capitale des Aztéques le beau sonnet dans lequel Giovanni della Casa met en regard Venise naissante et Venise à l'apogée de sa gloire?

Questi palazzi e queste logge or colte, etc.

(11) « Le lac de Tezcuco n'a généralement que trois à cinq mètres de profondeur. Dans quelques endroits le fond se trouve même déjà à moins d'un mètre. » Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 49.

(12) « Y cada dia entran gran multitud de Indios cargados de bastimentos y tributos, asi por tierra como por agua, en acales ó barcas, que *en lengua de las islas llaman canoas.* » Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 6.

fleurs se balançant, comme des navires à l'ancre, sur ses eaux limpides !

La population de Tenochtitlan, à l'époque de la conquête, est diversement évaluée. Aucun écrivain contemporain ne donne à cette ville moins de soixante mille maisons, ce qui, d'après les règles ordinaires, représenterait trois cent mille âmes (13). Si une même habitation contenait souvent, ainsi qu'on nous l'affirme, plusieurs familles, ce chiffre devrait être beaucoup plus élevé (14). Rien n'est plus incertain que ces évaluations numériques appliquées à des sociétés barbares, dont l'existence est nécessairement moins fixe, plus confuse que celle des peuples civilisés, et où l'on manque de méthode régulière pour le recensement de la population. Mais le témoignage uniforme des conquérants, l'étendue de la ville, qui avait, dit-on, près de trois lieues de tour (15); les vastes proportions de sa grande place, où se tenait le

(13) « Esta la cibdad de Méjico ó *Tenezlutan*, que sera de sesenta mil vecinos. » (*Carta del lic. Zuazo*, Ms.) « Tenustitanam ipsam inquiunt sexaginta circiter esse millium domorum. » (P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 3.) « Era Méjico, quando Cortés entró, pueblo de sesenta mil casas. » (Gomara, *Crónica*, cap. 78.) Toribio dit vaguement « los moradores y gente era innumerabile. » (*Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 8.) La traduction italienne du « Conquérant anonyme, » qui n'existe plus qu'en traduction, dit, il est vrai, « meglio di sessanta mila *habitatori*. » (*Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309.) Mais c'est probablement le résultat d'une erreur dans la traduction du mot *vecinos*, terme ordinairement employé dans les statistiques espagnoles, et qui, signifiant *citoyens*, *chefs de famille*, correspond à l'italien *fuochi*. Voir aussi Clavigero (*Stor. del Messico*, t. 3, p. 86, *nota*.) Robertson s'en rapporte *exclusivement*, pour son estimation, à cette traduction italienne. (*Hist. of America*, t. 2, p. 281.) Il cite, il est vrai, deux autres autorités : Cortés, qui ne parle pas de la population, et Herrera, qui confirme l'évaluation populaire de « sesenta mil casas. » (*Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 13.) Le fait a une certaine importance.

(14) « En las casas, por pequeña que eran, pocas veces dexaban de morar dos, quatro, y seis vecinos. » Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 13.

(15) *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309.

marché; les longues lignes d'édifices dont on trouve encore des ruines dans les faubourgs, à plusieurs milles de la ville moderne (16); la renommée de la métropole par tout l'Anahuac, qui comptait cependant plusieurs grandes et populeuses cités; enfin l'industrie économique, les procédés ingénieux mis en usage pour extraire un aliment des substances en apparence les plus ingrates (17), tout atteste une nombreuse population, bien supérieure à celle de la capitale actuelle (18).

Une police active veillait à la salubrité et à la propreté de la ville. Mille personnes étaient, dit-on, journellement employées à l'arrosement et au balayage des rues (19), de sorte qu'on « pouvait — pour emprunter le langage d'un ancien Espagnol — s'y promener avec aussi peu de risque de se salir les pieds que les mains (20) ». L'eau, dans une ville baignée de tous côtés par des inondations salées, était extrêmement saumâtre. Mais Chapoltepec « le mont aux cigales, » distant de moins d'une lieue, fournissait un ample approvi-

(16) « C'est sur le chemin qui mène à Tampantla et aux Ahuahuetes que l'on peut marcher plus d'une heure entre les ruines de l'ancienne ville. On y reconnait, ainsi que sur la route de Tacuba et d'Iztapalapan, combien Mexico, rebâti par Cortés, est plus petit que l'était Tenochtitlan sous le dernier des Montézumas. L'énorme grandeur du marché de Tlatelolco, dont on remarque encore les limites, prouve combien la population de l'ancienne ville doit avoir été considérable. » Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 43.

(17) Un des aliments des basses classes était une écume glutineuse qu'on recueillait dans les lacs, et avec laquelle on faisait une espèce de gâteau, dont la saveur ressemblait un peu à celle du fromage. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 92.

(18) On est confirmé dans cette opinion, lorsqu'on compare les deux cartes qui sont à la fin de la première édition du « Mexico » de Bullock; l'une de la ville moderne, l'autre de l'ancienne, tirée du musée de Boturini, et indiquant la disposition régulière des rues et des canaux; disposition aussi uniforme que celle des cases d'un échiquier.

(19) Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 1, p. 274.

(20) « Era tan barrido y el suelo tan asentado y liso, que aunque la planta del pie fuera tan delicada como la de la mano no recibiera el pie detrimento ninguno en andar descalzo. » Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7.

sionnement d'eau pure. Cette eau était dirigée par des tuyaux de poterie, le long d'une digue construite exprès; et afin que le service ne souffrît aucune interruption lorsque des réparations étaient devenues nécessaires, une seconde ligne de tuyaux, disposée à cet effet, remplaçait temporairement la ligne ordinaire. On était ainsi parvenu à amener au cœur de la capitale une colonne d'eau de la grosseur du corps d'un homme, qui alimentait les fontaines et les réservoirs des principales habitations. Des ouvertures pratiquées dans l'aqueduc aux endroits où il traversait les ponts, permettaient de faire descendre cette eau fraîche dans les pirogues, qui la transportaient ensuite dans toutes les parties de la ville (21).

Tout en encourageant parmi ses nobles le goût du luxe architectural, Montézuma contribuait aussi, de son côté, à l'embellissement de la capitale. Ce fut sous son règne que la fameuse pierre calendaire qui, dans son état primitif, pesait probablement près de cinquante tonneaux, fut transportée d'une carrière éloignée de plusieurs lieues à la capitale, où elle forme encore un des monuments les plus curieux de la science aztéque. Et vraiment quand on réfléchit à la difficulté de tailler, dans le roc basaltique, une masse aussi énorme sans aucun outil en fer, et de la transporter à une telle distance, par terre et par eau, sans l'aide d'animaux, on peut admirer la hardiesse et l'habileté mécanique du peuple capable de venir à bout d'une pareille entreprise (22).

Non content du spacieux palais de son père, Montézuma en construisit un autre plus somptueux encore. Il occupait, ainsi que nous l'avons dit, le terrain aujourd'hui couvert en partie

(21) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 108. *Carta del lic. Zuazo*, Ms. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309.

(22) Ces masses énormes, suivant P. Martyr, qui recueillit ses informations de témoins oculaires, furent transportées sur de gros rouleaux de bois, à l'aide de cordages, tirés par de longues files d'individus. (*De orbe novo*, dec. 5, cap. 10.) C'est ainsi que les Égyptiens traînaient leurs immenses blocs de granit, comme on le voit par de nombreuses sculptures taillées sur leurs édifices.

par les habitations particulières qui forment un des côtés de la *plaza Mayor*. Ce bâtiment, ou, pour parler plus correctement, cet assemblage de bâtiments, se déployait dans des proportions si grandioses, que sur son large toit en terrasse trente chevaliers auraient pu, si nous en croyons un des conquérants, se livrer aux évolutions d'un carrousel régulier (23). J'ai déjà parlé de ses décorations intérieures, de ses pittoresques tentures, de ses plafonds de bois odoriférants, assemblés sans un seul clou et probablement sans aucune idée des principes de la construction des cintres (24), de ses nombreux et vastes appartements, que Cortés, dans son enthousiasme un peu hyperbolique, n'hésite point à mettre au-dessus de tout ce qui existait en ce genre en Espagne (25).

Plusieurs corps de bâtiment, attenant à l'édifice principal, avaient diverses destinations spéciales. L'un d'eux était un arsenal rempli des armes et des costumes militaires portés par les Aztèques, tous rangés dans un ordre admirable et en état de service. L'empereur, qui excellait lui-même dans le maniement du *maquahuitl* ou sabre indien, prenait grand plaisir à voir des exercices athlétiques et la représentation des jeux de la guerre, exécutée par ses jeunes nobles. Un autre bâtiment servait de dépôt de grains; d'autres étaient des magasins où l'on conservait les denrées et les divers articles d'habillement fournis par les cantons chargés de subvenir aux besoins de la maison royale.

(23) *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309.

(24) « Ricos edificios, dit le licencié Zuazo, parlant des constructions de l'Anahuac en général, excepto que non se halla alguno con *boveda.* » (Carta, Ms.) Cet écrivain a recueilli un grand nombre de faits, résultat de ses observations personnelles, dans l'année qui suivit la conquête. Son assertion, si elle était admise, trancherait une question qui a fort occupé les antiquaires.

(25) « Tenia dentro de la ciudad sus casas de aposentamiento, tales, y tan maravillosas, que me pareceria casi imposible poder decir la bondad y grandeza de ellas. É por tanto, no me porné en expresar cosa de ellas, mas de que en España no hay su semejable. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 111.

Certains édifices étaient appropriés à une destination toute différente. De ce nombre était une immense volière, dans laquelle se trouvaient rassemblés, de toutes les parties de l'empire, des oiseaux au riche plumage. On y voyait le cardinal écarlate, le faisan doré, l'innombrable famille des perroquets, reproduisant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, parmi lesquelles dominait le vert royal, et cette merveille en miniature, l'oiseau-mouche, qui se plaît parmi les bosquets de chèvrefeuille (26). Trois cents personnes étaient chargées du soin de cette volière : elles faisaient une étude du genre de nourriture qui convenait le mieux à chaque espèce, et qu'on ne se procurait souvent qu'à grands frais ; dans la saison de la mue, elles recueillaient avec soin les brillantes plumes, dont les nuances variées formaient la palette du peintre aztèque.

Un bâtiment séparé était réservé pour les oiseaux de proie, — la vorace famille des vautours, et les aigles à la vaste envergure, habitants des solitudes neigeuses des Andes. Cinq cents dindes, la viande la moins chère au Mexique, étaient affectés à la consommation journalière de ces tyrans des airs.

Auprès de cette volière était une ménagerie d'animaux sauvages, tirés des forêts, des montagnes, et même des marécages lointains de la *tierra caliente.* L'analogie de leurs différentes espèces avec celles de l'ancien monde occasionnait une confusion perpétuelle dans la nomenclature des Espagnols, qui a depuis induit en erreur des naturalistes plus instruits. Cette

(26) La description donnée par Herrera de ces insectes ailés, si on peut les appeler ainsi, fait voir les erreurs et les écarts d'imagination auxquels se laissaient entraîner les savants eux-mêmes, en ce qui concernait les nouvelles espèces d'animaux découvertes au Mexique. « On trouve dans ce pays certains oiseaux, de la grosseur des papillons, avec de longs becs et un brillant plumage, fort recherché pour les ouvrages curieux qu'il sert à fabriquer. Comme les abeilles, ils vivent du suc des fleurs et de la rosée qui s'y dépose : lorsque la saison des pluies est passée et que vient la sécheresse, ils s'attachent aux arbres par leur bec et meurent. Mais l'année suivante, au retour des pluies, ils ressuscitent ! » Herrera, *Hist. general,* dec. 2, lib. 10, cap. 21.

collection était augmentée d'un grand nombre de reptiles et de serpents remarquables par leurs dimensions et par leurs propriétés venimeuses; les Espagnols y virent, entre autres, le petit animal « avec des castagnettes à la queue, » la terreur des solitudes de l'Amérique (27). Les serpents étaient enfermés dans de longues cages garnies de duvet ou de plumes, ou dans de grandes auges à moitié remplies d'une eau vaseuse. Les bêtes et les oiseaux de proie occupaient des cellules assez vastes pour ne point gêner la liberté de leurs mouvements, et closes par un grillage solide, qui laissait un libre passage à l'air et à la lumière. Cette ménagerie était sous la surveillance de nombreux gardiens, qui étudiaient les habitudes de leurs prisonniers et pourvoyaient à leur bien-être. Avec quel intérêt le naturaliste éclairé de cette époque — un Oviedo, par exemple, ou un Pierre Martyr — aurait examiné cette magnifique collection, dans laquelle se trouvaient rassemblées les diverses familles d'animaux errantes dans les déserts de l'Occident, races inconnues d'un monde inconnu! Quelle jouissance c'eût été pour eux d'étudier les caractères distinctifs de ces espèces nouvelles, de les comparer avec celles de leur propre hémisphère, et de s'élever ainsi à une certaine intelligence des lois générales que suit la nature dans toutes ses œuvres! Mais les soldats de Cortés ne se préoccupaient guère de ces idées. Ils contemplaient ce spectacle avec une vague curiosité, qui n'était pas exempte d'un certain sentiment de crainte; et, en écoutant les cris sauvages des bêtes féroces et les sifflements des serpents, ils pouvaient presque se croire transportés dans les régions infernales (28).

Je ne dois pas oublier de faire mention d'une étrange col-

(27) « Pues mas tenian, dit l'honnête capitaine Diaz, en aquella maldita casa muchas viboras, y culebras emponçoñadas, que traen en las colas unos que suenan como cascabeles; estas son las peores viboras de todas. » *Hist. de la conquista*, cap. 91.

(28) « Digamos avra, s'écrie Diaz, las cosas infernales que hazian, quando bramauan los tigres y leones, y aullauan los adines y zorros, y silbauan las sierpes, era grima virlo, y parecia infierno. » *Ibid., loc. cit.*

lection de monstres humains, de nains et d'autres infortunés, dans l'organisation desquels la nature s'était capricieusement écartée de ses lois régulières. Ces hideuses anomalies étaient considérées par les Aztéques comme un accessoire convenable des pompes de la royauté. On dit même qu'ils étaient en certains cas le produit de moyens artificiels, employés par des parents dénaturés, qui n'avaient d'autre but que d'assurer une existence à leur progéniture en lui procurant une place dans le musée royal (29).

De vastes jardins, remplis d'arbrisseaux odorants, de fleurs et surtout de plantes pharmaceutiques, s'étendaient autour de ces bâtiments (30). Il n'est aucun pays qui ait fourni de plus nombreuses espèces de plantes médicinales que la Nouvelle-Espagne; et les Aztéques, chez qui la botanique médicale était étudiée comme une véritable science, connaissaient parfaitement leurs vertus. Dans ce labyrinthe de bocages aux doux parfums, on voyait des fontaines d'une eau fraîche lançant en l'air leurs jets étincelants, et répandant sur les fleurs leur rosée bienfaisante. Dix grands bassins, bien empoissonnés, offraient sur leurs bords une retraite à diverses espèces d'oiseaux aquatiques, dont on avait si soigneusement consulté les habitudes, que quelques-uns de ces bassins étaient remplis d'eau salée, plus particulièrement appropriée à certaines familles. Un pavé de marbre entourait ces spacieux réservoirs, sur lesquels étaient comme suspendus de légers et fantastiques pavillons, que pénétraient les brises parfumées des jar-

(29) Bernal Diaz, *ubi suprà.*—*Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 111-113. *Carta del lic. Zuazo*, Ms. Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 46.

(30) Montézuma, au dire de Gomara, ne voulait pas d'arbres fruitiers; il les considérait comme déplacés dans un jardin d'agrément. (*Crónica*, p. 75.) Toribio s'exprime dans le même sens : « Los indios señores no procuran árboles de fruta, porque se la traen sus vasallos, sino árboles de floresta, de donde cojan rosas, y adonde se crian aves, asi para gozar del canto, como para las tirar con cerbatana, de la cual son grandes tiradores. » *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 6.

dins, et qui offraient dans les chaleurs étouffantes de l'été une délicieuse retraite au monarque et à son sérail (31).

Mais le séjour favori de l'empereur aztéque, à cette époque de l'année, était le mont royal de Chapoltepec, lieu consacré d'ailleurs par les cendres de ses ancêtres. Ce mont est situé à l'ouest de la capitale, et sa base était alors baignée par les eaux du lac de Tezcuco. Sur sa crête de porphyre s'élève aujourd'hui le château magnifique, mais désert, bâti par le jeune vice-roi Galvez à la fin du dix-septième siècle. La vue qui s'offre de ses fenêtres est une des plus belles des environs de Mexico. Le paysage n'est pas ici défiguré, comme en beaucoup d'autres endroits, par ces grands espaces blancs et arides, si choquants à l'œil : mais le regard s'y promène sur une immense étendue de prairies et de champs cultivés où l'on voit onduler de riches moissons des céréales d'Europe. Les jardins de Montézuma s'étendaient, à la distance de plusieurs milles, autour de la base de la montagne. Deux statues, celle de ce monarque et celle de son père, taillées en bas-relief dans le porphyre, existaient encore vers le milieu du siècle dernier (32); l'emplacement des jardins est encore aujourd'hui ombragé par de gigantesques cyprès, de plus de cinquante pieds de circonférence, déjà vieux de plusieurs siècles à l'époque de la conquête : ce n'est plus qu'un informe désert, qu'un épais fourré d'arbustes sauvages, où le myrte mêle ses feuilles d'un vert sombre et lustré aux baies rouges et au feuillage délicat du poivrier. Quel lieu plus propre à évoquer les souvenirs du passé, que celui où le voyageur, assis sous ces majestueux cyprès, revêtus d'une mousse séculaire, peut méditer sur les tristes destinées des races indiennes et du monarque qui jadis donnait des fêtes à l'ombre de leurs rameaux!

(31) Toribio, *loc. cit.* — *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, *ubi suprà.* Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 11.

(32) Gama, critique compétent, qui les vit immédiatement avant leur destruction, en loue l'exécution. Gama, *Descripcion*, parte 2, p. 81-83. Aussi Ante, t. 1, p. 90.

L'intérieur de la maison royale était monté avec le même luxe barbare qu'on retrouvait dans tout ce qui entourait le souverain. Montézuma possédait autant de femmes qu'on en compte dans le harem d'un sultan de l'Orient (33). Elles avaient leurs appartements particuliers, et étaient pourvues de tout ce qui pouvait contribuer à leur bien-être et à la satisfaction de leurs désirs. De gracieux travaux féminins, tels que le tissage, la broderie, et surtout les ouvrages en plumes, pour lesquels les volières royales fournissaient de riches matériaux, occupaient leurs loisirs. Placées sous la surveillance de matrones, qui remplissaient les respectables fonctions de duègnes, comme dans les maisons religieuses attachées aux *teocallis*, elles étaient soumises à une étiquette sévère. Le palais avait des bains nombreux, et Montézuma donnait lui-même l'exemple de fréquentes ablutions. Il se baignait au moins une fois par jour, et changeait, dit-on, de vêtements quatre fois (34). Il ne portait jamais une seconde fois les mêmes habits, abandonnant aux gens de sa suite tout ce qui avait touché sa personne. La reine Élisabeth, avec un goût semblable pour la toilette, conservait, par un esprit d'économie peu royal, les vêtements qu'elle avait réformés : il faut croire que sa garde-robe était d'un plus grand prix que celle de l'empereur indien.

Les salles et les antichambres du palais étaient remplies de nobles, sans cesse de service auprès de la personne de l'empereur, et qui lui tenaient aussi lieu de gardes du corps. Certains emplois de la maison royale étaient jadis confiés à des plébéiens distingués. Mais l'altier Montézuma ne voulut être servi que par des nobles ; c'étaient assez souvent les fils des grands chefs, qui restaient comme otages pendant l'absence de leurs

(33) Pas moins de mille, s'il faut en croire Gomara, qui ajoute ce renseignement édifiant : « Que huvo vez, que tuvo ciento i cincuenta preñadas a un tiempo ! »

(34) « Vestiase todos los dias quatro maneras de vestiduras todas nuevas, y nunca mas se las vestia otra vez. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 114.

pères; contribuant ainsi à la sûreté en même temps qu'au luxe du souverain (35).

L'empereur prenait ses repas seul. Le plancher d'un vaste salon, revêtu d'une natte épaisse, était couvert de centaines de plats (36). Montézuma lui-même, ou plus souvent son intendant, indiquait ceux qu'il préférait, et dont la chaleur était entretenue au moyen de réchauds (37). La carte royale comprenait, indépendamment des animaux domestiques, du gibier tué dans les forêts lointaines, et du poisson qui la veille nageait dans le golfe du Mexique! Les *artistes* aztéques, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion d'en faire la remarque, avaient pénétré fort avant dans les mystères de la science culinaire (38).

Les mets étaient apportés par les nobles de la maison impériale, qui abandonnaient ensuite à de jeunes filles, remarquables par leur grâce et leurs appas, le soin de servir le monarque. On déployait autour de lui un écran de bois sculpté et richement doré, qui le dérobait pendant son repas aux regards profanes. Il était assis sur un coussin, et son dîner lui était

(35) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 91. Gomara, *Crónica*, cap. 67, 71, 76. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 113-114. Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 46.

Ce dernier aûteur donne une description très-curieuse de la maison royale de Montézuma, d'après des renseignements fournis par des Espagnols qui l'avaient vue dans toute sa splendeur. L'histoire d'Oviedo étant encore en manuscrit, il faut chercher ce chapitre dans l'original espagnol.

(36) Bernal Diaz, *ibid.*, *loc. cit.* — *Rel. seg. de Cortés, ubi suprà.*

(37) « Y porque la tierra es fria trahian debaxo de cada plato y escudilla de manjar un braserico con brasa, porque no se enfriasse. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 113.

(38) Bernal Diaz nous a fait connaître quelques articles de la carte royale. Le premier service était, il faut l'avouer, d'une nature assez extraordinaire, se composant d'une fricassée de petits enfants! « *carnes de muchachos de poca edad.* » Il admet, cependant, que ce fait est quelque peu apocryphe. *Ibid., ubi suprà.*

posé sur une table basse, couverte d'une nappe de coton d'un tissu délicat. Les plats étaient de la plus belle poterie de Cholula. Un service d'or était réservé pour les fêtes religieuses. Il est vrai que tous les revenus impériaux eussent à peine permis d'en faire un usage quotidien, puisque chaque jour le service qui avait paru sur la table du prince était abandonné aux gens de sa maison. La salle à manger était éclairée par des torches d'un bois résineux, qui répandaient en brûlant une odeur agréable, mais accompagnée vraisemblablement d'une certaine quantité de fumée. Pendant le repas, cinq à six des anciens conseillers du monarque se tenaient debout à une distance respectueuse, prêts à répondre à ses questions, et gratifiés quelquefois de quelques plats qu'il leur faisait l'honneur de leur envoyer de sa table.

Ce premier service, composé de mets substantiels, était suivi d'un autre service de friandises et de pâtisseries, dans la fabrication desquelles excellaient les cuisiniers aztèques, en possession d'ailleurs de plusieurs ingrédients essentiels, la farine de maïs, les œufs et le suc de l'aloès. Deux jeunes filles étaient, pendant le dîner, occupées à l'extrémité de l'appartement à préparer des pâtes délicates et gaufrées, dont on garnissait la table de temps en temps. L'empereur ne prenait d'autre breuvage que le *chocolatl* — préparation de chocolat relevée de vanille et d'autres épices, réduite en une sorte de mousse, de la consistance du miel, et fondant peu à peu dans la bouche. Ce breuvage, si on peut lui donner ce nom, était servi dans des gobelets d'or, avec des cuillers du même métal ou d'écaille finement travaillée. L'empereur l'aimait passionnément, si nous en jugeons par la quantité préparée pour sa consommation journalière, et qui n'était pas moindre de cinquante pots ou cruches (39). Il en était alloué deux mille autres pour la consommation de sa maison (40).

(39) « *Lo que yo vi*, dit Diaz, parlant d'après ses observations personnelles, que traian sobre cincuenta jarros grandes hechos de buen cacao con su espuma, y de lo que bebia. » *Ibid.*, cap. 91.

(40) Bernal Diaz, *ubi suprà*. — *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 113,

Il ne paraît pas que l'arrangement général du repas ait différé beaucoup des usages européens. Mais aucun prince d'Europe n'avait un dessert comparable à celui de l'empereur aztéque. Les climats les plus opposés lui apportaient leur tribut. Sur sa table s'étalaient les productions de la région tempérée et les fruits savoureux des tropiques, cueillis la veille dans les verts bocages de la *Tierra caliente* et transmis à la capitale par le moyen de courriers, rapides comme la vapeur ou comme les messagers des fées.

Quand le monarque avait satisfait son appétit, les femmes qui le servaient lui présentaient de l'eau dans un bassin d'argent, comme on avait fait avant le repas; car les Aztéques étaient, dans ces circonstances, aussi réguliers dans leurs ablutions qu'aucun peuple de l'Orient. On apportait alors des pipes faites d'un bois verni et richement doré, au moyen desquelles il aspirait, tantôt par le nez, tantôt par la bouche, les fumées d'une plante enivrante « appelée *tabac* (41), » mêlée d'ambre liquide. Tout en se livrant aux douceurs de cette fumigation, l'empereur se donnait le spectacle des exercices de ses saltimbanques et de ses jongleurs : une troupe régulière étant attachée au palais. Aucun peuple, sans en excepter ceux de la Chine et de l'Hindoustan, ne surpassait les Aztéques dans l'exécution des tours d'adresse et d'agilité (42).

Quelquefois Montézuma s'amusait avec son bouffon ; car le monarque indien avait aussi ses fous, comme les monarques d'Europe. Il prétendait même qu'il y avait plus à apprendre

114. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 11, 46. Gomara, *Crónica*, cap. 67.

(41) « Tambien le ponian en la mesa tres cañutos muy pintados, y dorados, y dentro traian liquidámbar, rebuelto con unas yervas *que se dize tabaco.* » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 91.

(42) Les tours des jongleurs et des saltimbanques étaient, ainsi que nous l'apprend sir John Mandeville, un passe-temps du grand khan de la Chine (*Voiage and travaille*, chap. 22.) Les jongleurs aztéques étaient si renommés, que Cortés en envoya deux à Rome pour amuser sa sainteté Clément VII. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 186.

d'eux que des gens plus sensés, parce qu'ils osaient dire toute la vérité. D'autres fois, il assistait aux danses gracieuses de ses femmes, ou bien prêtait l'oreille aux accords d'une musique, — si l'on peut donner ce nom à la grossière instrumentation des Mexicains, — accompagnée d'un chant lent et solennel, dans lequel on célébrait les hauts faits des grands guerriers aztéques ou des princes de sa race.

Quand l'empereur était las de ces distractions, il s'endormait; la *sieste* étant pour lui un besoin auquel il satisfaisait aussi régulièrement qu'un Espagnol. A son réveil, il donnait audience aux ambassadeurs des pays étrangers, aux députés de ses villes tributaires, ou à ceux des caciques qui avaient quelque demande à lui faire. Ils étaient introduits par les jeunes nobles de service, et quel que fût leur rang, à moins qu'ils ne fussent du sang royal, ils étaient obligés de couvrir leurs riches vêtements de l'humble manteau de *nequen*, avant de se présenter, les pieds nus et les yeux baissés, devant le souverain. Celui-ci adressait quelques paroles aux solliciteurs, auxquels il faisait répondre le plus souvent par ses secrétaires; et l'on se retirait alors avec les mêmes démonstrations de respect, en ayant soin de se tenir toujours le visage tourné du côté du monarque. Cortés pouvait avec raison s'écrier que dans aucune cour, fût-ce celle du Grand Seigneur, ou d'aucun autre prince infidèle, on n'observait un cérémonial aussi pompeux et une étiquette aussi minutieuse (43) !

Indépendamment de la foule de courtisans et de serviteurs dont nous avons déjà parlé, la maison royale comprenait une multitude d'artisans et d'ouvriers, incessamment occupés à réparer les bâtiments ou à ériger de nouvelles constructions, et un grand nombre de joailliers et d'artistes habiles dans l'art de travailler les métaux, qui trouvaient parmi les beautés aux yeux noirs du harem un facile écoulement de leurs pro-

(43) « Ninguno de los soldanes, ni otro ningun señor infiel, de los que hasta agora se tiene noticia, no creo, que tantas, ni tales ceremonias en servicio tengan. » *Rel. seg. de Cortés,* ap. Lorenzana, p. 115.

duits. Les mimes et baladins impériaux étaient aussi très-nombreux, et les danseurs attachés au palais occupaient un quartier particulier de la ville, qui leur était exclusivement affecté.

L'entretien de tout ce personnel, s'élevant à plusieurs milliers d'individus, entraînait des frais considérables, qui exigeaient des comptes d'une nature compliquée, et qu'on pourrait supposer avoir été embarrassants pour un peuple aussi simple dans ses idées. Tout était néanmoins réglé avec un ordre parfait, et les recettes ainsi que les dépenses étaient régulièrement consignées dans l'écriture symbolique du pays. Les caractères arithmétiques étaient d'une nature plus conventionnelle et moins simple que ceux dont on faisait usage pour rendre compte des faits; un appartement séparé était rempli de registres hiéroglyphiques, qui contenaient, dans une suite de tableaux, toute la comptabilité de la maison royale. Cette comptabilité était confiée aux soins d'un trésorier, qui remplissant en même temps les fonctions de majordome ou d'intendant, avait la direction générale de tous les services du palais. La charge de trésorier était, à l'arrivée des Espagnols, entre les mains d'un cacique investi de la confiance de l'empereur, et nommé Tapia (44).

Telle est l'idée qu'on peut se former de la maison de Montézuma et du genre de vie habituel de ce prince, d'après les descriptions que nous ont laissées les conquérants et leurs successeurs immédiats, qui possédaient les meilleurs moyens d'information (45); descriptions un peu trop colorées peut-être, par suite de cette tendance à l'exagération bien natu-

(44) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 91. *Carta del lic. Zuazo*, Ms. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., *ubi supra.* Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 110-115. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 306.

(45) Si l'historien descend d'une génération seulement pour chercher ses autorités, il trouvera des matériaux pour la composition d'un chapitre aussi merveilleux que tout ce qu'on peut lire dans sir John Mandeville ou dans les *Mille et une Nuits*.

relle chez des hommes qui assistaient pour la première fois à un spectacle si frappant pour l'imagination, si nouveau, si inattendu. J'ai cru devoir entrer dans tous ces détails, malgré la futilité apparente de quelques-uns, parce qu'ils offrent dans leur ensemble un tableau de mœurs curieuses et bien supérieures, sous le rapport de la civilisation, à celles des autres tribus aborigènes du continent de l'Amérique du Nord : on peut même dire que ces détails de la vie privée nous donnent une idée plus exacte de l'état de la civilisation que les événements de la vie publique.

Cette civilisation des Aztèques nous rappelle celle de l'Orient ; non pas ce type supérieur de civilisation intellectuelle qui distingue les Arabes et les Persans ; mais cette demi-civilisation qui caractérise, par exemple, les races tatares, chez lesquelles les arts, et même les sciences, ont fait, à la vérité, quelque progrès dans leur application aux besoins matériels et aux jouissances des sens, mais fort peu en ce qui touche les intérêts plus relevés et plus nobles de l'humanité. Ainsi ces peuples trouveront un puéril plaisir à faire parade d'une vaine magnificence ; ils prendront l'apparence pour la réalité, le luxe pour la puissance ; ils entoureront le trône d'un stérile et fastidieux cérémonial, qui ne sera que la parodie de la véritable majesté.

Il y avait même dans un tel état de choses, comparé aux mœurs semi-barbares des Aztèques primitifs, un progrès en civilisation, progrès qu'il faut sans doute attribuer jusqu'à un certain point à l'influence personnelle de Montézuma. Ce prince avait, dans sa jeunesse, tempéré les rudes habitudes du soldat par l'exercice plus doux des fonctions religieuses. Plus tard, il s'était encore détaché davantage des travaux abrutissants de la guerre, et ses mœurs avaient pris un raffinement empreint, nous devons le dire, d'une mollesse inconnue à ses belliqueux prédécesseurs.

La situation de l'empire, sous son règne, était favorable à ce changement. Le démembrement du royaume de Tezcuco, à la mort du grand Nezahualpilli, avait laissé la monarchie

aztéque sans rivale, et bientôt elle étendit ses gigantesques bras jusqu'aux limites les plus reculées de l'Anahuac. L'ambition de Montézuma grandissant avec ses richesses et sa puissance, il s'entoura d'une pompe toute nouvelle, affecta une réserve inconnue à ses prédécesseurs, se rendit presque inaccessible aux yeux du vulgaire, et s'environna, comme d'un rempart, d'une étiquette humiliante et sévère. Quand il paraissait en public, à l'occasion de quelque solennité, ordinairement pour se rendre au grand temple, où il prenait part aux cérémonies religieuses, il exigeait, ainsi que nous l'avons vu, du peuple répandu sur son passage les hommages d'une adulation digne d'un despote oriental (46). Sa conduite hautaine blessait l'orgueil de ses puissants vassaux, surtout de ceux qui, de loin, se sentaient presque indépendants de son autorité. Ses exactions, que les dépenses extravagantes de son palais rendaient nécessaires, répandaient de tous côtés des germes de mécontentement; et cet empire, qui semblait avoir atteint le faîte de la gloire et de la prospérité, était en proie à un chancre dévorant, qui lui rongeait le cœur.

(46) « Referre in tanto rege piget superbam mutationem vestis, et desideratas humi jacentium adulationes. » (Tite-Live, *Hist.*, lib. 9, cap. 18.) Les observations de l'historien romain sur Alexandre, corrompu par les mœurs de la Perse, s'appliquent également bien à l'empereur aztéque.

CHAPITRE II.

MARCHÉ DE MEXICO. — GRAND TEMPLE. — SANCTUAIRES INTÉRIEURS. — QUARTIERS DES ESPAGNOLS.

1519.

Quatre jours s'étaient écoulés depuis que les Espagnols avaient fait leur entrée à Mexico. Quelques projets que le général eût formés dans son esprit, il sentait qu'il était nécessaire, avant d'arrêter un plan d'opérations, de faire une reconnaissance plus complète de la capitale, et de s'assurer par lui-même de la nature de ses ressources. Il fit donc demander à Montézuma, ainsi que nous l'avons dit à la fin du livre qui précède, la permission de visiter le grand *teocalli* et quelques autres localités de la ville.

Le monarque accueillit cette demande avec un empressement plein de bienveillance. Il se disposa même à se rendre en personne au grand temple, pour y recevoir ses hôtes, — peut-être aussi pour protéger contre toute profanation le sanctuaire de sa divinité tutélaire. Il était instruit, comme on l'a vu, de la manière dont s'étaient conduits les Espagnols en plusieurs circonstances analogues, pendant le cours de leur marche. Cortés, à la tête de son petit corps de cavalerie et de presque toute l'infanterie espagnole, suivit les caciques envoyés par Montézuma pour lui servir de guides. Ceux-ci lui proposèrent de le conduire d'abord au grand marché de Tlatelolco, situé dans la partie occidentale de la ville.

Chemin faisant, les Espagnols furent frappés, comme ils l'avaient été à leur entrée dans la capitale, de l'aspect des habitants et de la supériorité de leurs vêtements sur ceux des peuplades des régions moins élevées (1). Le *tilmatli*, manteau

(1) « La gente de esta ciudad es de mas manera y primor en su vestido,

d'étoffe de coton plus ou moins fine, selon la condition des individus, jeté sur les épaules et noué autour du cou, ainsi que l'ample écharpe qui ceignait les reins, étaient souvent ornés de dessins riches et élégants, et bordés d'une large frange ou terminés par un gland. Comme la température commençait à baisser, le *tilmatli* était quelquefois remplacé par des manteaux de fourrures ou de tissu de plumes (2). Les Mexicains possédaient aussi l'art de filer les poils du lapin et d'autres animaux en un fil très-fin; ils en fabriquaient un tissu délicat, qu'ils teignaient d'une couleur solide.

Les femmes paraissaient, comme dans les autres parties du pays, circuler avec la même liberté que les hommes. Elles portaient plusieurs jupes de différentes longueurs, avec des bordures très-ornées, et quelquefois, par-dessus ces jupes, des robes flottantes qui tombaient jusqu'à terre : pour les classes riches, ces robes étaient faites d'un fin tissu de coton, rehaussé de broderies (3). On ne voyait pas ici de voiles, comme dans d'autres provinces de l'Anahuac, où on les fabriquait avec du fil d'aloès ou bien avec le léger tissu de poil dont nous parlions tout à l'heure. Les femmes aztèques avaient le visage découvert ; et leur chevelure, d'un noir de jais, flottant en longues tresses sur leurs épaules, laissait voir des traits qui, malgré leur teinte basanée, tirant sur la couleur

y servicio, que no la otra de estas otras provincias, y ciudades : porque como alli estaba siempre este señor Muteczuma, y todos los señores sus vasallos occurian siempre à la ciudad, habia en alla mas manera, y policia en todas las cosas. » *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 109.

(2) Zuazo dit, en parlant de ces produits de l'industrie nationale : « Vi muchas mantas de á dos haces labradas de plumas de papos de aves tan suaves, que trayendo la mano por encima á pelo y á pospelo, no era mas que una manta zebellina mui bien adobada : hice pesar una dellas no peso mas de seiz onzas. Dicen que en el tiempo del ynbierno una abasta para encima de la camisa sin otro cobertor ni mas ropa encima de la cama. » *Carta*, Ms.

(3) « Sono lunghe et large, lauorate di bellissimi, e molto gentili lauori sparsi per esse, co le loro frangie, o orletti ben lauorati che compariscono benissimo. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 305.

du cannellier, ne manquaient pas d'un certain charme, et offraient en même temps cette expression grave et mélancolique qui forme le type distinctif de la physionomie nationale (4).

En approchant du *tianguez* ou grand marché, les Espagnols furent étonnés de l'affluence de monde qui se pressait dans cette direction. Lorsqu'ils arrivèrent sur la place, leur surprise redoubla à la vue de la multitude qui s'y trouvait rassemblée, et de l'immensité de cette enceinte, trois fois aussi grande que la fameuse place de Salamanque (5). On y voyait réunis des commerçants de tous les points de l'empire, avec les produits naturels et les produits fabriqués de leurs divers pays; les orfévres d'Azcapozalco, les potiers et les bijoutiers de Cholula, les peintres de Tezcuco, les tailleurs de pierre de Tenajocan, les chasseurs de Xilotepec, les pêcheurs de Cuitlahuac, les jardiniers de la *Tierra caliente*, les fabricants de nattes et de chaises de Quauhtitlan, et les fleuristes de Xochimilco,— tous activement occupés à vanter les qualités de leurs marchandises respectives, et à se débattre avec les acheteurs (6).

La place du marché était entourée de larges portiques, et chaque genre de marchandises y avait son quartier spécial. On y remarquait le coton en laine ou fabriqué en vêtements ou en étoffes destinées à l'usage domestique, tels que tapisseries, rideaux, couvertures et autres semblables : ces produits aux vives couleurs rappelèrent à Cortés l'*alcayceria* ou marché aux soies de Grenade. Le quartier des orfévres offrait une grande variété d'articles de luxe ou d'utilité, fabriqués avec des métaux précieux, ou des jouets de fantaisie, tels que ceux dont

(4) *Rel.*, fol. 305.

(5) *Rel.*, fol. 309.

(6) « Quivi concorrevano i pentolai, ed i giojellieri di Cholulla, gli orefici d'Azcapozalco, i pittori di Tezcuco, gli scarpellini di Tenajocan, i cacciatori di Xilotepec, i pescatori di Cuitlahuac, i fruttajuoli de paesi caldi, gli artefici di stuoje, e di scranne de Quauhtitlan ed i coltivatori de fiori di Xochimilco. » Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 165.

nous avons eu déjà l'occasion de parler, imitant des oiseaux et des poissons, avec des plumes et des écailles d'or et d'argent disposées alternativement, et des têtes qui étaient mobiles ainsi que les corps. Ces petits ouvrages et ces jouets étaient souvent garnis de pierres précieuses; leur fabrication révélait une adresse et une patience puérile qui rappelaient les travaux capricieux des Chinois (7).

Dans un quartier contigu étaient réunis des échantillons de poterie fine et commune, des vases de bois délicatement sculptés, vernis ou dorés, aux formes bizarres et quelquefois gracieuses. On voyait aussi de petites haches de cuivre allié d'étain, métal composé, qui remplaçait assez heureusement le fer. Le soldat trouvait là tous les instruments de sa profession; le casque, figurant la tête de quelque animal sauvage, avec sa gueule armée de dents menaçantes, et son cimier hérissé, teint avec l'éclatante cochenille (8); l'*escaupil* ou pourpoint de coton piqué, et le riche surtout en mailles de plumes; des armes de toute espèce, des lances et des flèches à pointe de cuivre, et le large *maquahuitl*, sabre du Mexique, avec sa

(7) « Oro y plata, piedras de valor, con otros plumajes é argenterias maravillosas, y con tanto primor fabricadas que excede todo ingenio humano para comprenderlas y alcanzarlas. » (*Carta del. lic. Zuazo*, Ms.) Le licencié énumère ensuite plusieurs de ces curiosités mécaniques. Cortés s'exprime en termes également admiratifs. (*Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 110.) Pierre Martyr, critique moins prévenu que Cortés, qui vit et examina plus tard, en Castille, un grand nombre de ces petits ouvrages d'orfévrerie, rend le même témoignage de l'excellence de la main d'œuvre, qui, dit-il, surpassait de beaucoup la valeur de la matière. *De orbe novo*, dec. 5, cap. 10.

(8) Herrera affirme sans autorité, et cette assertion a été reproduite par Solis, que les Mexicains ne connaissaient pas la valeur de la cochenille, avant que les Espagnols la leur eussent enseignée. (Herrera, *Hist. gener.*, dec. 4, lib. 8, cap. 11.) Les indigènes, au contraire, se donnaient un grand mal pour élever cet insecte sur des plants de cactus, et c'était un des tributs en nature que certains districts payaient à la couronne. Voir les états des tributs, ap. Lorenzana, nos 23, 24. Hernandez, *Hist. plantarum*, lib. 6, cap. 116. Aussi Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 1, p. 114, *nota*.

lame tranchante d'*itztli*. Près de là brillaient des rasoirs et des miroirs de ce même minéral dur et poli dont les Aztèques se servaient si souvent en guise d'acier (9). Des barbiers, installés dans des boutiques sur la place du marché, faisaient usage de ces mêmes rasoirs dans l'exercice de leurs fonctions: les Mexicains, en effet, contrairement aux idées populaires et erronées qu'on se fait des aborigènes du Nouveau-Monde, avaient de la barbe, quoique en petite quantité. D'autres boutiques ou échoppes, occupées par des apothicaires, étaient approvisionnées de drogues, de racines et de différentes préparations médicinales. Ailleurs encore étaient étalés des livres ou cartes en blanc, destinés à recevoir des écritures hiéroglyphiques; ils étaient fabriqués avec du coton, de la peau, le plus communément avec les fibres de l'agave, papyrus des Aztèques, et ils se ployaient comme des éventails.

Sous quelques-uns des portiques on remarquait des peaux brutes et tannées, et divers objets en cuir, pour l'usage domestique ou personnel. Des animaux, sauvages et apprivoisés, étaient également mis en vente, et près de ces animaux, peut-être, on voyait un groupe d'esclaves, ayant des colliers au cou, pour indiquer qu'eux aussi étaient à vendre,— spectacle qui, malheureusement, ne se bornait point aux marchés de Mexico, quoique là leur sort fût aggravé par la triste pensée que leur vie de dégradation pouvait, d'un moment à l'autre, se terminer sous le couteau du sacrificateur.

Les matériaux de construction, tels que les pierres, la chaux, les bois de charpente, considérés comme trop encombrants pour occuper une place dans le marché, restaient déposés dans les rues adjacentes, sur les bords des canaux. Il serait fastidieux d'énumérer tous les articles divers, soit de luxe, soit d'usage journalier, rassemblés dans ce vaste bazar. Mais je ne dois pas oublier de faire mention de l'abondante variété des provisions de bouche, l'une des parties les plus intéressantes du marché : viandes de toute espèce,

(9) Ante, t. 1, Introduct.

volaille, gibier des montagnes voisines, poisson des lacs et des rivières, fruits délicieux de ces régions tempérées, légumes verts et maïs. Plus d'un ragoût, tout apprêté, exhalait une vapeur savoureuse qui provoquait l'appétit du passant. Enfin, des pâtisseries et des confitures, du pain de maïs et des gâteaux (10), des breuvages rafraîchissants ou stimulants, le *chocolatl* écumeux avec son délicat arôme de vanille, et le *pulque* enivrant, jus fermenté de l'aloès, s'offraient aux amateurs. Tous ces objets de consommation, toutes ces marchandises, chaque boutique, chaque portique, étaient décorés ou plutôt couverts d'une profusion de fleurs, indice d'un goût que l'on retrouve encore, sur une échelle beaucoup plus restreinte, dans les marchés du moderne Mexico. Les fleurs semblent être un produit spontané de ce sol si riche, qui, au lieu de se charger, comme dans d'autres contrées, de plantes nuisibles et d'une végétation parasite, est toujours disposé, sans le secours de l'homme, à parer sa nudité de cette brillante livrée de la nature (11).

Je ferai grâce au lecteur de tous les détails donnés par les Espagnols émerveillés, détails qui ne sont cependant pas dépourvus d'intérêt, parce qu'ils constatent un progrès dans les arts industriels, qui semblerait indiquer une société déjà raffinée plutôt qu'une nation de sauvages. C'était la civilisa-

(10) Zuazo, qui paraît avoir été fort expert en pareille matière, termine un paragraphe gastronomique par le tribut suivant à la cuisine aztéque. « Venden se huebos asados, crudos en tortilla é diversidad de guisados que se suelen guisar, con otras cazuelas y pasteles, que en el mal cocinado de Medina, ni en otros lugares de Flamencos dicen que hai ni se pueden hallar tales trujamanes. » *Carta*, Ms.

(11) On trouvera, sur le marché aztéque de Tlatelolco, d'amples détails — détails beaucoup plus nombreux que je n'ai jugé nécessaire d'en donner — dans les écrits de tous les anciens Espagnols qui visitèrent la capitale. Voir, entre autres, *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 103-105. Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7. *Carta del lic. Zuazo*, Ms. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 92.

tion matérielle, qui n'appartient ni à l'une ni à l'autre : les Aztéques avaient évidemment atteint un degré intermédiaire entre les races barbares du Nouveau-Monde et les sociétés élégantes de l'ancien.

Quant au nombre d'individus réunis dans la place du marché, les évaluations diffèrent comme d'habitude. Les Espagnols visitèrent souvent cette place, et aucun d'eux ne porte ce nombre à moins de quarante mille! Quelques-uns même donnent un chiffre beaucoup plus élevé (12). Sans trop s'en rapporter à l'arithmétique des conquérants, il est certain que les jours de marché, c'est-à-dire tous les cinq jours, la capitale pullulait d'étrangers, venus non-seulement des environs, mais encore d'une distance considérable à la ronde ; les chaussées étaient couvertes de voyageurs, et le lac noir de pirogues remplies de gens qui se rendaient de toutes parts au grand *tianguez*. On eût dit d'une des foires périodiques d'Europe, non pas dans leur état actuel, mais telles qu'elles existaient au moyen âge, lorsque, par suite de la difficulté des communications, elles formaient de grands marchés où venaient se centraliser toutes les transactions commerciales.

Les affaires se faisaient en partie par voie d'échange, en partie à l'aide de la monnaie du pays. Cette monnaie consistait en morceaux d'étain marqués d'une empreinte semblable à un T, en sacs de cacao, dont le volume déterminait la valeur, et enfin en tuyaux de plume remplis de poudre d'or. L'or, comme on le voit, faisait partie de la monnaie cou-

(12) Zuazo dit quatre-vingt mille! (*Carta*, Ms.) Cortés, soixante mille. (*Rel. seg.*, *ubi suprà*.) La supputation la plus modeste est celle du « Conquérant anonyme, » qui dit de quarante à cinquante mille. « E il giorno del mercato, che si fa di cinque in cinque giorni, vi sono da quaranta o cinquanta mila persone. » (*Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309.) Ce qui, soit dit en passant, confirme notre supposition, que le chiffre de la population de la capitale, donné dans la traduction italienne de cet auteur, est erroné. (Voir chapitre précédent, note 13.) Il est peu vraisemblable qu'il ait prétendu entasser dans la place du marché une masse d'individus égale à toute la population de la ville.

rante dans les deux hémisphères. On remarquera que les Aztèques ne connaissaient, dans leurs échanges, ni l'usage des poids, ni celui des balances. C'étaient la mesure et le nombre qui servaient à déterminer les quantités (13).

L'ordre le plus parfait régnait dans cette vaste assemblée. Des fonctionnaires circulaient sur la place, chargés de faire la police, de percevoir les droits dont certains articles étaient frappés, de veiller à ce qu'on ne fît point usage de fausses mesures et à ce qu'il ne se commît aucune espèce de fraude, et d'amener de suite les délinquants devant les juges. Ceux-ci, au nombre de douze, investis de ces pouvoirs sommaires qu'on voit souvent délégués dans les pays despotiques aux tribunaux inférieurs, siégeaient dans une partie du marché qui leur était réservée. Ce qu'on raconte de l'extrême sévérité de leurs décisions prouve que ces pouvoirs n'étaient point entre leurs mains une lettre morte (14).

Le *tianguez* de Mexico fut naturellement pour les Espagnols un objet d'intérêt non moins que d'étonnement. Ils y voyaient converger, comme dans un foyer unique, toutes les lueurs de civilisation disséminées dans le pays. L'industrie domestique et l'habileté dans les arts mécaniques leur donnaient là une haute idée de l'étendue et de la variété des ressources de l'empire, de l'activité commerciale et de l'esprit de subordination qui liaient ensemble cette grande communauté : leur admiration se manifeste dans la vigueur et jusque dans les détails minutieux de leurs descriptions (15).

Quittant cette scène de mouvement, les Espagnols se dirigèrent vers le grand *teocalli*, qui était dans le voisinage de

(13) Ante, t. 1, Introduct.

(14) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7. *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 104. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 10. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista, loc. cit.*

(15) « Entre nos otros, dit Diaz, huno soldados que auian estado en muchas partes del mundo, y en Constantinopla, y en toda Italia, y Roma, y dixeron, que plaça tan bien compassada, y con tanto concierto, y tamaña, y uena de tanta gente, no la auian visto. » Ibid., *ubi suprà*.

leurs propres quartiers. Il couvrait, avec ses dépendances, ainsi qu'on l'a vu, les terrains qu'occupent aujourd'hui la cathédrale, une partie du marché et quelques-unes des rues adjacentes (16). Cet emplacement avait été consacré au même usage, probablement depuis la fondation de la ville. Cependant l'édifice actuel n'était pas fort ancien ; il avait été construit par Ahuitzotl, qui célébra sa dédicace, en 1486, par une hécatombe de victimes, au sujet de laquelle les chroniques nous ont laissé d'incroyables récits (17).

Il s'élevait au milieu d'une vaste place, entourée d'un mur de pierre et de chaux, d'environ huit pieds de hauteur, orné à l'extérieur de figures de serpents en relief, ce qui lui avait fait donner le nom de *coatepantli*, « muraille des serpents : » c'était un emblème commun dans les sculptures sacrées de l'Anahuac, comme dans celles de l'Égypte. Ce mur d'enceinte, de forme quadrangulaire, était percé de grandes portes crénelées, faisant face aux quatre principales rues de la ville. Au-dessus de chacune de ces portes était une espèce d'arsenal, rempli d'armes et d'ustensiles de guerre ; et près de là, si l'on en croit les conquérants, des casernes occupées par dix mille soldats, sorte de police militaire, que l'empereur avait sous la main en cas de troubles ou d'émeute (18).

Le *teocalli* lui-même était une construction massive et pyramidale de terre et de cailloux, revêtue en pierre taillée, probablement cette même pierre légère et poreuse que nous avons vue employée dans les bâtiments de la ville (19). Cette construction était, selon toute apparence, carrée, faisant face aux

(16) Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 27.

(17) Ante, t. 1, Introduct.

(18) « E di piu v' hauea una guarnizione di dieci mila uomini di guerra, tutti eletti per uomini valenti, e questi accompagnauano et guardauano la sua persona, e quando si facea qualche rumore o ribellione nella città o nel paese circumuicino, andauano questi, o parte d'essi per capitani. » *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 2, fol. 309.

(19) Humboldt, *Essai politique*, t. 3, p. 40.

En pavant, il n'y a pas longtemps, la place qui entoure la cathédrale

quatre points cardinaux (20); elle était divisée en quatre corps ou assises superposées, chacune d'elles en retraite sur celle qui lui était immédiatement inférieure. Telle était, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, la forme ordinaire des *teocallis* aztéques, forme qui rappelait d'une manière frappante les constructions pyramidales primitives de l'ancien monde (21). On montait par des degrés jusqu'à l'étroite terrasse ou plate-forme qui régnait au pied du second étage : on suivait cette plate-forme jusqu'au côté opposé de l'édifice, où l'on trouvait un second escalier conduisant à une terrasse semblable, qui entourait la base du troisième étage. Cette terrasse n'avait que la largeur déterminée par la retraite de chacune des assises, et par suite de cette disposition, il fallait faire quatre fois le tour de l'édifice avant de parvenir au sommet. Il en résultait un effet très-imposant dans les cérémonies religieuses, alors que le pompeux cortége des prêtres se déployait processionnellement, aux sons d'une musique sacrée, autour des larges flancs de la pyramide, s'élevant d'étage en étage jusqu'au faîte du monument, aux yeux de tout un peuple émerveillé.

On ne saurait donner avec aucun degré de certitude les dimensions du temple. Les conquérants jugeaient à vue d'œil, et s'inquiétaient rarement de relever les mesures exactes d'un édifice. Il est probable que celui-ci n'avait guère moins de

moderne, on a trouvé de gros blocs de pierre sculptée, enfouis à la profondeur de trente à quarante pieds. Ibid., *loc. cit.*

(20) Clavigero, sur l'autorité prétendue du « Conquérant anonyme, » dit qu'elle était de forme oblongue. (*Stor. del Messico*, t. 2, p. 27, *nota*.) Mais le « Conquérant anonyme » ne dit pas un mot du *teocalli*, et sa misérable vignette en bois est trop évidemment dépourvue de toute proportion, pour qu'on puisse en tirer aucune induction. (Comp. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 307.) Torquemada et Gomara disent tous deux qu'il était carré (*Monarch. ind.*, lib. 8, cap. 11; *Crónica*, cap. 80); et Toribio de Benavente dit, en parlant des temples mexicains en général, qu'ils avaient cette forme. *Hist. de los Indios*, Ms., parte 1, cap. 12.

(21) Voir l'*Appendice*, seconde partie.

trois cents pieds carrés à sa base (22); et comme les Espagnols comptèrent cent quatorze degrés, on peut supposer que sa hauteur était à peu près de cent pieds (23).

Quand Cortés arriva devant le *teocalli*, il trouva deux prêtres et plusieurs caciques chargés par Montézuma de lui éviter la fatigue de l'ascension, en le portant sur leurs épaules, comme on avait fait pour l'empereur; mais le général s'excusa, préférant monter à la tête de ses compagnons. Parvenus au sommet, ils se trouvèrent sur une vaste plate-forme, revêtue de larges dalles. Le premier objet qui frappa leur vue fut un gros bloc de jaspe, dont la forme particulière indiquait que c'était là qu'on étendait les malheureux destinés au sacrifice. Sa surface convexe, en soulevant la poitrine de la victime, permettait aux prêtres d'accomplir plus facilement leur œuvre diaboli-

(22) Clavigero, qui l'appelle oblong, adopte pour la longueur l'évaluation de Torquemada (et non pas, comme il le prétend, celle de Sahagun, qu'il n'avait pas vue; Sahagun, d'ailleurs, ne donne pas la dimension de l'édifice), et pour la largeur, celle de Gomara, qui est un peu moindre. (*Stor. del Messico*, t. 2, p. 28, *note*.) Ces deux autorités représentant l'une et l'autre l'édifice comme carré, cette espèce de moyen terme pris par Clavigero est assez bizarre. Toribio, qui mesura un *teocalli* de la forme ordinaire dans la ville de Tenayuca, trouva quarante *brazas*, ou deux cent quarante pieds de côté. (*Hist. de los Indios*, Ms., parte 1, cap. 12.) Le grand temple de Mexico devait avoir des dimensions plus considérables, et, à défaut de meilleures autorités, on peut accepter celle de Torquemada, qui lui donne un peu plus de trois cent soixante pieds de Tolède (soit trois cent huit pieds de France) de côté. (*Monarch. ind.*, lib. 8, cap. 11.) Comment M. de Humboldt peut-il parler du grand concours de témoignages, à l'occasion des dimensions du temple? (*Essai politique*, t. 2, p. 41.) Il n'y a pas deux autorités qui s'accordent.

(23) Bernal Diaz dit avoir compté cent quatorze marches. (*Hist. de la conq.*, cap. 92.) Toribio affirme que plusieurs personnes qui les avaient comptées lui avaient dit qu'il y en avait plus de cent. (*Hist. de los Ind.*, Ms., parte 1, cap. 12.) Ces marches ne pouvaient guère avoir moins de huit à dix pouces de hauteur chacune : Clavigero suppose qu'elles avaient un pied, et en conclut que l'édifice avait cent quatorze pieds de haut, ni plus ni moins. (*Stor. del Messico*, t. 2, p. 28-29.) Il faut souvent, en histoire, savoir se borner aux probabilités.

que, qui consistait à lui arracher le cœur. A l'autre extrémité de la plate-forme s'élevaient deux tours ou sanctuaires, composées de trois étages, le premier en pierre et en stuc, les deux autres en bois sculpté. Dans la partie inférieure étaient déposées les images des dieux; les compartiments supérieurs contenaient les ustensiles qui servaient aux cérémonies religieuses, et les cendres de quelques-uns des princes aztèques, qui avaient exprimé le désir de reposer dans ce tombeau aérien. Devant chacun des deux sanctuaires était un autel, sur lequel brûlait un feu perpétuel, dont l'extinction était un présage aussi funeste pour l'empire que l'eût été dans l'ancienne Rome l'extinction du feu des vestales. Là aussi on voyait l'énorme tambour cylindrique fait de peaux de serpents, qui ne retentissait que dans les occasions extraordinaires : il rendait alors un son lugubre, qu'on entendait à plusieurs milles à la ronde, son qui plus tard devait annoncer la guerre aux Espagnols.

Au moment où Cortés mettait le pied sur la plate-forme, Montézuma, accompagné du grand-prêtre, s'avança à sa rencontre : « Vous êtes fatigué, Malintzin, lui dit-il, d'avoir monté les degrés de notre grand temple. » Mais Cortés répondit, avec assurance, que « les Espagnols n'étaient jamais fatigués. » Alors l'empereur, le prenant par la main, lui indiqua les localités des environs. Le temple au faîte duquel ils étaient, dominant tous les autres édifices de la capitale, offrait le point de vue le plus élevé en même temps que le plus central. A leurs pieds se déroulait la ville comme une carte immense, avec ses rues et ses canaux se coupant à angles droits, et ses toits en terrasse, semblables à autant de parterres de fleurs. Tout paraissait plein de vie et de mouvement; les pirogues se croisaient en tous sens sur les canaux; les rues, remplies d'une population affairée, offraient un mélange de costumes variés et pittoresques; de la grande place du marché, qu'ils venaient de quitter, un murmure confus de voix et de sons indéfinissables s'élevait jusqu'à eux (24). On re-

(24) « Tornamos á ver la gran plaça, y la multitud de gente que en ella

connaissait distinctement le plan symétrique de la ville, avec ses principales voies débouchant, en quelque sorte, des quatre portes du *coatepantli*, et se reliant aux chaussées, qui formaient les grandes avenues de la capitale. Cette disposition simple et régulière était reproduite dans un grand nombre des villes secondaires, où les grandes routes convergeaient vers le principal *teocalli*, comme vers un centre commun (25). On distinguait la position insulaire de la métropole, baignée de tous côtés par les flots salés du Tezcuco, et au loin les eaux fraîches et claires du Chalco : bien au delà se déployait une vaste perspective de plaines et de bois onduleux, du sein desquels on voyait çà et là poindre au-dessus de la cîme des arbres les murailles blanches d'un temple (26). L'œil s'étendait sans interruption jusqu'au pied de la grande chaîne circulaire des montagnes, dont les pics gelés étincelaient aux rayons du soleil du matin ; tandis qu'une sombre colonne de fumée, s'élevant en tourbillonnant de la tête pelée du Popocatepetl, annonçait l'active présence de l'élément destructeur au sein de cette belle vallée.

Cortés, à la vue de ce magnifique spectacle, ne put contenir

auia, unos comprando, y otros vendiendo, que solamente il rumor, y zumbido de las vozes, y palabras que alli auia, sonana mas que de una legua ! » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 92.

(25) « Y por honrar mas sus templos sacaban los caminos muy derechos por cordel de una y de dos leguas que era cosa harto de ver, desde lo alto del principal templo, como venian de todos los pueblos menores y barrios ; salian los caminos muy derechos y iban á dar al patio de los teocallis. » Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 1, cap. 12.

(26) « No se contentaba el demonio con los (teucales) ya dichos, sino que en cada pueblo, en cada barrio, y á cuarto de legua, tenian otros patios pequeños adonde habia tres ó cuatro teocallis, y en algunos mas, en otras partes solo uno, y en cada mogote ó cerrejon uno ó dos, y por los caminos y entre los maizales, habia otros muchos pequeños, y todos estaban blancos y encalados, que parecian y abultaban mucho, que en la tierra bien poblada parecia que todo estaba lleno de casas, en especial de los patios del demonio, que eran muy de ver. » Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., *ubi suprà*.

son admiration devant le maître de ce florissant empire. Bientôt, cependant, ses pensées prirent un autre cours, et se tournant vers le père Olmedo, qui était à ses côtés, il lui fit remarquer que cette plate-forme serait un admirable emplacement pour y planter la croix chrétienne, si Montézuma voulait le permettre. Mais le prudent ecclésiastique lui répondit, avec ce bon sens qui paraît avoir si souvent manqué à son commandant en pareille occasion, qu'une proposition de cette nature serait en ce moment on ne peut plus inopportune, le monarque indien n'ayant pas encore manifesté de dispositions favorables au christianisme (27).

Cortés demanda alors à Montézuma la permission d'entrer dans les sanctuaires et de voir les images de ses dieux. L'empereur, après une courte consultation avec les prêtres, y consentit, et conduisit les Espagnols dans l'intérieur d'une des deux chapelles. Ils se trouvèrent dans une pièce spacieuse, dont les parois étaient ornées d'incrustations en stuc, sur lesquelles étaient sculptées différentes figures, représentant peut-être le calendrier mexicain, ou bien le rituel des prêtres. A l'extrémité de ce salon se trouvait un enfoncement, dont le plafond en charpente était richement sculpté et doré. Au-dessus de l'autel placé dans ce sanctuaire se dressait l'image colossale d'Huitzilopochtli, dieu de la guerre et divinité tutélaire des Aztéques. Des traits hideux, d'un caractère symbolique, défiguraient son visage. Il tenait dans sa main droite un arc, et dans la gauche un faisceau de flèches dorées, qu'une légende mystique rattachait aux victoires de son peuple. Autour de ses reins s'enroulaient les larges anneaux d'un serpent, en perles et en pierres précieuses, également répandues avec profusion sur la personne du dieu. Sur son pied gauche brillaient les plumes délicates de l'oiseau-mouche, qui, par une étrange bizarrerie, donnait son nom à cette redoutable divinité (28). Le plus remarquable de ses ornements était une

(27) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista, ubi suprà.*
(28) Ante, vol. 1, Introduct.

chaîne suspendue à son cou et composée de cœurs d'or et d'argent disposés alternativement, emblème de l'hommage qui lui était le plus agréable. Trois cœurs humains, encore fumants et palpitants peut-être, comme s'ils venaient d'être arrachés du sein des victimes, étaient placés devant lui sur l'autel, témoignage encore moins équivoque de ses sanguinaires exigences.

La chapelle voisine était dédiée à une divinité moins barbare. C'était Tezcatlipoca, le plus révéré des dieux après cet Être invisible, le Dieu suprême, qui n'était représenté par aucune image ni renfermé dans aucun temple. Tezcatlipoca avait créé le monde, et veillait sur son ouvrage avec une sollicitude providentielle. On le représentait sous les traits d'un jeune homme, et sa statue, en pierre noire polie, était ornée de feuilles d'or et de riches ornements : un bouclier, reluisant comme un miroir, et sur lequel semblaient se réfléchir tous les événements, était le plus caractéristique de ses attributs. Mais l'hommage qu'on rendait à ce dieu n'était pas plus pur que celui qu'on adressait à son terrible collègue, et cinq cœurs saignants étaient exposés, dans un bassin d'or, sur son autel.

Les murs de ces deux sanctuaires étaient rougis de sang humain. « L'odeur qui s'en exhalait, s'écrie Diaz, était plus intolérable que celle des tueries de Castille ! » Les formes fantastiques des prêtres, s'agitant dans cette enceinte, avec leurs sombres robes tachées de sang caillé, figuraient assez bien, aux yeux des Espagnols, les ministres de Satan lui-même (29) !

Ils se hâtèrent de sortir de cet immonde repaire, pour respirer un air plus pur ; et Cortés, s'adressant à Montézuma,

(29) « Y tenia en las paredes tantas costras de sangre, y el suelo todo bañado dello, que en los mataderos de Castilla no auia tanto hedor. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista, ubi suprà. Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 105-106. *Carta del lic. Zuazo*, Ms. Voir aussi, au sujet de ces divinités, Sahagun, lib. 3, cap. 1 et seq. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 6, cap. 20-21. Acosta, lib. 5, cap. 9.

lui dit avec un sourire : « Je ne comprends pas comment un grand et sage prince comme vous peut avoir foi en ces idoles, qui ne sont que des esprits malins, représentants du diable! Si vous vouliez seulement nous permettre de dresser ici la vraie croix, et de placer dans ces sanctuaires les images de la bienheureuse Vierge et de son Fils, vous verriez bientôt vos faux dieux s'évanouir devant eux! »

Montézuma fut gravement offensé de ce discours sacrilége : « Ces dieux, répondit-il, sont ceux qui ont conduit les Aztèques à la victoire depuis qu'ils forment une nation; ce sont eux qui envoient tour à tour la saison des semailles et celle des récoltes. Si j'avais pensé que vous leur eussiez fait cet outrage, je ne vous aurais point admis en leur présence. »

Cortés, après avoir exprimé en quelques mots le regret d'avoir blessé les sentiments de l'empereur, prit congé de lui. Montézuma resta, disant qu'il fallait qu'il expiât, s'il était possible, le crime qu'il avait commis en exposant les sanctuaires des dieux à une telle profanation (30).

Les Espagnols, en descendant, purent examiner à loisir les autres édifices renfermés dans l'enceinte du grand temple. La cour était revêtue d'une sorte de pavé ou de dallage tellement uni, que les chevaux avaient peine à y tenir pied. On y voyait plusieurs autres *teocallis*, construits en général sur le modèle du grand, mais dans des proportions bien inférieures, et dédiés aux différentes divinités aztèques (31). A leurs som-

(30) Bernal Diaz, *ibid.*, *ubi suprà*.

On sera surpris, si l'on examine la grande lettre de Cortés à Charles-Quint, de voir qu'au lieu de reconnaître qu'il fit des excuses à Montézuma, il dit qu'il renversa ses idoles et érigea à leur place les emblèmes du christianisme. (*Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 106.) Ceci eut lieu beaucoup plus tard. Le *conquistador* écrivait ses dépêches trop rapidement et avec trop de concision pour ne pas confondre quelquefois les temps et les circonstances. On doit s'attendre, au contraire, à trouver ces détails consignés avec exactitude dans la longue et verbeuse, mais inestimable chronique de Diaz.

(31) « Quarenta torres muy altas y bien obradas. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 105.

mets s'élevaient les autels couronnés de flammes perpétuelles, qui, réunies à celles des nombreux temples répandus dans les autres quartiers de la capitale, jetaient, pendant les longues nuits, une vive clarté dans ses rues (32).

Parmi les *teocallis* renfermés dans l'enclos, il y en avait un consacré à Quetzalcoatl. Il était de forme circulaire, et son entrée, figurant la gueule d'un dragon, était garnie de dents aiguës et dégouttantes de sang. En jetant un regard à la dérobée dans l'intérieur de cet antre, les Espagnols y virent rassemblés des instruments destinés aux sacrifices et d'autres abominations non moins repoussantes. Frémissant d'horreur, ils donnèrent à ce lieu le nom assez convenable d'Enfer (33).

Nous devons encore faire mention d'un autre monument qui caractérise également la nature brutale de la religion des Aztéques. C'était un tertre ou *tumulus*, de forme pyramidale, supportant sur son large sommet une sorte de cadre ou plutôt d'assemblage en charpente fort compliqué, auquel étaient suspendus un nombre immense de crânes humains, appartenant aux victimes (des prisonniers de guerre pour la plupart) qui avaient péri sur la pierre maudite du sacrifice. Un des soldats qui eut la patience de compter ces hideux trophées, déclara que le nombre s'en élevait à cent trente-six mille (34)!

(32) « Delante de todos estos altares habia braceros que toda la noche hardian, y en las salas tambien tenian sus fuegos. » Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 1, cap. 12.

(33) Bernal Diaz, *ibid.*, *ubi suprà.*

Toribio qualifie ce temple de la même manière : « La boca hecha como de infierno y en ella pintada la boca de una temerosa sierpe con terribiles colmillos y dientes, y en algunas de estas los cohuillos eran de bulto, que verlo y entrar dentro ponia gran temor y grima, en especial el infierno que estaba en México, que parecia traslado del verdadero infierno. » *Hist. de los Indios*, Ms., parte 1, cap. 4.

(34) Bernal Diaz, *ubi suprà.*

« Andras de Tapia, *que me lo dijo,* i Gonçalo de Umbria, las contaron un dia, i hállaron ciento i treinta i seis mil calaberas, en las vigas, i gradas. » Gomara, *Crónica*, cap. 82.

On pourrait révoquer en doute un fait aussi monstrueux, si l'ancien monde ne nous en présentait le digne pendant : nous voulons parler de ces pyramides de têtes destinées à transmettre à la postérité la mémoire des triomphes de Tamerlan (35).

Deux longs corps de bâtiment, compris dans le même enclos, servaient de logement aux prêtres et aux autres personnes attachées au service du culte : on dit que leur nombre s'élevait à plusieurs milliers. C'est là qu'étaient aussi les principales écoles pour l'instruction de la jeunesse des deux sexes, appartenant principalement à la classe supérieure. Les filles avaient pour institutrices des matrones âgées, qui remplissaient dans les temples les fonctions de prêtresses, coutume également familière à l'Égypte. Les Espagnols reconnaissent que ces institutions ne laissaient rien à désirer sous le rapport des mœurs. Le cérémonial minutieux et fatigant de la religion absorbait, comme dans la plupart des établissements monastiques, la plus grande partie du temps des élèves : on enseignait aussi aux garçons ceux des éléments des sciences que possédaient leurs instituteurs, et les filles étaient initiées aux mystères de l'art de la broderie et du tissage, qu'elles appliquaient à la décoration des temples. Lorsqu'ils avaient atteint un certain âge, ils entraient en général dans le monde, pour s'y livrer aux occupations convenables à leur position : mais quelques-uns restaient dans le temple, où ils se vouaient pour toujours au service des dieux (36).

Ce lieu renfermait aussi des édifices d'une autre nature.

(35) Gibbon parle de trois de ces horribles monuments, réunissant en tout deux cent trente mille crânes. (*Decline and fall*, éd. Milman, t. 1, p. 52; t. 12, p. 45.) Un savant *européen* loue « la piété, la modération et la justice du conquérant! » Rowe, dédicace de *Tamerlan*.

(36) Ante, t. 1.

Le désir de présenter au lecteur un tableau complet de la capitale à l'époque de son occupation par les Espagnols, m'a fait reproduire, dans ce chapitre et dans le précédent, quelques remarques sur les institutions aztèques, déjà indiquées dans le livre qui sert d'introduction à cette histoire.

C'étaient des greniers remplis du produit des terres de l'Église, ainsi que des premiers fruits et autres offrandes des fidèles. Un grand corps de logis était réservé aux étrangers de distinction qui venaient en pèlerinage au grand *teocalli*. L'enclos était orné de jardins, ombragés par de vieux arbres et arrosés à l'aide de fontaines et de réservoirs alimentés par les eaux de Chapoltepec. La petite communauté qui l'habitait avait ainsi sous la main à peu près tout ce qui était nécessaire à sa subsistance et au service du temple (37).

Cette enceinte était un microcosme — une ville dans la ville, et embrassait, au dire de Cortés, un espace suffisant pour y bâtir cinq cents maisons (38). Elle offrait, dans ce petit cercle, les extrêmes de la barbarie alliés à une certaine civilisation, mélange tout à fait caractéristique des Aztèques. Les grossiers conquérants n'y virent que la barbarie. Dans les formes fantastiques et symboliques des divinités, ils crurent reconnaître les traits de Satan lui-même; dans les rites et le cérémonial frivole de leur culte, le code du monarque des régions infernales; dans la tenue modeste et l'éducation sévère des jeunes élèves des écoles, les piéges à l'aide desquels il entraînait ses victimes dans l'abîme (39). Un siècle ne s'était pas encore écoulé, que les descendants de ces mêmes Espagnols découvraient dans les mystères de la religion aztèque les traits obscurcis et presque effacés, il est vrai, des deux révélations judaïque et chrétienne (40)! Telles étaient les conclusions opposées du soldat illettré et du savant. Un philosophe exempt de préjugés pourrait bien éprouver quelque embarras à décider laquelle des deux est la plus extraordinaire.

(37) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 1, cap. 12. Gomara, *Crónica*, cap. 80. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309.

(38) « Es tan grande que dentro del circuito de ella, que es todo arcado de muro muy alto, se podia muy bien facer una villa de quinientos vecinos.» *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 105.

(39) « Todas estas mugeres, dit le père Toribio, estaban aqui sirviendo al demonio por sus proprios intereses; las unas porque el demonio las hiciese modestas, etc. » *Hist. de los Indios*, Ms., parte 1, c. 9.

(40) Voir l'*Appendice*.

La vue des abominations du culte mexicain paraît avoir excité chez les Espagnols un redoublement de zèle pour leur propre religion ; dès le lendemain, ils demandèrent à Montézuma la permission de convertir en chapelle une des salles de leur résidence, afin d'y célébrer les offices de l'Église. Le monarque, dont le ressentiment ne paraît pas avoir été de longue durée, accéda sans difficulté à cette demande, et envoya même quelques-uns de ses propres artisans pour aider les Espagnols dans ce travail.

Il était déjà commencé, lorsque quelques soldats remarquèrent ce qui leur parut être une porte récemment recouverte d'une couche de chaux. Le bruit courait généralement que Montézuma conservait encore dans cet ancien palais les trésors du roi Ayaxacatl, son père. Les Espagnols, aux oreilles de qui cette rumeur était parvenue, ne se firent aucun scrupule de satisfaire leur curiosité, en enlevant cette couche de chaux. Ainsi qu'on l'avait supposé, elle cachait une porte. On força cette porte, et l'on put reconnaître alors que la renommée n'avait rien exagéré. On trouva une vaste salle, pleine de magnifiques étoffes, de divers objets d'un travail curieux, d'or et d'argent en barre ou à l'état de minerai, et de bijoux précieux. C'était bien le trésor particulier de Montézuma, jadis la propriété de son père, et le produit peut-être des impôts fournis par les villes tributaires. « J'étais alors un jeune homme, » dit Diaz, l'un de ceux qui purent jouir de ce spectacle, « et il me sembla que toutes les richesses du monde étaient réunies dans cette pièce (41) ! » Quelque enflammés que fussent les Espagnols par la découverte de ce précieux dépôt, ils paraissent avoir éprouvé quelques louables scrupules sur la question de se l'approprier, — au moins quant à présent ; et Cortés, après avoir fait recrépir la porte comme

(41) « Y luego lo supimos entre todos los demas capitanes, y soldados, y lo entrámos á ver muy secretamente, y como yo lo vi, digo que me admiré, é como en aqual tiempo era mancebo, y no auia visto en mi vida riquezas como aquellas, tuue por cierto, que en el mundo no deuiera auer otras tantas. » *Hist. de la conquista*, cap. 93.

elle était auparavant, recommanda le plus profond silence à ce sujet, ne voulant pas que l'affaire parvînt aux oreilles de Montézuma.

Trois jours suffirent pour terminer la chapelle; et les chrétiens eurent la satisfaction de se voir en possession d'un temple où ils pouvaient adorer Dieu à leur manière, sous la protection de la croix et de la bienheureuse Vierge. La messe fut régulièrement célébrée par les pères Olmedo et Diaz, en présence de l'armée rassemblée, qui montra dans ses dévotions un zèle exemplaire, autant par sentiment des convenances, dit le chroniqueur déjà cité, que pour l'édification des païens, encore plongés dans les ténèbres de la superstition (42).

(42) *Hist. de la conquista*, cap. 93.

CHAPITRE III.

INQUIÉTUDES DE CORTÉS. — ARRESTATION DE MONTÉZUMA. — COMMENT IL EST TRAITÉ PAR LES ESPAGNOLS. — EXÉCUTION DE SES OFFICIERS. — IL EST MIS AUX FERS. — RÉFLEXIONS.

1519.

Huit jours s'étaient écoulés depuis l'entrée des Espagnols à Mexico, et ils avaient été traités par l'empereur de la manière la plus bienveillante. Cependant Cortés n'était rien moins que tranquille. Il sentait combien sa situation était incertaine et précaire. Une foule de circonstances menaçaient de la changer. L'empereur pouvait trouver que les frais d'entretien de cette armée d'étrangers étaient une charge trop lourde pour ses finances. Les habitants de la capitale pouvaient se lasser de la présence d'une force aussi considérable dans leurs murs. Maintes causes de discorde devaient à tout instant surgir entre les soldats et les Mexicains. Il était même presque impossible qu'une soldatesque grossière et licencieuse, n'ayant point d'occupations actives, pût être longtemps maintenue dans les bornes du devoir (1). Le danger était encore plus grand avec les Tlascalans, race féroce, qui se trouvait en contact journalier avec un peuple qui l'avait en horreur. Des rumeurs, plus ou moins fondées, circulaient déjà parmi ces alliés, de murmures qu'auraient fait entendre les Mexicains, accompagnés de menaces de lever les ponts (2).

(1) « Los Españoles, dit franchement Cortés, en parlant de ses compatriotes, « somos algo ino mportables, é importunos. » *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 84.

(2) Gomara, *Crónica*, cap. 83.

Il y a lieu de mettre en doute l'exactitude de ces rumeurs : « Segun una carta original que tengo en mi poder firmada de las tres cabezas de la

En supposant même qu'on permît aux Espagnols de continuer à occuper tranquillement leurs quartiers actuels, le grand but de l'expédition restait toujours à atteindre. Rien n'annonçait encore par quels moyens Cortés parviendrait à se rendre maître de la capitale, dont la possession était essentielle à l'accomplissement de ses desseins ultérieurs sur le pays ; et d'un jour à l'autre il pouvait recevoir la nouvelle que la couronne, ou, ce qu'il redoutait surtout, le gouverneur de Cuba, avait envoyé des forces supérieures aux siennes, pour lui arracher une conquête qui n'était encore qu'à moitié achevée. Tourmenté par ces réflexions, il résolut de sortir d'embarras par un coup hardi. Mais il crut devoir, avant tout, soumettre son plan à un conseil de guerre, composé des officiers dans lesquels il avait le plus de confiance ; il désirait se décharger sur eux d'une partie de la responsabilité, et sans doute aussi les intéresser personnellement à l'exécution de son projet, en le leur présentant jusqu'à un certain point comme le résultat d'une délibération commune.

Lorsque le général eut exposé en peu de mots les difficultés de la position, le conseil fut divisé d'opinions. Tous reconnaissaient la nécessité de prendre un parti, — un parti immédiat. Les uns proposèrent de quitter secrètement la ville et de franchir les chaussées avant qu'on pût leur fermer le passage. Les autres voulaient que ce mouvement se fît en plein jour, et après en avoir prévenu l'empereur, qui leur avait donné tant de preuves de sa bienveillance. Mais une pareille démarche, quel que fût le mode d'exécution, paraissait peu politique. Une retraite précipitée, dans les circonstances actuelles, res-

Nueva-España en donde escriben à la magestad del emperador nuestro señor (que Dios tenga en su santo reyno) disculpan en ella à Motecuhzoma y à los Mexicanos de esto, y de lo demas que se les argulló, que lo cierto era que fué invencion de los Tlascaltecas, y de algunos de los Españoles que veian la hora de salir se de miedo de la ciudad, y poner en cobro innumerables riquezas que habian venido a sus manos. » Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 85.

semblerait à une fuite. On en conclurait qu'ils n'avaient pas confiance en eux-mêmes; et toute mesure qui pourrait être interprétée comme un acte de timidité leur attirerait non-seulement les Mexicains sur les bras, mais les exposerait aussi au mépris de leurs alliés, peut-être à leur défection.

Quant à Montézuma, jusqu'à quel point pouvait-on se fier à la protection d'un prince qui naguère encore était leur ennemi, et qui, dans son changement de conduite à leur égard, avait dû prendre conseil de ses craintes plutôt que de son inclination?

En admettant même qu'ils parvinssent à gagner la côte, leur position n'en serait pas beaucoup meilleure. Ce serait proclamer à la face du monde qu'après leurs superbes promesses, ils étaient au-dessous de la tâche qu'ils avaient entreprise. La seule espérance qu'ils pouvaient avoir de mériter la faveur de leur souverain et de se faire pardonner l'irrégularité de leurs actes, reposait sur le succès. Ils n'avaient fait, jusqu'à présent, que la découverte du Mexique; se retirer, serait en abandonner la conquête à d'autres. En un mot, rester ou partir paraissait également désastreux.

Dans cette perplexité, Cortés proposa un expédient que l'esprit le plus hardi, dans la position la plus désespérée, avait pu seul concevoir. C'était de marcher sur le palais, d'enlever Montézuma, et de l'amener au quartier-général espagnol, de bonne volonté s'il était possible, de force s'il était nécessaire; — dans tous les cas, de s'assurer de sa personne. Une fois en possession d'un pareil otage, on n'aurait plus à redouter une attaque de la part des Mexicains, qui craindraient de compromettre, par des actes de violence, la sûreté de leur prince. S'il venait de son plein gré, ses sujets n'auraient ni excuse ni prétexte pour agir hostilement. Tant qu'il serait sous leur main, il leur serait facile, en lui laissant une apparence de souveraineté, de gouverner en son nom, jusqu'à ce qu'ils eussent pris les mesures nécessaires à leur salut et au succès de leur entreprise. Cette idée de se servir d'un souverain comme d'un instrument pour gouverner son propre royaume, pouvait

avoir du temps de Cortés le mérite de la nouveauté, qu'elle n'a certainement plus aujourd'hui (3).

Il fallait un prétexte plausible pour s'emparer du monarque hospitalier, — car il n'est pas d'homme si effronté qu'il ne cherche volontiers à sauver les apparences : on trouva ce prétexte dans un incident dont Cortés avait reçu la nouvelle à Cholula (4). En quittant Vera-Cruz pour la capitale, il avait laissé, ainsi que nous l'avons dit, en garnison dans la première de ces villes, un officier de confiance, Juan de Escalante, avec cent cinquante hommes. Peu de temps après son départ, son lieutenant reçut un message d'un chef aztéque nommé Quauh-

(3) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 84. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 85. P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 3. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 6.

Bernal Diaz donne une version toute différente de l'affaire. Suivant lui, un certain nombre d'officiers et de soldats, dont il faisait partie, suggérèrent l'arrestation de Montézuma au général, qui n'adopta cette idée qu'après quelque hésitation. (*Hist. de la conquista*, cap. 93.) Ce récit est en contradiction avec le caractère de Cortés, qui n'était pas homme à recevoir, en pareille occurrence, l'impulsion d'autrui, mais bien à la donner lui-même. Il est en contradiction avec les relations de la plupart des historiens, qui sont, à la vérité, basées pour la plupart sur celle du général lui-même. Il est en contradiction avec les probabilités antérieures, puisque, si l'on a peine à concevoir qu'une idée aussi hardie soit entrée sérieusement dans la tête d'un seul homme, il est bien plus improbable encore qu'elle ait été conçue par un certain nombre d'individus à la fois. Enfin, il est en contradiction avec le rapport écrit et positif de Cortés à l'empereur, rapport publiquement connu et répandu, confirmé par son chapelain Gomara dans un ouvrage imprimé, et tout cela lorsque les faits étaient encore récents, lorsque les parties intéressées vivaient encore et pouvaient relever cette inexactitude, si c'en était une. Nous ne pouvons nous empêcher de penser que le capitaine a fait ici, comme au sujet de l'incendie des vaisseaux, sa part et celle de ses camarades un peu plus large que la stricte vérité historique ne l'y autorisait; erreur que peut, jusqu'à un certain point, faire excuser le laps d'un demi-siècle, sans parler du désir qu'avait Diaz, et qu'il ne cache point d'ailleurs, de mettre autant que possible en relief les titres de ses compagnons.

(4) Gomara lui-même a la franchise de dire que ce n'était qu'un prétexte — *achaque. Crónica*, cap. 83.

popoca, gouverneur d'une province au nord de l'établissement, qui exprimait le désir de venir en personne à Vera-Cruz présenter ses hommages aux autorités espagnoles. Il priait que l'on envoyât quatre des hommes blancs pour le protéger contre certaines tribus hostiles dont il avait à traverser le territoire. Cette demande n'avait rien d'extraordinaire et n'excita aucun soupçon chez Escalante. Les quatre soldats furent envoyés, et à leur arrivée deux d'entre eux furent assassinés par le perfide Aztèque : les deux autres parvinrent à regagner Vera-Cruz (5).

Le commandant partit aussitôt, avec cinquante de ses hommes et plusieurs milliers d'Indiens alliés, pour tirer vengeance du cacique. Une bataille rangée eut lieu. Les alliés lâchèrent pied devant les redoutables Mexicains. La petite troupe espagnole tint bon ; grâce à l'efficacité de ses armes à feu et à l'assistance de la bienheureuse Vierge, « qu'on vit distinctement planer au-dessus de ses rangs, » elle resta maîtresse du champ de bataille. Cette victoire coûta cher, néanmoins ; sept à huit chrétiens furent tués, et, entre autres, le brave Escalante lui-même, qui succomba à ses blessures peu de temps après qu'il eut été rapporté au fort. Les prisonniers indiens faits pendant la bataille représentèrent toute cette affaire comme le résultat des instigations de Montézuma (6).

(5) Bernal Diaz raconte aussi cette affaire différemment. Suivant lui, le gouverneur aztèque était occupé à percevoir chez les Totonaques les tributs accoutumés, lorsque Escalante étant intervenu pour protéger ses alliés, devenus sujets de l'Espagne, fut tué dans un engagement avec l'ennemi. (*Hist. de la conquista*, cap. 93.) Cortés avait tous les moyens d'être exactement renseigné, et il écrivait à l'époque des événements. Il n'est pas dans l'habitude de dissimuler sa politique à l'égard des naturels, quelque rigoureuse qu'elle soit ; et j'ai cru, par toutes ces raisons, devoir adopter sa version.

(6) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 5. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 83-84.

L'apparition de la Vierge ne fut vue que par les Aztèques, qui avaient, il est vrai, à justifier de leur mieux leur défaite aux yeux de Montézuma ; cir-

Un des Espagnols tomba entre les mains des naturels, mais mourut bientôt après de ses blessures. On lui coupa la tête, qu'on envoya à l'empereur aztèque : cette tête était très-grosse et garnie d'une épaisse chevelure. On eût dit que Montézuma, en contemplant ce visage féroce, que la mort rendait plus horrible encore, y reconnaissait les traits menaçants de la race qui devait renverser son trône. Il se détourna en frémissant, et commanda qu'on l'emportât hors de la ville, sans la présenter sur l'autel d'aucun de ses dieux.

Quoique Cortés eût reçu à Cholula la nouvelle de ce fâcheux événement, il l'avait renfermée dans son sein ou ne l'avait communiquée qu'à quelques-uns de ses plus intimes confidents, parce qu'il craignait le mauvais effet qu'elle pourrait produire sur le moral du soldat.

Les cavaliers que Cortés avait convoqués en conseil de guerre étaient des hommes de la même trempe que leur chef. Si quelques-uns, moins aventureux que les autres, furent surpris de la proposition qu'il leur fit, ils cédèrent bientôt à l'influence de leurs compagnons, qui jugèrent sans doute qu'aux grands maux il fallait appliquer les grands remèdes.

Cette même nuit, on entendit Cortés se promener dans sa chambre, comme un homme assiégé par de sombres pensées, ou en proie à quelque violente émotion : il mûrissait sans doute dans son esprit le hardi dessein qu'il allait mettre à exécution (7). Le lendemain matin, les soldats assistèrent à la messe, comme à l'ordinaire, et le père Olmédo appela la bénédiction du ciel sur leur hasardeuse entreprise. L'Espagnol,

constance suspecte, qui, cependant, n'ébranla pas la robuste confiance des Espagnols. « Y ciertamente, todos los soldados que passámos con Cortés, tenemos muy creïdo ; é assí es verdad, que la misericordia diuina, y nuestra señora la virgen Maria siempre era con nosotros. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 93.

(7) « Paseóse un gran rato solo, i cuidadoso de aquel gran hecho, que emprendia, i que aun á él mesmo le parecia temerario, pero necessario para su intento, andando. » Gomara, *Crónica*, cap. 83.

n'importe la cause pour laquelle il s'armait, se sentait fortifié par la conviction que les saints seraient avec lui (8).

Après avoir demandé à Montézuma une audience, qui lui fut accordée sur-le-champ, le général fit ses dispositions. Il rangea le gros de sa troupe en bataille dans la cour du palais, et posta de forts détachements sur les avenues qui y conduisaient, afin de contenir, au besoin, la populace. Il commanda à une trentaine de ses hommes d'entrer, comme par hasard, dans le palais, par groupes de trois à quatre, pendant la conférence qu'il allait avoir avec Montézuma. Il choisit pour l'accompagner cinq des cavaliers dans le courage et le sang-froid desquels il avait le plus de confiance, Pedro de Alvarado, Gonzalo de Sandoval, Francisco de Lujo, Velasquez de Léon et Alonso de Avila — noms brillants dans l'histoire de la conquête. Tous étaient, de même que les simples soldats, armés de pied en cap, circonstance trop commune pour éveiller le soupçon.

Cortés et ses compagnons furent gracieusement reçus par l'empereur, qui engagea bientôt, par l'intermédiaire des interprètes, une conversation enjouée avec les Espagnols, à qui il distribua en même temps, selon son magnifique usage, des présents d'or et de bijoux. Il fit au général la gracieuseté particulière de lui offrir une de ses filles en mariage; honneur que ce dernier déclina respectueusement, motivant son refus sur ce qu'il avait déjà une épouse à Cuba, et que sa religion défendait la pluralité des femmes.

Lorsque Cortés vit ses soldats réunis en nombre suffisant, il changea de ton, et prenant un air sérieux, informa en peu de mots Montézuma des événements de la *Tierra caliente*, ajoutant qu'on l'accusait d'en être l'auteur. L'empereur entendit cette accusation avec surprise, et désavoua un acte qui n'avait pu, dit-il, lui être imputé que par ses ennemis. Cortés

(8) Diaz dit qu'ils passèrent toute la nuit en prières. « Toda la noche estuuimos en oracion con el padre de la merced, rogando á Dios que fuesse de tal modo, que redundasse para su santo servicio. » *Hist. de la conquista*, cap. 95.

répondit qu'il acceptait cette déclaration, mais qu'il était indispensable, pour prouver qu'elle était sincère, de faire comparaître Quauhpopoca et ses complices, afin qu'ils fussent interrogés et traités selon leurs œuvres. Montézuma ne fit aucune objection à cette proposition. Détachant de son poignet, auquel elle était suspendue, une pierre précieuse, sceau royal, sur lequel était gravée la figure du dieu de la guerre (9), il la remit à un de ses nobles, en lui enjoignant de la présenter au gouverneur aztèque, et de lui transmettre l'ordre de se rendre sur-le-champ dans la capitale, avec tous ceux qui avaient pris part au meurtre des Espagnols. En cas de résistance, l'officier était autorisé à réclamer, pour l'exécution de son mandat, l'assistance des villes voisines.

Quand ce messager fut parti, Cortés assura le monarque que cet empressement à accéder à sa demande ne pouvait lui laisser aucun doute sur son innocence. Mais il était important, ajouta-t-il, que son propre souverain en fût également convaincu. Or, le meilleur moyen de lui inspirer cette conviction, c'était que Montézuma transportât sa résidence au palais occupé par les Espagnols, jusqu'à l'arrivée de Quauhpopoca. Un tel acte de condescendance serait en lui-même un témoignage de considération personnelle à l'égard des Espagnols, un acte incompatible avec la conduite qu'on lui imputait, et qui l'absoudrait complétement de tout soupçon (10).

Montézuma écouta avec un air de profonde stupeur cette proposition, et le pitoyable raisonnement dont on cherchait à la colorer. Une pâleur mortelle couvrit son visage; mais bientôt la rougeur de la colère lui monta au front, et d'un ton qui exprimait l'orgueil blessé: « Depuis quand, s'écria-t-il, a-t-on vu un grand prince comme moi quitter volontairement son propre palais pour se constituer prisonnier entre les mains des étrangers? »

(9) C'était, suivant Ixtlilxochitl, son propre portrait. « Sequitó del brazo una rica piedra, donde está esculpido su rostro (que era lo mismo que un sello real). » *Hist. chich.*, Ms., cap. 85.

(10) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 86.

Cortés l'assura qu'il ne serait nullement prisonnier. Il serait traité par les Espagnols avec les égards respectueux qui lui étaient dus ; il aurait autour de lui ses propres serviteurs, et aucune interruption ne serait apportée à ses rapports habituels avec son peuple. Ce ne serait, en un mot, qu'un changement de résidence d'un de ses palais à un autre, changement auquel il était accoutumé. — Ces arguments n'eurent pas plus de succès. « Lors même que je consentirais à m'abaisser à ce point, répondit-il, mes sujets n'y consentiraient jamais (11) ! » Et comme Cortés insistait, il offrit de livrer en otage aux Espagnols un de ses fils et une de ses filles, pour s'épargner à lui-même ce déshonneur.

Cette discussion durait déjà depuis deux heures sans amener de résultat, lorsqu'un des cavaliers, Velasquez de Léon, impatient de ces lenteurs, et sentant qu'ils étaient aussi compromis par cette tentative qu'ils pouvaient l'être par le fait lui-même, s'écria : « A quoi bon tant de paroles avec ce barbare ? Nous sommes trop engagés maintenant pour reculer. Emparons-nous de lui, et s'il résiste, plongeons-lui nos épées dans le sein (12) ! » Le ton farouche avec lequel il prononça ces paroles, et les gestes menaçants dont il les accompagna, alarmèrent le monarque : il demanda à Marina ce que disait cet officier qui paraissait si courroucé. Marina le lui expliqua avec les ménagements convenables, et le supplia d'accompagner les hommes blancs dans leurs quartiers, où il serait entouré d'égards, tandis qu'un refus ne servirait qu'à l'exposer à des violences, peut-être à la mort. Marina, en tenant ce langage à son souverain, exprimait sans doute sa propre pensée, et personne n'était mieux qu'elle en position de savoir la vérité.

(11) « Quando io lo consintiera, los mios no pasarian por ello. » Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 85.

(12) « ¿ Que haze v. m. ya con tantas palabras ? O le llevemos preso, o le daremos de estocadas, por esso tornadle á dezir, que si da vozes, o haze alboroto, que le matereis, porque mas vale que desta vez asseguremos nuestras vidas, o las perdamos. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 95.

Ce dernier appel ébranla la résolution de Montézuma. Ce malheureux prince cherchait vainement autour de lui quelque appui ou quelque sympathie : ses regards troublés ne rencontraient que les visages sévères des Espagnols. Il sentit que son heure était venue ; — d'une voix émue, à peine intelligible, il consentit à accompagner les étrangers et à quitter ce palais, dans lequel il ne devait jamais rentrer. S'il avait eu l'énergie du premier Montézuma, il aurait appelé à lui ses gardes, et se serait fait tuer sur le seuil de ce même palais, plutôt que de le franchir, captif et déshonoré. Mais il ne sut pas s'élever à la hauteur de la situation : il sentait qu'il était l'instrument d'une irrésistible destinée (13) !

Les Espagnols n'eurent pas plus tôt arraché son consentement, qu'on donna l'ordre de faire approcher la litière royale. Les nobles qui la portaient et qui l'accompagnaient purent à peine en croire leurs sens, lorsqu'ils furent informés de l'intention de leur maître. Mais, en ce moment suprême, l'orgueil vint en aide à Montézuma, et, résigné à faire cette démarche, il voulut au moins avoir l'air de la faire de son plein gré. Comme la suite du monarque, escortée par les Espagnols, parcourait la rue, les yeux baissés et l'air abattu, des rassemblements se formèrent sur son passage, et le bruit se répandit de tous côtés que les hommes blancs avaient enlevé l'empereur et l'emmenaient de force à leurs quartiers. Une émeute n'aurait pas tardé à éclater, sans l'intervention de

(13) Oviedo ne sait pas trop s'il doit considérer la conduite de Montézuma comme prudence ou comme pusillanimité. « Al coronista le parece, segun lo que se puede colegir de esta materia, que Montézuma era, o mui falto de animo, o pusilanimo, o mui prudente, aunque en muchas cosas, los que le viéron lo loan de mui señor y mui liberal ; y en sus razonamientos mostraba ser de buen juicio. » Il se décide cependant pour la pusillanimité. « Un principe tan grande come Montézuma no se habia de dexar incurrir en tales términos, ni consentir ser detenido de tan poco numero de Españoles, ni de otra generacion alguna ; mas como Dios tiene ordenado lo que ha de ser, ninguno puede huir de su juicio. » *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 6.

Montézuma, qui invita le peuple à se disperser, ajoutant qu'il allait rendre visite à ses amis : lâche et honteux mensonge, qui ôtait à ses sujets la seule excuse qu'ils eussent pour résister. En arrivant aux quartiers des Espagnols, il chargea ses nobles d'aller renouveler les mêmes assurances à la foule, et réitéra ses ordres pour que chacun rentrât chez soi (14).

Il fut reçu par les Espagnols avec des démonstrations respectueuses, et choisit la suite d'appartements qui lui convenait le mieux. Ces appartements furent bientôt décorés de belles tapisseries en coton, de tissus de plumes, et des produits les plus élégants de l'industrie indienne. Le monarque lui-même resta entouré des personnes de son choix, de ses femmes et de ses pages, et fut servi à ses repas avec la pompe et le luxe ordinaires. Il donnait, comme dans son propre palais, audience à ses sujets, qu'on admettait en sa présence, mais en petit nombre à la fois, sous prétexte des convenances et du bon ordre. Les Espagnols le traitaient avec une politesse étudiée. Aucun d'eux, pas même le général, ne s'approchait de lui sans ôter son casque et sans lui rendre les honneurs dus à son rang. Jamais ils ne s'asseyaient en sa présence, sans qu'il les eût invités à le faire (15).

Au milieu de tout ce cérémonial et de ces démonstrations de respect, un fait n'annonçait que trop clairement au peuple que son souverain était prisonnier. Deux postes, de soixante

(14) Les détails de l'enlèvement de Montézuma se trouvent, avec les variantes ordinaires, dans *Rel. seg. de Cortés*. ap. Lorenzana, p. 84-86. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 95. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 85. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 6. Gomara, *Crónica*, cap. 83. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 8, cap. 2-3. Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 3.

(15) « Siempre que ante él passauamos, y aunque fuesse Cortés, le quitauamos los bonetes de armas o cascos, que siempre estauamos armados, y él nos hazia gran mesura, y honra à todos... Digo que no se sentauan Cortés ni ninguno capitan, hastaque él Montecuma les mandava dar sus assentaderos ricos, y les mandaua assentar. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 95, 100.

hommes chacun, étaient établis, l'un devant le palais, l'autre derrière. Vingt hommes de chacun de ces deux postes montaient la garde en même temps, exerçant jour et nuit une active surveillance (16). Un autre piquet, commandé par Velasquez de Léon, stationnait dans l'antichambre du monarque. Toute infraction à la consigne, le moindre relâchement de vigilance de la part de ces gardes, étaient punis par Cortés avec une extrême sévérité (17). Il sentait, et tous les Espagnols devaient le sentir comme lui, qu'au point où on en était, l'évasion de l'empereur serait le signal de leur perte. Cependant cette surveillance continuelle était extrêmement pénible. « Que ce chien de roi meure, s'écria un jour un soldat, plutôt que de nous faire ainsi mourir de fatigue ! » Ces paroles furent entendues de Montézuma, qui en devina à peu près le sens, et l'insolent soldat fut châtié par ordre du général (18). Mais les cas de ce genre étaient très-rares. Au contraire, la conduite pleine d'aménité du monarque, qui semblait se plaire dans la société de ses geôliers, et qui ne manquait jamais de reconnaître le plus léger service ou la moindre attention de la part du dernier des soldats, inspira aux Espagnols autant de sympathie pour lui qu'ils étaient capables d'en éprouver — pour un barbare.

Les choses en étaient là, lorsqu'on annonça l'arrivée de Quauhpopoca. Il était accompagné de son fils et de quinze chefs aztéques. Il avait fait le voyage de la côte à la capitale porté dans sa litière, ainsi qu'il convenait à un personnage de son rang. Avant de paraître devant Montézuma, il jeta pardessus ses vêtements le grossier manteau de *nequen*, puis il se soumit au cérémonial humiliant suivi en pareil cas. Cette rigoureuse observance d'une vaine étiquette avait quelque

(16) Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 8, cap. 3.

(17) Trois soldats qui avaient quitté leur poste sans ordre furent condamnés à « courir le gantelet, » châtiment presque aussi cruel que la mort. *Ibid.*, ubi suprà.

(18) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 97.

chose d'étrange, lorsqu'on la rapprochait de la situation réelle des deux personnages.

Le gouverneur aztéque fut froidement reçu par son maître, qui renvoya l'affaire (pouvait-il faire autrement?) au jugement de Cortés. La procédure fut assez expéditive. Le général ayant demandé au cacique s'il était sujet de Montézuma : « Et de quel autre souverain pourrais-je être le sujet? » répondit-il, voulant dire que l'empire de son maître s'étendait sur tout l'univers (19). Il ne nia pas sa participation à ce qui s'était passé, il ne chercha nullement à s'abriter derrière l'autorité royale ; mais lorsque la sentence de mort eut été prononcée contre lui et ses compagnons, ils rejetèrent d'une voix unanime tout le blâme sur Montézuma (20). Ils furent condamnés à être brûlés vifs sur la place du palais. On forma les bûchers avec des monceaux de flèches, de javelots et d'autres armes, tirées, avec la permission de l'empereur, des arsenaux dépendant du grand *teocalli*, où elles avaient été déposées pour servir de moyens de défense en cas de troubles ou d'insurrection. Par cette précaution politique, Cortés enlevait aux habitants de la capitale une ressource dont ils auraient pu tirer parti contre lui.

Pour mettre le comble à toutes ces mesures extraordinaires, Cortés, tandis qu'on faisait les préparatifs de l'exécution, entra chez l'empereur, suivi d'un soldat qui portait des fers dans ses mains. Prenant un air sévère, il accusa le monarque d'être le premier moteur de l'attentat commis contre les Espagnols,

(19) « Y despues que confesáron haber muerto los Españoles, les hice interrogar si ellos heran vasallos de Muteczuma? Y el dicho Qualpopoca respondio, que si habia otro señor, de quien pudiesse serlo? Casi diciendo, que no habia otro, y que si eran. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 87.

(20) « E asimismo les pregunté, si lo que allí se habia hecho si habia sido por su mandado? Y dijéron que no, aunque despues, al tiempo que en ellos se executó la sentencia, que fuessen quemados, todos a una voz dijéron, que era verdad quel el dicho Muteczuma se lo habia embiado à mandar, y que por su mandado lo habian hecho. » *Rel. seg.*, *loc. cit.*

ainsi qu'il était maintenant avéré par la déclaration de ses propres agents. Un tel crime, commis par un sujet, eût mérité la mort; il ne pouvait être expié, même par un souverain, sans quelque punition. En achevant ces mots, il ordonna au soldat d'attacher les fers aux pieds de Montézuma. Il attendit froidement que l'opération fût terminée; puis, tournant le dos au monarque, il sortit.

Montézuma, sous le coup de ce dernier outrage, semblait avoir perdu l'usage de la parole. Il était comme un homme étourdi par un coup violent, qui paralyse tout à coup ses facultés. Il ne fit aucune résistance; mais quoiqu'il ne prononçât pas une parole, des gémissements étouffés trahissaient de temps en temps les angoisses de son âme. Ses serviteurs, baignés de larmes, s'efforçaient de le consoler. Ils soutenaient affectueusement ses pieds dans leurs bras, et cherchaient, en les entourant de leurs châles et de leurs manteaux, à les soulager de la pression du fer. Mais le fer avait pénétré aussi dans son cœur... Montézuma sentait qu'il n'était plus roi.

Cependant on procédait dans la cour à l'exécution de la terrible sentence. L'armée espagnole tout entière avait pris les armes, pour prévenir toute tentative d'intervention de la part des Mexicains. Mais aucune velléité semblable ne se manifesta: la populace contempla ce spectacle avec un muet étonnement, croyant que la sentence avait été prononcée par l'empereur. Le mode même d'exécution excita peu de surprise chez des gens familiarisés avec des spectacles de ce genre, et avec les horribles raffinements de leurs sacrifices diaboliques. Le seigneur aztèque et ses compagnons, attachés par les pieds et par les mains aux bûchers allumés, subirent leur affreux supplice sans pousser un cri, sans laisser échapper une plainte. Le courage passif est la vertu du guerrier indien, et les Aztèques, comme les autres races du continent de l'Amérique du Nord, se faisaient gloire de montrer comment l'âme du brave peut triompher des tortures de la mort.

Quand cette funèbre tragédie fut terminée, Cortés retourna à l'appartement de Montézuma. Là, s'agenouillant, il détacha

de sa propre main les fers de son prisonnier, après lui avoir exprimé le regret qu'il éprouvait d'avoir eu à s'acquitter du pénible devoir de lui infliger une telle punition. Montézuma semblait avoir perdu toute espèce d'énergie, et ce monarque, qui, quelques jours auparavant, pouvait, d'un geste, faire trembler tout l'empire de l'Anahuac, n'eut pas honte de remercier Cortés de la liberté qu'il lui rendait, comme d'un bienfait, comme d'une faveur imméritée (21) !

Peu de temps après, le général, jugeant que son royal prisonnier avait reçu une leçon suffisante, l'informa qu'il ne mettrait aucun obstacle à ce qu'il retournât dans son propre palais, si tel était son plaisir. Montézuma refusa cette offre; il allégua, dit-on, que ses nobles l'avaient plus d'une fois importuné de leurs sollicitations pour qu'il vengeât ses injures, en prenant les armes contre les Espagnols : — s'il était au milieu d'eux, il lui serait difficile d'éviter la guerre, et d'épargner à sa capitale tous les fléaux qu'elle entraîne (22). Cette raison ferait honneur à son cœur, si on pouvait supposer qu'elle ait déterminé sa conduite en cette circonstance. Mais il est probable qu'il se souciait peu de se mettre à la merci de ces chefs orgueilleux et féroces qui avaient été témoins de son humiliation, et qui devaient mépriser sa lâcheté, inouïe dans un monarque aztéque. On prétend aussi que quand Marina lui transmit les propositions de Cortés à ce sujet, Aguilar, l'autre interprète, lui donna à entendre que les

(21) Gomara, *Crónica*, cap. 89. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 6. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 95.

On ne sait trop si c'est la pitié ou le mépris qui domine dans le récit que fait P. Martyr de cet événement. « Infelix tunc Muteczuma re adeo nova perculsus, formidine repletur, decidit animo, neque jam erigere caput audet, aut suorum auxilia implorare. Ille vero pœnam se meruisse passus est, uti agnus mitis. Æquo animo pati videtur has regulas grammaticalibus duriores, imberbibus pueris dictatas, omnia placide fert, ne seditio civium et procerum oriatur. » *De orbe novo*, dec. 5, cap. 3.

(22) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 88.

officiers espagnols ne souffriraient jamais qu'il profitât de la faculté qu'on semblait lui laisser (23).

Quels que fussent ses motifs, il est certain qu'il déclina l'offre de Cortés; et celui-ci, dans un transport réel ou feint, l'embrassa, en lui déclarant « qu'il l'aimait comme un frère, et que tous les Espagnols seraient désormais voués à ses intérêts, puisqu'il avait prouvé lui-même combien il prenait les leurs à cœur! » Paroles mielleuses, « dont Montézuma connaissait bien la valeur réelle, » dit le vieux chroniqueur qui était présent.

Les événements que nous venons de raconter sont, sans contredit, au nombre des plus extraordinaires de l'histoire. Qu'une poignée d'hommes aient pénétré dans le palais d'un puissant monarque, se soient emparés de sa personne, l'aient emmené prisonnier ; — que ces mêmes hommes aient fait périr en sa présence, d'une mort ignominieuse, quelques-uns de ses principaux officiers, pour avoir exécuté, selon toute probabilité, ses propres ordres, et qu'ils aient, pour comble d'audace, mis le prince lui-même aux fers comme un vil malfaiteur ; — que ces traitements aient été infligés non pas à un vieillard affaibli par l'âge et par l'adversité, mais à un superbe monarque, dans la plénitude de sa puissance, au sein même de sa capitale, entouré de milliers et de myriades de sujets qui pour le défendre eussent versé tout leur sang; — que tout cela, dis-je, ait été fait par une poignée d'aventuriers, c'est une chose qui passe toutes les bornes de la vraisemblance! Tout cela n'est pourtant que la simple vérité.

Nous sommes peu disposés à nous ranger à l'opinion des contemporains, pour qui ces événements ont été un sujet d'admiration, et il nous est permis d'accueillir avec une juste défiance les raisons alléguées à l'appui d'un odieux guet-apens commis sur la personne d'un souverain ami, par ceux-là même qu'il comblait de ses bienfaits.

Pour envisager la chose différemment, il faut se mettre à la

(23) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 95.

place des conquérants, et reconnaître avec eux la légitimité du droit de conquête. A ce point de vue, bien des difficultés disparaissent. Si la conquête était un devoir, tout ce qui était nécessaire pour atteindre ce but était licite. Droit et nécessité, dans ce cas, deviennent synonymes, et il est difficile de nier que l'arrestation du monarque ne fût une mesure nécessaire, si les Espagnols voulaient gouverner seuls dans l'empire (24).

L'exécution du cacique aztèque suggère d'autres considérations. S'il était réellement coupable de l'acte de trahison que lui imputait Cortés, et si Montézuma désavouait ce même acte, le cacique méritait la mort, et l'application de la peine était justifiée par les principes du droit des gens (25). Mais on ne voit pas aussi clairement pourquoi le général crut devoir envelopper dans sa sentence un si grand nombre d'individus, dont la plupart, pour ne pas dire tous, n'avaient fait qu'exécuter les ordres de leur chef. Quant à la barbarie de leur supplice, elle étonnera peu ceux qui savent quel était, au seizième siècle, le code pénal de la plupart des nations civilisées.

Mais si le gouverneur méritait la mort, comment justifier l'outrage commis sur la personne de Montézuma? Si le premier était coupable, le second ne pouvait l'être. Si, au contraire, le cacique n'avait fait qu'obéir à des ordres supérieurs, la responsabilité retombait sur le souverain qui avait donné ces ordres. Ils ne pouvaient, dans aucun cas, être compris tous deux dans la même catégorie.

(24) L'archevêque Lorenzana, qui écrivait à la fin du siècle dernier, trouve que la conduite des Espagnols est justifiée par l'Écriture. « Fué grande prudencia, y arte militar haber assegurado á el emperador, porque sino quedaban expuestos Hernan Cortés, y sus soldados á perecer á traycion, y teniendo seguro á el emperador se aseguraba á si mismo, pues los Españoles no se confian ligeramente : Jonathas fué muerto, y sorprendido por haberse confiado de Triphon. » *Rel. seg. de Cortés*, p. 84, nota.

(25) Voir Puffendorf, *De jure naturæ et gentium*, lib. 8, cap. 6, s. 10. Vattel, *Droit des gens*, liv. 3, chap. 8, sect. 141.

Quoi qu'il en soit, il serait à peu près oiseux de vouloir juger la question d'après des principes abstraits de droit et de justice. Comment supposer que les conquérants s'inquiétassent beaucoup des subtilités de la politique? Méprisant les naturels comme une race proscrite, sans Dieu au monde, ils croyaient avoir mission (pour nous servir d'une locution devenue banale) de conquérir et de convertir : c'était là pour eux la justice et le droit. Il est certain que ces mesures de rigueur facilitèrent le grand œuvre de la conquête. L'exécution du cacique jeta la terreur non-seulement dans la capitale, mais par tout l'empire. Elle proclama qu'on ne pouvait toucher avec impunité un cheveu de la tête d'un Espagnol ! En déconsidérant Montézuma à ses propres yeux et à ceux de ses sujets, Cortés lui enleva l'appui de son peuple et le força de se jeter dans les bras de l'étranger.

On se fera une idée exacte du sens moral des acteurs de ces événements, en lisant les réflexions que faisait à ce sujet Bernal Diaz, après un laps d'une cinquantaine d'années, alors que le feu de la jeunesse était éteint en lui, et que ses yeux, se reportant d'un demi-siècle en arrière, ne voyaient plus les choses à travers le faux jour des passions et des préjugés. « Maintenant que je suis vieux, dit-il, je m'amuse souvent à évoquer le souvenir des faits héroïques de ma jeunesse, qui se représentent à mon esprit avec la même netteté que les événements d'hier. Je pense à l'enlèvement du monarque indien, à sa mise aux fers, à l'exécution de ses officiers, et il me semble que toutes ces choses se passent en ce moment devant moi. Mais en réfléchissant sur nos exploits, je sens que ce n'est pas de nous-mêmes que nous les avons accomplis : non, c'était la providence de Dieu qui nous guidait. Il y a là un grand sujet de méditation ! (26) » Oui, sans doute, et de méditation qui n'est pas sans charme, lorsqu'on songe à la su-

(26) « Osar quemar sus capitanes delante de sus palacios y echalle grillos entre tanto que se hazia la justicia, que muchas vezes avra que soy viejo me paro á considerar las cosas heroicas que en aquel tiempo passamos, que me

périorité, sous le rapport des idées morales au moins, du dix-neuvième siècle sur le seizième. Mais le sentiment même de cette supériorité ne doit-il pas nous enseigner la charité? Ne doit-il pas nous faire hésiter à juger d'après nos idées actuelles les actes du passé ?

parece las veo presentes. Y digo que nuestros hechos, que no los haziamos nosotros, sino que venian todos encaminados por Dios... Porque ay mucho que ponderar en ello. » *Hist. de la conquista*, cap. 95.

CHAPITRE IV.

CONDUITE DE MONTÉZUMA.
— SON GENRE DE VIE DANS LE QUARTIER DES ESPAGNOLS.
— PROJETS D'INSURRECTION. — ARRESTATION DU SEIGNEUR DE TEZCUCO.
— MESURES ULTÉRIEURES.

1520.

L'établissement de la Villa-Rica de Vera-Cruz était de la plus haute importance pour les Espagnols. C'était le port par lequel ils devaient communiquer avec l'Espagne ; le poste fortifié sur lequel ils devaient se replier en cas de revers, et qui offrait une garantie à leurs alliés, ou, au besoin, un moyen de composition avec leurs ennemis ; c'était, en un mot, le point d'appui, la base de toutes leurs opérations. Il était donc essentiel que la garde de ce poste fût confiée à des mains sûres.

Cortés avait envoyé un cavalier, nommé Alonso de Grado, pour occuper cet emploi, devenu vacant par la mort d'Escalante. Alonso était un administrateur plutôt qu'un homme de guerre, et l'on avait pensé qu'il entretiendrait de meilleurs rapports avec les naturels qu'un officier d'un caractère plus belliqueux. Cortés avait fait, ce qui était rare de sa part, un mauvais choix. Il apprit bientôt que des troubles graves avaient éclaté dans l'établissement, par suite des exactions et de la négligence du nouveau gouverneur : il résolut de le remplacer.

Il donna donc ce commandement à Gonzalo de Sandoval, jeune cavalier qui avait fait preuve, pendant toute la campagne, d'une rare intrépidité, jointe à beaucoup de tact et de sagacité : la gaieté avec laquelle il supportait toutes les privations, et l'affabilité de ses manières, lui avaient d'ailleurs gagné le cœur de tous ses camarades, soldats aussi bien qu'officiers. Sandoval quitta le camp pour se rendre à la côte. Cortés, cette fois, ne s'était pas trompé.

Le général, malgré le contrôle réel qu'exerçaient les Espagnols, par l'intermédiaire de leur royal captif, n'était pas sans inquiétude, lorsqu'il songeait que les Indiens pouvaient, d'un moment à l'autre, couper ses communications avec le pays environnant, et le retenir prisonnier dans la capitale. Il forma donc le projet de construire deux navires assez grands pour transporter ses troupes à travers le lac, et de se rendre ainsi indépendant des chaussées. Montézuma, flatté de l'idée de voir ces merveilleuses « maisons sur l'eau, » dont il avait tant entendu parler, s'empressa de donner la permission de faire abattre les bois nécessaires dans les forêts royales. La direction des travaux fut confiée à Martin Lopez, ingénieur expérimenté; et Sandoval reçut l'ordre d'envoyer de la côte une quantité suffisante de cordages, de voiles, de fer et d'autres matériaux indispensables, qui avaient été judicieusement mis en réserve, lors de la destruction de la flotte (1).

Cependant, la manière dont l'empereur aztèque passait son temps dans le quartier des Espagnols différait peu du genre de vie qu'il avait coutume de suivre dans son propre palais. Ses geôliers connaissaient trop bien la valeur d'un tel gage, pour ne pas faire tout ce qui dépendait d'eux afin d'adoucir sa captivité et de la lui dissimuler à lui-même. Mais la chaîne a beau être entrelacée de roses, elle n'en est pas moins pesante. Après le déjeuner de Montézuma, léger repas, composé de fruits ou de légumes, Cortés ou quelqu'un de ses officiers venait ordinairement prendre ses ordres. Il consacrait alors quelque temps aux affaires. Il donnait audience à ceux de ses sujets qui avaient des demandes à lui faire ou des différends à vider. Dans ce dernier cas, chacune des parties présentait l'exposé de ses droits, rédigé sur des feuilles hiéroglyphiques, et ces pièces étaient soumises à des conseillers ou juges, qui assistaient le prince de leur avis. Les envoyés des états étrangers ou des provinces éloignées de l'empire étaient également admis en sa présence, et les Espagnols avaient soin de

(1) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 96.

faire observer à l'égard de leur mannequin royal la même étiquette sévère et pointilleuse qu'à l'époque où le monarque était dans la plénitude de sa puissance.

Les affaires expédiées, Montézuma s'amusait souvent à voir les exercices militaires des troupes espagnoles. Lui aussi, il avait été soldat et avait commandé des armées. Il était naturel qu'il prît intérêt au spectacle, d'ailleurs nouveau pour lui, des manœuvres et de la discipline européennes. D'autres fois, il défiait Cortés et ses officiers aux jeux de sa nation. Un de ceux qu'il affectionnait, le *totoloque*, se jouait avec des boules d'or, qu'on lançait contre un disque de même métal, servant de but. L'enjeu de Montézuma consistait ordinairement en pierres précieuses ou en lingots d'or. Il perdait de bonne grâce; et, à vrai dire, perte ou gain devaient lui être assez indifférents, puisqu'il abandonnait aux gens de sa suite ce qu'il gagnait (2). Montézuma était, dans toute l'acception du mot, un prince magnifique. Ses ennemis l'accusaient d'avarice : mais s'il était avare, ce ne pouvait être que pour avoir davantage à donner.

Chaque Espagnol avait plusieurs Mexicains des deux sexes qui s'occupaient de sa cuisine et lui rendaient divers autres services personnels. Cortés, considérant que l'entretien de cette multitude de mercenaires était une charge onéreuse pour le trésor royal, ordonna de les congédier, et de ne conserver désormais qu'un seul valet par chaque soldat. Montézuma en ayant été informé, reprocha au général, en plaisantant, cette mesure d'économie, peu digne d'une maison royale. Faisant contremander l'ordre du général espagnol, il fit prendre de nouvelles dispositions dans l'intérêt des gens de service, et donna des instructions pour que leur paye fût doublée.

Dans une autre occasion, un soldat avait dérobé quelques bijoux du trésor, qui avait été rouvert depuis l'arrivée de Montézuma au quartier des Espagnols. Cortés voulut faire punir le coupable; mais l'empereur s'interposa et lui dit : « Vos com-

(2) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 97.

patriotes peuvent disposer de cet or et du reste : je ne vous demande qu'une chose, c'est de respecter ce qui appartient aux dieux. » Quelques soldats, interprétant largement cette permission, enlevèrent plusieurs centaines de charges de coton fin. Lorsqu'on en fit l'observation à Montézuma, il se contenta de répondre : « Ce que j'ai une fois donné, je ne le reprends jamais (3). »

Mais autant il se montrait indifférent pour ce qui concernait ses trésors, autant il était sensible à toute insulte ou manque d'égards envers sa personne. Un soldat lui ayant un jour parlé d'un ton rude, les larmes lui vinrent aussitôt aux yeux, comme si cette circonstance lui eût fait sentir toute l'impuissance de sa position. Cortés ayant été instruit du fait, en fut tellement courroucé, qu'il ordonna que le soldat fût pendu; mais, à la prière de Montézuma, il révoqua cette sentence rigoureuse et y substitua la peine du fouet. Le général voulait se réserver à lui seul le privilége d'outrager son royal prisonnier. On intercéda auprès de Montézuma pour qu'il obtînt une nouvelle commutation de peine; mais il s'y refusa, en disant que « si quelqu'un de ses sujets avait fait une insulte semblable à Malintzin, il lui aurait infligé le même châtiment (4). »

Les faits de ce genre étaient très-rares. Les manières douces et affables de Montézuma, en même temps que sa libéralité, vertus populaires, lui avaient entièrement conquis l'affection des Espagnols (5). L'arrogance qu'on lui avait reprochée dans les jours de sa prospérité, l'abandonna dans son adversité. La captivité paraît avoir fait subir à son caractère une modification analogue à celle qu'on observe chez les animaux sauvages de la forêt, lorsqu'ils sont enfermés dans les cages d'une ménagerie.

(3) Gomara, *Crónica*, cap. 84. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 8, cap. 4.

(4) Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 8, cap. 5.

(5) « En esto era tan bien mirado, que todos le queriamos con gran amor, porque verdaderamente era gran señor en todas las cosas que le viamos hazer. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 100.

Le monarque indien savait le nom de chaque individu de l'armée et son rang (6). Il témoignait à quelques-uns d'entre eux une affection toute particulière. Il obtint du général un page favori, nommé Orteguilla, qui, étant constamment auprès de sa personne, apprit bientôt assez de mexicain pour se rendre utile à ses compatriotes. Montézuma se plaisait beaucoup aussi dans la société de Velasquez de Léon, capitaine de sa garde, et de Pedro de Alvarado, que les Aztéques appelaient *Tonatiuth* ou « le Soleil, » à cause de son teint clair et de sa chevelure dorée.

Quelque soin que l'on prît de lui déguiser les ennuis de la captivité, le royal prisonnier jetait de temps à autre un regard au delà des murs de sa résidence, sur le théâtre de sa liberté, de ses plaisirs, de ses anciennes occupations. Il donna à entendre qu'il lui serait agréable de s'acquitter de ses devoirs religieux au grand temple, où il se faisait jadis remarquer par l'assiduité de ses dévotions. Cette demande surprit Cortés. Elle était cependant trop raisonnable pour qu'il la repoussât, sans dépouiller entièrement ce masque de déférence qu'il désirait conserver. Mais il s'assura du retour de Montézuma, en le faisant escorter par cent cinquante soldats, sous la conduite des mêmes cavaliers qui avaient coopéré à son enlèvement. Il lui signifia aussi que la première tentative d'évasion serait le signal de sa mort. Ainsi gardé, le prince indien se rendit au *teocalli*, où il fut reçu avec la pompe accoutumée; et après avoir fait ses dévotions il revint à sa prison (7).

Les Espagnols, ainsi qu'on peut le supposer, ne négligèrent pas l'occasion que leur offrait sa résidence parmi eux pour jeter dans son esprit quelques idées de la religion chrétienne. Les pères Diaz et Olmédo épuisèrent toutes les ressources de leur éloquence pour ébranler sa foi dans ses idoles : ce

(6) « Y el bien conocia á todos, y sabia nuestros nombres, y aun calidades, y era tan bueno, que á todos nos daua joyas, a otros mantas é indias hermosas. » Bernal Diaz, cap. 97.

(7) Bernal Diaz, *Historia de la conquista*, cap. 98.

fut en vain. Il leur prêtait, il est vrai, une attention édifiante, qui semblait promettre quelque chose de mieux. Cependant les conférences se terminaient toujours par sa déclaration que « le Dieu des chrétiens était bon, mais que les dieux de son pays étaient pour lui les vrais dieux (8). » On prétend néanmoins qu'ils lui arrachèrent la promesse de ne plus prendre part à des sacrifices humains. Mais ces sacrifices n'en continuèrent pas moins d'avoir lieu journellement dans les grands temples de la capitale : le peuple était trop aveuglément attaché à ces sanglantes abominations pour que les Espagnols jugeassent prudent d'intervenir ouvertement, du moins pour le moment.

Montézuma témoigna aussi le désir de jouir du plaisir de la chasse. Il possédait de l'autre côté du lac de grandes forêts réservées à cet exercice, qu'il avait aimé jadis avec passion. Les brigantins espagnols se trouvant achevés, Cortés lui proposa de l'y transporter, lui et sa suite, à travers le lac. Ces brigantins étaient de bonnes dimensions et solidement construits. Le plus grand portait quatre fauconneaux ou petits canons. Il était garni d'une espèce de marquise aux brillantes couleurs, étendue au-dessus du pont, et la bannière royale de Castille flottait orgueilleusement en tête du mât. Montézuma, enchanté de cette occasion d'éprouver l'habileté nautique des hommes blancs, s'embarqua à bord de ce bâtiment avec une suite de nobles aztèques et une nombreuse garde d'Espagnols. Une fraîche brise se jouait sur les eaux, et le navire eut bientôt laissé derrière lui les essaims de pirogues légères qui obscurcissaient la surface du lac. Il paraissait un être vivant aux yeux des naturels étonnés, qui le voyaient déployer ses blanches ailes au souffle du vent, tandis que les tonnerres sortis de ses flancs, éclatant pour la première fois

(8) Suivant Solis, le diable ferma son cœur aux paroles de ces dignes ecclésiastiques; quoique, dans l'opinion du même historien, on n'ait pas la preuve que ce méchant conseiller ait apparu à Montézuma et ait conversé avec lui, après que les Espagnols eurent déployé la croix à Mexico. *Conq.*, lib. 3, cap. 20.

sur cette « mer intérieure, » annonçaient que ce beau fantôme avait aussi ses terreurs (9).

Les réserves royales étaient bien approvisionnées de gibier : l'empereur tua quelques pièces à coups de flèches, et d'autres furent poussées dans des filets par de nombreux rabatteurs (10). Dans cet exercice, qui lui permettait de parcourir ses sauvages domaines, Montézuma crut retrouver les charmes de la liberté. Cette liberté n'était cependant qu'une ombre, comme la royauté qu'il exerçait dans sa prison. En quelque lieu qu'il fût, l'œil de l'Espagnol était toujours sur lui.

Mais, tandis qu'il se résignait nonchalamment à cette existence ignominieuse, quelques-uns de ses sujets étaient agités par des sentiments bien différents. De ce nombre était son neveu Cacama, seigneur de Tezcuco, jeune homme de vingt-cinq ans, à qui de brillantes qualités personnelles, et surtout l'intrépidité de son caractère, avaient acquis une grande popularité. C'était le même prince que Montézuma avait envoyé pour recevoir les Espagnols à leur entrée dans la vallée : quand la question de l'accueil à leur faire avait été discutée pour la première fois dans le conseil aztéque, Cacama avait émis l'avis qu'on les reçût honorablement, comme les ambassadeurs d'un prince étranger ; ajoutant que si leurs actes démentaient leurs protestations, il serait temps alors de prendre les armes contre eux. Ce temps, il crut qu'il était arrivé.

Nous avons fait connaître au lecteur, dans la première partie de cet ouvrage, l'ancienne histoire de la monarchie d'Acolhua ou de Tezcuco, jadis la superbe rivale de la monarchie aztéque en puissance, et de beaucoup sa supérieure en civilisation (11). Sous son dernier souverain, Nezahual-

(9) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 99. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 88.

(10) Montézuma tuait quelquefois son gibier à l'aide d'un tube, espèce de sarbacane, avec lequel il lançait de petites balles aux oiseaux et aux lapins. « La caça a que Moteçuma iba por la laguna, era a tirar a pajaros, i a conejos, con cebratana, de la qual era diestro. » Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 8, cap. 4.

(11) Ante, liv. 1, chap. 6.

pilli, le territoire de cette monarchie avait été fortement entamé, par suite des intrigues de Montézuma, qui entretenait la discorde et encourageait l'insubordination parmi les sujets de ce prince. A sa mort, sa succession fut contestée, et une guerre sanglante s'ensuivit entre son fils aîné, Cacama, et un jeune frère ambitieux, Ixtlilxochitl. Cette guerre eut pour résultat un partage du royaume, par suite duquel les pays montagneux, au nord de la capitale, échurent à ce dernier chef, et le reste à Cacama. Quoique dépouillée d'une partie de ses dépendances héréditaires, la ville avait par elle-même une telle importance, que le seigneur de Tezcuco n'en continua pas moins de tenir un rang éminent parmi les petits princes de la vallée. Sa capitale, à l'époque de la conquête, contenait, au dire de Cortés, cent cinquante mille habitants (12). Elle était ornée de beaux édifices, qui rivalisaient avec ceux de Mexico, et les ruines que l'on voit encore sur son ancien emplacement attestent une résidence princière (13).

(12) « E llamase esta ciudad Tezcuco, y sera de hasta treinta mil vecinos.» (*Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 94.) Deux fois autant, suivant le licencié Zuazo — *sesente mil vecinos*. (*Carta*, Ms.) C'est fort invraisemblable, attendu que la population de Mexico n'atteignait pas un chiffre plus élevé. Toribio dit que Tezcuco avait une lieue dans un sens, sur six dans l'autre. (*Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7.) Ces dimensions comprenaient sans doute une partie des environs. Mais le langage des vieux chroniqueurs ne brille pas par la précision.

(13) Voici la description que nous a laissée de cette capitale un homme qui la vit dans sa splendeur : « Esta ciudad era la segunda cosa principal de la tierra, y asi habia en Tezcuco muy grandes edificios de templos del demonio, y muy gentiles casas y aposentos de señores, entre los cuales fué muy cosa de ver la casa del señor principal, asi la vieja con su huerta cercada de mas de mil cedros muy grandes y muy hermosos, de los cuales hoy dia estan los mas en pie, aunque la casa esta asolada, otra casa tenia que se podia aposentar en alla un egército, con muchos jardines, y un muy grande estanque, que por debajo de tierra solian entrar a él con barcas. » (Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7.) Les derniers débris de ce palais furent employés pour les fortifications de la ville, dans la guerre révolutionnaire de 1810. (Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 78, *nota*.) Tezcuco

Le jeune chef de Tezcuco voyait avec une indignation mêlée de mépris la condition abjecte de son oncle. Après avoir essayé, mais vainement, de l'exciter à briser ses fers, il résolut de se liguer avec quelques-uns des principaux caciques du voisinage, pour délivrer son parent et s'affranchir du joug odieux de l'étranger. Dans ce but, il s'aboucha avec le seigneur d'Iztapalapan, frère de Montézuma, avec le seigneur de Tlacopan, et avec plusieurs autres, qui tous accueillirent ses ouvertures avec empressement. Il engagea ensuite les nobles aztèques à se joindre à eux; mais ceux-ci témoignèrent quelque répugnance à prendre part à aucune mesure qui n'aurait pas, avant toute chose, obtenu la sanction de l'empereur (14). Ils avaient, sans doute, un profond respect pour leur maître; mais il est probable qu'une certaine inquiétude au sujet des vues personnelles de Cacama ne fut pas sans influence sur leur détermination. Quels qu'aient été leurs motifs, il est certain qu'ils laissèrent échapper, par ce refus, la meilleure occasion qui se fût jamais présentée de reconquérir l'indépendance de leur souverain et la leur.

Ces intrigues ne purent être conduites si secrètement qu'elles ne vinssent aux oreilles de Cortés, qui, avec sa promptitude caractéristique, voulait marcher sur Tezcuco, pour

est maintenant une petite ville insignifiante, avec une population de quelques milliers d'habitants. Les restes de son architecture paraissent avoir impressionné plus vivement M. Bullock que la plupart des voyageurs. *Six months in Mexico*, chap. 27.

(14) « Cacama reprehendio asperamente a la nobleza mexicana porque consentia hacer semejantes desacatos a quatro estrangeros y que no les mataban, se escusaban con decirles les iban à la mano y no les consentian tomar las armas para libertarlo, y tomar si una tan gran deshonra como era la que los estrangeros les habian hecho en prender á su señor, y quemar a Quauhpopocatzin, los demas sus hijos y deudos sin culpa, con las armas y municion que tenian para la defensa y guarda de la ciudad, y de su autoridad tomar para si los tesoros del rey, y de los dioses, y otras libertades y desvergüenzas que cada dia pasaban, y aunque todo esto vehian lo disimulaban por no enojar a Montecuhzoma que tan amigo y casado estaba con ellos. » Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 86.

étouffer « la rébellion » (15) dans son germe. Il en fut dissuadé par Montézuma, qui représenta que Cacama était un homme énergique, soutenu par des forces imposantes, et dont on ne viendrait pas à bout sans une lutte terrible. Il consentit donc à négocier, et envoya au cacique un message amical, par lequel il lui demandait des explications. N'ayant reçu qu'une réponse hautaine, il répliqua sur un ton plus menaçant, faisant valoir la suprématie de son propre souverain, l'empereur de Castille. Cacama répondit qu'il n'admettait aucune suprématie de ce genre ; qu'il ne connaissait ni le souverain espagnol ni son peuple, et qu'il ne se souciait point de les connaître. Montézuma lui-même engagea Cacama à venir à Mexico, lui offrant sa médiation pour régler ses différends avec les Espagnols, auprès desquels il résidait, disait-il, en ami. Mais cette démarche n'eut pas plus de succès : le piége était trop grossier pour que le jeune seigneur de Tezcuco s'y laissât prendre. Il ne s'abusait pas sur la position de son oncle, et il répondit que lorsqu'il viendrait dans la capitale, ce serait pour l'affranchir de la servitude, ainsi que l'empereur lui-même et leurs dieux communs ; qu'il viendrait les armes à la main, pour chasser ces étrangers abhorrés, qui n'avaient apporté que honte et qu'outrage à leur pays (16).

(15) Ce sont les termes de Cortés. « Y esta señor *se rebelo*, assi contra el servicio de Vuestra Altezza, a quien se habia ofrecido, como contra el dicho Muteczuma. » *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 95. Voltaire, qui saisissait si bien le ridicule, relève cette arrogance, dans sa tragédie d'*Alzire :*

Tu vois de ces tyrans la fureur despotique :
Ils pensent que pour eux le ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en sont nés les rois ; et Zamore à leurs yeux,
Tout souverain qu'il fut, n'est qu'un séditieux.

Alzire, acte 4, scène 3.

(16) « Y que para reparar la religion, i restituir los dioses, guardar el reino, cobrar la fama, i libertad a el, i a Mexico, iria de mui buena gana, mas no las manos en el sono, sino en la espada, para matar los Españoles, que tanta mengua, i afrenta havian hecho a la nacion de Culhua. » Gomara, *Crónica*, cap. 91.

Irrité de ce langage audacieux, Cortés voulait encore une fois marcher pour le châtier; mais l'artificieux Montézuma l'arrêta de nouveau. Il lui fit observer qu'il avait à sa solde plusieurs des nobles de Tezcuco (17) : il lui serait facile, par eux, de s'assurer de la personne de Cacama, et de dissoudre ainsi la ligue, d'un seul coup et sans effusion de sang. L'entretien de créatures salariées à la cour des princes voisins était un raffinement qui prouvait que le barbare de l'Occident était tout aussi versé dans la science des intrigues politiques que quelques-uns des rois ses frères de l'autre côté de l'Océan.

Cacama, cédant aux sollicitations perfides de ces nobles, se laissa entraîner à une conférence où l'on devait arrêter un plan de campagne, et qui se tenait dans une villa sur le lac même de Tezcuco, non loin de sa capitale. Cette villa était, comme la plupart des principaux édifices, élevée sur des espèces de pilotis, de telle sorte que des bateaux pouvaient pénétrer dessous. Au milieu de la conférence, Cacama fut saisi par les conjurés, poussé à bord d'une barque préparée d'avance, et transporté à Mexico. Amené devant Montézuma, le jeune prince montra, par la fierté de son langage et de sa contenance, que cette trahison n'avait point abattu son courage. Il reprocha à son oncle sa perfidie et sa pusillanimité, également indignes de son ancien caractère et de la maison royale dont il était descendu. L'empereur le renvoya à Cortés, qui, faisant bon marché de la royauté dans un prince indien, le fit mettre aux fers (18).

(17) « Pero que él tenia en su tierra de el dicho Cacamazin muchas personas principales, que vivian con él, y les daba su salario. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 95.

(18) *Rel.*, p. 95-96. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 8. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 86.

Ce dernier auteur termine le récit de l'arrestation de Cacama par cette consolante réflexion, que « cette mesure épargna bien des embarras aux Espagnols, et contribua beaucoup à faciliter l'introduction de la foi catholique. »

Cacama avait un frère beaucoup plus jeune que lui, qui résidait alors à Mexico. Montézuma prétendant, à l'instigation de Cortés, que son neveu avait, par sa récente *rébellion*, perdu ses droits à la souveraineté, déclara le trône de Tezcuco vacant, et nomma Cuicuitzca pour remplacer le prince déchu. Les empereurs aztéques avaient toujours exercé une autorité suprême dans les questions de succession : mais c'était là un injustifiable abus de cette autorité. Les Tezcucans s'y soumirent, néanmoins, avec une docilité qui prouvait combien peu on devait compter sur leur fidélité à leurs princes, ou plutôt combien ils redoutaient les Espagnols ; et le nouveau seigneur de Tezcuco fut reçu dans sa capitale aux acclamations de ses sujets (19).

Cortés voulut encore avoir sous la main les autres chefs qui s'étaient ligués avec Cacama. Il y parvint sans peine. L'autorité de Montézuma était absolue partout ailleurs que dans son palais. Par ses ordres, les caciques furent saisis, chacun dans sa ville, et amenés enchaînés à Mexico, où le général les fit déposer, avec leur chef, en lieu de sûreté et sous bonne garde (20).

Cortés avait triomphé de tous ses ennemis. Il avait posé le pied sur le cou des princes, et le grand chef de l'empire aztéque n'était plus entre ses mains qu'un instrument pour l'accomplissement de ses desseins ultérieurs. Le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut de s'assurer des ressources réelles de la monarchie. Il envoya plusieurs petits détachements d'Es-

(19) Cortés appelle ce prince Cucuzca. Le général, dans l'orthographe des mots aztéques, se laissait guider par son oreille, et se trompait neuf fois sur dix. Sahagun, considérant probablement Cuicuitzca comme un intrus, ne l'a pas fait figurer sur la liste des princes de Tezcuco. *Hist. de Nueva-España*, lib. 8, cap. 3.

(20) L'extrême mansuétude du chef espagnol en cette occasion excita, si l'on en croit Solis, l'admiration générale de l'empire aztéque!... « Tuvo notable aplauso en todo el imperio este género de castigo sin sangre, que se atribuyo al superior juicio de los Españoles, porque no esperaban de Motezuma semejante moderacion. » *Conquista*, lib. 4, cap. 2.

pagnols, guidés par les naturels, pour explorer les contrées d'où l'on tirait l'or. C'était principalement dans le lit des rivières, à plusieurs centaines de milles de la capitale, que l'on recueillait ce métal précieux.

Il s'occupa ensuite de rechercher s'il n'existait pas sur la côte de l'Atlantique quelque bon port naturel, la rade de Vera-Cruz n'offrant pas d'abri aux navires contre les tempêtes qui, à certaines époques de l'année, rendaient la navigation de ces mers si dangereuse. Montézuma lui fit voir une carte sur laquelle étaient tracées assez exactement les côtes du golfe du Mexique (21). Cortés, après avoir examiné cette carte avec soin, forma une commission, composée de dix Espagnols, dont plusieurs étaient des pilotes, et de quelques Aztéques ; cette commission se transporta à Vera-Cruz et explora une étendue de plus de soixante lieues de côtes au sud de cet établissement, jusqu'à la grande rivière Coatzacualco, dont l'embouchure parut seule offrir les conditions nécessaires pour la formation d'un bon port. On fit choix d'un emplacement pour y établir un poste fortifié, et le général envoya un détachement de cent cinquante hommes, sous le commandement de Velasquez de Léon, pour y fonder une colonie.

Il se fit aussi concéder, dans la province d'Oaxaca, des terrains considérables, avec l'intention d'y former une grande exploitation pour le compte de la couronne. Il y introduisit les différentes espèces d'animaux domestiques propres au pays, et les graines et plantes qui devaient fournir les articles d'exportation les plus avantageux. Ses cultures prirent bientôt un tel développement, qu'il écrivit à l'empereur Charles-Quint, que cette propriété valait vingt mille onces d'or (22).

(21) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 91.

(22) « Damus quæ dant, dit sèchement P. Martyr, en rapportant cette évaluation. (*De orbe novo*, dec. 5, cap. 3.) Cortés parle des rapports faits par ses gens, de l'existence de grands et beaux édifices dans la province d'Oaxaca. (*Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 89.) C'est là que se voient encore quelques-unes des plus belles ruines de l'architecture indienne.

CHAPITRE V.

MONTÉZUMA JURE FIDÉLITÉ A L'ESPAGNE. —TRÉSORS ROYAUX.—LEUR PARTAGE.—CULTE CHRÉTIEN DANS LES TEOCALLIS. — MÉCONTENTEMENT DES AZTÉQUES.

1520.

Cortés jugea son autorité suffisamment affermie pour lui permettre d'exiger de Montézuma une reconnaissance formelle de la suprématie du souverain d'Espagne. Le monarque indien s'était montré, dès leur première entrevue, disposé à aller, sous ce rapport, au devant des vœux du général. Il ne fit donc aucune difficulté de convoquer, pour cette cérémonie, ses principaux caciques. Lorsqu'ils furent assemblés, il prit la parole et leur exposa en peu de mots l'objet de la réunion. Il leur dit qu'ils connaissaient tous l'ancienne tradition d'après laquelle le Grand-Être qui avait jadis gouverné le pays avait déclaré, en partant, qu'il reviendrait un jour pour reprendre possession de son empire. Ce jour était arrivé. Les hommes blancs étaient venus des contrées où le soleil se lève, au delà de l'Océan, de ces mêmes contrées où s'était retirée la bienfaisante divinité des Aztéques. C'était leur maître qui les envoyait pour réclamer l'obéissance de ses anciens sujets. Il était prêt, quant à lui, à reconnaître son autorité. « Depuis tant d'années que j'occupe le trône de mes pères, continua Montézuma, vous vous êtes montrés mes fidèles vassaux. J'espère que vous me donnerez aujourd'hui une dernière preuve de votre attachement, en reconnaissant pour votre seigneur le grand roi qui est au delà des eaux, et que vous lui payerez tribut, comme vous avez fait jusqu'à présent à mon égard (1). » L'altération de sa voix, en achevant ces

(1) Y mucho os ruego, pues á todos os es notorio todo esto, que assí como

mots, trahit ses émotions intérieures, et il laissa tomber quelques larmes.

Ses nobles, dont un grand nombre, venus des provinces éloignées, n'étaient pas au courant de ce qui s'était passé dans la capitale, furent frappés de stupeur en entendant ces paroles et en voyant l'abaissement volontaire de leur maître, qu'ils avaient jusqu'alors révéré comme le seigneur tout-puissant de l'Anahuac. Le spectacle de sa douleur produisit sur eux une vive et pénible impression (2). Ils répondirent que sa volonté avait toujours été leur loi; qu'il en serait encore ainsi en cette circonstance, et que, s'il croyait que le roi des étrangers fût l'ancien souverain de leur pays, ils étaient prêts à le reconnaître comme tel. On leur fit alors prêter le serment de fidélité avec toute la solennité convenable, et un procès-verbal de cette cérémonie, rédigé par le notaire royal et attesté par les Espagnols présents, fut envoyé en Espagne (3). Il y avait quelque chose de profondément touchant dans cet acte, par

hasta aquí á mí me habeis tenido, y obedecido por señor vuestro, de aquí adelante tengais, y obedescais á este gran rey, pues él es vuestro natural señor, y en su lugar tengais á este su capitan : y todos los tributos, y servicios, que fasta aquí á mí me haciades, los haced, y dad á él, porque yo assimismo tengo de contribuir, y servir con todo lo que me mandare.» *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 97.

(2) « Lo qual todo les dijo llorando, con las mayores lágrimas, y suspiros, que un hombre podia manifestar; é assimismo todos aquellos señores, que le estaban oiendo, lloraban tanto, que en gran rato no le pudiéron responder.» *Rel., loc. cit.*

(3) Solis considère cette cérémonie comme suppléant à ce qu'il pouvait y avoir auparavant de défectueux dans les titres des Espagnols à la possession du pays. Ses observations sont curieuses, même de la part d'un casuiste comme lui : « Y siendo una como insinuacion misteriosa del titulo que se debió despues al derecho de las armas, sobre justa provocacion, como lo veremos en su lugar : circunstancia particular, que concurrió en la conquista de Mejico para mayor justificacion de aquel dominio, sobre las demas consideraciones generales que no soló hiciéron licita la guerra en otras partes, sino legitima y razonable siempre que se puso en terminos de medio necesario para la introduccion del Evangelio. » *Conquista*, lib. 4, cap. 3.

lequel un monarque indépendant et absolu, obéissant à l'impulsion de sa conscience plus encore qu'au sentiment de la crainte, abdiquait ainsi ses droits héréditaires en faveur d'une puissance inconnue et mystérieuse. Il n'y eut pas jusqu'à ces hommes au cœur de bronze, qui abusaient avec si peu de scrupule de la confiante ignorance des indigènes, qui ne se sentissent émus ; et « quoique ce ne fût pour eux, dit un vieux chroniqueur, qu'une affaire de forme, toute dans leur intérêt, pas un Espagnol ne pût contempler ce spectacle d'un œil sec ! (4) »

Le bruit de cet étrange événement ne tarda pas à se répandre dans la capitale et par tout le pays. On y vit le doigt de la Providence. L'ancienne tradition de Quetzalcoatl était connue de tous : on y songeait à peine, il est vrai ; mais elle se trouva tout à coup remise en vogue, avec une foule de circonstances additionnelles. D'après cette tradition, disait-on, la dynastie royale des Aztéques devait finir avec Montézuma ; et le nom même de ce prince, qui signifiait « seigneur triste » ou « ir-

(4) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 101. Solis, *Conquista*, *loc. cit.* Herrera, *Hist. general.* dec. 2, lib. 9, cap. 4. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 87.

Oviedo regarde la douleur de Montézuma comme une preuve suffisante que son hommage, loin d'être volontaire, était arraché par la nécessité. Cet historien paraît avoir mieux compris la portée des événements que quelques-uns des acteurs eux-mêmes. « Y en la verdad si como Cortés lo dice, à escrivió, pasó en efeto, mui gran cosa me parece la consciencia y liberalidad de Montezuma en esta su restitucion é obediencia al rey de Castilla, por la simple ó cautelosa informacion de Cortés, que le podia hacer para ello ; mas aquellas lágrimas con que dice, que Montezuma hizo su oracion, é amonestamiento, despojándose de su señorio, e las de aquellos con que les respondiéron aceptando lo que les mandaba, y extortaba, y á mi parecer su llanto queria decir, o enseñar otra cosa de lo que el, y ellos dixeron ; porque las obediencias que se suelen dar á los principes con riza, é con camaras, é diversidad de musica, e leticia, enseñales de placer, se suele hacer ; é no con lucto ni lágrimas, é sollozos, ni estando preso quien obedece ; porque como dice Marco Varron : lo que por fuerza se dano es servicio sine robo. » *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 9.

rité, » fut considéré comme un présage de sa déplorable destinée (5).

Après avoir ainsi lié cet illustre vassal à la couronne de Castille, Cortés donna à entendre qu'il serait convenable que les chefs aztéques envoyassent à son souverain un présent qui leur concilierait sa bienveillance, en lui fournissant une preuve positive du zèle de ses nouveaux vassaux (6). Montézuma consentit à ce que ses collecteurs visitassent les principales villes et provinces, accompagnés d'un certain nombre d'Espagnols, pour recevoir, au nom du souverain de Castille, les tributs accoutumés. Au bout de quelques semaines, la plupart étaient de retour, rapportant de grandes quantités de vaisselle d'or et d'argent, de riches étoffes, et des objets de diverse nature qu'on livrait ordinairement en payement des impôts.

A ces richesses, Montézuma ajouta, pour sa part, le trésor d'Axayacatl, dont nous avons parlé plus haut, et dont une portion avait déjà été abandonnée aux Espagnols : c'était le fruit des longues et soigneuses épargnes — le fruit des extorsions peut-être, — d'un prince qui ne songeait guère à la destination finale des trésors qu'il accumulait. Lorsqu'on l'eut tiré de la pièce où il était déposé, l'or seul forma trois grands monceaux. Il se composait en partie de grains à l'état natif; une autre partie avait été fondue en lingots, mais la portion la plus considérable consistait en ustensiles, en une foule de bagatelles et d'ornements curieux, en imitations d'oiseaux, d'insectes, de fleurs, remarquables par la délicatesse de la main-d'œuvre et la fidélité de la reproduction. On y voyait aussi une quantité de colliers, de bracelets, de baguettes, d'éventails, dans lesquels l'or et les plumes étaient comme saupoudrés de perles et de pierres précieuses. Dans un grand nombre de ces objets, la richesse du travail surpassait encore

(5) Gomara, *Crónica*, cap. 92. Clavigero, *Storia del Messico*, t. 2, p. 256.

(6) « Pareceria que ellos comenzaban á servir, y Vuestra Alteza tendria mas concepto de las voluntades, que á su servicio mostraban. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 98.

celle de la matière (7); à tel point qu'aucun monarque d'Europe, — si nous ajoutons foi au rapport qu'en faisait Cortés à celui qui devait bientôt juger par ses propres yeux de sa véracité, et dont il ne se serait pas joué impunément, — à tel point, disons-nous, qu'aucun monarque d'Europe n'aurait possédé rien de pareil (8) !

Tout magnifique qu'était ce trésor, Montézuma exprima son regret qu'il ne fût pas plus considérable. Mais il était diminué, dit-il, de ce qu'il avait déjà donné aux hommes blancs. « Prenez-le, Malintzin, ajouta-t-il, et qu'il soit écrit dans vos annales que Montézuma a envoyé ce présent à votre maître (9). »

Les Espagnols contemplaient avec des yeux avides ces monceaux de richesses (10), maintenant à eux, qui, surpassant de beaucoup tout ce qu'ils avaient encore vu dans le Nouveau-Monde, réalisaient l'*Eldorado* de leurs ardentes imaginations. Peut-être même se trouvèrent-ils secrètement humiliés du contraste de leur avarice avec la munificence impériale du monarque barbare. Ils parurent du moins exprimer leur sentiment de sa supériorité par les hommages respectueux qu'ils lui adressèrent dans l'effusion de leur reconnais-

(7) Pierre Martyr, qui soupçonnait le récit de Cortés d'exagération, le trouva pleinement confirmé par d'autres témoignages. « Referunt non credenda. Credenda tamen, quando vir talis ad Cæsarem et nostri collegii judici senatores audeat exscribere. Addes insuper se multa prætermittere, ne tanta recensendo sit molestus. *Idem affirmant qui ad nos indè regrediuntur.* » *De orbe novo,* dec. 5, cap. 3.

(8) « Las quales, demas de su valor, eran tales, y tan maravillosas, que consideradas por su novedad, y estrañeza, no tenian precio, ni es de creer, que alguno de todos los principes del mundo de quien se tiene noticia, las pudiesse tener tales, y de tal calidad. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 99. Voir aussi Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 9. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 104.

(9) « Dezilde en vuestros anales y cartas; esto os embia vuestro buen vassallo Montezuma. » Bernal Diaz, *ubi sup.*, cap. 104.

(10) « Fluctibus auri
Expleri calor ille nequit. »
CLAUDIEN, *in Ruf.*, lib. 1.

sance (11). Mais ils ne se firent aucun scrupule de s'approprier ce trésor, dont une faible portion seulement devait parvenir jusqu'à leur souverain. Ils demandèrent à grands cris le partage immédiat des dépouilles, partage que le général voulait ajourner jusqu'à ce que les tributs des provinces plus éloignées fussent rentrés. On envoya chercher les orfèvres d'Azcapozalco, qui démontèrent les ornements les plus volumineux et les moins ouvragés, laissant intacts ceux qui étaient d'un travail plus délicat. Cette opération dura trois jours, après quoi les monceaux d'or furent fondus en lingots, poinçonnés aux armes royales.

Le partage du trésor présenta quelque difficulté, par suite de l'absence de poids; car, tout étrange que la chose puisse paraître, les poids étaient, ainsi que nous l'avons dit, inconnus aux Aztéques, malgré leurs progrès dans les arts. Les Espagnols y suppléèrent en fabriquant eux-mêmes des poids et des balances, dont l'exactitude n'était probablement pas bien rigoureuse. Quoi qu'il en soit, ils trouvèrent, à l'aide de ces moyens d'appréciation, que la valeur du cinquième revenant au roi était de trente-deux mille quatre cents *pesos de oro* (12). Diaz quadruple presque ce chiffre (13). Mais il est peu probable que les Espagnols, désirant gagner les bonnes

(11) « Y quàda aquello le oyó Cortés, y todos nosotros, estuvimos espantados de la gran bondad, y liberalidad del gran Monteçuma, y con mucho acato le quitamos todas las gorras de armas, y le diximos, que se lo teniamos en merced, y con palabras de mucho amor, etc. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 104.

(12) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 99.

Cette évaluation du cinquième revenant au roi est confirmée (à quatre cents onces près) par les déclarations d'un certain nombre de témoins appelés par Cortés pour constater la valeur du trésor. Au nombre de ces témoins nous trouvons quelques-uns des noms les plus respectables de l'armée, tels que Olid, Ordaz, Avila, les prêtres Olmedo et Diaz — ce dernier assez peu favorablement disposé à l'égard du général. Ce procès-verbal, qui ne porte pas de date, se trouve dans la collection de Vargas Ponze. *Probanza fecha a pedimento de Juan de Lexalde*, Ms.

(13) « Eran tres montones *de oro*, y pesado huvo en ellos sobre *seis-*

grâces de l'empereur, aient détourné une partie de ce qui lui était destiné ; et d'un autre côté, il n'est pas à présumer que Cortés, responsable de la somme annoncée dans sa lettre, l'ait exagérée. On peut donc admettre son évaluation comme exacte.

Le trésor se serait ainsi élevé à cent soixante-deux mille *pesos de oro*, indépendamment des ornements fins et des pierres précieuses, que Cortés évalue à cinq cent mille ducats de plus. Il y avait, en outre, cinq cents marcs d'argent, se composant principalement de vaisselle, de coupes à boire et d'autres objets de luxe. Cette masse peu considérable d'argent, comparée à celle de l'or, présente un contraste singulier avec les proportions relatives des deux métaux, depuis l'occupation du pays par les Européens (14). La totalité du trésor représentait, en tenant compte du changement survenu dans la valeur de l'or depuis le commencement du seizième siècle, environ trente-cinq millions quatre cent vingt-cinq mille francs de notre monnaie actuelle ; somme assez considérable pour démontrer la fausseté de cette idée populaire, qu'on ne trouva que peu ou point de richesses au Mexique (15). C'était peu de

cientes mil pesos, como adelante diré, sin la plata, é otras muchas riquezas. » *Hist. de la conquista*, cap. 104.

(14) La quantité d'argent tirée des mines d'Amérique a excédé celle de l'or, dans la proportion de quarante-six à un. (Humboldt, *Essai politique*, t. 3, p. 401.) La valeur de ce dernier métal, dit Clémencin, qui n'était, à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde, qu'onze fois plus considérable que celle de l'argent, l'est maintenant seize fois. (*Memorias de la Real Acad. de Hist.*, t. 6, ilust. 20.) Cette évaluation ne diffère pas matériellement de celle de Smith, faite après le milieu du siècle dernier. *Wealth of nations*, book 1, chap. 11.) La différence aurait été beaucoup plus considérable, si l'argent n'avait été plus recherché pour les objets d'ornement et d'usage.

(15) Robertson, préférant, à ce qu'il paraît, l'autorité de Diaz, parle de la valeur du trésor comme étant de six cent mille *pesos*. (*History of America*, t. 2, p. 296, 298.) La valeur du *peso* est d'une once d'argent, ce qui, en tenant compte de la dépréciation de l'argent, représentait, du temps de Cortés, près de quatre fois sa valeur actuelle. Mais celle du *peso de oro* était presque triple. Robertson se sert ensuite de son évaluation, si inférieure

chose, il est vrai, en comparaison de ce qui échut en partage aux conquérants du Pérou. Mais quels monarques européens de cette époque en possédaient davantage (16)?

Le partage de ce magnifique butin fut une opération assez difficile. Une égale répartition entre les conquérants aurait donné à chacun plus de soixante-quinze mille francs! Mais il fallait commencer par prélever un cinquième pour la couronne. Une part égale fut réservée au général, aux termes de sa commission. Une somme considérable lui fut ensuite allouée, ainsi qu'au gouverneur de Cuba, comme indemnité des frais de l'expédition et de la perte de la flotte. Il fallait aussi faire la part de la garnison de Vera-Cruz. Les principaux chefs furent largement traités. Les cavaliers, les arquebusiers, les arbalétriers, reçurent chacun double part. De sorte que, quand vint le tour des simples fantassins, il ne restait pas plus de cent *pesos de oro* pour chaque homme : somme tellement insignifiante à leurs yeux et tellement au-dessous de leur attente, que plusieurs refusèrent de la recevoir (17).

De vifs murmures éclatèrent alors parmi ces hommes. «Était-ce donc, dirent-ils, pour cette chétive rémunération que nous avons quitté nos foyers et nos familles, exposé nos jours, enduré la fatigue et la faim? Il eût mieux valu pour nous rester à Cuba, et nous contenter des bénéfices d'un commerce

à celle de l'original, comme d'un argument pour révoquer en doute l'existence d'or ou d'argent, en quantité considérable, dans le pays. En voulant expliquer la rareté du premier de ces métaux, il tombe dans l'erreur lorsqu'il dit que l'or n'était pas au Mexique un des moyens d'évaluation des autres articles.

(16) Les caisses d'un grand nombre d'entre eux étaient à peu près vides. L'empereur Maximilien et Ferdinand d'Espagne, prince plus prudent, laissèrent à peine de quoi payer les frais de leurs funérailles. Au commencement même du siècle suivant, nous voyons Henri IV de France embrasser avec transport son ministre Sully, lorsque celui-ci lui apprit qu'il était parvenu, à force d'économies, à amasser trente-six millions de livres. Voir *Mémoires de Sully*, t. 3, liv. 27.

(17) «Por ser tan poco, muchos soldados huvo que no lo quisiéron recebir.» Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 105.

sûr et facile. Quand nous avons renoncé à notre part de l'or de Vera-Cruz, c'était sur la promesse formelle que nous serions amplement dédommagés à Mexico. Nous avons, il est vrai, trouvé les trésors qu'on nous avait promis; mais à peine les avons-nous vus, qu'ils nous sont enlevés par ceux-là même qui nous avaient engagé leur parole! » Les mécontents allèrent jusqu'à accuser leurs chefs de s'être approprié, avant le partage, quelques-uns des plus riches ornements; accusation confirmée, jusqu'à un certain point, par une querelle qui s'éleva entre Mexia, trésorier de la couronne, et Velasquez de Léon, parent du gouverneur et favori de Cortés. Le trésorier accusait ce cavalier de s'être emparé de certaines pièces de vaiselle avant qu'elles eussent reçu l'estampille du roi. Des paroles on en vint aux coups. Les deux champions maniaient également bien l'épée : plusieurs blessures furent reçues de part et d'autre, et l'affaire aurait pu se terminer d'une manière tragique, sans l'intervention de Cortés, qui les mit tous deux aux arrêts.

Il employa ensuite toute son autorité et toutes les ressources de son éloquence insinuante pour calmer les passions de ses soldats : la crise était délicate. Il était fâché, leur dit-il, de voir qu'ils oubliaient le devoir de bons soldats, de soldats de la croix, au point de se quereller à propos de leur butin, comme pourraient faire de misérables bandits. Le partage avait été fait d'après les principes de la plus stricte équité. Quant à sa propre part, elle n'était autre que ce qui lui était assuré par son brevet. Cependant, s'ils la trouvaient trop forte, il était prêt à faire abandon de ses justes droits et à partager avec le dernier des soldats. Il ne dédaignait point l'or, mais l'or n'était pas le principal objet de son ambition. Si c'était de l'or qu'ils voulaient, ils devaient songer que le trésor actuel n'était rien en comparaison de ce qui leur était réservé: n'avaient-ils pas le pays tout entier et ses mines à leur disposition? Tout ce qu'il leur demandait, c'était de ne pas donner à l'ennemi, par leurs querelles, un moyen de les surprendre et de les écraser. — Avec ces paroles mielleuses, qu'il avait en

réserve pour toutes les occasions semblables, dit un vieux soldat (18) à qui la leçon s'adressait en partie, Cortés parvint pour le moment à apaiser l'orage; ce qui ne l'empêcha pas d'employer, en particulier, des moyens plus efficaces, et de se débarrasser, à l'aide de présents judicieusement distribués, de plaintes et de réclamations importunes. Il se trouva bien, dans le nombre, quelques hommes d'une humeur plus récalcitrante, qui conservèrent cet incident dans leur mémoire pour en faire usage en temps et lieu; mais les troupes rentrèrent bientôt dans leur subordination habituelle. C'était là une de ces conjonctures qui exigeaient toute l'adresse et toute l'autorité personnelle de Cortés. En pareille occurrence, il ne reculait jamais devant les difficultés, et se montrait toujours à la hauteur de la situation. A Vera-Cruz, il avait persuadé à ses compagnons d'abandonner ce qui n'était que les arrhes de leur futur butin. Ici, il leur persuadait de renoncer à ce butin même. C'était arracher la proie de la gueule même du lion.

Par le fait, pour un grand nombre, il était assez indifférent que leur part fût plus ou moins forte. L'amour du jeu est une passion profondément enracinée chez l'Espagnol, et la soudaine possession de ces richesses leur fournissait à la fois le moyen et le motif de s'y livrer. On fabriqua des cartes avec le vieux parchemin des tambours : au bout de quelques jours la plus grande partie de ces trésors, acquis au prix de tant de fatigues et de souffrances, avait changé de maîtres, et plus d'un soldat imprévoyant finit sa campagne aussi pauvre qu'il l'avait commencée. D'autres, plus prudents, il est vrai, suivirent l'exemple de leurs officiers, qui, à l'aide des joailliers royaux, convertirent leur or en chaînes, en services de vaisselle et autres articles d'ornement ou d'usage (19).

Cortés paraissait avoir accompli les grands objets de l'ex-

(18) « Palabras muy mellifluas... razones muy bien dichas, que las sabia bien proponer. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 105.

(19) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 105, 106. Gomara, *Crónica*, cap. 93. Herrera, *Hist. gen.*, dec. 2, lib. 8, cap. 5.

pédition. Le monarque indien s'était reconnu vassal du roi d'Espagne. Son autorité, ses revenus étaient à la disposition du général espagnol. La conquête de Mexico semblait achevée, et cela sans coup férir. Mais cette conquête était loin d'être complète. Un point capital restait encore à obtenir, et l'on n'avait fait que peu de progrès de ce côté, — c'était la conversion des naturels. Malgré tous les efforts du père Olmedo, soutenus par la faconde théologique du général (20), ni Montézuma ni ses sujets ne montraient la moindre disposition à abjurer la foi de leurs pères (21). Les rites sanglants de leur religion continuaient, au contraire, à se célébrer sous les yeux des Espagnols, avec toute leur pompe accoutumée.

Ne pouvant tolérer plus longtemps ces abominations, Cortés, accompagné de plusieurs de ses cavaliers, se présenta devant Montézuma. Il lui dit que l'empereur des chrétiens ne pouvait plus consentir à ce que le culte de leur sainte religion continuât de rester enfermé dans l'étroite enceinte des murs de la garnison. Ils voulaient répandre au loin sa lumière, et appeler le peuple à participer aux bienfaits du christianisme. Dans ce but, ils demandaient que le grand *teocalli* leur fût livré, pour y célébrer les cérémonies de leur culte à la vue de la ville entière.

(20) « Ex jure consulto Cortesius theologus effectus, » dit Martyr, avec sa manière énergique. *De orbe novo*, dec. 5, cap. 4.

(21) Si l'on en croit Ixtlilxochitl, les progrès de Montézuma dans la voie du salut allèrent jusqu'au *Credo* et à l'*Ave Maria*, qu'il avait appris par cœur; mais son baptême fut ajourné, et il mourut avant d'avoir reçu ce sacrement. Je cite les propres paroles de l'historien, qui parle aussi du peu de succès des travaux du général parmi les Indiens. « Cortés comenzó á dar órden de la conversion de los naturales, diciendoles, que pues eran vasallos del rey de España que se tornasen christianos como él lo era, y así se comenzáron á bautizar algunos aunque fuéron muy pocos, y Motecuhzoma aunque pidió el bautismo, y sabia algunas de las oraciones, como eran el Ave Maria, y el Credo, se dilató por la pasqua siguiente, que era la de resurreccion, y fué tan desdichado que nunca alcanzó tanto bien, y los nuestros con la dilacion y aprieto en que se viéron, se descuidáron, de que pesó á todos mucho muriese sin bautismo. » *Hist. chic.*, Ms., cap. 87.

Cette proposition parut jeter la consternation dans l'âme de Montézuma. Au milieu de toutes ses afflictions, il avait cherché un appui dans sa religion, et c'était même par un sentiment religieux qu'il avait montré autant de déférence pour les Espagnols, qu'il regardait comme les messagers mystérieux prédits par les oracles. « Pourquoi, dit-il, voulez-vous, Malintzin, pousser les choses à cette extrémité? ce serait nous exposer à la vengeance de nos dieux, et provoquer une insurrection, car le peuple ne souffrira jamais que ses temples soient ainsi profanés (22). »

Cortés, voyant combien le monarque était ému, fit signe à ses officiers de se retirer. Resté seul avec les interprètes, il dit à l'empereur qu'il emploierait son influence à modérer le zèle de ses compagnons, et à leur persuader de se contenter d'un des sanctuaires du *teocalli;* si on le leur refusait, ils se verraient dans la nécessité de s'en emparer de force et d'en précipiter les images de ses faux dieux à la face de toute la ville. « Nous ne craignons rien pour nous, ajouta-t-il; car, bien que nous ne soyons pas nombreux, le bras du vrai Dieu est avec nous. » Montézuma, en proie à une vive agitation, lui répondit qu'il en conférerait avec les prêtres.

Le résultat de la conférence fut favorable aux Espagnols; on leur permit de prendre possession d'un des sanctuaires et de le consacrer à leur culte. Cette nouvelle répandit l'allégresse dans le camp. Les chrétiens pouvaient enfin proclamer leur religion au grand jour et aux yeux de toute la capitale. On ne perdit pas un instant. Le sanctuaire fut purgé des impuretés dégoûtantes dont il était souillé. On y éleva un autel, surmonté d'un crucifix et de l'image de la Vierge. Au lieu de l'or et des bijoux qui brillaient sur l'autre tabernacle païen, les murs de celui-ci furent décorés de fraîches guirlandes de

(22) « O Malintzin, y como nos quereis echar á perder á toda esta ciudad porque estarán muy enojados nuestros dioses contra nosotros, y aun vuestras vidas no sé en que pararan. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 107.

fleurs; et un vieux soldat, mis en faction à la porte, fut chargé d'en interdire l'entrée aux profanes.

Quand ces arrangements furent terminés, l'armée monta processionnellement les degrés et défila sur les différentes terrasses qui conduisaient au sommet de la pyramide. Pénétrant dans le sanctuaire et se massant autour de son entrée, elle écouta avec recueillement le service de la messe, célébré par les pères Olmedo et Diaz; et lorsque ensuite les solennels accents du *Te Deum* s'élevèrent vers les cieux, Cortés et ses soldats, s'agenouillant, les yeux humides de larmes de joie, exprimèrent au Tout-Puissant leur reconnaissance pour ce glorieux triomphe de la croix (23).

C'était un spectacle imposant que celui de ces guerriers élevant, du sommet de ce temple gigantesque, leurs prières vers le ciel, dans la capitale de cet empire païen, sur le lieu même dédié aux impurs mystères de l'idolâtrie. On voyait l'Espagnol et l'Aztéque agenouillés côte à côte, et l'hymne chrétienne mêlait ses doux accents d'amour et de pardon aux chants sauvages des prêtres indiens en l'honneur du dieu de la guerre de l'Anahuac! — alliance contre nature et qui ne pouvait durer.

Un peuple supportera toute espèce d'outrages plus facilement que ceux qui s'adressent à sa religion, blessant à la fois ses principes, ses préjugés, et les idées qu'il a reçues dès son enfance, qui se sont développées avec lui jusqu'à ce

(23) Les historiens diffèrent plus que d'ordinaire dans le récit de cet événement. Cortés assure l'empereur qu'il a occupé le temple et en a expulsé de vive force les faux dieux, malgré les menaces des Mexicains. (*Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 106.) L'improbabilité de cette prouesse à la Don Quichotte n'échappe pas à Herrera, qui la rapporte néanmoins. (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 19.) Il semble que le général se soit un peu trop préoccupé de faire parade de son zèle dévot aux yeux de son maître. La version de Diaz et des autres chroniqueurs, suivie dans le texte, paraît beaucoup plus vraisemblable. Comp. Diaz, *Hist. de la conquista*, c. 107. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 8, cap. 6. Argentola, *Anales*, lib. 1, cap. 88.

qu'elles se soient identifiées avec sa nature, qui touchent à ses intérêts les plus élevés dans ce monde, et qui se rattachent intimement au grand mystère de l'avenir. Toute violence faite au sentiment religieux frappe également sûr tous, sur les vieillards comme sur les jeunes gens, sur les riches comme sur les pauvres, sur les nobles comme sur les plébéiens. Elle atteint surtout les prêtres, dont la considération personnelle repose sur celle dont leur culte est entouré, et qui, dans une société à demi civilisée, possèdent ordinairement une autorité sans bornes. Telle était la condition des brahmanes de l'Inde, des mages de la Perse, du clergé catholique dans les âges de ténèbres, des prêtres de l'ancienne Égypte et du Mexique.

Le peuple avait enduré patiemment toutes les insultes et tous les outrages que lui avaient fait subir jusqu'alors les Espagnols. Il avait vu son souverain arraché de son propre palais et conduit par les rues comme un captif; ses ministres assassinés sous ses yeux; ses trésors mis au pillage; lui-même dépouillé de sa suprématie royale. Il avait vu tout cela sans faire le moindre effort pour s'y opposer. Mais la profanation de ses temples touchait une corde plus sensible, et les prêtres se hâtèrent d'exploiter cet incident (24).

Ce fut dans la conduite de Montézuma lui-même qu'on observa les premiers indices de ce changement de disposition. Perdant tout à coup sa gaieté habituelle, il se montra sérieux et pensif, et au lieu de rechercher, comme il avait coutume de le faire, la société des Espagnols, il parut l'éviter. On remar-

(24) « Para mi yo tengo por marabilla, é grande, la mucha paciencia de Montezuma, y de los Indios principales, que assí viéron tratar sus templos é idolos. Mas su disimulacion adelante se mostró ser otra cosa viendo, que una gente extrangera, é de tan poco numero, les prendió su señor é porque formas los hacia tributarios, é se castigaban é quemaban los principales, é se aniquilaban y disipaban sus templos, é hasta en aquellos y sus antecesores estaban. Recia cosa me parece soportarla con tanta quíetud; pero adelante como lo dirá la historia, mostró el tiemplo lo que en el pecho estaba oculto en todos los Indios generalmente. » *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 10.

qua aussi que des conférences plus fréquentes avaient lieu entre lui et les nobles, et surtout entre lui et les prêtres. Contrairement à son habitude, son petit page Orteguilla, à qui la langue aztéque était devenue assez familière, n'était pas admis à ces réunions. Ce concours de circonstances ne pouvait manquer d'exciter chez les Espagnols des appréhensions d'une nature grave.

Peu de jours s'étaient écoulés, lorsque Cortés reçut de l'empereur une invitation, ou plutôt un ordre, de venir le trouver dans son appartement. Il s'y rendit, non sans quelque sentiment de défiance et d'anxiété, et se fit accompagner d'Olid, capitaine de la garde, et de deux ou trois autres officiers de confiance. Montézuma les reçut avec une politesse froide, et s'adressant au général, lui dit que ses prédictions se réalisaient. Les dieux de son pays avaient été offensés de la violation de leurs temples. Ils avaient menacé les prêtres d'abandonner la ville, si les sacriléges étrangers n'en étaient chassés, ou plutôt n'étaient sacrifiés sur les autels en expiation de leurs crimes (25). Le monarque assura les chrétiens que c'était dans l'intérêt de leur sûreté qu'il leur faisait cette communication. « Si vous agissez sagement, dit-il en finissant, vous sortirez du pays sur-le-champ. Je n'ai qu'à lever le doigt pour que tous les Aztéques soient, en un moment, en armes contre vous. » Il n'y avait pas de motif pour douter de sa sincérité. Car Montézuma, quelque mal que lui eussent fait les hommes

(25) Suivant Herrera, ce fut le diable lui-même qui fit cette communication à Montézuma, et il rapporte en substance la conversation qui eut lieu entre eux. (*Hist. general*, dec. 2, lib. 9, cap. 6.) La plupart des historiens du temps soutiennent avec force que Satan se montra en personne à cette occasion. Oviedo, qui a, en général, des idées moins étroites, s'exprime sur ce point d'une manière presque aussi affirmative. « Porque la misa y Evangelio, que predicaban y decian los christianos, le (al diablo) daban gran tormento ; y debese pensar, si verdad es, que esas gentes tienen tanta conversacion y comunicacion con nuestro adversario, *como se tiene por certo en estas Indias*, que no le podia á nuestro enemigo placer con los misterios y sacramentos de la sagrada religion christiana. » *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47.

blancs, les respectait comme appartenant à une race supérieure à la sienne, et, ainsi qu'on l'a vu, il avait conçu pour plusieurs d'entre eux un attachement qui sans doute prenait sa source dans les égards et les attentions personnelles qu'ils lui témoignaient.

Cortés avait trop d'empire sur lui-même pour laisser voir l'effet que produisit sur lui cette révélation. Il répondit, avec un admirable sang-froid, qu'il regretterait beaucoup de quitter si précipitamment la capitale, n'ayant pas de vaisseaux pour sortir du pays. Sans cette raison, il ne voyait rien qui l'empêchât de partir immédiatement. Mais, en partant dans de pareilles circonstances, il se trouverait encore dans la nécessité de prendre une mesure qui lui coûtait beaucoup; c'était d'emmener l'empereur avec lui.

Cette dernière suggestion troubla visiblement Montézuma. Il demanda combien de temps il faudrait pour construire des vaisseaux, et finit par consentir à envoyer à la côte un certain nombre d'ouvriers, pour travailler sous les ordres des Espagnols; en attendant, il emploierait son autorité à contenir l'impatience de ses sujets, en leur donnant l'assurance que les hommes blancs quitteraient le pays aussitôt qu'ils en auraient les moyens. Il tint parole. Un corps nombreux d'artisans aztéques partit de la capitale avec les meilleurs ingénieurs espagnols, et, descendant à Vera-Cruz, commença immédiatement à abattre des bois et à construire un nombre de navires suffisant pour reconduire les Espagnols dans leur pays. Les travaux furent poussés en apparence avec ardeur. Mais ceux qui en avaient la direction reçurent, dit-on, des instructions particulières du général, par lesquelles il leur était recommandé d'y apporter autant de lenteur que possible, dans l'espoir qu'il pourrait recevoir, dans l'intervalle, des renforts d'Europe qui lui permettraient de se maintenir dans sa position (26).

(26) « É Cortés proveió de maestro é personas que entendiesen en la labor de los navios, é dixó despues á los Españoles desta manera : Señores y hermanos, este señor Montezuma quiere que nos vamos de la tierra, y conviene que se hagan navios. Id con estos Indios é cortese la madera ; é

Les choses changèrent alors d'aspect au quartier des Espagnols. Au lieu du repos et de la sécurité auxquels les troupes s'étaient naguère livrées, elles éprouvaient une sombre appréhension de danger, appréhension à peine sensible à l'œil, mais qui n'en pesait pas moins sur l'âme comme un cauchemar : c'était la tache légère que le voyageur des tropiques aperçoit à l'horizon, et que des yeux vulgaires peuvent prendre pour un nuage d'été, mais qui annonce au marin expérimenté l'approche de l'ouragan. Toutes les mesures de précaution que pouvait suggérer la prudence furent prises. Le soldat, en se jetant sur ses nattes pour dormir, conserva son armure. Il mangea, but, dormit, avec ses armes sous sa main. Son cheval resta harnaché nuit et jour, la bride flottant au pommeau de la selle. Les canons furent disposés de manière à commander les grandes avenues. Les sentinelles furent doublées, et chaque homme, quel que fût son rang, dut monter la garde à son tour. En un mot, la garnison fut mise en état de siége (27).

entretanto Dios nos proveherá de gente é socorro ; por tanto, poned tal dilacion que parezca que haceis algoy se haga con ella lo que nos conviene ; é siempre me escrivid é avisad que tales estais en la montaña, é que no sientan los Indios nuestra disimulacion. É así se puso por obra. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47.) Gomara s'exprime dans le même sens. (*Crónica*, c. 95.) Diaz nie l'existence de ces instructions secrètes, et prétend que Martin Lopez, le principal ingénieur, l'assura qu'on avait fait toute la diligence possible pour mettre trois navires en chantier. *Hist. de la conquista*, c. 108.

(27) « Je puis dire sans jactance, écrit notre vieux chroniqueur, Bernal Diaz, que j'étais tellement accoutumé à ce mode de vie, que, depuis la conquête du pays, je n'ai jamais pu coucher déshabillé, ni dans un lit. Et pourtant je dors aussi bien que je pourrais le faire sur le duvet le plus doux. Lors même que je fais les tournées de mon *encomienda*, je ne porte jamais de lit avec moi, à moins que je ne sois en compagnie d'autres cavaliers, qui pourraient croire que j'agis ainsi par parcimonie. Mais, dans ce cas même, je me jette sur mon lit tout habillé. Je dois dire encore une autre chose ; c'est que je ne puis dormir longtemps dans la nuit sans me lever pour regarder le ciel et les étoiles, et rester pendant quelque temps au grand air, et cela sans bonnet ni autre chose sur ma tête. Et, Dieu merci,

Telle était la position pénible de l'armée, lorsqu'au commencement de l'année 1520, six mois après son entrée dans la capitale, il arriva de la côte des nouvelles qui donnèrent à Cortés plus d'inquiétude que l'insurrection même dont il était menacé de la part des Aztéques.

je ne m'en suis jamais mal trouvé. Je cite ces faits, afin que le monde sache de quelle trempe nous étions, nous autres, les vrais conquérants, et combien nous étions rompus aux armes et aux veilles. » *Hist. de la conq.*, c. 108.

CHAPITRE VI.

LES ENVOYÉS DE CORTÉS EN ESPAGNE. — ACTES DE LA COUR DE CASTILLE. — PRÉPARATIFS DE VELASQUEZ. — NARVAEZ DÉBARQUE AU MEXIQUE. — CONDUITE POLITIQUE DE CORTÉS. — IL QUITTE LA CAPITALE.

1520.

Avant d'expliquer la nature des nouvelles dont nous avons annoncé l'arrivée à la fin du chapitre qui précède, il convient de jeter un coup d'œil rétrospectif sur quelques événements qui se rattachent à une époque antérieure. Le vaisseau qui portait, ainsi que le lecteur se le rappelle, les envoyés Puertocarrero et Montejo avec les dépêches expédiées de Vera-Cruz, après avoir, contrairement aux instructions que ces envoyés avaient reçues, touché à la côte de l'île de Cuba et répandu la nouvelle des découvertes qui venaient d'être faites, poursuivit sans interruption sa route vers l'Espagne et atteignit, au commencement d'octobre 1519, le petit port de San Lucar. La sensation causée par son arrivée et par les nouvelles qu'il apportait fut immense, et rappela celle qu'avait produite la découverte primitive de Colomb. Toutes les magnifiques espérances qu'on avait fondées sur l'existence du Nouveau-Monde semblaient enfin se réaliser.

Malheureusement, il y avait alors à Séville un individu nommé Benito Martin, chapelain de Velasquez, gouverneur de Cuba. Cet homme n'eut pas plus tôt appris l'arrivée des envoyés, et la nature des dépêches dont ils étaient porteurs, qu'il adressa à la *Casa de contratacion*, ou maison royale des Indes, un mémoire dans lequel il accusait les envoyés et l'équipage du vaisseau de mutinerie et de rébellion contre les autorités de Cuba, et aussi de trahison envers la couronne (1).

(1) On trouve, dans la collection de Mss. faite par don Vargas Ponze, ci-devant président de l'Académie d'Histoire, un mémoire adressé à l'empe-

Par suite de ses représentations, les officiers de justice prirent possession du bâtiment, et il fut défendu aux personnes qui étaient à bord d'enlever quoi que ce fût, pas même leurs effets personnels. On refusa de laisser à la disposition des envoyés les fonds nécessaires pour solder les frais du voyage, ainsi qu'une somme considérable que Cortés envoyait à son père, don Martin. Dans cette situation embarrassante, il ne leur restait d'autre alternative que de se présenter le plus promptement possible devant l'empereur, de lui remettre les lettres dont ils étaient chargés au nom de la colonie, et de solliciter auprès de lui le redressement de leurs griefs. Ils commencèrent par aller trouver Martin Cortés, qui demeurait à Medellin, et s'acheminèrent avec lui vers la cour.

Charles-Quint visitait alors l'Espagne pour la première fois depuis son avénement. Cette visite ne fut pas longue : elle le fut assez, toutefois, pour dégoûter ses sujets, et les aliéner en grande partie de sa personne. Il venait de recevoir la nouvelle de son élection à la couronne impériale d'Allemagne. Dès ce moment, toutes ses pensées se portèrent de ce côté. Il ne prolongea son séjour dans la Péninsule qu'afin d'y lever des subsides qui le missent en état de paraître avec éclat sur le grand théâtre de l'Europe. Tous ses actes montraient trop clairement que le trône de ses ancêtres avait peu de prix à ses yeux en comparaison de ce hochet impérial qui ne pouvait avoir le moindre intérêt pour ses sujets d'Espagne ni pour sa propre postérité : l'intérêt était ici tout personnel.

Contrairement à l'usage établi, il avait convoqué les cortés de Castille à Compostelle, ville du nord de l'Espagne, qui n'avait d'autre avantage que celui de n'être pas éloignée du lieu choisi pour son embarquement (2). En se rendant à cette ville,

reur par ce même Benito Martin, et dans lequel il oppose les services de Velasquez à l'ingratitude et à la révolte de Cortés et de ses compagnons. Cette pièce ne porte point de date ; elle a été écrite après l'arrivée des envoyés, probablement à la fin de 1519, ou au commencement de l'année suivante.

(2) Sandoval donne, il est vrai, une raison singulière ; c'est que la situa-

il s'arrêta quelque temps à Tordesillas, où résidait sa malheureuse mère, Jeanne « la folle. » Ce fut là que les envoyés de Vera-Cruz se présentèrent devant lui, au mois de mars 1520. Presque en même temps, les trésors qu'ils avaient apportés arrivèrent à la cour, où ils excitèrent une admiration sans bornes (3). Les envois du Nouveau-Monde n'avaient consisté jusqu'alors qu'en productions végétales, éléments les plus sûrs de la richesse, mais aussi les plus lents. Quant à l'or, on n'en avait encore vu que peu, et ce peu était soit à l'état natif, soit grossièrement travaillé. Les courtisans contemplèrent avec étonnement les masses de ce métal précieux et la fabrication délicate des produits variés de l'art indien, surtout celle des tissus de plumes aux brillantes couleurs; en écoutant les merveilleuses descriptions qu'on leur faisait du grand empire aztéque, ils se persuadèrent que les vaisseaux espagnols avaient enfin atteint ces régions de l'or, qui jusqu'alors avaient paru fuir devant eux.

Dans cette disposition favorable des esprits, il n'est pas douteux que le monarque aurait accueilli la demande des envoyés et ratifié les actes tant soit peu irréguliers des conquérants, sans l'opposition d'un personnage qui occupait la position la plus élevée dans le département des Indes : c'était Juan Rodriguez de Fonseca, ci-devant doyen de Séville, maintenant évêque de Burgos. Issu d'une noble famille, il avait été, à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde, chargé de la direction des affaires coloniales. Lorsque Ferdinand le Catholique avait institué le conseil des Indes, il en avait été nommé le président, et avait, depuis, toujours occupé ce poste. Cette longue possession d'une charge aussi difficile qu'impor-

tion de cette ville dans le voisinage de la côte permettait à Chièvres et aux autres sangsues flamandes de s'échapper tout à coup du pays, s'il était nécessaire, avec leurs trésors mal acquis. » *Hist. de Carlos Quinto*, t. 1, p. 302, ed. Pamplona, 1634.

(3) Voir la lettre écrite par Pierre Martyr à son noble élève et ami, le marquis de Mondejar, deux mois après l'arrivée du vaisseau de Vera Cruz. *Opus epist.*, ep. 650.

tante est en elle-même une garantie suffisante de capacité. Il n'était pas rare, à cette époque, de voir des gens d'église investis de hauts emplois civils, et même militaires. Fonseca paraît avoir été un homme capable, actif, d'une vocation plus mondaine que religieuse. On peut même dire que son caractère, irritable et vindicatif, était d'une trempe fort peu chrétienne; ces mauvaises passions étaient en quelque sorte identifiées à sa nature. Malheureusement, sa position particulière lui permit de les satisfaire aux dépens de quelques-uns des hommes les plus illustres de son temps. Piqué on ne sait de quelle insulte qu'il croyait avoir reçue de Colomb, il avait constamment entravé les plans du grand navigateur. Il avait manifesté les mêmes dispositions hostiles à l'égard de Diego, fils de l'amiral et héritier de ses honneurs; il se montra maintenant, et à partir de ce moment, animé du même esprit de rancune envers le conquérant du Mexique. La cause immédiate de cette conduite était dans ses relations personnelles avec Velasquez, à qui une de ses proches parentes était fiancée (4).

Par suite des représentations de ce prélat, Charles, au lieu de donner une réponse favorable aux envoyés, ajourna sa décision jusqu'à son arrivée à Coruña (la Corogne), où il devait s'embarquer (5). Mais d'autres soins l'attendaient dans cette ville: les troubles qu'avait suscités sa conduite impolitique, et les préparatifs de son voyage absorbèrent tous ses instants. Les affaires coloniales, qu'il avait laissées s'accumuler, furent réservées pour la dernière semaine qu'il devait passer en Espagne: mais celles du « jeune amiral » absorbèrent une si grande partie de cette semaine, qu'il ne lui resta pas le temps de s'occuper de Cortés: il se borna à donner

(4) Zuñiga, *Anales eclesiásticos y seculares de Sevilla.* Madrid, 1667, fol. 414. Herrera, *Hist. general,* dec. 2, lib. 5, cap. 14; lib. 9, cap. 17, et alibi.

(5) Velasquez avait, à ce qu'il paraît, envoyé, dès le mois d'octobre 1519, un rapport sur la conduite de Cortés et sur le vaisseau qui avait touché à Cuba avec les trésors. *Carta de Velasquez al lic. Figueroa,* Ms., nov. 17, 1519.

ordre au bureau de Séville de faire remettre aux envoyés une portion de leurs fonds, jusqu'à concurrence de la somme nécessaire pour acquitter les frais du voyage. Le 16 mai 1520, le monarque impatient dit adieu à son royaume, sans s'inquiéter de la querelle de ses belliqueux vassaux du Nouveau-Monde, sans faire un effort en faveur de la magnifique entreprise qui devait lui assurer la possession de l'empire indien. Quel contraste avec la politique de ses illustres prédécesseurs, Ferdinand et Isabelle! (6)

Cependant le gouverneur de Cuba, sans attendre des renforts d'Espagne, prit de lui-même des mesures pour rentrer en possession de ses droits usurpés. On a vu, dans un précédent chapitre, combien il avait été ému par le récit des actes de Cortés et des trésors que son navire transportait en Espagne. La rage, l'orgueil blessé, l'avarice désappointée, déchirèrent son cœur. Il ne pouvait surtout se pardonner d'avoir remis cette affaire en de telles mains. La semaine même où Cortés l'avait quitté pour prendre le commandement de la flotte, Charles-Quint avait signé une *capitulation* qui conférait à Velasquez le titre d'*adelantado*, avec une grande extension de ses pouvoirs primitifs (7). Le gouverneur résolut d'envoyer, sans perdre de temps, à la côte des Aztéques, une force suffisante pour y établir sa nouvelle autorité dans toute sa plénitude, et pour tirer vengeance de son lieutenant rebelle. Il commença ses préparatifs dès le mois d'octobre (8).

(6) « Con gran música, dit Sandoval avec amertume, de todos los ministriles, y clarines recogiendo las áncoras, diéron vela al viento con gran regozijo, dexando á la triste España cargada de duelos, y desventuras. » *Hist. de Carlos Quinto*, t. 1, p. 219.

(7) Cet acte était daté de Barcelone, le 13 novembre 1518. Cortés quitta St. Iago le 18 du même mois. Hérrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 3, c. 11.

(8) Gomara, *Crónica*, cap. 96, et Robertson, *History of America*, t. 2, p. 304, 466, pensent que le gouverneur fut stimulé, dans cette entreprise, par sa nouvelle dignité d'*adelantado*. Mais il résulte d'une lettre écrite de sa propre main et qui se trouve dans la collection Muñoz, qu'il avait commencé ses opérations quelques mois avant d'avoir reçu avis de sa nomina-

Il avait eu d'abord l'intention de prendre le commandement en personne. Mais sa corpulence, qui le rendait peu propre à supporter les fatigues d'une pareille expédition, ou, suivant sa version, sa tendresse pour ses sujets indiens, alors en proie à une épidémie, l'engagea à déléguer ce commandement à un autre (9).

La personne dont il fit choix était un hidalgo castillan, nommé Pamfilo de Narvaez. Il avait aidé Velasquez à soumettre l'île de Cuba, où sa conduite ne saurait être entièrement justifiée du reproche d'inhumanité, qui ne s'applique que trop souvent aux aventuriers espagnols de cette époque. Il continua depuis à occuper des emplois importants, et demeura en grande faveur auprès de Velasquez. C'était un homme de quelque capacité militaire, mais négligent et trop facile en matière de discipline. Il était brave; mais sa bravoure était alliée à une certaine arrogance, ou plutôt à un excès de confiance en lui-même, qui le rendait sourd aux suggestions de gens mieux avisés que lui. En somme, il était complétement dépourvu de cette prudence et de cette prévoyance réfléchie indispensables à un chef qui allait se mesurer avec un antagoniste tel que Cortés (10).

Le gouverneur et son lieutenant s'occupèrent activement de réunir une armée. Ils visitèrent toutes les villes considérables de l'île, armant des vaisseaux dans les ports, formant des dépôts et des magasins, sollicitant et encourageant les engagements volontaires par des promesses libérales. Mais l'appât le plus puissant était l'assurance des riches trésors qui attendaient les nouveaux conquérants dans les régions d'or du Mexique; tel fut l'engouement général, qu'une multitude

tion. *Carta de Velasquez al señor de Xèvres.* Isla Fernandina, Ms., octubre 12, 1519.

(9) *Carta de Velasquez al lic. Figueroa,* Ms., nov. 17, 1519.

(10) Voici le portrait assez original que Diaz nous fait de Narvaez : « Il était grand et robuste, avait la tête grosse et la barbe rousse, l'air avenant, la voix creuse et sonore, comme si elle sortait d'une caverne. Il était d'ailleurs brave et bon cavalier. » *Hist. de la conquista,* cap. 205.

d'individus de toute classe et de tout âge s'empressa de s'enrôler pour l'expédition, si bien qu'on eût dit que toute la population blanche allait quitter l'île et la laisser à ses possesseurs primitifs (11).

La nouvelle de ces préparatifs se répandit bientôt dans les îles, et attira l'attention de l'Audience Royale de Santo Domingo. Cette cour était, à cette époque, investie non-seulement de la suprême autorité judiciaire dans les colonies, mais elle exerçait aussi une juridiction civile, dont « l'amiral » se plaignait, comme d'un empiétement sur ses droits. Elle vit avec inquiétude les projets de Velasquez, persuadée que cette expédition, quels qu'en fussent les résultats en ce qui concernait les parties immédiatement engagées, ne pouvait que compromettre les intérêts de la couronne. Elle désigna donc un de ses membres, le licencié Ayllon, homme prudent et résolu, pour se rendre à Cuba, avec ordre d'user de son autorité pour arrêter, s'il était possible, les préparatifs de Velasquez (12).

A son arrivée, le licencié trouva le gouverneur dans la partie occidentale de l'île, occupé à mettre sa flotte en état de prendre la mer. Il lui expliqua l'objet de sa mission et la manière dont l'Audience Royale envisageait l'entreprise projetée. La conquête d'un pays aussi vaste et aussi puissant que le Mexique exigeait toutes les forces dont les Espagnols pouvaient disposer, et si une moitié de ces forces était employée contre l'autre, il n'en pouvait résulter que désastres. C'était le devoir du gouverneur, comme loyal sujet de son souverain, d'imposer silence à ses ressentiments personnels, et de soutenir ceux qui étaient actuellement engagés dans le grand œuvre de la conquête, en leur envoyant les renforts nécessaires. Il pouvait, il est vrai, notifier à Cortés les pouvoirs dont il était investi, et réclamer l'obéissance qui lui était due. Mais

(11) Le licencié Ayllon insiste particulièrement, dans un mémoire, sur les conséquences dangereuses d'une pareille émigration. *Carta al emperador*. Guaniguanico, marzo 4, 1520, Ms.

(12) *Processo y pesquiza hecha por la Real Audiencia de la Española*. Santo Domingo, diciembre 24, 1519, Ms.

en cas de résistance, il devait abandonner la question aux tribunaux compétents, et employer ses ressources à exploiter dans une autre direction le vaste champ des découvertes, au lieu de risquer de perdre le tout en s'engageant dans une lutte contre son rival.

Cet avis, tout sensé et tout salutaire qu'il était, ne fut nullement goûté par le gouverneur. Il déclara, à la vérité, n'avoir aucune intention d'en venir aux mains avec Cortés; il ne voulait, dit-il, qu'établir sa juridiction légitime sur des contrées qui avaient été découvertes sous ses propres auspices. En même temps, il contesta le droit que s'arrogeait l'Audience Royale d'intervenir en cette affaire. Narvaez se montra encore plus récalcitrant, et la flotte étant prête, il annonça l'intention de mettre à la voile dans quelques heures. Le licencié, désespérant d'arrêter l'expédition, prit le parti de l'accompagner en personne, afin d'empêcher par sa présence, s'il était possible, une rupture ouverte entre les parties (13).

La flotte se composait de dix-huit bâtiments, grands et petits; elle portait neuf cents hommes, dont quatre-vingts cavaliers, quatre-vingts arquebusiers, cent cinquante arbalétriers, avec du gros canon et un approvisionnement considérable d'armes et de munitions de guerre. On y comptait en outre un millier d'Indiens, originaires de l'île, qui accompagnaient probablement l'expédition en qualité de gens de service (14). Jamais, à une seule exception près (15), une aussi belle flotte n'avait encore paru dans les mers de l'Inde,

(13) *Parecer del lic. Ayllon al adelantado Diego Velasquez.* Isla Fernandina, 1520, Ms.

(14) *Relacion del lic. Ayllon.* Santo Domingo, 30 de agosto, 1520, Ms. *Processo y pesquiza por la Real Audiencia*, Ms.

L'artillerie se composait, suivant Diaz, de vingt pièces de canon. *Hist. de la conquista*, cap. 109.

(15) La grande flotte commandée par Ovando, en 1501, sur laquelle Cortés avait eu l'intention de s'embarquer pour le Nouveau-Monde. Herrera, *Hist. general*, dec. 1, lib. 4, cap. 11.

et jamais armement comparable à celui-ci n'avait été équipé dans les ports du monde occidental.

Parti de Cuba dans les premiers jours de mars 1520, Narvaez suivit à peu près la même route que Cortés, et côtoyant ce qu'on appelait alors l'île d'Yucatan (16), il jeta l'ancre le 23 avril, devant San-Juan de Ulua, après avoir essuyé une rude tempête, dans laquelle périrent quelques-uns de ses petits bâtiments. C'était à ce même endroit, sur la plage sablonneuse où s'élève la ville actuelle de Vera-Cruz, que Cortés avait débarqué pour la première fois.

Là, le commandant fit la rencontre d'un des Espagnols que Cortés avait envoyés pour reconnaître les ressources du pays, et particulièrement ses productions minérales. Cet homme vint à bord de la flotte, et les Espagnols apprirent de lui tout ce qui s'était passé depuis le départ des envoyés de Vera-Cruz — la marche dans l'intérieur, les combats sanglants livrés aux Tlascalans, l'occupation de Mexico, les riches trésors qu'on y avait trouvés, et l'arrestation du monarque, grâce à laquelle, dit le soldat en finissant, « Cortés gouverne le pays comme s'il en était le souverain, de sorte qu'un Espagnol peut voyager sans armes d'un bout de l'empire à l'autre, et n'a point à craindre d'être insulté ou maltraité (17). » Ses auditeurs écoutaient ce merveilleux récit, muets d'étonnement, et l'honnête indignation de Narvaez ne fit que s'accroître, en apprenant la valeur de la riche proie qu'on venait d'arracher à son chef.

Il manifesta dès lors l'intention de marcher contre Cortés

(16) « De allí seguimos el viage por toda la costa de la isla de Yucàtan. » *Relacion del lic. Ayllon*, Ms.

(17) « La cual tierra sabe, é ha visto este testigo, que el dicho Hernando Cortés tiene pacifica, è le sirven é le obedecen todos los Indios, é que cree este testigo que lo hacen por cabsa que el dicho Hernando Cortés tiene preso á un cacique que dicen Montézuma, que es señor de lo mas de la tierra, á lo que este testigo alcanza, ál cual los Indios obedecen, é facen lo que les manda, é los christianos andan por toda esta tierra seguros, é un solo christiano la ha atraversado toda sin temor.» *Processo y pesquiza por la R. Audiencia*, Ms.

et de le punir de sa révolte. Cette intention fut proclamée avec tant de jactance, que les indigènes, accourus en foule au camp formé sur le rivage, comprirent que les nouveaux venus n'étaient pas les amis, mais les ennemis de ceux qui les avaient précédés. Narvaez résolut aussi, contrairement au conseil de l'Espagnol, qui lui cita l'exemple de Cortés, de former un établissement sur ce point en apparence peu avantageux, et il fit les dispositions nécessaires pour y organiser une municipalité. Il apprit, toujours du même soldat, l'existence de la colonie voisine de Villa-Rica, commandée par Sandoval, et composée, l'assura-t-on, de quelques invalides qui se rendraient à la première sommation. Cependant, au lieu de marcher contre cette place, il résolut d'envoyer un message pacifique, pour faire connaître ses pouvoirs et demander que la garnison se soumît (18).

Ces mesures successives contrarièrent vivement Ayllon, qui prévit qu'elles amèneraient une collision inévitable avec Cortés; mais il eut beau faire des remontrances et menacer de mettre la conduite de Narvaez sous les yeux du gouvernement, Narvaez, fatigué de son opposition continuelle et de l'aigreur de ses observations, résolut de se débarrasser de ce surveillant incommode. Il le fit saisir et embarquer pour Cuba. Le licencié eut l'adresse de persuader au capitaine du navire de changer sa destination et de le transporter à Santo Domingo; à son arrivée dans cette ville, un rapport formel de sa conduite, dans lequel étaient énergiquement flétris les actes déloyaux du gouverneur et de son lieutenant, fut rédigé et expédié en Espagne par l'Audience Royale (19).

Cependant aucun des mouvements de Narvaez n'avait échappé

(18) ***Relacion del lic. Ayllon***, Ms. ***Demanda de Zavallos en nombre de Narvaez***, Ms.

(19) Ce rapport se trouve parmi les Mss. de Vargas Ponce, dans les archives de l'Académie royale d'histoire. Il contient cent dix pages in-folio, et est intitulé : ***El Processo y pesquiza hecha por la Real Audiencia de la Española é tierra nuevamente discubierta.*** Para el Consejo de Su Majestad.

à Sandoval. Du moment où il avait paru sur la côte, cet officier vigilant, se défiant du but de cette expédition, ne l'avait pas perdu de vue un instant. Il ne fut pas plus tôt informé du débarquement des Espagnols, qu'il envoya en lieu de sûreté le peu de soldats invalides qu'il avait ; puis, ayant mis ses fortifications dans le meilleur état possible, il se disposa à défendre la place jusqu'à la dernière extrémité. Ses hommes promirent de le seconder de tout leur pouvoir, et pour soutenir la résolution de ceux qui pourraient faiblir, il fit dresser une potence sur la place de la ville! Hâtons-nous d'ajouter que la constance de ses compagnons ne fut pas mise à cette épreuve.

Les seuls ennemis qui se présentèrent devant la Villa-Rica furent un prêtre, un notaire, et quatre autres Espagnols, choisis par Narvaez pour remplir la mission dont nous avons parlé. L'ecclésiastique se nommait Guevara. Introduit devant Sandoval, il lui fit une harangue étudiée, dans laquelle il énumérait pompeusement les services et les titres de Velasquez, et, après avoir accusé de rébellion Cortés et ses compagnons, demandait à Sandoval de se soumettre, comme un loyal sujet, à l'autorité nouvellement constituée de Narvaez.

Le commandant de la Villa-Rica, irrité d'entendre traiter aussi cavalièrement ses compagnons d'armes, assura le révérend ambassadeur que le respect qu'il portait à sa robe était la seule considération qui l'empêchât de lui faire administrer le châtiment qu'il méritait. Guevara, s'emportant à son tour, invita le notaire à donner lecture de la proclamation. Mais Sandoval l'arrêta, déclarant à ce fonctionnaire que s'il s'avisait d'ouvrir la bouche, sans avoir au préalable produit le mandat qu'il devait avoir reçu de la couronne, il le ferait fustiger d'importance. A ces mots, Guevara perdit toute mesure, et frappant du pied la terre, réitéra ses ordres d'un ton plus péremptoire. Sandoval n'était pas homme à longues explications. Il se contenta de faire observer que c'était au général lui-même, à Mexico, que l'acte devait être lu. En même temps il ordonna à ses gens de se procurer un

certain nombre de vigoureux *tamanes*, ou porteurs indiens, sur le dos desquels le malheureux prêtre et ses compagnons furent attachés comme autant de ballots de marchandises. Le commandant leur donna une escorte de vingt soldats espagnols, et la petite caravane se mit en marche pour la capitale. Elle voyagea jour et nuit, ne s'arrêtant que le temps nécessaire pour se procurer des relais de porteurs; et comme elle traversait des villes populeuses, des forêts et des plaines cultivées, qui se déroulaient rapidement devant elle, les nouveaux venus, confondus à la fois par l'étrangeté de ce spectacle et par la nouveauté de ce mode de transport, savaient à peine s'ils veillaient ou s'ils étaient sous l'empire d'un rêve. C'est ainsi qu'à la fin du quatrième jour, ils atteignirent le lac de Tezcuco, en vue de la capitale de l'empire (20).

Ses habitants étaient déjà instruits de l'arrivée de nouveaux hommes blancs sur la côte. Immédiatement après leur débarquement, la nouvelle en avait été transmise à Montézuma, qui, dit-on (le fait paraît cependant peu probable), la cacha pendant quelques jours à Cortés (21). Enfin, l'ayant invité à une entrevue, il lui dit que rien ne s'opposait maintenant à ce qu'il quittât le pays, attendu qu'il y avait une flotte toute prête à l'emmener. Aux questions du général étonné, Montézuma répondit en lui montrant une carte hiéroglyphique qui lui avait été envoyée de la côte, et sur laquelle les vaisseaux, les Espagnols eux-mêmes, et tout leur équipage de guerre, étaient représentés avec une exactitude minutieuse. Cortés, étouffant toute autre émotion que celle du plaisir, s'écria : « Béni soit le Rédempteur pour sa miséricorde! » A son retour au quartier, la nouvelle fut reçue par les troupes avec de bruyantes acclamations, et célébrée par des décharges

(20) « E iban espantados de que veian tantas ciudades, y pueblos grandes que les traian de comer y unos los dexavan, y otros los tomavan, y andar por su camino. Dizenque iban pensando si era encatamiento, ó sueño. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 111. *Demanda de Zavallos*, Ms.

(21) « Ya avia tres dias que lo sabia Monteçuma, y Cortés no sabia cosa ninguna. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 110.

d'artillerie et d'autres démonstrations d'allégresse. On saluait les nouveaux venus comme un renfort arrivant d'Espagne. Le général ne partageait pas cette illusion. Sa première pensée avait été que ces troupes étaient envoyées par son ennemi, le gouverneur de Cuba. Il fit part de ses soupçons à ses officiers, qui les communiquèrent peu à peu aux soldats; les transports de joie auxquels on s'était abandonné firent place à de vives inquiétudes, lorsqu'on vint à réfléchir sur la probabilité de cette conjecture et sur la force de l'ennemi. Cependant les compagnons de Cortés ne se découragèrent point : ils prirent, au contraire, l'engagement de rester fidèles à leur cause et de soutenir leur chef, quelles qu'en pussent être les conséquences. C'est encore un de ces exemples qui prouvent l'influence qu'exerçait Cortés sur ces aventuriers. Du reste, tous les doutes furent bientôt dissipés par l'arrivée des prisonniers de Villa-Rica.

Un des hommes de l'escorte, se détachant du convoi dans les faubourgs, pénétra dans la ville, et remit au général une lettre de Sandoval, qui lui donnait tous les détails de ce qui s'était passé. Cortés envoya aussitôt au devant des prisonniers, ordonna qu'ils fussent mis en liberté, et leur fit donner des chevaux, pour faire leur entrée dans la capitale d'une manière plus convenable que sur le dos des *tamanes*. Lorsqu'ils arrivèrent, il les reçut avec une politesse marquée, leur fit des excuses de la conduite brutale de ses officiers, et parut empressé de calmer, par les égards les plus empressés, l'irritation de leurs esprits. Il les combla en outre de présents, et parvint, par la séduction de ses procédés, à opérer un tel changement dans leurs dispositions, que, d'ennemis qu'ils étaient, il en fit des amis. C'est ainsi qu'il obtint d'eux une foule de renseignements importants, non-seulement sur les desseins de leur chef, mais aussi sur le moral de son armée. Ils lui apprirent que les soldats de Narvaez, en général, loin de désirer d'en venir aux mains avec les siens, feraient volontiers cause commune avec eux, s'ils n'étaient retenus par leur commandant. Ces soldats n'avaient aucun ressentiment à satis-

faire, aucune injure à venger. Ce qu'ils voulaient, c'était de l'or. L'influence personnelle de Narvaez n'était pas grande, et son arrogance, jointe à son caractère parcimonieux, lui avaient déjà aliéné en partie l'affection de ses compagnons. Ces données ne furent pas perdues pour Cortès.

Il adressa à son rival une lettre conçue dans les termes les plus conciliants. Il le suppliait de ne pas donner au monde le scandale de leurs passions personnelles. Ce serait exciter parmi les naturels l'esprit d'insubordination, et compromettre tous les résultats déjà obtenus. Une collision violente ne procurerait aucun avantage au vainqueur, et pourrait être fatale à tous deux. Ils ne pouvaient espérer de succès que par leur union. Il était prêt, pour son compte, à accueillir Narvaez comme un frère d'armes, à partager avec lui les fruits de la conquête, et à se soumettre à son autorité, s'il était en mesure d'exhiber une commission royale. Or, Cortés savait que Narvaez n'avait pas cette commission (22).

Après le départ de Guevara et de ses compagnons (23), le général résolut d'envoyer lui-même à Narvaez un messager spécial. La personne dont il fit choix pour remplir cette mission délicate fut le père Olmedo, qui, dans tout le cours de la campagne, avait fait preuve d'un bon sens pratique et d'un talent pour les affaires qu'on ne rencontre pas toujours dans les gens de sa profession. Il lui donna une autre lettre pour Narvaez, conçue dans le même sens que la première. Il écrivit également au licencié Ayllon, dont il ignorait le départ, et à Andrés de Duero, ci-devant secrétaire de Velasquez, et son ami personnel, qui avait accompagné l'expédition. Olmedo fut chargé de s'entretenir en particulier avec eux, ainsi qu'avec

(22) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 35, cap. 47. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 117-120.

(23) « Notre commandant, dit Diaz, leur parla avec tant de douceur et de bonté, et leur donna tant d'or, qu'après être arrivés comme des lions rugissants, ils s'en allèrent parfaitement apprivoisés. » *Hist. de la conquista*, cap. 111.

les principaux officiers et soldats, afin de les faire entrer, autant que possible, dans ses vues de conciliation. Enfin, pour donner plus de poids à ses arguments, il fut muni d'une forte somme en or.

Sur ces entrefaites, Narvaez, renonçant à son dessein primitif de fonder une colonie sur la côte, avait porté son quartier-général à Cempoalla. C'est là qu'il était, lorsque Guevara revint et lui remit la lettre de Cortés.

Narvaez parcourut cette lettre d'un air de mépris, qui bientôt fit place à un vif déplaisir, lorsque son envoyé lui parla avec quelque emphase des ressources formidables et du caractère de son rival, l'exhortant de tout son pouvoir à accueillir les ouvertures pacifiques qui lui étaient faites. Les troupes, de leur côté, écoutant d'une oreille avide les récits qu'on leur faisait de Cortés, comparaient involontairement ses manières franches et libérales avec celles de leur commandant; elles enviaient l'opulence qui régnait dans son camp, où le dernier des soldats pouvait jouer son lingot et sa chaîne d'or, où l'on vivait au sein de l'abondance, et où l'existence du soldat semblait être une longue fête. On n'avait laissé voir à Guevara que le beau côté du tableau.

L'impression produite par ces récits fut confirmée par la présence d'Olmedo. Cet envoyé remit également ses dépêches à Narvaez, qui, après les avoir lues avec colère, s'emporta en injures contre son rival : un de ses capitaines, nommé Salvatierra, renchérissant même sur son chef, exprima hautement l'intention de couper les oreilles du rebelle et de les faire griller pour son déjeuner (24) ! Le moine, dédaignant ces impuissantes rodomontades, s'occupa de se mettre en rapport avec un grand nombre d'officiers et de soldats, qu'il trouva dans des dispositions beaucoup plus raisonnables. Son éloquence insinuante, appuyée par ses largesses, s'empara peu à peu de leurs cœurs, et il se forma, sous les yeux mêmes du chef, un parti en faveur de Cortés. Cette intrigue ne put

(24) *Hist. de la conquista*, cap. 112.

cependant être conduite si secrètement qu'elle échappât aux soupçons jaloux de Narvaez, qui, sans l'intervention de Duero, aurait fait arrêter et jeter en prison Olmedo. Il se contenta de couper court à ses menées, en le renvoyant à son maître. Mais les semences qu'il avait jetées devaient se développer et porter leurs fruits.

Narvaez renouvela publiquement la déclaration qu'il avait déjà faite, lors de son débarquement, de l'intention où il était de marcher contre Cortés et de l'arrêter comme coupable de trahison. Les Cempoallans apprirent avec étonnement que leurs nouveaux hôtes, quoique compatriotes de leurs prédécesseurs, étaient leurs ennemis. Narvaez déclara également qu'il voulait délivrer Montézuma de sa captivité et le rétablir sur son trône. Il reçut, dit-on, un riche présent de l'empereur aztéque, qui entra en correspondance avec lui (25). Il est assez vraisemblable que Montézuma, le croyant l'ami de Cortés, le traita avec sa munificence ordinaire. Mais qu'il ait entamé avec lui une correspondance secrète, hostile aux intérêts du général, est un fait trop en opposition avec l'ensemble de sa conduite, pour être admis légèrement.

Ces diverses circonstances n'échappèrent point à l'œil vigilant de Sandoval. Il apprit ces détails en partie par des déserteurs qui s'étaient enfuis à Villa-Rica, en partie par ses propres agents, qui, déguisés sous le costume des naturels du pays, pénétraient dans le camp de l'ennemi. Il en envoya un rapport à Cortés, l'informa des progrès de la défection parmi les Indiens, et l'engagea à prendre de promptes mesures pour la dé-

(25) *Hist. de la conquista*, cap. 111.

Oviedo prétend que Montézuma convoqua un conseil de ses nobles, dans lequel il aurait été convenu de laisser les troupes de Narvaez entrer dans la capitale, puis de les écraser d'un seul coup, avec celles de Cortés! (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47.) Si l'on songe à la terreur que ces dernières seules inspiraient aux Mexicains, il était impossible d'imaginer un conte plus invraisemblable. Mais il n'y a pas d'invraisemblances trop fortes pour l'histoire, encore bien que, d'après la maxime de Boileau, il puisse y en avoir pour la fiction.

fense de Villa-Rica, s'il ne voulait voir ce poste tomber aux mains de son rival. Le général comprit qu'il était temps d'agir.

Cependant, le choix de son plan de campagne était extrêmement embarrassant. Attendre à Mexico que Narvaez vînt l'y attaquer, ce serait lui donner le temps de rassembler autour de lui toutes les forces de l'empire, y compris celles de la capitale, car on ne pouvait douter que tous les Aztéques ne s'empressassent de se ranger sous les bannières d'un chef qui s'annonçait comme le libérateur de leur maître. C'eût été jouer trop gros jeu.

D'un autre côté, s'il marchait contre Narvaez, il fallait ou abandonner la capitale et l'empereur, c'est-à-dire le fruit de tous ses travaux et de ses victoires, ou bien, en laissant garnison à Mexico, réduire encore ses forces, déjà beaucoup trop faibles pour tenir tête à celles de son adversaire. Ce fut cependant à ce dernier parti qu'il s'arrêta. Il comptait moins peut-être sur le résultat d'une bataille que sur l'influence de ses moyens personnels et des intrigues déjà entamées, pour amener un arrangement à l'amiable ; mais il se prépara pour l'une et l'autre alternative.

Nous avons dit dans le chapitre qui précède, que Velasquez de Léon avait été envoyé avec cent cinquante hommes pour former une colonie sur un des grands fleuves qui se jettent dans le golfe du Mexique. Cortés, en apprenant l'arrivée de Narvaez, avait expédié un messager à son officier, pour l'informer de ce fait et lui porter en même temps l'ordre de suspendre ses opérations. Velasquez était déjà instruit de ce qui s'était passé par Narvaez lui-même, qui, dans une lettre écrite peu de temps après son débarquement, l'avait adjuré, au nom du gouverneur de Cuba, son parent, d'abandonner le parti de Cortés et de venir se réunir à lui. Mais cet officier avait depuis longtemps oublié tous les sujets de ressentiment qu'il avait eus jadis contre son général, à qui il était maintenant dévoué, et qui, dans tout le cours de cette campagne, lui avait donné des preuves d'une estime particulière. Cortés, en effet, n'avait pas tardé à sentir de quelle importance il était pour

lui de s'attacher ce cavalier. Sans attendre ses ordres, Velasquez avait abandonné ses travaux commencés pour se replier sur la capitale, lorsqu'il reçut les instructions du général, qui lui donnait rendez-vous à Cholula.

Cortés avait aussi fait demander un renfort de deux mille indigènes dans la province de Chinantla, située bien loin au sud-est de Cholula. Ces indigènes, race hardie et hostile aux Mexicains, lui avaient offert leurs services depuis qu'il résidait dans la métropole. Ils se servaient pour combattre d'une pique beaucoup plus longue que celle de l'infanterie espagnole et allemande. Cortés fit fabriquer trois cents de leurs lances à double pointe, dont il fit garnir l'extrémité en cuivre au lieu d'*itztli* : il se proposait de faire usage de ces armes formidables pour contenir la cavalerie de l'ennemi.

Il confia le commandement de la garnison, pendant son absence, à Pedro de Alvarado — le *Tonatiuh* des Mexicains. C'était un officier d'un haut mérite, doué surtout d'une intrépidité qui n'était pas exempte d'arrogance, et dévoué au général, dont il était l'ami personnel. Cortés lui recommanda la modération et la prudence. Alvarado devait veiller de près sur Montézuma, car de la possession de sa royale personne dépendait toute l'autorité que les Espagnols possédaient dans le pays. Il devait avoir pour lui les égards dus à son rang et commandés par la politique. Il devait respecter les usages et les préjugés des naturels, et ne pas oublier que sa petite troupe, suffisante en temps de calme pour leur imposer, serait, s'ils venaient à se soulever, balayée comme la paille devant l'ouragan.

Cortés exigea de Montézuma la promesse de maintenir avec son lieutenant les mêmes rapports d'amitié qu'il avait eus avec lui : il acquerrait par là, lui dit-il, de nouveaux titres à la bienveillance de son maître, le souverain d'Espagne. Mais s'il agissait autrement et se prêtait à quelque mouvement hostile, il devait être bien persuadé qu'il en serait la première victime.

L'empereur lui réitéra l'assurance de ses bonnes disposi-

tions. Cependant les événements qui se passaient sous ses yeux l'embarrassaient fort. Quels étaient les véritables représentants de leur souverain? Étaient-ce les Espagnols qui se trouvaient en ce moment auprès de lui, ou ceux qui venaient de débarquer? Cortés, qui s'était jusqu'alors tenu sur la réserve à ce sujet, crut devoir lui déclarer que ces derniers étaient, à la vérité, ses compatriotes, mais qu'ils trahissaient son maître. Il était donc de son devoir (et c'était un pénible devoir) de marcher contre eux; mais lorsqu'il aurait châtié leur rébellion, il reviendrait, avant de quitter le pays, faire son entrée triomphale dans la capitale. Montézuma offrit de mettre cinq mille guerriers aztéques à sa disposition; le général espagnol déclina cette offre, ne voulant pas s'embarrasser d'un corps d'auxiliairse douteux, et peut-être secrètement hostiles.

Cortés laissa à Mexico, sous les ordres d'Alvarado, cent quarante hommes, c'est-à-dire les deux tiers de sa petite armée (26), toute son artillerie, la plus grande partie de sa petite troupe de cavalerie, et la plupart des arquebusiers. Il ne garda avec lui que soixante-dix soldats; mais ils étaient tous des hommes d'élite et ceux qui lui étaient le plus attachés. Ils étaient armés à la légère et n'avaient avec eux que les bagages indispensables. Tout allait dépendre de la rapidité des mouvements.

Montézuma, porté, dans sa litière royale, sur les épaules de ses nobles, et escorté par toute l'infanterie espagnole, accom-

(26) L'édition mexicaine des lettres de Cortés dit cinq cents hommes. (*Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 122.) Mais toutes les forces espagnoles ne s'élevaient pas à ce chiffre. La traduction de la même lettre par Ramusio, imprimée dès 1565, donne le nombre indiqué dans le texte. (*Navigazioni et viaggi*, fol. 244.) Dans une pièce sans date, qui contient les déclarations de certains témoins au sujet du cinquième réservé à la couronne, il est dit que Cortés laissa dans la capitale cent cinquante soldats, sous le commandement d'Alvarado. *Probanza fecha en la Nueva-España del mar océano á pedimento de Juan Ochoa de Lexalde, en nombre de Hernando Cortés,* Ms. Le chiffre donné par l'édition mexicaine est évidemment erroné.

pagna le général jusqu'à la chaussée. Là ils se séparèrent, après s'être embrassés de la manière la plus cordiale et avec toutes les marques extérieures d'une mutuelle estime. — On était alors vers le milieu de mai 1520, c'est-à-dire qu'il y avait déjà plus de six mois que les Espagnols étaient à Mexico. Ils avaient pendant tout ce temps exercé sur le pays un empire absolu. Ils quittaient maintenant la ville pour marcher, non plus contre des Indiens, mais contre leurs propres compatriotes. C'était le commencement d'une longue série de désastres, entremêlés, il est vrai, de quelques triomphes, qu'il fallait encore parcourir avant que la conquête fût achevée (27).

(27) *Carta de villa de Vera Cruz, a el imperador*, Ms. Cette lettre, sans date, paraît avoir été écrite en 1520. Voir aussi, pour ce qui précède, *Probanza fecha a pedimento de Juan Ochoa*, Ms. Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 9, cap. 1, 21; lib. 10, cap. 1. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 119, 120. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 112, 115. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47.

CHAPITRE VII.

CORTÉS DESCEND DU PLATEAU. — NÉGOCIATIONS AVEC NARVAEZ. — IL SE PRÉPARE A L'ATTAQUER. — QUARTIERS DE NARVAEZ. — ATTAQUE DE NUIT. — DÉFAITE DE NARVAEZ.

1520.

La petite armée franchit la chaussée du midi, par laquelle elle avait fait son entrée dans la capitale, et fut bientôt en marche à travers la vallée. Elle gravit ce rideau de montagnes que la nature a vainement tiré autour de Mexico, passa entre les deux énormes volcans, ces gardiens infidèles qui depuis longtemps sommeillent à leur poste, s'engagea de nouveau dans ces âpres défilés où elle avait été jadis assaillie par une si affreuse tempête, et débouchant sur le flanc opposé de la chaîne, descendit les rampes qui s'abaissent dans les vastes et fertiles plaines de Cholula.

Les soldats, dans cette marche précipitée, se préoccupaient aussi peu de l'état de la température que des beautés du paysage : l'anxiété à laquelle ils étaient en proie les rendait indifférents à tous les objets extérieurs. Heureusement ils ne furent pas inquiétés par les naturels, car le nom d'Espagnol était en lui-même un talisman, une protection plus sûre que cuirasse ou bouclier.

A Cholula, Cortés eut la satisfaction de trouver Velasquez de Léon, avec les cent vingt soldats qu'il lui avait confiés pour fonder une colonie. Ce fidèle officier était depuis quelque temps dans cette ville, attendant l'arrivée de son général. S'il n'eût pas été exact au rendez-vous, l'opération de Cortés était manquée (1). Toute chance de succès, avec une poignée de

(1) C'est ce que dit Oviedo, et avec vérité : «Si aquel capitan Juan Velasquez de Leon no estubiera mal con su pariente Diego Velasquez, é se pasara con los 150 hombres, que havia llevado à Guaçacalco, à la parte de

soldats, était illusoire; mais par suite, grâces à Velasquez de Léon, sa petite troupe se trouva triplée, et sa confiance s'accrut d'autant.

Les soldats de Cortés se jetèrent dans les bras de leurs compagnons d'armes; puis l'armée combinée, maintenant unie plus étroitement que jamais par le sentiment du danger commun, traversa d'un pas rapide les rues de la ville sainte, où des monceaux de ruines noircies rappelaient son désastreux passage de l'automne précédent. Elle suivit la grande route de Tlascala, et rencontra, à peu de distance de cette capitale, le père Olmedo et ses compagnons revenant du camp de Narvaez, où ils avaient été envoyés, ainsi qu'on s'en souvient. L'ecclésiastique était porteur d'une lettre de ce commandant, qui sommait Cortés et ses compagnons de le reconnaître immédiatement comme capitaine général du pays, les menaçant, en cas de refus ou de retard, d'un châtiment exemplaire. Olmedo donna beaucoup de détails curieux sur l'état du camp de Narvaez. Il dépeignit Narvaez lui-même comme un homme enorgueilli de son autorité, et négligeant les précautions ordinaires contre un ennemi pour lequel il affectait un souverain mépris. Il était entouré d'officiers pleins de suffisance et de présomption, qui flattaient sa vanité, et dont le bon père, habile dans l'art de saisir les ridicules, imita les airs fanfarons, au grand amusement de Cortés et de ses soldats. Les troupes de Narvaez, dit-il, montraient en général peu d'affection pour leur commandant et n'étaient nullement disposées à se battre contre leurs compatriotes; elles avaient été confirmées dans cette disposition par ce qu'il leur avait dit de Cortés, par ses bonnes raisons, par ses promesses, et surtout par une libérale distribution de l'or qu'il avait emporté à cet effet. Indépendamment de ces particularités, Cortés recueillit d'Olmedo des renseignements importants sur la position de l'ennemi et sur son plan général d'opérations.

Pánfilo de Narvaez su cuñado, acabado oviera Cortés su oficio. » *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 12.

A Tlascala, les Espagnols reçurent une hospitalité franche et amicale. On ne dit pas si leurs alliés tlascalans étaient sortis de Mexico en même temps qu'eux; dans ce cas, ils n'auraient pas été plus loin que leur ville natale. Cortés demanda, pour son expédition actuelle, un renfort de six cents hommes de troupes fraîches. Ce renfort lui fut accordé sans difficulté; mais l'armée n'était pas encore loin de Tlascala, que ses nouveaux auxiliaires désertèrent l'un après l'autre, et retournèrent chez eux. Ils n'avaient pas ici, comme dans une guerre contre Mexico, des animosités personnelles à assouvir; peut-être aussi, intrépides dans une lutte contre les plus braves des races indiennes, avaient-ils une trop fatale expérience de la supériorité des hommes blancs pour se soucier de se mesurer encore avec eux. Toujours est-il constant qu'ils désertèrent en si grand nombre, que Cortés crut devoir congédier le reste, disant gaiement qu'il aimait mieux se séparer d'eux alors, qu'au moment critique.

L'armée entra bientôt dans cette contrée aride, toute jonchée de débris de matières volcaniques, qui s'étend aux environs de Perote et dont l'aspect contraste si étrangement avec le caractère général de beauté qui distingue le paysage. C'est là qu'elle fut ralliée par Sandoval et une soixantaine de soldats de Vera-Cruz, y compris plusieurs déserteurs du camp de Narvaez: renfort précieux, moins encore, peut-être, sous le rapport numérique, qu'en raison du caractère du commandant, qui était, sous tous les rapports, un officier du plus grand mérite. Forcé de faire un grand détour pour ne pas se heurter contre l'ennemi, il s'était frayé un chemin à travers d'épaisses forêts et des montagnes sauvages: mais il avait eu le bonheur de rejoindre sans accident la bannière de son chef (2).

Cortés fut aussi rejoint en ce lieu de rendez-vous par Tobillos, qu'il avait envoyé à Chinantla pour y faire fabriquer

(2) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 123-124. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 115-117. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 12.

des lances. Ces lances étaient parfaitement bien faites, et conformes au modèle qu'il avait donné : c'étaient de très-longues piques, à double tête, avec les pointes en cuivre. Tobillos exerça les soldats au maniement de cette arme formidable, dont l'efficacité, surtout contre la cavalerie, avait été démontrée, vers la fin du siècle précédent, par la résistance victorieuse des bataillons suisses à la chevalerie bourguignonne, la meilleure de l'Europe (3).

Cortés passa alors en revue son armée; elle se composait de deux cent soixante-six hommes, dont cinq seulement étaient montés. Dans le nombre se trouvaient quelques soldats armés de mousquets et quelques-uns d'arbalètes. Quant à l'armure défensive, elle se bornait, en général, au pourpoint piqué du pays, matelassé de coton, cuirasse légère sur laquelle pouvait s'amortir une flèche indienne, mais qui n'offrait qu'une impuissante protection contre une balle. Encore la plupart de ces vêtements étaient-ils dans le plus mauvais état, usés et criblés de trous, témoignages évidents d'un long et pénible service. Il était peu de ces braves qui, dans cette conjoncture, n'eussent échangé volontiers contre un morion d'acier ou une cuirasse, les plus riches chaînes d'or qui brillaient sur leur costume délabré (4).

Mais sous ces vêtements grossiers battaient des cœurs d'un courage et d'une fermeté à l'épreuve. Ces hommes, toujours invincibles, étaient les mêmes héros dont la valeur avait triomphé, sur maint champ de bataille, de toutes les chances

(3) Mais la longue pique des Allemands, arme irrésistible contre la cavalerie, fut impuissante contre l'épée courte et le bouclier des Espagnols, à la grande bataille de Ravenne, livrée en 1512, quelques années avant l'époque dont nous nous occupons. Machiavel fait quelques observations excellentes sur le mérite comparatif de ces armes. *Arte della guerra*, lib. 2, ap. *Opere*, t. 4, p. 67.

(4) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 118.

« Tambien quiero dezir la gran necessidad que teniamos de armas, que por un peto, ó capacete, ó casco, ó babera de hierro, dieramos aquella noche quãto nos pidiera por ello, y todo quãto auiamos ganado. » C. 122.

réunies contre eux. Ils avaient une grande expérience du pays et de ses habitants ; ils connaissaient parfaitement le caractère de leur général, sous l'œil duquel ils s'étaient formés, à ce point que tous leurs mouvements semblaient être l'effet de sa volonté ; on eût dit que la troupe entière ne formait qu'un seul corps, — unité de but et de sentiments qui doublait à la fois sa confiance et sa force.

L'armée poursuivit sa marche jusqu'au versant oriental du plateau : de là, elle descendit vers les plaines de la *Tierra caliente*, qui s'étalaient à ses pieds comme un immense océan de verdure. A une quinzaine de lieues de Cempoalla, où Narvaez avait, ainsi que nous l'avons vu, établi ses quartiers, on rencontra une seconde députation envoyée par ce commandant. Elle se composait du prêtre Guevara, d'Andrés de Duero et de deux ou trois autres. Duero, intime ami de Cortés, était celui qui avait le plus contribué, dans le principe, à lui obtenir la confiance de Velasquez. Ils se donnèrent une cordiale accolade, et ce ne fut qu'après s'être longtemps entretenus en amis intimes, que le secrétaire informa Cortés de l'objet de sa mission.

Il était porteur d'une lettre de Narvaez, conçue en termes assez différents de la précédente. Cet officier exigeait, il est vrai, que l'on reconnût son autorité souveraine au Mexique ; mais il offrait en même temps ses navires pour transporter hors du pays tous ceux qui le désireraient avec leurs trésors et leurs effets, sans aucune recherche ni molestation. C'était, sans doute, à l'influence de Duero qu'on devait attribuer ces nouvelles conditions. Le secrétaire engagea fortement Cortés à les accepter, comme les plus avantageuses qu'il fût possible d'obtenir, et comme l'unique alternative de salut qui lui restât. « En effet, lui dit-il, quelque braves que soient vos soldats, comment pouvez-vous espérer tenir tête à un antagoniste si supérieur sous le rapport numérique et matériel ? » Mais Cortés, résolu à courir la chance des armes, n'était pas homme à se laisser intimider. « Si Narvaez est porteur d'un brevet royal, répondit-il, je suis prêt à reconnaître son

autorité; mais il n'a encore exhibé aucun mandat. Je ne puis donc voir en lui que l'agent de mon rival Velasquez. Quant à moi, je suis un serviteur du roi. C'est pour le roi que j'ai conquis ce pays, et soyez certain que mes compagnons et moi nous le défendrons pour le roi jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Si nous succombons, il sera assez glorieux pour nous d'être morts en faisant notre devoir (5). »

L'ami de Cortés aurait pu éprouver quelque peine à comprendre comment l'autorité de ce chef pouvait reposer sur une autre base que celle de Narvaez; et, si tous deux tenaient leurs pouvoirs du même supérieur, le gouverneur de Cuba, comment ce dernier fonctionnaire n'avait pas le droit de remplacer par un successeur l'officier que lui-même avait nommé (6). Mais Cortés recueillait ici tout le fruit de cette fiction légale, si on peut l'appeler ainsi, à l'aide de laquelle son brevet, remis entre les mains de la municipalité de Vera-Cruz, avait été de nouveau reçu de la couronne par

(5) « Yo les respondí, que no via provision de Vuestra Altezza, por donde le debiesse entregar la tierra; é que si alguna trahia, que la presentasse ante mí, y ante el Cabildo de la Vera Cruz, segun orden, y costumbre de España, y que yo estaba presto de la obedecer, y cumplir; y que hasta tanto, por ningun interese, ni partido haria lo que él decia; antes yo, y los que conmigo estaban, moririamos in defensa de la tierra, pues la habiamos ganado, y tenido por Vuestra Magestad pacífica, y segura, y por no ser traydores y desleales á nuestro rey... Considerando, que morir in servicio de mi rey, y por defender, y amparar sus tierra, y no las dejar usurpar, á mí, y á los de mi compañia se nos seguia farta gloria. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 125-127.

(6) Telles sont les réflexions qui se présentaient naturellement à l'esprit d'Oviedo, quelques années plus tard. « É tambien que me parece donaire, ó no bastante la escusa que Cortés da para fundar é justificar su negocio, que es decir, que el Narvaez presentase las provisiones que llevaba de S. M. Como si el dicho Cortés oviera ido á aquella tierra por mandado de S. M. ó con mas, ni tanta autoridad como llevaba Narvaez; pues que es claro é notorio, que el Adelantado Diego Velasquez, que embió á Cortés, era parte, segun derecho, para le embiar á remover, y el Cortés obligado á le obedecer. No quiero decir mas en esto por no ser odioso á ninguna de las partes.» *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 12.

cet intermédiaire. L'artifice était trop grossier pour tromper ceux qui ne voulaient pas être trompés. Cependant la plus grande partie de l'armée s'y laissa prendre : elle sembla même puiser dans cette idée une nouvelle confiance (7).

Duero était convenu, à Cuba, avec Cortés, lorsque celui-ci avait pris le commandement de l'expédition, qu'il aurait lui-même une part assez considérable dans les bénéfices. Cortés confirma, dit-on, cet arrangement dans la conjoncture actuelle, et fit à son ami des conditions telles, que ce dernier se trouva avoir un intérêt évident à ce qu'il eût le dessus dans sa lutte contre Narvaez. C'était là un point important, en raison de la position du secrétaire (8). Le général recueillit de cette source authentique beaucoup de renseignements précieux qui n'avaient pu venir à la connaissance d'Olmedo. Lorsque les envoyés repartirent, Cortés leur remit pour Narvaez une lettre, contre-partie de celle qu'il avait reçue de lui. Cette démonstration, qui semblait indiquer de sa part le désir d'ajourner, sinon d'éviter entièrement des hostilités, avait pour unique but de faire prendre le change à Narvaez. Cortés sommait ce capitaine et ses troupes de se présenter devant lui sans retard, et de reconnaître son autorité en qualité de représentant de son souverain. Faute par eux d'obtempérer à cette sommation, il se verrait forcé de les traiter comme rebelles à la couronne (9) ! Ce fut avec cette missive, dont le ton arrogant s'adressait à ses propres troupes autant qu'à l'ennemi,

(7) L'auteur rappelle ici que Mariana cite dans son histoire le double avantage d'un châssis de toile peinte qui, substitué à une muraille absente, inspire à la fois la crainte à l'ennemi et le courage à ceux-là même qui s'abritent derrière ce rempart factice.

(8) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 119.

(9) « É assimismo mandaba, y mandé por el dicho mandamiento á todas las personas, que con el dicho Narvaez estaban, que no tubiessen, ni obedeciessen al dicho Narvaez por tal capitan, ni justicia ; ántes, dentro de cierto termino, que en el dicho mandamiento señalé, pareciessen ante mi, para que yo les dijesse, lo que debian hacer en servicio de Vuestra Alteza : con protestacion, que lo contrario haciendo, procederia contra ellos, como contra traydores, y aleves, y malos vasallos, que se rebelaban contra su

que Cortés congédia les envoyés. Ceux-ci retournèrent répandre parmi leurs compagnons leur admiration du général, et de la libéralité sans bornes dont il avait eu soin de leur donner de larges preuves ; ils s'étendirent avec complaisance sur l'opulence de ses soldats, qui étalaient, dirent-ils, avec une fastueuse profusion, sur leurs vêtements usés, des bijoux, des ornements en or, des colliers, des chaînes massives qui faisaient plusieurs fois le tour de leur cou et de leur corps, riches dépouilles du trésor de Montézuma.

L'armée traversa les vastes et magnifiques plaines de la *Tierra caliente*, alors couvertes de nobles forêts, en partie détruites aujourd'hui, où le grand cotonnier, produit des siècles, croissait à côté du léger bambou ou bananier, produit d'une saison, attestant l'un et l'autre la prodigieuse fécondité du sol ; tandis que d'innombrables plantes grimpantes, s'accrochant aux branches gigantesques des arbres, balançaient dans l'air leurs festons de fleurs odorantes. Mais les sens des Espagnols n'étaient point ouverts aux délicieuses influences de la nature. Une seule idée occupait leurs esprits.

Arrivés à une prairie de quelque étendue, ils se trouvèrent enfin arrêtés par un cours d'eau appelé *Rio de Canoas* (la rivière des canots). Cette rivière, ordinairement d'un volume médiocre, était à cette époque grossie par les eaux du ciel : il avait plu beaucoup ce jour-là, quoique le soleil eût, par intervalles, dardé ses feux avec une ardeur intolérable, exemple, assez commun d'ailleurs, de ces alternatives de chaleur et d'humidité, qui donnent tant d'activité à la végétation des tropiques, qu'on croirait être le produit d'un travail forcé de la nature.

La rivière des Canots était éloignée d'une lieue environ du camp de Narvaez. Avant de chercher un gué praticable, Cortés permit à ses soldats de réparer, en s'étendant sur la terre, leurs forces épuisées. Les ombres du soir couvraient

rey, y quieren usurpar sus tierras, y señorios.» *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 127.

le ciel, et la lune qui se levait à l'horizon, fréquemment voilée par de sombres masses de nuages, brillait d'une lumière douteuse et intermittente. Il était évident que l'orage n'avait pas encore épuisé ses fureurs (10). Cortés n'en fut pas fâché. Il avait formé le projet d'attaquer cette nuit même; l'obscurité et le bruit de la tempête devaient favoriser ses mouvements en les dérobant à la connaissance de l'ennemi.

Avant de révéler son plan, il adressa à ses soldats une de ces allocutions énergiques auxquelles il avait recours dans les grandes occasions, comme s'il eût voulu sonder les profondeurs de leurs cœurs, et ranimer par l'inspiration de son héroïsme ceux qui auraient pu faiblir à l'heure du danger. Il récapitula en peu de mots les grands événements de la campagne, les obstacles qu'ils avaient surmontés, les victoires qu'ils avaient remportées, malgré les chances les plus inégales, et le glorieux butin qu'ils avaient conquis. Ce butin, on prétendait le leur arracher, et ceux qui avaient cette prétention n'étaient point des hommes investis à cet effet de pouvoirs légaux, émanés de la couronne, mais des aventuriers, sans autre titre que celui de la force. Ils avaient acquis de justes droits à la reconnaissance de leur pays et de leur souverain. Ces droits, on allait les fouler aux pieds; on voulait transformer leurs services en crimes, et flétrir leurs noms du sceau de l'infamie des traîtres. Mais l'heure de la vengeance était enfin arrivée. Dieu n'abandonnerait pas le soldat de la croix. Il les avait fait sortir triomphants de plus rudes épreuves, et les soutiendrait encore dans celle-ci. Dussent-ils succomber, mieux valait mourir de la mort des braves que de se voir dépouillés de leurs richesses et de leur gloire, pour périr ignominieusement au gibet, comme de vils esclaves. — Il avait réservé cet argument pour le dernier, sûr de l'effet qu'il ne pouvait manquer de produire.

(10) « Y aun llouia de rato en rato, y entoñces salia la luna, que quâdo allí llegámos hazia muy escuro, y llouia, y tambien la escuridad ayudó. » *Hist. de la conquista*, cap. 122.

De vives acclamations éclatèrent dans les rangs : Velasquez de Léon, et de Lugo, assurèrent leur général, au nom de tous leurs camarades, que s'il échouait, ce serait sa faute et non pas la leur. Ils le suivraient partout où il les conduirait. Cortés, complétement satisfait des dispositions de ses soldats, comprit que la difficulté, pour lui, ne consistait pas tant à exciter leur enthousiasme, qu'à lui donner une direction convenable. Il est à remarquer qu'il ne fit aucune allusion à la défection qu'il savait exister dans le camp de l'ennemi : il voulut que ses soldats, dans ce moment critique, ne comptassent que sur eux-mêmes.

Il annonça qu'il se proposait d'attaquer cette nuit même, voulant surprendre Narvaez dans le sommeil, et profiter de l'obscurité, pour dissimuler à la fois ses mouvements et l'infériorité numérique de sa propre troupe. Les soldats, quoique harassés par les marches forcées qu'ils venaient de faire et tourmentés par la faim, accueillirent avec joie le projet de leur chef. L'hésitation était, dans leur position, le pire des maux. Cortés assigna donc un poste et un rôle à ses lieutenants; Gonzalo de Sandoval, en qualité d'*alguacil mayor*, fut chargé de s'emparer de la personne de Narvaez, comme rebelle à son souverain, et de le tuer sur place, en cas de résistance (11). Il aurait pour le seconder soixante hommes d'élite, conduits par quelques-uns des meilleurs capitaines, au nombre desquels étaient deux des Alvarados, de Avila et Ordaz. La plus grande partie de la troupe fut placée sous les ordres de Christoval de Olid, ou, suivant quelques autorités, de Pizarro, l'un des membres de cette famille à qui la conquête du Pérou donna

(11) L'avocat de Narvaez relève, dans l'exposé de ses griefs, présenté à la couronne, l'énormité diabolique de ces instructions. « El dho Fernando Corttés como traidor aleboso, sin apercibir al dho mi partte, con un diabolico pensamt° é infernal osadia, en contemtto é menosprecio de V. M. ó de sus provisiones Rs, no mirando ni asattando la lealtad qe debia á V. M., el dho Corttés dió un mandamientto al dho Gonzalo de Sandobal para que premdiese al dho Pánfilo de Narvaez, é si se defendiese qe lo mattase. » *Demanda de Zavallos en nombre de Narvaez*. Ms.

plus tard une si haute célébrité. Il devait s'emparer de l'artillerie et appuyer l'attaque de Sandoval, en tenant en respect ceux des ennemis qui voudraient s'y opposer. Cortés ne se réserva qu'un petit détachement de vingt hommes, avec lesquels il devait se porter sur le point où sa présence pourrait être nécessaire. Il donna pour mot d'ordre *Espiritu Santo;* c'était le soir de la Pentecôte. Ces dispositions faites, il se prépara à traverser la rivière (12).

Pendant que Cortés utilisait ainsi des moments précieux, Narvaez était resté à Cempoalla, consumant son temps en vains et frivoles amusements. Il fut enfin réveillé de cet état d'apathie, après le retour de Duero, par les remontrances du vieux cacique de la ville. « Pourquoi, lui dit ce dernier, négligez-vous ainsi toutes les précautions de sûreté? Pensez-vous que Malintzin agisse ainsi? Il connaît parfaitement votre position, et il vous attaquera, croyez-moi, au moment où vous y songerez le moins (13). »

Alarmé par ces suggestions et par celles de ses amis, Narvaez se mit enfin à la tête de ses troupes, et partit pour se porter à la rencontre de Cortés, le jour même où celui-ci arrivait à la rivière des Canots. Mais parvenu devant cet obstacle, Narvaez ne vit rien qui lui indiquât la présence ou l'approche de l'ennemi. La pluie, qui tombait par torrents, eut bientôt trempé les vêtements des soldats. Amollis par leur long et agréable séjour à Cempoalla, ils ne purent supporter sans murmures ce léger inconvénient. A quoi bon, disaient-ils, rester là à lutter contre les éléments? il n'était pas probable que l'ennemi se montrât par un pareil temps. Il serait plus sage de retourner à Cempoalla, et le lendemain matin ils seraient prêts au combat, dans le cas où Cortés paraîtrait.

(12) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 12, 47. Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 122. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, l. 10, cap. 1.

(13) « ¿ Que hazeis, que estais mui descuidado? pensais que Malintzin, y los teules que trae consigo, que son assi como vosotros? Pues yo os digo, que quãdo no os cataredes, será aquí, y os matara. » Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 121.

Narvaez prêta l'oreille à ces conseils, qui ne s'accordaient que trop avec sa propre inclination. Cependant, avant de revenir sur ses pas, il voulut se mettre à l'abri d'une surprise, en posant deux sentinelles non loin de la rivière, pour donner avis de l'approche de Cortés. Il détacha aussi un corps de cinquante chevaux dans une autre direction, par laquelle l'ennemi pouvait se porter sur Cempoalla. Ces précautions prises, il rentra avant la nuit dans ses quartiers.

Narvaez occupait le principal *teocalli* de la ville. C'était un bâtiment de pierre, ayant la forme pyramidale ordinaire, auquel on montait par des degrés rapides, pratiqués sur une de ses faces. Il se logea lui-même dans le sanctuaire supérieur, avec un gros d'arquebusiers et d'arbalétriers. Deux autres *teocallis*, voisins du premier, furent occupés par de forts détachements d'infanterie. L'artillerie, qui se composait de dix-sept à dix-huit petites pièces, fut placée dans l'enceinte, sous la garde du reste de la cavalerie. Ayant ainsi distribué ses forces, Narvaez rentra dans son quartier, et ne tarda pas à se livrer au repos, avec autant d'indifférence que si son rival eût été de l'autre côté de l'Atlantique, au lieu d'être au bord d'un ruisseau voisin.

Ce ruisseau, gonflé par les eaux pluviales, était transformé en un torrent furieux. On eut beaucoup de peine à trouver un gué praticable. Les pierres glissantes qui en formaient le fond se dérobaient à chaque pas sous les pieds. La difficulté du passage était augmentée par l'obscurité et par la tempête. Cependant les Espagnols, s'aidant de leurs longues piques, parvinrent à tenir pied, à l'exception de deux soldats qui furent emportés par la violence du courant. Quand ils eurent atteint l'autre rive, ils trouvèrent une route, qui n'était bonne dans aucun temps, mais qui était en ce moment rendue doublement difficile par une boue épaisse et par les broussailles qui l'avaient envahie.

Là aussi ils retrouvèrent une croix qu'ils avaient élevée lors de leur précédente marche dans l'intérieur. Ils la saluèrent comme un gage de succès; Cortès, s'agenouillant devant le

signe sacré, confessa ses péchés, et déclara que le triomphe de la religion catholique était le grand objet qu'il se proposait. L'armée suivit son exemple, et, après avoir fait une confession générale, reçut l'absolution du père Olmedo, qui appela la bénédiction du ciel sur ces épées consacrées à la gloire de la croix. Puis se levant, et se jetant dans les bras les uns des autres, comme des frères d'armes engagés dans une même cause, il leur sembla qu'ils avaient puisé, de nouvelles forces dans cet acte de piété. Ce curieux incident caractérise parfaitement cette époque, dans laquelle la guerre, la religion, et le pillage étaient si intimement unis et confondus. Près de la route était un petit taillis; et Cortés ayant mis pied à terre, ainsi que les autres cavaliers, on attacha les chevaux aux arbres, afin de les abriter de l'orage. On déposa également en ce lieu le bagage et les objets de luxe qui auraient pu embarrasser les mouvements de la troupe. Le général donna alors, en quelques mots, ses dernières instructions aux soldats. « Tout, leur dit-il, dépend de l'obéissance. Que le désir de se distinguer ne fasse quitter à personne son rang. Du silence, de la promptitude, mais surtout obéissance à vos officiers, et je réponds du succès. »

On se mit en marche dans un profond silence, et l'on continuait d'avancer ainsi, lorsque la tête de la colonne se trouva tout à coup en présence des deux sentinelles de Narvaez : surprises toutes les deux, l'une d'elles seulement parvint à grand'-peine à s'échapper, et l'autre fut amenée devant Cortés ; mais elle s'obstina à ne rien répondre. On eut beau menacer ce soldat de la potence, lui passer même la corde autour du cou, tous les moyens vinrent se briser devant son héroïque fermeté. Aucun changement n'était heureusement survenu dans les dispositions de Narvaez, depuis les renseignements précédemment fournis par Duero.

L'autre sentinelle, qui s'était échappée, alla réveiller ses camarades; mais ceux-ci refusèrent d'ajouter foi à son rapport, lui reprochant de s'être laissé tromper par la peur. Cortés et sa troupe, disaient-ils, étaient encore loin de la rivière, et ne

s'aventureraient pas à la traverser par une pareille nuit. Narvaez partagea ce fol aveuglement ; la sentinelle se retira à son quartier, poursuivie par les railleries, et menaçant en vain les incrédules du danger auquel ils refusaient de croire (14).

Cortés, ne doutant pas que le rapport de la sentinelle n'eût donné l'alarme, fit doubler le pas. En approchant de la ville, il aperçut une lumière qui brillait au sommet d'une des tours. « Voilà, s'écria le général en s'adressant à Sandoval, le quartier de Narvaez, et cette lumière doit vous servir de phare. » En entrant dans les faubourgs, les Espagnols furent étonnés de n'apercevoir aucuns symptômes d'alarme. On n'entendait d'autre bruit que le son cadencé de leurs pas, à moitié étouffé par les hurlements de la tempête. Cependant leur marche à travers les rues de cette cité populeuse ne pouvait se dérober à tous les yeux. La nouvelle en fut bientôt portée aux quartiers de Narvaez, où tout fut, en un instant, en mouvement et en confusion. Les trompettes sonnèrent aux armes, les dragons sautèrent en selle, les artilleurs coururent à leurs pièces. Narvaez, revêtant son armure à la hâte, s'occupa de rassembler ses gens, et envoya l'ordre à ceux des *teocallis* voisins de venir se réunir à lui dans l'enceinte. Il donna cet ordre avec sang-froid ; car, s'il manquait quelquefois de prudence, il ne manquait ni de présence d'esprit ni de courage.

Tout cela fut l'affaire de quelques minutes. Mais pendant ce temps les soldats de Cortés avaient atteint l'avenue qui conduisait au camp. Cortés leur commanda de filer le long des murs des habitations, afin de laisser un libre passage aux boulets (15). Ils ne se furent pas plus tôt présentés devant l'enclos des *teocallis*, que l'artillerie de Narvaez ouvrit son feu : mais les pièces étaient pointées si haut, que les boulets pas-

(14) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 128. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 2, 3.

(15) « Ya que se acercaban al aposento de Narvaez, Cortés, que andaba reconociendo, i ordenando á todas partes, dixo à la tropa de Sandoval : Señores, arrimaos á las dos aceras de la calle, para que las balas del artilleria pasen por medio, sin hacer daño. » Herrera, *ibid.*, dec. 1, lib. 19, cap. 3.

sèrent par-dessus les têtes, et que trois hommes seulement furent atteints. Ils ne donnèrent pas à l'ennemi le temps de recharger. Cortés poussa le cri de ralliement : « *Espiritu Santo! Espiritu Santo!* en avant! » Olid et ses soldats se précipitèrent en un clin d'œil sur les artilleurs, qu'ils percèrent ou renversèrent avec leurs longues piques, et s'emparèrent de leurs canons. Une autre division attaqua la cavalerie et fit une diversion en faveur de Sandoval, qui, à la tête de ses braves, s'élança sur les degrés du temple. Ils y furent accueillis par une grêle de projectiles, de flèches et de balles, qui, dans la précipitation du moment et l'obscurité de la nuit, firent peu de mal. L'instant d'après, les assaillants étaient sur la plate-forme, engagés corps à corps avec leurs adversaires. Narvaez combattit bravement au milieu de la mêlée, encourageant ses compagnons de la voix. Son porte-étendard tomba à ses côtés, percé d'un coup qui lui traversa la poitrine. Il reçut lui-même plusieurs blessures, car son épée était à peu près impuissante contre les longues piques des assaillants. Enfin un coup de lance lui fit sauter l'œil gauche. « Santa Maria! s'écria l'infortuné, je suis tué! » A ces mots, les soldats de Cortés poussèrent le cri de « Victoire! »

Hors d'état de continuer le combat, et rendu presque furieux par la douleur de sa blessure, Narvaez fut entraîné par ses compagnons dans le sanctuaire. Les assaillants tentèrent d'y pénétrer, mais l'entrée en fut vigoureusement défendue. Enfin un soldat, s'emparant d'une torche, ou d'un brandon enflammé, le lança sur le toit en chaume, qui fut, au bout de quelques instants, incendié. Ceux qui étaient dans l'intérieur en furent chassés par la chaleur suffocante et par la fumée. Un soldat, nommé Farfan, se jeta sur le commandant blessé et n'eut pas de peine à le renverser par terre : on le traîna rapidement au bas des degrés, et l'on s'assura de sa personne en l'enchaînant. Ses compagnons, voyant le sort de leur chef, cessèrent toute résistance (16).

(16) *Demanda de Zavallos en nombre de Narvaez*, Ms. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47.

Pendant ce temps, Cortés et les troupes d'Olid, engagés avec la cavalerie, l'avaient mise en déroute, après quelques vains efforts des dragons pour rompre cette épaisse forêt de piques ; plusieurs d'entre eux furent démontés et quelques-uns tués. Le général se disposa alors à attaquer les autres *teocallis*, après avoir au préalable sommé les troupes qui les occupaient de se rendre. Sur leur refus, il fit avancer les canons, tournant ainsi l'artillerie de ses ennemis contre eux-mêmes. Cette démonstration fût accompagnée des offres les plus libérales — amnistie pour le passé, et participation à tous les avantages de la conquête. Une de ces petites garnisons était sous le commandement de Salvatierra, le même officier qui parlait de couper les oreilles de Cortés. Dès qu'il eut appris le sort de son général, ce héros fut saisi d'une violente indisposition qui le mit hors d'état de prendre une part active au combat. Sa troupe, après la première décharge d'artillerie, accepta la capitulation qui lui était offerte. Cortés eut, dit-on, en cette occasion des auxiliaires sur lesquels il n'avait pas compté. L'air était rempli de *cocuyos*, gros scarabées qui émettent une lueur phosphorique assez brillante pour permettre de lire. Ces feux errants, au milieu de l'obscurité de la nuit, se transformèrent, dans l'imagination exaltée des assiégés, en une armée pourvue de fusils à mèches : c'est du moins ce que nous apprend un témoin oculaire (17); mais on peut, avec tout autant de vraisemblance, attribuer la facilité avec laquelle se rendit l'ennemi à la faiblesse du commandant et à l'indifférence des soldats, assez disposés à se ranger sous les bannières de Cortés.

Le corps de cavalerie que Narvaez avait posté sur une des routes qui conduisaient à Cempoalla, afin d'intercepter la marche de son rival, ayant appris ce qui s'était passé, ne tarda pas à faire sa soumission. Chaque soldat de l'armée vaincue

(17) « Como hazia tan escuro auia muchos cocuyos (ansí los llaman en Cuba) que relumbrauan de noche, é los de Narvaez creyéron que era muchas de las escopetas. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 122.

dut, comme gage d'obéissance, remettre ses armes aux mains des alguazils, et prêter serment à Cortés, en sa qualité de juge suprême et capitaine général de la colonie.

On n'est pas d'accord sur le nombre des morts. L'opinion la plus probable est que les vaincus ne perdirent pas plus d'une douzaine d'hommes et les vainqueurs la moitié de ce nombre. L'insignifiance de ce chiffre s'explique d'ailleurs par la courte durée de l'action et par l'obscurité dans laquelle s'égarèrent la plupart des projectiles. Le nombre des blessés fut beaucoup plus considérable (18).

La victoire était complète. Cortés, qui n'était quelques heures auparavant qu'un proscrit, errant avec une poignée de misérables aventuriers, qu'un rebelle dont la tête avait été mise à prix, se voyait maintenant chef indépendant, disposant de forces suffisantes non-seulement pour assurer ses conquêtes actuelles, mais pour ouvrir une carrière plus vaste encore à son ambition. Tandis que l'air retentissait des acclamations des soldats, le général victorieux, prenant un air de dignité appropriée au changement survenu dans sa fortune, s'assit dans une espèce de fauteuil, avec un riche manteau jeté sur ses épaules, et reçut l'un après l'autre les officiers et les soldats, qui vinrent lui offrir leurs félicitations. Il permit gracieusement aux simples soldats de lui baiser la main. Quant aux officiers, il leur adressait quelques compliments ou quelques paroles agréables; et lorsque Duero, Bermudez le tré-

(18) Narvaez, ou plutôt son avocat, fait monter beaucoup plus haut le chiffre de ses morts. Mais le thème de celui-ci consistait à grossir les pertes de son client. La comparaison de son récit avec ceux de Cortés et de ses compagnons offre le meilleur moyen de se rapprocher de la vérité. « É' allí le mattáron quince hombres q[e] muriéron de las feridas q[e] les diéron é les quemáron seis hombres del dho incendio q[e] despues pareciéron las cabezas de ellos quemadas, é pusiéron á sacomanó todo quantto ttenian los que benian con el dho mi partte como si fuéran moros y al dho mi partte robáron é saqueáron todos sus vienes, oro, é platta é joyas. » *Démanda de Zavallos en nombre de Narvaez*, Ms.

sorier, et quelques autres, ses anciens amis, se présentèrent, il les embrassa cordialement (19).

Narvaez, Salvatierra et deux ou trois des chefs furent amenés devant lui enchaînés. Ce fut pour le général vaincu un moment de profonde humiliation; ses souffrances physiques, quelque vives qu'elles fussent, durent s'effacer devant les tortures de l'âme. « Vous avez grand sujet, seigneur Cortés, dit-il, de remercier la fortune, qui vous a procuré une victoire si facile et m'a mis en votre pouvoir. — J'ai effectivement plus d'un motif de reconnaissance, répondit le général; mais quant à la victoire que je viens de remporter sur vous, je la regarde comme un de mes moindres exploits depuis que je suis entré dans ce pays (20)! » Et ayant donné des ordres pour qu'on pansât les blessures des prisonniers, il les renvoya sous bonne escorte à Vera-Cruz.

Cortés, malgré l'orgueilleuse humilité de cette réponse, devait certainement considérer sa victoire sur Narvaez comme un de ses plus brillants faits d'armes. Avec deux cent cinquante soldats, tout au plus, mal vêtus, mal nourris, épuisés par des marches forcées, soumis à tous les désavantages person-

(19) « Entre ellos venia Andres de Duero, y Agustin Bermudez, y muchos amigos de nuestro capitã, y assi como veniã, ivan á besar las manos á Cortés, q. estaua sentado en una silla de cadetas, con una rópa larga de color como narãjada, cõ sus armas debaxo, acõpañado de nosotros. Pues ver la gracia con que les hablaua, y abraçaua, y las palabras de tãtos cõplimiẽtos que les dezia, era cosa de ver que alegre estaua : y tenia mucha razon de verse en aquel pũto tan señor, y pujate : y assi como le besaua la mano, se fuerõ cada vno á su posada.» Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 122.

(20) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 122.

« Dixose que como Narvaez vido á Cortés estando asi preso le dixo : Señor Cortés, tened en mucho la ventura que habeis tenido, é lo mucho que habeis hecho en tener mi persona, ó en tomar mi persona. É que Cortés le respondió, e dixo : Lo menos que yo he hecho en esta tierra donde estais, es haberos prendido; é luego le hizo poner á buen recando é le tubo mucho tiempo preso. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47.

nels, manquant d'armes et de munitions, il avait attaqué dans leurs propres quartiers et mis en déroute toutes les forces de l'ennemi, trois fois plus nombreuses que les siennes, admirablement bien équipées, pourvues de cavalerie, d'artillerie et d'approvisionnements de guerre de toute espèce. Le nombre de troupes engagées de part et d'autre n'était pas, il est vrai, considérable. Mais ce nombre relatif des combattants fait de ce résultat si décisif un des événements les plus remarquables dans les annales de la guerre.

Certaines circonstances, plus ou moins indépendantes de la volonté du général vainqueur, contribuèrent, il est vrai, à son triomphe, et le hasard peut bien en revendiquer sa part. Si Velasquez de Léon l'eût trahi, l'expédition échouait nécessairement (21). Si, la nuit de l'attaque, le temps avait été beau, l'ennemi n'eût pas manqué d'être averti de l'approche de Cortés et se serait préparé à le recevoir. Mais ce sont là des chances communes à toutes les entreprises de ce genre. L'habileté du général consiste à savoir en tirer parti, à saisir la fortune qui lui sourit, et à faire combattre pour lui jusqu'aux éléments.

Si Velasquez de Léon était, ainsi que l'événement le prouva, l'officier à qui le général devait confier le commandement, ce fut la sagacité de ce dernier qui lui suggéra ce choix. Ce fut son adresse qui transforma cet ennemi dangereux en ami ; en un ami si fidèle qu'il aima mieux, au moment du danger, s'attacher à la fortune désespérée de son chef immédiat, qu'à celle du gouverneur de Cuba, son proche parent, tout-puissant qu'était celui-ci. Ce fut cette même habileté qui valut à Cortés un tel ascendant sur ses soldats et les lui attacha si fermement, qu'au moment le plus critique pas un d'eux ne songea

(21) Oviedo prétend que les soldats agitèrent la question de savoir si Velasquez de Léon devait obéir aux ordres de Cortés plutôt qu'à ceux de son parent, le gouverneur de Cuba. Ils la décidèrent dans le premier sens, attendu que Velasquez tenait immédiatement sa commission de Cortés. *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 12.

à l'abandonner (22). Si le succès de l'attaque peut être attribué en grande partie au temps sombre et orageux qui la favorisa, ce fut grâce aux dispositions que Cortés avait prises qu'il se trouva en mesure de profiter de ces avantages. Le plus court délai possible s'écoula entre la conception de son plan et l'exécution. Dans l'espace de quelques jours, il se porta à marches forcées de la capitale à la côte. Il descendit des montagnes comme un torrent, envahit le camp de l'ennemi et balaya tout devant lui, avant qu'on pût opposer une barrière à sa course impétueuse. Cette rapidité de mouvements a toujours fait partie de la stratégie des plus grands capitaines.

Mais ce serait envisager les choses sous un point de vue trop restreint que de considérer Cempoalla comme l'unique champ de bataille où se décida le sort de Narvaez. L'affaire avait commencé à Mexico. A l'aide de cette fascination merveilleuse qu'il exerçait sur tout ce qui l'approchait, Cortés sut faire des émissaires même de Narvaez ses amis et ses agents. Les récits de Guevara et de ses compagnons, les intrigues du père Olmedo et l'or du général, tout contribua à ébranler la fidélité du soldat, et la bataille était à moitié gagnée avant qu'on en vînt aux mains. On combattit avec de l'or autant qu'avec du fer. Le grand objet de Cortés était de s'emparer de la personne de Narvaez : il avait calculé que, Narvaez une fois pris, l'indifférence de ses adversaires pour la cause dans laquelle ils étaient engagés et leurs préventions en sa faveur les amèneraient bientôt sous ses drapeaux. Son attente ne fut point déçue. Narvaez avait donc raison de dire, quelques années après l'événement, « qu'il avait été battu par ses propres

(22) Oviedo, avec son esprit réfléchi, attribue cet ascendant aux manières libérales de Cortés, qui contrastaient si fortement avec celles du gouverneur de Cuba. « En lo demas valerosa persona ha seido, é para mucho ; y este deseo de mandar juntamente con que fué mui bien partido é gratificador de los que le viniéron, fué mucha causa juntamente con ser mal quisto Diego Velasquez, para que Cortés se saliese con lo que emprendió, é se quedase en el oficio, é governacion. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 12.

troupes et non par celles de son rival ; que ses gens avaient été gagnés et l'avaient trahi (23). » C'est en effet la seule explication qu'on puisse donner de leur courte et inutile résistance.

(23) Narvaez s'exprima ainsi dans une conversation avec Oviedo lui-même, à Tolède, en 1515; conversation dans laquelle il s'étendit avec beaucoup d'amertume, ainsi qu'il était naturel de s'y attendre, sur la conduite de son rival. Ce passage, n'ayant jamais été imprimé, peut avoir quelque intérêt pour les lecteurs espagnols. « Que el año de 1525, estando Cesar en la cibdad de Toledo, ví allí al dicho Narvaez, é publicamente decia, que Cortés era vn traidor : é que dándole S. M. licencia se lo haria conocer de su persona á la suya, é que era hombre sin verdad, é otras muchas é feas palabras llamándole alevoso é tirano, é ingrato á su señor, é á quien le havia embiado á la Nueva-España, que era el Adelantado Diego Velasquez a su propia costa, é se le havia alzado con la tierra, e con le gente e hacienda, é otras muchas cosas que mal sonaban. Y en la manera de su prision la contaba mui al reves de lo que está dicho. Lo que yo noto de esto es, que con todo lo que oí á Narvaez (como yo se lo dixe) no puedo hallar le desculpa para su descuido, porque ninguna necessidad tenia de andar con Cortés en pláticas, sino estar en vela mejor que la que hizo. É á esto decia él que le havian vendido aquellos de quien se fiaba, que Cortés le havía sobornado. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms. lib. 33, cap. 12.

CHAPITRE VIII.

MÉCONTENTEMENT DES TROUPES. — INSURRECTION DANS LA CAPITALE. — RETOUR DE CORTÉS. — SYMPTÔMES HOSTILES. — MASSACRE EXÉCUTÉ PAR ALVARADO. — SOULÈVEMENT DES AZTÉQUES.

1520.

La tempête passa avec la nuit, et le soleil se leva pur et radieux sur le champ de bataille. La lumière du jour vint révéler aux deux armées, naguère ennemies, la disparité de leurs forces. Les soldats de Narvaez ne purent dissimuler leur dépit, et firent entendre des murmures de mécontentement, en comparant leur supériorité numérique et tous leurs avantages matériels avec l'équipement et les visages fatigués de leurs adversaires. Ce fut donc avec quelque satisfaction que le général vit arriver ses alliés de Chinantla, au nombre de deux mille. C'étaient des hommes de haute taille; et comme ils s'avançaient dans une sorte d'ordre irrégulier, si l'on peut s'exprimer ainsi, avec leurs brillantes bannières de tissus de plumes, et leurs longues lances, dont les pointes, garnies d'*itztli* et de cuivre, étincelaient au soleil, leur marche offrait une apparence de discipline militaire. Ils arrivaient trop tard, il est vrai, pour prendre part à l'action; cependant Cortés ne fut pas fâché de donner à ses nouveaux compagnons une idée des ressources qu'il possédait dans le pays. Comme il n'avait plus besoin de ses alliés indiens, il les renvoya chez eux, après les avoir accueillis avec courtoisie et généreusement récompensés (1).

Il s'occupa ensuite d'apaiser le mécontentement des troupes. Il leur parla avec les formes les plus gracieuses, et le langage

(1) Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 6. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms. lib. 33, cap. 47. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 123.

le plus insinuant, n'épargnant pas les promesses (2). Il n'y avait guère de soldats qui n'eussent perdu leurs armes, leur bagage ou leurs chevaux, que les vainqueurs s'étaient appropriés. Les chevaux surtout étaient très-recherchés; plus d'un soldat, harassé par les longues marches qu'il avait faites jusqu'alors à pied, s'était assuré ou plutôt avait cru s'assurer, pour le reste de la campagne, un moyen de transport beaucoup plus commode et plus noble. Mais le général ordonna que tout fût restitué (3). Ils étaient, leur dit-il, engagés dans la même cause et devaient se traiter mutuellement comme des frères. Il alla plus loin encore, et distribua aux gens de Narvaez une quantité d'or et d'objets précieux recueillis chez les tribus voisines, ou trouvés dans le quartier de son rival (4).

Ces actes de libéralité, quelque politiques qu'ils fussent à l'égard de ses nouveaux soldats, indisposèrent ses anciens compagnons. « Notre commandant, s'écrièrent ceux-ci, oublie ses amis pour ses ennemis. Nous avons, à l'heure du danger, combattu à ses côtés; quelle a été notre récompense? des coups et des blessures, tandis qu'on distribue le butin à ceux que nous avons vaincus! » Les soldats, indignés, chargèrent le père Olmedo et Alonso de Avila de transmettre leurs plaintes à Cortés. Ces délégués s'acquittèrent de leur mission avec toute la franchise militaire, comparant la con-

(2) Diaz, qui l'avait souvent entendu parler, caractérise son éloquence : « Comenzó vn parlamento por tan lindo estilo, plática, tābiē dichas cierto otras palabras mas sabrosas, y llenas de ofertas, q. yo aquí no sabré escriuir. » Bernal Diaz, *ibid.*, cap. 121.

(3) Le capitaine Diaz avait pris, pour sa part des dépouilles des Philistins, ainsi que lui-même nous l'apprend, un très-bon cheval tout équipé, deux épées, trois poignards et un bouclier; c'était, comme on le voit, un armement complet. L'ordre de restitution ne fut nullement de son goût, ainsi qu'on peut le supposer. Bernal Diaz, *ibid.*, cap. 124.

(4) Narvaez prétend que Cortés pilla tous ses effets, qu'il évalue à cent mille castellanos d'or !... (*Demanda de Zavallos en nombre de Narvaez, Ms.*) Si le fait est vrai, le pillage du chef put fournir les moyens de faire des libéralités aux soldats.

duite du général à l'ingratitude d'Alexandre, qui avait coutume, après le gain d'une bataille, de donner plus à ses ennemis qu'aux troupes qui lui avaient procuré la victoire. Cortés était fort embarrassé : victorieux ou vaincu, les difficultés semblaient naître en foule sous ses pas.

Il essaya de calmer ces hommes irrités en leur représentant les nécessités de la position. « Nos nouveaux camarades, dit-il, sont redoutables en raison de leur nombre, à ce point, qu'en ce moment même nous sommes beaucoup plus en leur pouvoir qu'ils ne sont au nôtre. Le seul moyen de prévenir une collision dangereuse, c'est d'en faire non-seulement des alliés, mais des amis. Si nous leur donnons des sujets de mécontentement, il nous faudra recommencer la lutte; et s'ils sont unis, nous nous trouverons dans des conditions beaucoup plus défavorables que la première fois. J'ai agi dans votre intérêt comme dans le mien, ajouta-t-il; tout ce que je possède est à vous. Mais à quoi bon nous montrer mécontents, lorsque le pays tout entier, avec toutes ses richesses, est devant nous, et surtout lorsque l'accroissement de nos forces nous en assure désormais la possession paisible? »

Cortés ne comptait pas uniquement sur le poids de ses raisons. Il savait que la discipline était incompatible avec l'inaction : il prit donc à l'instant les mesures nécessaires pour diviser ses forces et les occuper à des expéditions lointaines. Il forma un détachement de deux cents hommes sous le commandement de Diego de Ordaz, à qui il donna l'ordre d'aller organiser l'établissement projeté sur le Coatzacualco. Deux cents hommes furent envoyés avec Velasquez de Léon, pour prendre possession de la province de Panuco, située à environ trois degrés au nord, sur le golfe du Mexique. Vingt hommes de chaque détachement furent pris parmi ses vétérans.

Cortés envoya aussi deux cents hommes à Vera-Cruz, avec des instructions pour désarmer complétement la flotte de Narvaez, enlever et transporter à terre les agrès, le fer et tous les objets transportables. Il donna ordre à Caval-

lero, surintendant de la marine, de désarmer de la même manière tous les navires qui pourraient se présenter plus tard dans ce port, et de retenir les officiers prisonniers à terre (5).

Mais, tandis qu'il s'occupait ainsi de nouveaux projets de découvertes et de conquêtes, il reçut de Mexico des nouvelles alarmantes, qui l'obligèrent à concentrer immédiatement sur ce seul point toutes ses pensées et toutes ses forces : la capitale était en état d'insurrection. La lutte contre Narvaez terminée, Cortés avait expédié à Mexico un courrier, porteur de cette nouvelle. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés, que le même messager revint avec des lettres d'Alvarado, par lesquelles celui-ci informait son général que les Mexicains avaient pris les armes et attaqué les Espagnols dans leurs propres quartiers. Ils avaient, ajoutait-il, brûlé les brigantins que Cortés avait fait construire pour s'assurer un moyen de retraite dans le cas où l'on détruirait les ponts. Ils avaient essayé de forcer le mur d'enceinte, et étaient parvenus à le miner en partie : une grêle de projectiles avait tué plusieurs hommes et en avait blessé un grand nombre. Alvarado terminait sa dépêche en suppliant son général de venir en toute hâte à son secours, s'il voulait le sauver et maintenir son autorité dans la capitale.

Ces nouvelles affectèrent Cortés péniblement — d'autant plus péniblement, qu'elles arrivaient au milieu de son triomphe, lorsqu'il croyait avoir abattu tous ses ennemis. Il n'y avait pas à hésiter. Perdre son influence dans la capitale, la

(5) *Demanda de Zavallos en nombre de Narvaez*, Ms. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 124. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 130. Camargo, *Hist. de Tlascala*.

L'expédition de Narvaez laissa chez les naturels des traces fâcheuses, qui en perpétuèrent le souvenir. Un nègre de sa suite apporta avec lui la petite vérole. Cette maladie se propagea rapidement dans cette partie du pays et fit de nombreuses victimes parmi la population indienne. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 6.

plus noble cité du monde occidental, c'était perdre le pays même, qui regardait Mexico « comme sa tête » (6). Cortés communiqua à ses soldats les nouvelles qu'il venait de recevoir, et engagea tous ceux qui voulaient sauver leurs compatriotes à le suivre. Tous déclarèrent qu'ils étaient prêts à marcher; montrant, dit Diaz, une ardeur que plus d'un n'aurait pas manifestée s'il avait pu lire dans l'avenir.

Cortés fit sur-le-champ ses préparatifs de départ. Contremandant les ordres qu'il avait donnés à Velasquez et à Ordaz, il leur prescrivit de le rallier avec leurs troupes à Tlascala. Il rappela le détachement envoyé à Vera-Cruz, n'y laissant qu'une garnison de cent hommes, sous le commandement d'un officier nommé Rodrigo Rangre ; car il ne pouvait, dans un pareil moment, se passer des services de Sandoval. Ses malades et ses blessés restèrent à Cempoalla, sous la garde d'un petit détachement, avec ordre de rejoindre aussitôt qu'ils seraient en état de le faire. Ces dispositions prises, il quitta Cempoalla, bien pourvu de vivres par les soins du cacique hospitalier, qui l'accompagna jusqu'à quelques lieues de la ville. Ce chef totonaque possédait, à ce qu'il paraît, l'heureuse facilité de s'accommoder aux puissances du jour.

La première partie de la marche n'offrit aucun incident remarquable. Les troupes reçurent partout un accueil amical des gens de la campagne, qui s'empressaient de pourvoir à leurs besoins. Elles durent cependant traverser, avant d'arriver à Tlascala, un pays peu habité, où elles eurent beaucoup à souffrir de la rareté des vivres, et surtout du manque d'eau. Leurs souffrances devinrent plus vives encore lorsqu'il fallut, dans la précipitation d'une marche forcée, voyager sous les feux verticaux du soleil des tropiques. Les forces manquèrent à plusieurs soldats, qui tombèrent sur la route, in-

(6) « Se perdia la mejor, y mas noble ciudad de todo lo nuevamente descubierto del mundo; y ella perdida todo lo que estaba ganado, por ser la cabeza de todo, y á quien todos obedecian. » *Rel. seg. de Cortés,* ap. Lorenzana, p. 131.

capables de faire un effort de plus, et presque indifférents à la vie.

Dans cette extrémité, Cortés envoya en avant un petit détachement de cavalerie pour se procurer des secours à Tlascala, et suivit lui-même de près cette avant-garde. A son arrivée, il trouva des approvisionnements abondants qui l'attendaient et qui furent envoyés aux troupes. On recueillit les traînards, on distribua des vivres et des rafraîchissements; enfin l'armée, restaurée au moral comme au physique, fit son entrée dans la capitale républicaine.

Là, une rumeur populaire attribuait les événements de Mexico aux intrigues et aux instigations secrètes de Montézuma. Cortés fut logé commodément dans l'habitation de Maxixca, l'un des quatre chefs de la république. Les Tlascalans lui fournirent, à sa demande, deux mille hommes. On pouvait compter sur leur bonne volonté, du moment où il s'agissait de combattre leurs anciens ennemis, les Aztéques (7).

Le général, ayant passé la revue de ses forces, après la jonction de ses deux lieutenants, trouva qu'elles s'élevaient à environ mille hommes de pied et cent chevaux, indépendamment des levées tlascalanes (8). On comptait dans l'infanterie une centaine d'arquebusiers et autant d'arbalétriers. Les troupes amenées par Narvaez étaient parfaitement équipées. Elles étaient cependant inférieures aux vétérans de Cor-

(7) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 131. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 13, 14. Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 124, 125. Pierre Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 5. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.

(8) Gomara, *Crónica*, cap. 103. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 7. Bernal Diaz fait monter ce chiffre à treize cents hommes de pied et quatre-vingt-seize chevaux. (*Ibid.*, cap. 125.) Cortés le réduit à moins de moitié. (*Rel. seg.*, *ubi sup.*) La version que nous avons adoptée, d'après les deux autorités citées en tête de cette note, correspond à peu près avec l'évaluation que nous avons déjà donnée, d'après des documents officiels, des forces de Cortés et de Narvaez avant leur fusion.

tés sur un point bien autrement important — l'instruction militaire et l'expérience des difficultés qu'elles allaient avoir à combattre.

Quittant la république amie, les Espagnols prirent une route plus au nord et plus directe que celle par laquelle ils avaient, la première fois, pénétré dans la vallée. C'était la route de Tezcuco. Ils furent encore forcés de gravir cette même chaîne, dont les points culminants sont les deux énormes volcans au pied desquels ils avaient autrefois passé. Les flancs de la sierra étaient revêtus de sombres forêts de pins, de cyprès et de cèdres (9), à travers lesquelles l'œil plongeait çà et là dans d'immenses vallées, dans des ravins dont les profondeurs se perdaient sous la sauvage et luxuriante végétation des tropiques. Du sommet des montagnes, l'armée put contempler le vaste pays qu'elle venait de parcourir, s'étendant jusqu'aux plaines verdoyantes de Cholula. A l'ouest, se déroulait la vallée de Mexico, d'un point de vue tout différent de celui d'où les Espagnols l'avaient aperçue pour la première fois; mais offrant toujours les mêmes beautés, avec ses lacs étincelants, ses villes et ses villas flottant sur leur sein, ses *teocallis* aux sommets enflammés, ses pentes cultivées et ses sombres montagnes de porphyre se dessinant vaguement à l'horizon lointain. A leurs pieds reposait la ville de Tezcuco, modestement cachée sous d'épais bosquets de cyprès, et contrastant avec son ambitieuse rivale de l'autre côté du lac, avec l'orgueilleuse reine de la vallée.

Lorsqu'ils descendirent dans les plaines populeuses, l'accueil qu'ils reçurent de la part des naturels fut bien différent de celui qui leur avait été fait lors de leur première apparition.

(9) « Las sierras altas de Tetzcuco á que mostrasen desde la mas alta cumbre de aquellas montañes y sierras de Tetzcuco, que son las sierras de Tlallocan altísimas y humbrosas en las cuales he estado y visto y puedo decir que son bastante para descubrir el un emisferio y otro, porque son los mayores puertos y mas altos de esta Nueva-España, de árboles y montes de grandísima altura de cedras, cipreses y pinares. » Camargo, *Historia de Tlascala*, Ms.

Ils ne virent plus de groupes de paysans curieux se presser sur leur passage et leur offrir leur simple hospitalité. On ne leur refusait pas les vivres qu'ils demandaient, mais on les leur donnait de mauvaise grâce et d'un air contraint. La froideur de cet accueil et la réserve de ces manières devinrent encore plus marquées lorsque l'armée entra dans les faubourgs de l'ancienne capitale des Acolhuans. Personne ne vint à leur rencontre, et la population semblaît réduite à rien, tant était grand le nombre de ceux qui s'étaient portés à Mexico, sur le théâtre des hostilités (10). Ce fut un sujet de mortification pour les vétérans de Cortés, qui, jugeant d'après le passé, s'étaient vantés auprès de leurs nouveaux camarades de la sensation que leur présence ne manquerait pas de produire parmi les indigènes. Le cacique du lieu, qui avait été, comme on se le rappelle peut-être, nommé par l'influence de Cortés, était lui-même absent. Le général tira un mauvais augure du rapprochement de ces diverses circonstances, qui firent naître dans son esprit de sombres appréhensions sur le sort de la garnison de Mexico (11).

Mais ses inquiétudes furent bientôt dissipées par l'arrivée d'un messager qui était parvenu à s'échapper de la ville dans un canot, grâce à la négligence ou peut-être à la connivence de l'ennemi. Il apportait des dépêches d'Alvarado, par lesquelles celui-ci informait son commandant que les Mexicains avaient, depuis quinze jours, suspendu les hostilités actives et converti leurs opérations en un blocus. La garnison avait beaucoup souffert; mais Alvarado exprimait sa conviction

(10) L'historien en explique en partie la raison « En la misma ciudad de Tezcuco habia algunos apasionados de los deudos y amigos de los que matáron Pedro de Alvarado y sus compañeros en Mexico. » Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 88.

(11) « En todo el camino nunca me salió a recibir ninguna persona de el dicho Muteczuma, como antes lo solian facer; y toda la tierra estaba alborotada, y casi despoblada : de que concebí mala sospecha, creyendo que los Españoles que en la dicha ciudad habian quedado, eran muertos. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 132.

que l'approche de ses compatriotes suffirait pour faire lever le siége et rétablir la tranquillité. Montézuma envoya aussi un messager porteur d'une lettre conçue dans le même sens : il se disculpait de toute participation aux hostilités qui avaient éclaté, disait-il, non-seulement sans son concours, mais contrairement à ses intentions et à ses remontrances.

Le général espagnol, après une halte assez longue, pour donner du repos à ses troupes fatiguées, continua sa marche en côtoyant le bord méridional du lac, qui le conduisit sur la même chaussée par laquelle il avait autrefois fait son entrée dans la capitale. C'était le jour consacré à saint Jean-Baptiste, le 24 juin 1520. Mais combien les choses étaient changées (12) ! Pas de foule empressée bordant les routes; pas de bateaux sur le lac, remplis de spectateurs émerveillés. De temps à autre on apercevait au loin une pirogue solitaire, qui semblait observer les mouvements des Espagnols, et qui disparaissait rapidement, aussitôt qu'elle avait été remarquée. Partout régnait un silence de mort, — silence qui parlait plus haut que les acclamations de la multitude.

Cortès, pensif, s'avançait à la tête de ses bataillons. Tout à coup, comme s'il eût voulu chasser les sombres réflexions de son esprit, il ordonna aux trompettes de sonner, et leurs fanfares éclatantes, portées à travers les eaux, apprirent aux habitants de la forteresse assiégée que leurs compatriotes arrivaient. On leur répondit par une joyeuse salve d'artillerie, qui sembla donner un nouvel élan aux troupes ; elles pressèrent le pas, et traversant les grands ponts-levis, se trouvèrent encore une fois dans les murs de la cité impériale.

Là, le spectacle qui s'offrit à leurs yeux n'était pas de nature à calmer leurs inquiétudes. En plusieurs endroits, les petits ponts avaient été enlevés, et les Espagnols ne comprirent que

(12) « Y como asomó á la vista de la ciudad de Mexico, pareciole que estaba todo yerma, y que no parecia persona por todos los caminos, ni casas, ni plazas, ne nadie le salió á recibir, ni de los suyos, ni de los enemigos ; y fue esto señal de indignacion y enemistad por lo que habia pasado. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 19.

trop clairement combien il serait facile de leur couper la retraite, maintenant que leurs brigantins étaient détruits (13). La ville semblait plus déserte encore que Tezcuco. Sa population si dense, si active, s'était mystérieusement évanouie; les Espagnols traversaient des rues abandonnées, où le bruit du pas de leurs chevaux sur le pavé n'éveillait que des échos sourds et mélancoliques. Ce fut donc avec un sentiment de tristesse qu'ils atteignirent les grandes portes du palais d'Axayacatl. Ces portes s'ouvrirent; Cortés et ses vétérans, se précipitant dans l'enceinte du palais, se trouvèrent en un instant dans les bras de leurs compagnons d'armes, et les uns et les autres oublièrent le présent en se racontant mutuellement tout ce qui s'était passé depuis leur séparation (14).

Cortés tenait surtout à connaître la cause première du soulèvement. Il y avait à ce sujet différentes versions. Les uns attribuaient l'insurrection au désir des Mexicains de délivrer leur souverain de sa captivité; les autres, à l'intention d'écraser la garnison affaiblie par l'absence de Cortés et des troupes qu'il avait emmenées avec lui. Mais tous s'accordaient à en voir la cause immédiate dans un acte de violence d'Alvarado. Les Aztéques avaient coutume de célébrer tous les ans, au mois de mai, une fête en l'honneur du dieu de la guerre. On appelait cette fête « l'encensement d'Huitzilopochtli, » et elle se célébrait par des sacrifices, des chants religieux et des danses, auxquelles prenaient part la plupart des nobles, car

(13) « Pontes ligneos qui tractim lapideos intersecant sublatos, ac vias aggeribus munitas reperit. » P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 5.

(14) *Probanza a pedimento de Juan de Lexalde*, Ms. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 133.

« Esto causó gran admiracion en todos los que venian, pero no dejáron de marchar, hasta entrar donde estaban los Españoles acorralados. Venian todos muy casados y muy fatigados y con mucho deseo de llegar á donde estaban sus hermanos; los de dentro cuando los viéron, recibieron singular consolacion y esfuerzo y recibiéronlos con la artilleria que tenian, saludandolos, y dandoios, el parabien de su venida. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 22.

c'était une des grandes cérémonies où se déployait toute la pompe du rituel aztéque. Comme elle avait lieu dans la cour des *teocalli*, c'est-à-dire dans le voisinage immédiat des quartiers espagnols, et comme une partie du temple lui-même était réservée au culte chrétien, les caciques sollicitèrent d'Alvarado la permission d'y célébrer leurs rites. Ils désiraient aussi, dit-on, que Montézuma pût assister à la fête. Alvarado refusa d'accéder à ce dernier vœu, conformément aux injonctions de Cortés; mais il accueillit la première demande, sous la condition que les Aztéques ne feraient pas de sacrifices humains, et qu'ils viendraient sans armes.

Ils s'assemblèrent donc au jour fixé, au nombre de six cents, d'après le calcul le plus modéré (15). Ils avaient revêtu leurs plus riches costumes; leurs gracieux manteaux de tissus de plumes flottaient sur leurs épaules, et leur cou, leurs bras, leurs jambes étaient ornés de colliers et de bracelets d'or. Amoureux du faste, comme tous les peuples à demi civilisés, ils se plaisaient à déployer, dans ces occasions, leur luxe barbare.

Alvarado et ses soldats assistaient comme spectateurs, les uns groupés vers les portes, comme par hasard, les autres mêlés dans la foule. Ils étaient tous armés; circonstance qui n'avait rien d'extraordinaire, et qui n'excita, par conséquent, aucune attention. Les Aztéques se livrèrent bientôt à l'entraînement des mouvements de la danse, accompagnés de leur chant religieux et de leur sauvage et discordante musique. Tout à coup, Alvarado et les Espagnols, à un signal convenu, se précipitèrent sur eux l'épée à la main; les Aztéques, pris au

(15) « E asi los Indios, todos señores, mas de 600 desnudos é con muchas joyas de oro é hermosos penachos, é muchas piedras preciosas, é como mas aderezados é gentiles hombres se pudiéron é supiéron aderezar, é sin arma alguna defensiva ni ofensiva bailaban é cantaban é hacian su areito é fiesta segun su costumbre. » (Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 54.) Quelques écrivains portent ce nombre à huit cents et même à mille. Las Casas, plus modeste que de coutume, se contente de dire deux mille. *Brevissima relacione*, p. 48.

dépourvu, sans armure défensive, sans armes d'aucune espèce, ne purent opposer aucune résistance et furent taillés en pièces par leurs assaillants, qui, dit un contemporain, ne montrèrent, dans cette sanglante boucherie, ni pitié ni remords (16). Quelques-uns de ces malheureux s'enfuirent vers les portes, où ils furent percés par les longues piques des soldats. D'autres, en essayant d'escalader le *coatepantli*, ou la muraille des serpents, qui entourait la cour, furent abattus à coups de sabre ou tombèrent atteints par les balles de cette soldatesque furieuse. Le sang, dit un écrivain du temps, ruisselait sur le pavé, comme l'eau après une grande pluie (17). Pas un Indien, de toute cette brillante assemblée, ne sortit vivant de la fatale enceinte! C'était renouveler la scène horrible de Cholula, avec ce surcroît d'infamie, que les Espagnols, non contents d'égorger leurs victimes, les dépouillèrent de tous leurs ornements précieux. Ce jour funeste vit périr la fleur de la noblesse aztéque. Il n'y eut pas une famille considérable qui ne fût en deuil. Et longtemps après la soumission du pays, on pouvait encore entendre chanter par les indigènes plus d'une ballade plaintive, adaptée aux airs nationaux, et rappelant les incidents de cette tragique catastrophe (18).

On a cherché à expliquer de diverses manières cet acte atroce; mais peu d'historiens se sont contentés de l'explication donnée par Alvarado lui-même. Alvarado, à l'en croire, aurait été informé par ses espions, dont quelques-uns étaient

(16) « Sin duelo ni piedad christiana los acuchilló, i mató. » Gomara, *Crónica*, cap. 104.

(17) « Fué tan grande el derramamiento de sangre, que corrian arroyos de elle por el patio, como agua cuando mucho nueve. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 20.

(18) « Y de aquí á que se acabe el mundo, ó ellos del todo se acaben, no dexarán de lamentar, y cantar en sus areytos, y bayles, como en romances, que acá dezimos, aquella calamidad, y perdida de la sucession de toda su nobleza, de que se preciauan de tantos años atras. » Las Casas, *Brevissima relacione*, p. 49.

des Mexicains, d'un projet d'insurrection tramé par les Indiens. On avait fixé pour l'exécution l'époque de la fête, parce qu'on avait calculé que les caciques, réunis à cette occasion, pourraient facilement exciter le peuple à la révolte. Alvarado, instruit de ce projet, leur avait défendu de se présenter armés à l'assemblée. Ils avaient feint de se conformer à cet ordre; mais ils avaient caché leurs armes dans les arsenaux voisins, où il leur était facile de les reprendre. Alvarado, en les prévenant, avait déjoué leurs complots, et il espérait que la leçon leur ôterait l'envie de recommencer (19).

Telle fut l'explication d'Alvarado. Mais si ses assertions étaient exactes, pourquoi n'en fournit-il pas la preuve en produisant ces armes cachées, ainsi qu'il le prétendait? Pourquoi n'avoir pas justifié sa conduite aux yeux des Mexicains en général, en exposant publiquement la trahison des nobles, ainsi que Cortés avait fait à Cholula? Tout cela a l'air d'un conte fabriqué après coup, pour dissimuler l'atrocité d'un acte inexcusable.

Quelques contemporains veulent que le massacre n'ait eu d'autre motif que la cupidité des Espagnols, cupidité bien avérée par le fait d'avoir dépouillé leurs victimes (20). Ber-

(19) Voir la réponse d'Alvarado aux questions de Cortés, telle qu'elle est rapportée par Diaz (*Hist. de la conquista*, cap. 125), et avec quelques détails additionnels dans Torquemada (*Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 66), Solis (*Conquista*, lib. 4, cap. 12), Herrera (*Hist. gener.*, dec. 2, lib. 10, c. 8). Tous ces écrivains paraissent se contenter de la version d'Alvarado. Je ne trouve aucune autre autorité, de quelque poids, qui se montre d'humeur aussi charitable.

(20) Oviedo rapporte un entretien qu'il eut, quelques années après cette tragédie, avec un noble Espagnol, don Thoan Cano, qui faisait partie de la suite de Narvaez, et qui avait pris part à toutes les opérations subséquentes de l'armée. Il épousa une fille de Montézuma, et se fixa au Mexique après la conquête. Oviedo le représente comme un homme d'honneur et de sens. Répondant aux questions de l'historien sur la cause de l'insurrection, il lui dit qu'Alvarado avait fait ce massacre sans aucun prétexte et par pure avarice; mais que les Aztéques, furieux d'un pareil acte de barbarie, dont rien ne pouvait atténuer l'atrocité, s'étaient soulevés pour en tirer vengeance,

nal Diaz, qui n'était pas présent, mais qui avait vécu dans l'intimité des témoins oculaires, repousse l'accusation dirigée contre ses compatriotes. Suivant lui, Alvarado n'aurait frappé ce coup terrible que pour intimider les Aztéques et prévenir un mouvement insurrectionnel (21). Mais avait-il réellement lieu d'appréhender un mouvement de cette nature, ou même affecta-t-il cette crainte avant le massacre? C'est ce que le vieux chroniqueur ne nous dit pas.

Il paraît peu probable qu'un acte aussi odieux, entraînant des conséquences aussi graves pour les Espagnols eux-mêmes, ait été commis dans l'unique but de s'emparer des ornements que portaient les naturels. Il est plus vraisemblable que ce ne fut là qu'une idée subséquente, suggérée à cette soldatesque rapace par la vue des dépouilles étalées devant elle. Il est possible qu'Alvarado eût recueilli effectivement quelques vagues rumeurs d'une conspiration ourdie parmi les nobles, rumeurs propagées peut-être par les Tlascalans, leurs ennemis invétérés, et par cette raison même fort peu dignes de foi (22). Il voulut déjouer les projets de ses ennemis, en imi-

ainsi qu'ils en avaient bien le droit. (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 54.) Voir la conversation originale dans l'*Appendice*, 2e partie, nº 11.

(21) « Verdaderamente dió en ellos por metelles temor. » *Hist. de la conquista*, cap. 125.

(22) Telle est en effet la version d'Ixtlilxochitl, empruntée, ainsi que lui-même nous l'apprend, aux annalistes indigènes de Tezcuco. Suivant eux, les Tlascalans, poussés par leur haine contre les Aztéques et par leur soif de pillage, persuadèrent très-facilement à Alvarado que les nobles méditaient un soulèvement à l'occasion de ces fêtes. Ce témoignage étant important, je transcris le texte même de l'auteur. « Fué que ciertos Tlascaltecas (segun las historias de Tescuco que son las que io sigo y la carta que otras veces he referido) por embidia lo uno acordándose que en semejante fiesta los Mexicanos solian sacrificar gran suma de cautivos de los de la nacion tlascalteca, y lo otro que era la mejor ocasion que ellos podian tener para poder hinchir las manos de despojos y hartar su codicia, y vengarse de sus enemigos (porque hasta entonces no habian tenido lugar, ni Cortés se les diera, ni admitiera sus dichos, porque siempre hacia las cosas con mucho acuerdo) fuéron con esta invencion al capitan Pedro de Albarado, que es-

tant la conduite de son commandant à Cholula; mais il oublia de prendre, comme avait fait son chef, des précautions contre l'insurrection générale, qui devait être la conséquence de ce massacre. Il commit une autre erreur grave, en confondant le belliqueux Aztéque avec l'efféminé Cholulan.

La nouvelle de cette horrible boucherie se répandit avec la rapidité de l'éclair dans toute la capitale. Le peuple pouvait à peine y croire. Tout ce qu'il avait souffert jusqu'alors, la profanation de ses temples, la captivité de son souverain et les outrages prodigués à sa personne, n'étaient plus rien auprès d'un pareil acte (23). Le patriotisme, longtemps comprimé, se réveillant tout à coup, éclata en un long cri de vengeance. Toutes les craintes superstitieuses s'effacèrent devant le sentiment d'une haine implacable. Les exhortations des prêtres ne manquèrent point, mais elles étaient désormais superflues. La ville entière prit les armes, et le lendemain à la pointe du jour les Espagnols furent attaqués dans leurs quartiers. Quelques-uns des assaillants tentèrent d'escalader le mur d'enceinte; d'autres parvinrent à le miner en partie et à y mettre le feu. Mais, sur les instances de la garnison, Montézuma lui-même intervint, et montant sur la muraille, il adressa la parole à la populace, qu'il s'efforça de calmer à l'aide de considérations tirées de sa position personnelle. Les Aztéques, par égard pour

taba en lugar de Cortés, el qual no fué menester mucho para darles crédito porque tan buenos filos, y pensamientos tenia como ellos y mas viendo que alli en aquella fiesta habian acudido todos los señores y cabezas del imperio y que muertos no tenian mucho trabajo en sojuzgarles. » *Historia chich.*, Ms., cap. 88.

(23) Pierre Martyr récapitule tous ces griefs, ce qui prouve qu'ils paraissaient tels aux Espagnols eux-mêmes, à ceux du moins qui, n'ayant pris aucune part aux événements, pouvaient les juger avec impartialité. « Emori statuerunt malle, quam diutius ferre tales hospites qui regem suum sub tutoris vitæ specie detineant, civitatem occupent, antiquos hostes tlascaltecanos et alios præterea in contumeliam ante illorum oculos ipsorum impensa conseruent... qui demum simulachra deorum confregerint, et ritus veteres ac ceremonias antiquas illis abstulerint. » *De orbe novo*, dec. 5, cap. 5.

le monarque, suspendirent leur attaque et la convertirent en un blocus. Ils élevèrent des retranchements autour du palais, pour empêcher les Espagnols d'en sortir. Ils suspendirent le *tianguez* ou marché, pour ôter à leurs ennemis la possibilité de se procurer des vivres; puis ils attendirent, dans un morne désespoir, l'heure où la famine leur livrerait leur proie.

Cependant la position des assiégés était fâcheuse. Leurs vivres n'étaient pas épuisés, il est vrai; mais ils souffraient beaucoup du manque d'eau potable, réduits à celle d'un sol saturé du sel des lacs voisins. Dans cette extrémité, on découvrit, dit-on, dans la cour principale, une source fraîche. Il en existait plusieurs de ce genre dans d'autres quartiers de la ville; mais la découverte de celle-ci, dans les circonstances actuelles, fut regardée comme un véritable miracle. Cependant l'assaut avait coûté cher aux Espagnols. Sept d'entre eux et un grand nombre de Tlascalans avaient succombé, et la plupart des uns et des autres avaient reçu quelques blessures. Ainsi affaiblis, et ne pouvant compter que sur eux-mêmes, ils semblaient n'avoir d'autre alternative que de mourir lentement de faim, ou, mort plus cruelle encore, d'être immolés sur l'autel des sacrifices. L'arrivée de leurs camarades les délivra de cette triste situation (24).

Cortés écouta avec calme les explications d'Alvarado. Mais avant que celui-ci eût achevé de se justifier, son chef dut avoir acquis la conviction qu'il avait fait une faute en confiant à un tel homme un poste aussi important. Et pourtant son erreur était naturelle. Alvarado, son intime ami, était un cavalier de haute naissance et d'une bravoure chevaleresque. Capable, actif et énergique, il avait conquis, par ses manières à la fois franches et brillantes, les bonnes grâces des Mexicains. Mais sous ces dehors spécieux, le futur conquérant du Guatemala cachait un esprit téméraire, un caractère rapace et cruel.

(24) Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 13, 47. Gomara, *Crónica*, cap. 105.

Quand Alvarado eut achevé de répondre aux questions de Cortés, le général prenant un ton sévère : « Vous avez mal agi, dit-il à son lieutenant. Vous avez trompé ma confiance. Votre conduite a été celle d'un fou ! » Et à ces mots, il lui tourna le dos.

Cependant ce n'était le moment ni de rompre avec un homme aussi populaire et qui lui était, sous beaucoup de rapports, si nécessaire, ni à plus forte raison de lui infliger la punition qu'il méritait. Les Espagnols ressemblaient à ces marins battus par la tempête, dont la barque ne peut être sauvée de l'abîme des flots que par l'habileté du pilote et la franche coopération de l'équipage. Cortés, il est vrai, à la tête d'une armée de douze cent cinquante Espagnols, et de huit mille guerriers indigènes, pour la plupart Tlascalans, se sentait fort de ses ressources actuelles (25). Mais en même temps, l'accroissement numérique de ses troupes augmentait la difficulté des subsistances. Mécontent de lui-même, et plus encore de son lieutenant, n'envisageant qu'avec effroi les conséquences désastreuses de la conduite insensée d'Alvarado, il devint irritable, et s'abandonna à une vivacité d'humeur qui n'était pas dans son caractère habituel; car bien qu'il eût les passions naturellement vives, il savait ordinairement les maîtriser (26).

Le jour même de l'arrivée de Cortés, Montézuma était venu à sa rencontre ; mais le général, suspectant, à ce qu'il paraît, quoiqu'à tort, sa bonne foi, le reçut si froidement, que le mo-

(25) Il avait laissé en garnison à Mexico cent quarante Espagnols et environ six mille cinq cents Tlascalans, y compris quelques guerriers cempoallans. En supposant que cinq cents de ces derniers (et c'est calculer largement) aient péri dans les combats ou autrement, il en resterait encore six mille qui, avec les renforts amenés par Cortés, compléteraient le chiffre indiqué dans le texte.

(26) « Y viendo que todo estaua muy al contrario de sus pensamientos q' aũ de comer no nos dauan, estaua muy airado, y sobervio cõ la mucha gẽte de Españoles que traia, y muy triste, y mohino. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 126.

narque indien se retira tristement. La populace mexicaine ne donnant aucun signe de soumission et continuant à intercepter les vivres, la mauvaise humeur de Cortés à l'égard de l'empereur ne fit que s'accroître. Aussi, Montézuma ayant envoyé quelques-uns de ses nobles pour lui demander une entrevue, il s'écria avec hauteur, en se tournant vers ses propres officiers : « Qu'ai-je à démêler avec ce chien de roi, qui nous laisse mourir de faim sous ses yeux ? »

Ses capitaines, et entre autres Olid, de Avila et Velasquez de Léon, s'efforcèrent de l'apaiser, en lui rappelant d'un ton respectueux, que sans l'intervention de l'empereur la garnison aurait pu être écrasée par l'ennemi. Mais ces observations l'irritèrent encore plus. « Ce chien, dit-il, en répétant avec affectation cette expression injurieuse, ne nous a-t-il pas trahis, en correspondant avec Narvaez? Et ne souffre-t-il pas encore aujourd'hui que ses marchés restent fermés, afin que nous mourions de faim? » Puis se retournant vers les Mexicains, il leur dit d'un air courroucé : « Allez dire à votre maître et à son peuple de rouvrir les marchés, sinon nous le ferons pour eux et à leurs dépens! » Les chefs, qui, d'après son ton et ses gestes, et peut-être aussi à l'aide de quelque connaissance de la langue espagnole, avaient saisi le sens des termes insultants que Cortés avait appliqués à leur souverain en parlant à ses officiers, se retirèrent pleins d'indignation, et ils eurent soin, en transmettant ce message à leur maître, de ne lui rien faire perdre de sa rudesse (27).

Peu de temps après, Cortés, à la suggestion, dit-on, de Montézuma, mit en liberté son frère Cuitlahua, seigneur d'Iztapalapan, qui, ainsi qu'on se le rappelle, avait été arrêté comme soupçonné de participation aux projets de révolte du

(27) Cette scène est rapportée par Diaz, qui était présent. (*Ibid.*, c. 126.) Voir aussi la *Chronique* de Gomara, le chapelain de Cortés, cap. 106. Elle est, en outre, confirmée par don Thoan Cano, témoin oculaire, dans sa conversation avec Oviedo. Voir *Appendice*, 2e partie, nº 11.

chef de Tezcuco. On pensa qu'il aurait assez d'influence pour calmer l'effervescence populaire; mais il ne revint point à la forteresse (28). C'était un homme hardi et ambitieux, et qui gardait dans son cœur ulcéré le souvenir des outrages dont les Espagnols l'avaient abreuvé. Il était l'héritier présomptif de la couronne, qui, d'après les lois de succession en vigueur chez les Aztéques, se transmettait beaucoup plus souvent en ligne collatérale qu'en ligne directe. Le peuple l'accueillit comme le représentant de son souverain, et le choisit pour remplacer Montézuma pendant sa captivité. Cuitlahua accepta avec joie cette honorable et périlleuse mission. Guerrier expérimenté, il s'appliqua tout d'abord à organiser des levées et à préparer un plan d'opérations plus efficace. L'effet de ses premières mesures ne tarda pas à se faire sentir.

Cortés, cependant, doutait si peu de la possibilité de venir à bout des insurgés, qu'il écrivit dans ce sens à la garnison de Villa-Rica, par la même dépêche dans laquelle il lui transmettait la nouvelle de son arrivée dans la capitale. Mais il y avait à peine une demi-heure que son messager était parti, lorsqu'il revint effaré, hors d'haleine, et couvert de blessures. « La ville entière, dit-il, était en armes; les ponts étaient levés, et l'ennemi arrivait! » Ce rapport n'était que trop fidèle. On entendit bientôt un bruit sourd et confus, semblable au mugissement lointain de l'Océan, jusqu'à ce qu'enfin, du haut du rempart qui entourait les quartiers, on vit les grandes avenues qui y conduisaient se remplir de guerriers, s'avançant en foule vers la forteresse. Au même instant, les terrasses et les toits horizontaux des maisons du voisinage se couvrirent de combattants, brandissant leurs traits avec les gestes de la menace. Ils semblaient se multiplier comme par enchantement — spectacle bien fait pour intimider les plus braves, et dont le dénoûment fournira le sujet du livre qui va suivre.

(28) Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 10, cap. 8.

(29) « El qual mensajero bolvió dende á media hora todo descalabrado,

OVIEDO. — CAMARGO.

Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdés naquit en 1478. Il appartenait à une ancienne famille des Asturies. (Toutes les familles de cette province, dernière retraite des intrépides Goths, ont, il est vrai, de hautes prétentions généalogiques.) Présenté de bonne heure à la cour et attaché en qualité de page au prince Jean, fils unique de Ferdinand et d'Isabelle, sur la tête duquel reposaient les espérances légitimes de ces souverains et de la nation, Oviedo fit avec l'armée les dernières campagnes de la guerre contre les Maures, et assista au mémorable siége de Grenade. Après la mort prématurée de son royal maître, en 1496, il passa en Italie et entra au service du roi Frédéric de Naples. A la mort de ce prince, il revint dans son pays. Nous le retrouvons, au commencement du seizième siècle, fixé de nouveau en Castille, et en possession de la charge de gardien des joyaux de la couronne. En 1513, Oviedo fut nommé par Ferdinand le Catholique, *veedor* ou inspecteur des fonderies d'or dans les colonies d'Amérique. Il se transporta dans le Nouveau-Monde, où il ne tarda pas à accepter une commission sous Pedrarias, gouverneur de Darien : il partagea les désastres de cette colonie. Il obtint de la couronne quelques priviléges importants, construisit un fort sur la *tierra firme*, et ouvrit des relations commerciales avec les indigènes. Il est à croire que ces opérations furent heureuses, puisque nous le trouvons enfin établi, avec femme et enfants, à Hispaniola ou Ferdinanda, comme on l'appelait alors. Quoiqu'il continuât de résider principalement dans le Nouveau-Monde, il fit plusieurs voyages en Espagne, et, en 1526, publia à Madrid son *Sumario*. Ce livre, dédié à l'empereur Charles-Quint, est une description des Indes Occidentales, de leur géographie, du climat, des races qui peuplent ces contrées, et de leurs productions animales et

y herido, dando voces, que todos los Indios de la ciudad venian de guerra y que tenian todas las puentes alzadas ; é junto tras él da sobre nosotros tanta multitud de gente por todas partes, que ni las calles ni azoteas se parecian con gente ; la qual venia con los mayores alaridos, y grita mas espantable, que en el mundo se puede pensar. » *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 134. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 13.

végétales : c'était un sujet jusqu'alors peu connu, et qui était d'un grand intérêt en Europe. En 1535, pendant un autre voyage en Espagne, Oviedo donna au monde le premier volume de son grand ouvrage, à la compilation duquel il avait consacré beaucoup d'années, l'*Historia de las Indias Occidentales.* Nommé, cette même année, par Charles-Quint alcayde de la forteresse d'Hispaniola, il passa dans l'île les dix années suivantes, poursuivant avec activité ses recherches historiques, puis il vint une dernière fois visiter son pays natal. Reçu avec distinction à la cour, et investi de la charge honorable de chroniqueur des Indes, il remplit ces fonctions jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Valladolid en 1557; Oviedo était alors dans sa soixante-dix-neuvième année, et se disposait à livrer à l'impression le reste de son histoire.

Si l'on considère l'intimité dans laquelle Oviedo vécut avec les personnages les plus distingués de son temps, on sera surpris qu'il nous reste si peu de détails biographiques et personnels sur son compte. Nic. Antonio en parle comme d'un « homme d'une grande expérience, d'une haute probité et de manières polies. » Sa vie, longue et active, offre une garantie suffisante de son expérience, et l'on ne saurait élever de doutes sur l'urbanité de ses manières, lorsqu'on sait dans quelle haute sphère il vivait. Oviedo a laissé une grande quantité de manuscrits, qui embrassent beaucoup de matières relatives tant à l'histoire civile qu'à l'histoire naturelle. Le plus important, sans contredit, est son *Historia general de las Indias.* Cette histoire, qui contient cinquante livres, est divisée en trois parties. La première, comprenant dix-neuf livres, est celle dont nous avons parlé plus haut, comme ayant été publiée du vivant de l'auteur. Elle reproduit, avec plus de développements, les détails géographiques et d'histoire naturelle qu'on trouve dans le *Sumario,* et donne, de plus, un récit de la découverte et de la conquête des différentes îles. Cette portion de l'ouvrage fut traduite par le savant Ramusio, avec qui Oviedo était en correspondance, et qui a publié sa traduction dans le troisième volume de son inestimable collection. Les deux autres parties traitent de la conquête du Mexique, de celle du Pérou et d'autres contrées de l'Amérique du Sud. C'est cette portion de l'ouvrage que j'ai consultée. Le manuscrit d'Oviedo fut déposé, à sa mort, dans la *casa de la Contratacion,* à Séville. Il passa ensuite en la possession du monastère dominicain de Montserrat. Plus tard, plusieurs collections particulières obtinrent des

copies tronquées. En 1775, Don Francisco Cerda y Rico, officier du département des Indes, eut connaissance de l'existence du manuscrit original, et, poussé par son zèle pour les lettres, obtint un ordre du gouvernement pour sa publication. L'ouvrage fut, sous sa direction, mis en ordre pour la presse, et le biographe d'Oviedo, Alvarez y Baena, nous assure qu'une édition complète, préparée avec le plus grand soin, allait bientôt paraître (*Hijos de Madrid*, Madrid, 1790, t. 2, p. 354, 361.) Cette édition est encore attendue.

Aucun pays n'a été plus fécond que l'Espagne en compositions historiques. Les ballades de son *Romancero* sont des chroniques en vers. Les chroniques elles-mêmes datent des douzième et treizième siècles. Pas de cité, pas de petite ville, pas de grande, et quelquefois pas d'assez mince famille, qui n'ait son chroniqueur. Ces chroniqueurs étaient souvent de simples moines, à qui les loisirs du couvent permettaient de se livrer à des travaux littéraires. Quelquefois encore c'étaient des hommes qui avaient pris part aux événements qu'ils racontaient, et qui, pour la plupart, maniaient l'épée mieux que la plume. Les compositions de ces derniers se distinguent en général par cette indifférence aux formes littéraires, qui indique un esprit plus préoccupé des faits que de l'expression. Les moines, au contraire, font souvent un pédantesque étalage d'une érudition surannée, qui contraste d'une manière assez bizarre avec le tissu sans art de leur narration. Dans les unes comme dans les autres, on rencontre souvent des détails vifs et pittoresques, qui prouvent que le sujet avait un intérêt d'actualité, et que le cœur de l'écrivain était plein de son sujet.

On peut reprocher à Oviedo plusieurs des défauts que je viens de signaler. Son style n'a pas été jeté dans un moule classique. Sa pensée se délaye dans d'interminables phrases, qui fatiguent et désespèrent le lecteur, et le fil de sa narration est fréquemment brisé par des épisodes oiseux, qui ne mènent à rien. On prétend que son érudition était assez maigre; ce qui semblerait confirmé, jusqu'à un certain point, par l'étalage de citations latines dont ses pages sont entrelardées, comme s'il eût voulu mettre tout son savoir sous les yeux du lecteur. Il affectait, ainsi qu'on le voit par la préface de son *Sumario*, de prendre Pline l'ancien pour modèle. Mais son ouvrage est resté bien loin du chef-d'œuvre d'érudition et d'éloquence que nous a légué ce grand écrivain.

Avec tous ses défauts, Oviedo a fait preuve d'une curiosité éclairée

et d'une certaine finesse d'observation, qui le mettent bien au-dessus des chroniqueurs ordinaires. On peut même dire que ses réflexions ont une teinte philosophique, bien que cette philosophie soit froide et très-peu scrupuleuse, toutes les fois qu'il s'agit des droits des indigènes. Il s'occupait activement à recueillir des matériaux pour ses récits, et il entretenait à cet effet une correspondance avec les hommes les plus distingués parmi ceux qui avaient pris part aux événements qu'il raconte. Il ne dédaignait même pas de puiser des renseignements à des sources plus humbles, telles que des traditions populaires et des récits de simples soldats. Il en résulte que son ouvrage présente un mélange de détails incohérents et souvent contradictoires, qui embarrassent le lecteur, et au milieu desquels il est très-difficile, à la distance de temps où nous sommes, de démêler la vérité. C'est pour cela peut-être que Las Casas adressait à l'auteur ce doux compliment, que « ses ouvrages n'étaient qu'un tissu de fables, et contenaient autant de mensonges que de pages ! » On peut cependant trouver une autre explication de ce jugement sévère, dans la différence du caractère de ces deux hommes. Oviedo partageait les idées mondaines des conquérants espagnols ; et, toujours disposé à grossir les exploits de ses compatriotes, il faisait assez bon marché des droits et des souffrances des malheureux aborigènes. Il était incapable d'apprécier la généreuse philanthropie de Las Casas, ou de s'élever à la hauteur de ses vues, qu'il tournait sans doute en ridicule, comme les visions d'un rêve-creux. Las Casas, de son côté, qui n'avait cessé d'élever la voix contre les excès des conquérants, voyait avec horreur les sentiments avoués par Oviedo, et il était naturel que son aversion pour les principes s'étendît à la personne qui les professait. Il eût été difficile de trouver deux êtres plus antipathiques, deux hommes moins capables de s'apprécier mutuellement.

Oviedo mit le même zèle à recueillir des matériaux pour l'histoire naturelle que pour l'histoire civile. Il rassembla dans son jardin les différentes plantes des îles, et s'entoura d'un grand nombre d'animaux, dont les uns étaient apprivoisés, les autres enfermés sous ses yeux, de manière à lui permettre d'étudier leurs mœurs et leurs habitudes. Par ce moyen, s'il ne fut pas lui-même, sous le rapport de l'érudition, le rival de Pline et de Hernandez, il put du moins fournir à la science des faits d'un haut intérêt et d'une grande importance.

Indépendamment de ces écrits historiques, Oviedo a laissé un ouvrage en six volumes, sous le titre bizarre de *Quincuagenas*. Ce sont des dialogues imaginaires entre les Espagnols les plus distingués de l'époque, sur leur histoire personnelle, leurs familles et leur généalogie. C'est un ouvrage d'un prix inestimable pour l'histoire des rois Catholiques, et de leur petit-fils Charles-Quint. Mais il est peu connu en Espagne, et n'a jamais été imprimé. L'Académie royale de Madrid possède dans ses archives une copie complète de l'*Histoire des Indes*, d'Oviedo, qu'elle se prépare, dit-on, à livrer à l'impression. On pourrait supprimer, sans inconvénient, ce qui n'est que la reproduction littérale de narrations antérieures, comme les lettres de Cortés, qu'Oviedo ne s'est fait aucun scrupule de copier en entier, en y ajoutant seulement çà et là quelques notes critiques. Mais le reste de ce grand ouvrage présente une masse de faits et de renseignements de tout genre, qui seraient fort utiles pour l'histoire des colonies espagnoles.

Une autre autorité que nous avons fréquemment citée, est celle de Diego-Muños Camargo. Camargo était un noble *mestee* tlascalan, qui vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. Il fut élevé dans la religion chrétienne, et apprit de bonne heure l'idiome castillan, dans lequel il composa son *Historia de Tlascala*. Il nous fait connaître, dans cet ouvrage, les différents membres de la grande famille Nahuatlaque qui gravirent successivement le plateau mexicain. Né et élevé parmi les aborigènes, alors que les pratiques idolâtres n'étaient pas encore entièrement tombées en désuétude, Camargo était en position de comprendre parfaitement la condition des anciens habitants, et son ouvrage nous fournit une foule de renseignements curieux et authentiques sur les institutions sociales et religieuses du pays à l'époque de la conquête. Son patriotisme s'échauffe, lorsqu'il raconte les vieilles luttes de ses compatriotes avec les Aztèques, et il est singulier de voir comment l'antipathie de ces peuples rivaux survécut à leur commun asservissement sous le joug castillan.

Le récit de Camargo embrasse les détails de ce grand événement et de l'organisation subséquente du pays. On pourrait s'attendre à trouver dans une chronique écrite par un homme qui appartenait à la famille indienne, les préjugés, ou tout au moins les sympathies de l'Indien. Mais le néophyte chrétien tient une balance assez impartiale entre les conquérants et ses propres compatriotes. Le désir

d'exalter les exploits de ces derniers, et en même temps de rendre justice à la valeur des hommes blancs, amène quelquefois des contrastes bizarres dans son livre, et fait paraître l'auteur inconséquent. Sous le rapport de l'exécution littéraire, l'ouvrage a peu de mérite ; il en a, cependant, tout autant qu'on peut en attendre d'un Indien de naissance, qui ne devait sa connaissance de la langue qu'aux instructions imparfaites des missionnaires ; et, après tout, il peut, sous le rapport de la composition, soutenir sans désavantage la comparaison avec les écrits de quelques-uns des missionnaires eux-mêmes.

Le manuscrit original fut longtemps conservé dans le couvent de *San-Felipe Neri*, à Mexico, où Torquemada, ainsi qu'on le voit par quelques citations, put le consulter. Il a échappé à l'attention des autres historiens, mais il a été compris dans la magnifique collection de Muños, et déposé dans les archives de l'Académie royale d'histoire de Madrid. C'est là que je me le suis procuré. Il est intitulé *Pedazo de Historia verdadera*, sans nom d'auteur, sans divisions par livres et par chapitres.

LIVRE CINQUIÈME.

EXPULSION DE MEXICO.

CHAPITRE PREMIER.

ASSAUT LIVRÉ AUX QUARTIERS DES ESPAGNOLS. — FUREUR DES MEXICAINS. — SORTIE DES ESPAGNOLS. — MONTÉZUMA HARANGUE LE PEUPLE. — IL EST DANGEREUSEMENT BLESSÉ.

1520.

Le palais d'Axayacatl, occupé par les Espagnols, formait, ainsi que nous l'avons dit, un amas irrégulier de bâtiments en pierre, élevés seulement d'un rez-de-chaussée, à l'exception du centre, que l'on avait exhaussé d'un étage supérieur composé d'une suite d'appartements qui se détachaient en tourelles au-dessus du corps de logis principal. Un vaste terrain s'étendait à l'entour, fermé par un mur de pierre. Ce mur était soutenu, en quelques endroits, par des tours ou des remparts qui en augmentaient la solidité; et, sans pouvoir soutenir la comparaison avec les fortifications européennes, c'était cependant un ouvrage de défense capable de résister aux grossiers moyens d'attaque des Indiens. Le parapet de distance en distance avait été percé d'embrasures pour l'artillerie, qui se composait de treize canons; et des ouvertures plus petites avaient été pratiquées pour la commodité des arquebusiers. Les troupes espagnoles se logèrent dans le

grand bâtiment; mais les nombreux auxiliaires tlascalans n'avaient d'autre abri que des hangars construits à la hâte dans la vaste cour du palais. La plupart, sans doute, bivouaquaient à la belle étoile sous un climat beaucoup plus doux que celui de leurs montagnes natives. Ainsi resserrée dans cet étroit espace, l'armée pouvait être réunie en quelques instants; et, grâce à la discipline sévère maintenue par le général, ainsi qu'à sa vigilance continuelle, une surprise était presque impossible. Aussi, l'approche de l'ennemi n'eut pas été plus tôt signalée que les trompettes sonnèrent aux armes, et en un clin d'œil tous les soldats étaient à leur poste, les cavaliers en selle, les artilleurs à leurs pièces, les archers et arquebusiers disposés à bien recevoir les assaillants.

Ceux-ci s'avançaient en colonnes serrées, ou plutôt en masses irrégulières, au milieu desquelles on voyait flotter de nombreuses bannières aux brillantes couleurs; les casques des guerriers, et les pointes des flèches et des lances, confusément agitées, étincelaient aux rayons du soleil. En approchant de l'enclos, ils poussèrent un cri affreux, ou plutôt ce sifflement aigu que les peuples de l'Anahuac avaient coutume de faire entendre dans le combat et qui couvrait le bruit de leurs conques, de leurs *atabals*, et des autres instruments grossiers de leur musique militaire. Cette démonstration fut suivie d'une grêle de projectiles — pierres, dards et flèches — tandis que des décharges semblables partaient des terrasses du voisinage, couvertes de combattants (1).

Les Espagnols attendirent que la première colonne fût arrivée à distance convenable, et alors une décharge générale

(1) « Eran tantas las piedras, que nos echaban con hondas dentro en la fortaleza, que no parecia sino que el cielo las llovia; e las flechas, y tiraderas eran tantas, que todas las paredes y patiós estaban llenos, que casi no podiamos andar con ellas. » (*Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, c. 134.) Il n'est pas étonnant qu'ils aient trouvé quelque difficulté à se frayer un chemin à travers les flèches, s'il est vrai, comme le dit Herrera, que les assiégés en ramassaient et en brûlaient chaque jour *quarante charretées*. *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 10, cap. 9.

de l'artillerie et de la mousqueterie balaya les rangs des assaillants et les abattit par centaines (2). Les Mexicains connaissaient le bruit produit par la détonation de ces formidables engins de guerre : car ils avaient entendu les salves de réjouissance tirées dans quelques occasions solennelles ; mais ils ignoraient jusqu'alors la puissance meurtrière des armes à feu. Ils s'arrêtèrent un moment, ébranlés et tourbillonnant sous la violence de cette première décharge (3) ; mais se ralliant bientôt, les barbares poussèrent leur cri perçant et se précipitèrent en avant, passant sur les corps de leurs camarades renversés par le feu des Espagnols. Une seconde, puis une troisième décharge ralentirent un instant leur progrès et jetèrent le désordre dans leurs rangs; mais ils ne tardèrent pas à revenir à la charge, en lançant devant eux des nuées de flèches, tandis que leurs compagnons, placés sur les toits des maisons, ajustaient avec plus de soin les combattants entassés dans la cour du palais. Les Mexicains étaient particulièrement experts dans l'usage de la fronde (4); et les pierres qu'ils faisaient pleuvoir, de leurs positions élevées, sur la tête de leurs ennemis, causaient encore plus de ravage que les flèches. Elles ne faisaient, il est vrai, que glisser sur les cottes de mailles des cavaliers, et elles étaient peu redoutables pour ceux qui se trouvaient garantis par

(2) « Luego sin tardanza se juntáron los Mexicanos, en gran copia, puestos á punto de guerra, que no parecia, sino que habian salido debajo de tierra todos juntos, y comenzáron luego á dar grita y pelear, y los Españoles les comenzáron á responder de dentro con toda la artilleria que de neubo habian traido, y con toda la gente que de nuevo habia venido, y los Españoles hiciéron gran destrozo en los Indios, con la artillería, arcabuzes, y ballestas y todo el otro artificio de pelear. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms, lib. 12, cap. 22.

(3) L'ennemi présentait un but si facile, dit Gomara, que les canonniers chargeaient et tiraient sans presque se donner la peine de pointer leurs pièces : « Tan recio, que los artilleros sin asestar jugaban con los tiros. » *Crónica*, cap. 106.

(4) « Hondas, que eran la mas fuerte arma de pelea que los Mejicanos tenian. » Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.

l'*escaupil*, ou plastron de coton. Mais un certain nombre de soldats, surtout parmi les vétérans de Cortés, et la plupart des alliés indiens, étaient mal pourvus d'armure défensive, et ils durent souffrir beaucoup de cette tempête de projectiles.

Les Aztéques étaient parvenus au pied du mur d'enceinte. Leurs rangs étaient en désordre et leurs corps portaient de nombreuses traces du feu continu de l'ennemi; cependant ils avançaient toujours et jusque sous la gueule même des canons; ils essayèrent d'escalader le retranchement, ce qui n'était pas très-difficile, en raison de son peu de hauteur. Mais dès qu'ils montraient leur tête au-dessus du rempart, ils étaient ajustés par des tireurs qui ne manquaient jamais leur but, ou renversés d'un coup de *maquahuilt* tlascalan. D'autres prenaient aussitôt leur place; en se hissant sur les corps de leurs camarades expirants, et en enfonçant leurs javelines dans les fentes de la muraille, ils cherchaient à surmonter cette barrière.

Repoussés dans cette tentative, ils essayèrent de faire brèche au mur d'enceinte, en le battant avec de grosses pièces de charpente. Les ouvrages de défense n'étaient pas construits suivant ces principes de l'art d'après lesquels chaque partie de la fortification se trouve commandée et protégée par d'autres parties. Les assiégeants purent donc opérer à loisir, sans être sérieusement inquiétés par la garnison, qui ne pouvait diriger ses canons contre eux, ni se montrer sur aucun point de la muraille, sans s'exposer aux traits de ses adversaires. Cependant le rempart résista à tous les efforts des assaillants. Dans leur désespoir, ils essayèrent d'incendier les quartiers des chrétiens, en y lançant des flèches enflammées et en jetant des brandons en feu par les embrasures. L'édifice principal était en pierre; mais les abris temporaires des alliés indiens et plusieurs parties des ouvrages extérieurs étaient de bois. Le feu prit en différents endroits, et la flamme se répandit rapidement parmi ces matériaux légers et combustibles. C'était là un incident auquel les assiégés n'étaient nullement préparés. Ils avaient peu d'eau, à peine assez pour leur

consommation quotidienne. Ils s'efforcèrent d'éteindre les flammes en jetant de la terre dessus; mais ce fut en vain. Heureusement que le principal bâtiment était construit de matériaux qui pouvaient braver l'élément destructeur, car l'incendie se propagea avec une telle violence dans quelques-unes des constructions extérieures qui se rattachaient au mur d'enceinte, qu'il fallut jeter bas une portion de ce mur et ouvrir ainsi une formidable brèche. Par les ordres du général, cette ouverture fut bientôt protégée par une batterie de gros calibre et par un peloton d'arquebusiers, qui entretenaient un feu continuel contre les assaillants (5).

Le combat se soutenait de part et d'autre avec fureur. Les murs qui entouraient le palais vomissaient d'épais tourbillons de fumée, sillonnés de traits de feu. Les gémissements des blessés et des mourants se perdaient au milieu des clameurs des combattants, des détonations de l'artillerie, des éclats de la mousqueterie, des sifflements des projectiles indiens. C'était la lutte de l'Europe contre l'Amérique, de l'homme civilisé contre le barbare, de la science de l'un contre les armes et la stratégie grossières de l'autre. Le tonnerre de l'artillerie, qui ébranlait les antiques murailles de Tenochtitlan, annonçait au loin que l'homme blanc, le destructeur, avait mis le pied dans l'enceinte de la vieille capitale (6).

La nuit arriva enfin, et enveloppa de ses ombres les assiégés et les assiégeants. Les Aztèques combattaient rarement pen-

(5) « En la fortaleza daban tan recio combate, que por muchas partes no pusiéron fuego, y por la una se quemó mucha parte de ella, sin la poder remediar, hasta que la atajámos, cortando las paredes, y derrocando un pedazo que mató el fuego. É si no fuera por la mucha guarda, que allí puse de escopeteros, y ballesteros, y otros tiros de pólvora, nos entraran á escala vista, sin los poder resistir. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 134.

(6) *Rel. seg.*, *ubi suprà*. Gomara, *Crónica*, cap. 106. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 13. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 22. Gonzalo de Las Casas, *Defensa*, Ms., parte 1, cap. 26. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 126.

dant les ténèbres. Mais les Espagnols, dans l'attente continuelle d'un assaut, ne purent se livrer au repos; ils avaient d'ailleurs assez à faire pour réparer leurs brèches, ainsi que leurs armures. Les Mexicains passèrent toute la nuit sous les armes : une pierre ou un trait lancé de temps à autre par-dessus le rempart, un cri solitaire de défi poussé par quelque guerrier plus hardi que les autres, révélaient seuls leur présence; au bout de quelque temps, tous les autres bruits finirent par s'éteindre dans ce murmure vague et indistinct qui flotte autour de toute agrégation nombreuse d'hommes.

Cortés était loin de s'attendre à l'acharnement qu'avaient montré les Mexicains. L'expérience du passé, la carrière constamment triomphante qu'il avait parcourue à la tête de forces très-inférieures en nombre, lui avaient fait concevoir une fausse idée de la faiblesse militaire des Indiens. L'apparente facilité avec laquelle ils s'étaient soumis aux outrages faits à leur souverain et à eux-mêmes lui avait donné, notamment, une opinion fort peu avantageuse de leur courage. Il ne pouvait considérer l'assaut qui venait d'avoir lieu que comme un mouvement d'ébullition populaire, qui s'épuiserait bientôt par sa violence même. Il prit donc la résolution de faire une sortie le lendemain, et de donner à ses ennemis une leçon qui les mît à la raison en leur faisant voir qu'il était maître dans la capitale.

Au point du jour, les Espagnols étaient debout et sous les armes; mais déjà leurs ennemis avaient donné des signes de leurs dispositions hostiles par l'envoi de quelques projectiles qui, de temps à autre, tombaient dans l'enceinte de la forteresse. Le crépuscule du matin, en dissipant peu à peu les ténèbres, découvrit l'armée assiégeante plus nombreuse que jamais, remplissant de ses masses compactes la grande place et les avenues voisines. Au lieu de se présenter comme une multitude confuse et désordonnée, elle offrait une certaine apparence de discipline et de régularité; ses différents bataillons étaient rassemblés autour de leurs bannières respectives,

dont les devises indiquaient les contingents des principales villes et cantons de la vallée. On distinguait, par-dessus tous les autres, l'ancien étendard de Mexico, reconnaissable à la figure de l'aigle fondant sur un ocelot, brodée sur un riche fond en tissu de plumes. Çà et là, des prêtres, mêlés dans les rangs des guerriers, les excitaient, avec des gestes frénétiques, à venger leurs divinités insultées.

La plupart des Mexicains n'avaient guère d'autres vêtements que le *maxtlalt*, ou ceinture roulée autour des reins. Ils étaient diversement armés, de longues lances à pointe de cuivre ou de silex, ou simplement de bois durci au feu. Les uns avaient des frondes, d'autres des dards à deux et trois pointes, attachés à de longs cordeaux, à l'aide desquels ils pouvaient, après les avoir lancés, les ramener à eux en les arrachant du corps de leur ennemi blessé : c'était une arme très-redoutée des Espagnols. Ceux d'un rang plus élevé maniaient le terrible *maquahuilt*, avec ses lames tranchantes d'obsidiane. Au milieu de ces troupes de guerriers bigarrés, on en remarquait plusieurs dont le costume plus riche et l'air d'autorité annonçaient des chefs militaires. Leur poitrine était garnie de plaques de métal, que recouvrait la cotte brillante en tissu de plumes. Ils portaient des casques dont la forme rappelait la tête de quelque animal féroce, à la crinière hérissée, et qu'ombrageaient de longs panaches aux vives couleurs. Quelques-uns avaient les cheveux entourés d'une bandelette rouge, à laquelle étaient attachées des touffes de coton, signes distinctifs indiquant par leur nombre les victoires qu'ils avaient remportées et le rang élevé qu'ils occupaient parmi les guerriers de leur nation. Il était évident que les prêtres, les guerriers et le peuple faisaient cause commune.

Les rayons du soleil n'avaient pas encore pénétré dans les quartiers des Espagnols, que déjà l'ennemi était en mouvement, se disposant à recommencer l'attaque de la veille. Le général résolut de le prévenir par une sortie vigoureuse. Ses mesures avaient été prises d'avance. Une décharge générale

de l'artillerie et de la mousqueterie sema la mort au milieu des rangs des Mexicains; avant qu'ils eussent le temps de se remettre du désordre dans lequel les avait jetés cette attaque inattendue, les portes s'ouvrirent, et Cortés, s'élançant à la tête de sa cavalerie, suivi d'un gros détachement d'infanterie et de plusieurs milliers de Tlascalans, les chargea au galop. Pris ainsi à l'improviste, ils ne purent offrir de résistance sérieuse. Ceux qui essayèrent de soutenir le choc furent foulés aux pieds des chevaux, taillés en pièces par les sabres des cavaliers, ou percés de leurs lances. L'infanterie arriva bientôt au pas de course, et en un moment la déroute fut générale.

Mais les Aztèques n'avaient pris la fuite que pour se réfugier derrière une forte barricade en charpente et en terre, établie en travers de la grande rue dans laquelle on les poursuivait. Se ralliant à l'abri de ce retranchement, ils firent à leur tour pleuvoir une nuée de traits sur les Espagnols, qui, écrasés en même temps par les projectiles de toute espèce lancés des terrasses des maisons, furent arrêtés tout à coup et même jetés dans un certain désordre (7).

Cortés fit alors avancer quelques pièces de gros calibre, qui eurent bientôt renversé les barricades et ouvert un passage à l'armée. Mais ce temps d'arrêt avait amorti le premier élan des troupes. Les Mexicains eurent le temps de se reformer et de rétablir le combat. A mesure que les Espagnols avançaient, ils se trouvaient assaillis en flanc par de nouvelles masses d'ennemis, qui débouchaient des rues et des passages latéraux. Les canaux étaient couverts de barques remplies de guerriers, qui dirigeaient leurs formidables dards sur tous les points vulnérables de l'armure défensive de leurs adversaires, et causaient surtout de grands ravages parmi les Tlascalans, dont les corps nus étaient plus exposés à leurs coups. Les Espagnols parvinrent, grâce à des charges vigoureuses et sans cesse renouvelées, à chasser les Indiens devant eux. Cepen-

(7) *Carta del exercito*, Ms.

dant un grand nombre de ceux-ci, préférant la vengeance à la vie, s'attachaient aux jambes des chevaux pour entraver leurs mouvements, tandis que d'autres s'efforçaient, avec plus de succès, d'arracher les cavaliers de leurs selles; et malheur à ceux qui se trouvaient ainsi désarçonnés! s'ils ne périssaient pas aussitôt sous le brutal *maquahuitl*, ils étaient entraînés, à bord d'un canot, à l'autel sanglant du sacrifice.

Mais les Espagnols étaient surtout incommodés par les projectiles dont on les accablait du haut des *azoteas:* c'étaient souvent de grosses pierres, lancées avec une force suffisante pour renverser le cavalier le plus vigoureux. Comme leurs boucliers même étaient impuissants pour les garantir de ces décharges, Cortés ordonna qu'on mît le feu aux bâtiments auxquels appartenaient ces *azoteas*. Ce fut une opération facile, ces constructions, bien qu'en pierre pour la plupart, étant remplies de nattes, de tissus de joncs et d'autres matières combustibles, qui furent bientôt en flammes. Mais les bâtiments étant séparés les uns des autres par des canaux et des ponts-levis, l'incendie ne se propageait pas avec rapidité, heureusement pour la ville (8). Les Espagnols persistèrent néanmoins dans leur œuvre de destruction jusqu'à ce que plusieurs centaines de maisons eussent été consumées, et toutes les horreurs d'un incendie, dans lequel les malheureux habitants périssaient avec leurs défenseurs, vinrent se joindre aux autres horreurs de cette affreuse journée.

Cependant le jour tirait à sa fin. Les Espagnols avaient été partout victorieux; mais l'ennemi, quoique repoussé sur tous les points, n'avait pas abandonné le champ de bataille. Rompu par les charges de la cavalerie, il se ralliait bientôt derrière

(8) « Están todas en el agua, y de casa á casa vna puente leuadiza, passalla á nedo, era cosa muy peligrosa; porque desde las açuteas tirauan tanta piedra, y cantos, que era cosa perdida ponernos en ello. Y demas desto, en algunas casas que les poniamos fuego, tardaua vna casa é se quemar vn dia entero, y no se podia pegar fuego de vna casa á otra; lo vno, por estar apartadas las vna de otra el agua en medio; y lo otro, por ser de açuteas. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 126.

les retranchements temporaires élevés de distance en distance en travers des rues ; et là, faisant volte-face, il recommençait la lutte avec un nouvel acharnement, jusqu'au moment où le canon des Espagnols, renversant ses barricades, ouvrait encore une fois un libre passage à la cavalerie. Ainsi l'action était une suite de retraites et de siéges, dans lesquels les deux partis souffraient beaucoup, quoique la perte des Indiens fût, selon toute probabilité, dix fois plus considérable que celle des Espagnols. Mais les Indiens pouvaient plus facilement perdre dix hommes que leurs adversaires un seul. Tandis que les rangs des Espagnols étaient rompus et leurs bataillons sensiblement éclaircis, l'armée mexicaine, renforcée par les auxiliaires, qui affluaient par toutes les rues, ne paraissait pas diminuée, malgré toutes ses pertes. Enfin, rassasié de carnage, épuisé de faim et de fatigue, le commandant espagnol fit sonner la retraite (9).

Comme il retournait à ses quartiers, il aperçut dans une rue voisine son ami, le secrétaire Duero, démonté, et vivement engagé avec une troupe de Mexicains, contre lesquels il se défendait en désespéré avec son poignard. A cette vue, Cortés furieux poussa son cri de guerre et se précipita au milieu des ennemis, qui se dispersèrent en un instant ; puis ressaisissant le cheval de son ami, il l'aida à se remettre en selle ; les deux cavaliers, enfonçant leurs éperons dans les flancs de leurs coursiers, passèrent encore une fois au travers des Aztèques stupéfaits de tant d'audace, et rejoignirent le gros de

(9) « Les Mexicains se battaient avec un tel acharnement, dit Diaz, que si nous avions été soutenus ce jour-là par dix mille Hectors et autant de Rolands, nous n'aurions fait aucune impression sur eux ! Plusieurs de nos gens, ajoute-t-il, avaient fait les campagnes d'Italie ; mais ils n'avaient rien vu en Italie, ni même dans les guerres contre le Turc, qui approchât de l'acharnement de ces Indiens. » *Hist. de la conq.*, cap. 126.

Voir aussi, pour les pages qui précèdent, *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 135. Ixtlilxochitl, *Relaciones*, Ms. *Probanza á pedimento de Juan de Lexalde*, Ms. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, c. 13. Gomara, *Crónica*, cap. 196.

l'armée (10). Ces traits de courage et de générosité n'étaient pas rares dans ces engagements, qui donnaient lieu à un plus grand nombre de beaux faits d'armes personnels que des batailles régulières contre des ennemis plus experts dans la science de la guerre. Le chevaleresque général avait de dignes émules : les Sandoval, les de Léon, les Olid, les Alvarado, les Ordaz, et une foule d'autres, acquirent ainsi, sous les yeux de leur chef, de glorieux titres à ces commandements indépendants qui mirent plus tard des provinces et des royaumes à leur disposition.

Les Aztéques suivirent le mouvement de retraite de leurs ennemis, accablant leur arrière-garde de pierres et de flèches; puis quand les Espagnols furent rentrés dans leur forteresse, l'armée indienne campa tout autour, montrant la même résolution et la même opiniâtreté que la veille. Toujours fidèles à leurs anciennes habitudes d'inaction pendant la nuit, les Mexicains n'en troublèrent pas moins le silence des ténèbres par des cris insultants et des menaces, qui parvenaient jusqu'aux oreilles des assiégés. « Les dieux, disaient-ils, vous ont enfin mis en notre pouvoir. Huitzilopotchli attend depuis longtemps ses victimes. La pierre du sacrifice est prête. Les couteaux sont aiguisés. Les bêtes féroces du palais demandent en rugissant leur pâture; et les cages, ajoutaient-ils, en faisant allusion à la maigreur des Tlascalans, vont recevoir les enfants de l'Anahuac traîtres à leur patrie: on les engraissera pour la fête. » Ces atroces menaces, dont les assiégés ne comprenaient que trop bien le sens, étaient entremêlées de lamentations plaintives sur le sort de leur souverain, qu'ils sommaient les Espagnols de leur rendre.

Cortés souffrait beaucoup d'une blessure qu'il avait reçue à la main pendant le combat; mais les angoisses de son esprit devaient être plus poignantes encore devant la sombre per-

(10) Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 10, cap. 9. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 69.

spective qui se déroulait devant lui. Il s'était trompé dans son appréciation morale des Mexicains. Leur apparente et passive résignation n'avait été qu'une violence faite à leur caractère naturel, plus arrogant et plus féroce, ainsi que le prouve toute leur histoire, que celui de la plupart des autres races de l'Anahuac. Une fois affranchis de la contrainte qu'ils s'étaient imposée, par déférence pour leur monarque plutôt que par aucun sentiment de crainte personnelle, leurs passions éclatèrent avec d'autant plus de violence qu'elles avaient été plus longtemps comprimées. Les Espagnols avaient rencontré dans les Tlascalans des ennemis qui n'ayant ni griefs à alléguer, ni injures à venger, n'avaient pris les armes que sous la vague appréhension de quelque danger dont leur pays était menacé. Mais l'Aztéque, jusqu'alors dominateur superbe de ces contrées, avait été foulé aux pieds, abreuvé d'outrages de toute espèce; il en était arrivé à ce point où l'amour de la vie disparaît devant le besoin de la vengeance. Le sauvage, armé de toute l'énergie du désespoir, peut presque lutter avec l'homme civilisé ; un peuple entier, remué jusque dans ses entrailles par un sentiment commun, qui absorbe toutes les considérations d'intérêt et de sûreté personnelle, devient, quelles que soient d'ailleurs ses ressources, semblable à l'ouragan ou au tremblement de terre, deux des agents les plus formidables de la nature.

Cortés, pesant ces diverses considérations, et reconnaissant d'ailleurs l'impuissance où il se trouvait de maîtriser la fureur des Mexicains, résolut, malgré la hauteur insultante avec laquelle il avait récemment traité Montézuma, d'employer pour apaiser la révolte l'autorité de ce prince, autorité dont l'intervention avait été, peu de temps auparavant, si utile à Alvarado. Il fut confirmé dans cette intention lorsqu'il vit, le lendemain matin, les assiégeants, redoublant d'efforts, escalader une partie des retranchements, et pénétrer dans l'enceinte de ses quartiers. Ils furent, il est vrai, reçus avec tant de vigueur, que pas un de ceux qui étaient entrés dans la forteresse n'en sortit vivant. Mais l'attaque avait été si impétueuse

qu'on put croire, pendant quelques instants, que le camp allait être enlevé d'assaut (11).

Cortés fit inviter l'empereur aztéque à s'interposer comme médiateur entre ses sujets et les Espagnols. Mais Montézuma n'était pas d'humeur à accéder à cette invitation. Il était resté enfermé dans ses appartements depuis le retour du général. Dégoûté de la manière grossière dont il avait été traité, il avait en outre la mortification de se voir l'allié de ceux qui étaient maintenant les ennemis déclarés de son peuple. De son appartement, il avait été spectateur des scènes tragiques qui avaient ensanglanté sa capitale; il avait vu l'héritier présomptif de son trône prendre, à la tête de ses guerriers, la place que lui-même aurait dû occuper, et combattre pour la défense de la patrie (12). Honteux de sa position, indigné contre ceux qui l'y avaient mis, il répondit froidement : « Que me veut Malintzin? Je ne veux pas entendre parler de lui. Je ne désire qu'une chose, c'est de mourir : voilà où m'a conduit mon empressement à lui être agréable! (13) » Et sur les instances d'Olid et du père Olmedo, il ajouta : « Mon intervention ne servirait à rien ; ils ne me croiraient pas, et n'ajouteraient d'ailleurs aucune foi aux paroles perfides et aux promesses de Malintzin. Vous ne sortirez jamais vivants d'ici. » Cependant, sur l'assurance que les Espagnols étaient prêts à quitter Mexico, si leurs ennemis voulaient leur livrer passage, le monarque, mu probablement par le désir d'épargner le sang de

(11) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 126. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 13. Gomara, *Crónica*, cap. 107.

(12) Cortés envoya Marina demander à Montézuma le nom du vaillant chef qu'on distinguait si facilement du haut des murs, encourageant et dirigeant ses compatriotes. L'empereur répondit que c'était son frère Cuitlahuac, l'héritier présomptif de la couronne, que le général espagnol avait relâché quelques jours auparavant. Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 10, cap. 10.

(13) « ¿Que quiere de mi ya Malintzin, que yo no deseo viuir ni ville? pues en tal estado por su caúsa mi ventura me ha traido. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 136.

ses sujets plutôt que celui des chrétiens, consentit à se porter comme médiateur auprès de son peuple (14).

Pour rendre sa démarche plus imposante, il revêtit ses ornements impériaux. Le *tilmatli*, manteau blanc et bleu, flottait sur ses épaules, retenu par une riche agrafe de verte *chalchivitl*. Cette même pierre précieuse, ainsi que des émeraudes d'une grosseur prodigieuse, montées en or, étaient répandues avec profusion sur d'autres parties de ses vêtements. Il avait les sandales d'or à ses pieds, et son front était surmonté du *copilli* ou diadème mexicain, qui ressemblait à une tiare. Revêtu de ce costume, entouré d'une garde espagnole et de plusieurs nobles aztèques, précédé de la baguette d'or, emblème de la souveraineté, le monarque indien monta sur la tourelle centrale de la façade du palais. Il fut aussitôt reconnu par le peuple; tandis que le cortége royal s'avançait le long du rempart, un changement soudain, qu'on eût cru produit par enchantement, s'opéra. Le bruit confus des instruments, les clameurs sauvages des assaillants cessèrent tout à coup, et un silence profond régna parmi cette immense multitude, naguère agitée par toutes les passions de la guerre. Un grand nombre d'Indiens se prosternèrent par terre; d'autres fléchirent le genou, et tous se tournèrent, pleins d'attente, vers le monarque qui avait toujours été pour eux l'objet d'une vénération servile, d'une sorte de culte, et dont ils n'osaient contempler le visage, comme s'ils eussent craint d'être éblouis par le rayonnement des splendeurs de la Divinité. Montézuma comprit tous ses avantages, et, en présence de son peuple frappé d'une terreur respectueuse, il sembla reprendre toute son autorité, toute sa confiance en lui-même, et sentir qu'il était toujours roi. D'une voix calme, facilement entendue par cette assemblée silencieuse, il s'exprima en ces termes, si l'on en croit les écrivains espagnols :

« Pourquoi vois-je ici mon peuple en armes contre le palais de mes pères? Croyez-vous que votre souverain est prison-

(14) Bernal Diaz, *ubi suprà*. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 88.

nier, et cherchez-vous à le délivrer? Si telle est votre pensée, vous avez bien agi. Mais vous vous trompez : je ne suis pas prisonnier. Les étrangers sont mes hôtes. C'est de mon plein gré que je reste avec eux, et je puis les quitter quand il me plaira. Êtes-vous venus avec l'intention de les chasser de la ville? Cela est inutile. Ils s'en iront de leur propre mouvement, si vous voulez leur laisser un libre passage. Retournez donc chez vous; déposez vos armes: montrez-moi l'obéissance que vous me devez. Les hommes blancs s'en retourneront dans leur pays, et tout sera bien encore dans les murs de Tenochtitlan. »

Lorsque Montézuma se dit l'ami de ces étrangers abhorrés, un murmure circula dans la foule; murmure de mépris pour le prince assez pusillanime pour rester à ce point insensible aux insultes et aux outrages qui avaient fait prendre les armes à son peuple. Toutes les barrières de l'antique respect des sujets pour le souverain furent renversées, et la tempête de la fureur populaire éclata sur la tête de l'infortuné monarque qui se montrait en ce moment si indigne de ses belliqueux ancêtres : « Vil Aztéque! lui crièrent-ils; femme! lâche que tu es! les hommes blancs t'ont rendu femme! tu n'es propre qu'à manier la quenouille! » Ces reproches amers n'étaient que le prélude de démonstrations plus hostiles. Un des principaux chefs, dit-on, tendit son arc ou brandit sa javeline, d'un air menaçant, contre l'empereur (15); et aussitôt un nuage de flèches et de pierres s'abattit sur l'endroit où était le monarque avec sa suite. Les Espagnols chargés de le protéger avaient été mis en défaut par la conduite respectueuse du peuple pendant sa harangue. Ils se hâtèrent d'opposer leurs boucliers à cette décharge inattendue; mais il était trop tard. Montézuma fut blessé par trois de ces projectiles, dont l'un (c'était une pierre) l'atteignit à la tête, près de la

(15) Acosta rapporte une tradition suivant laquelle Guatemozin, neveu de Montézuma, et qui lui-même monta plus tard sur le trône, aurait lancé la première flèche. Lib. 7, cap. 26.

tempe, avec tant de violence, qu'il tomba à la renverse, sans connaissance. A cette vue, les Mexicains, épouvantés de leur attentat sacrilége, et sous le coup d'une réaction soudaine, s'enfuirent de tous côtés en poussant des cris lamentables. De toute cette multitude, il ne resta pas un seul homme sur la grande place devant le palais.

Cependant le malheureux prince fut transporté dans ses appartements par les gens de sa suite. Lorsqu'il reprit ses sens, toute l'horreur de sa situation se présenta à son esprit. Il avait bu le calice de la honte jusqu'à la lie. Il avait été honni, rejeté par son peuple. Les derniers de la populace avaient levé la main contre lui. Il n'avait plus rien qui l'attachât à la vie. Ce fut en vain que Cortés et ses officiers s'efforcèrent de calmer ses angoisses et de lui inspirer de meilleures pensées. On ne put obtenir de lui une seule parole. Sa blessure était dangereuse, mais on pouvait encore, avec des soins convenables, prévenir un résultat fatal. Montézuma refusa tous les secours et tous les soins. Il arrachait les bandages et les appareils à mesure qu'on les lui posait. Il restait assis, sombre et silencieux, méditant sur son sort, et comparant sa grandeur passée avec son humiliation actuelle. Une étincelle de son ancienne énergie sembla tout à coup se ranimer dans son cœur, et on comprit qu'il avait résolu de ne pas survivre à son déshonneur. Mais le général espagnol et ses capitaines durent bientôt s'arracher à cette scène pénible pour courir au-devant des nouveaux dangers qui les menaçaient (16).

(16) J'ai raconté cet événement tragique, ainsi que les circonstances qui l'accompagnèrent, tels qu'on les trouve relatés, avec plus ou moins de détails, dans les écrivains les plus accrédités de cette époque et de l'époque suivante, dont quelques-uns en furent témoins oculaires. (Voir Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 126. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 136. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 88. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 10. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, c. 70. Acosta, *ubi suprà*. P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 5.) Ces faits sont également confirmés par Cortés, dans l'acte qui concède, à titre de dot, cer-

taines propriétés à la fille favorite de Montézuma. (Voir *Appendice*, 2e p., no 12.) Il est vrai que don Thoan Cano, qui épousa cette princesse, assura Oviedo que les Mexicains respectèrent la personne du monarque tant qu'ils le virent, et qu'ils ne savaient point, lorsqu'ils lancèrent leurs projectiles, qu'il était encore là, parce que les boucliers des Espagnols le dérobaient alors à leur vue. Cette version peu probable est reproduite par le chapelain Gomara. (*Crónica*, cap. 107.) Elle est rejetée par Oviedo : ce dernier dit qu'Alvarado, qui se trouvait sur les lieux, lui confirma de la manière la plus explicite, dans une conversation qu'il eut plus tard avec lui, les faits tels que nous les avons rapportés. (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47.) Les Mexicains ont représenté les choses tout différemment. Suivant eux, Montézuma, ainsi que les seigneurs de Tezcuco et de Tlatelolco, qui étaient à cette époque retenus prisonniers par les Espagnols, furent tous étranglés au moyen de la *garrote*, et leurs cadavres jetés à leurs compatriotes par-dessus les murs. Voici le texte du père Sahagun, qui recueillit ces faits de la bouche même des Aztéques.

« De esta manera se determináron los Españoles á morir ó vencer varonilmente ; y así habláron á todos los amigos Indios, y todos ellos estuviéron firmes en esta determinacion ; y lo primero que hiciéron fué que diéron garrote á todos los señores que tenian presos, y los echáron muertos fuera del fuerte : y ántes que esto hiciesen les dijéron muchas cosas, y les hiciéron saber su determinacion, y que de ellos habia de comenzar esta obra, y luego todos los demas habian de ser muertos á sus manos, dijéronles, no es posible que vuestros idolos os libren de nuestras manos. Y desque les hubiéron dado garrote, y viéron que estaban muertos, mandáronlos echar por las azoteas, fuera de la casa, en un lugar que se llama Tortuga de piedra, porque allí estaba una piedra labrada á manera de tortuga. Y desque supiéron y viéron los de á fuera, que aquellos señores tan principales habian sido muertos por las manos de los Españoles, luego tomáron los cuerpos, y les hiciéron sus exequias, al modo de su idolatría, y quemáron sus cuerpos, y tomáron sus cenizas, y las pusiéron en lugares apropriadas á sus dignidades y valor. » *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 23.

Il n'est pas nécessaire de relever l'absurdité de ce conte, qui a cependant trouvé crédit auprès de quelques écrivains plus modernes. Indépendamment de toute autre considération, les Espagnols y eussent regardé à deux fois avant de songer à faire périr le monarque indien, puisque c'eût été, ainsi que le fait observer avec raison le Tezcucan Ixtlilxochitl, briser le dernier lien qui les attachait aux Mexicains, en d'autres termes, ce qui aurait pu leur arriver de plus fâcheux. *Hist. chic.*, Ms., *ubi sup.*

CHAPITRE II.

LE GRAND TEMPLE PRIS D'ASSAUT. — BRAVOURE DES AZTÈQUES. — SOUFFRANCES DE LA GARNISON. — COMBATS DANS LA VILLE. — MORT DE MONTÉZUMA.

1520.

En face et à très-peu de distance des quartiers espagnols, le grand *teocalli* d'Huitzilopotchli, masse pyramidale, s'élevait, avec les sanctuaires qui en formaient le couronnement, à une hauteur de près de cent cinquante pieds. C'était une excellente position, qui commandait complétement le palais d'Axayacatl, occupé par les chrétiens. Cinq à six cents Mexicains, dont un grand nombre étaient des nobles et des guerriers du premier rang, avaient pris possession de ce *teocalli*, d'où ils faisaient pleuvoir sur leurs adversaires une telle grêle de flèches, que ceux-ci ne pouvaient sans un péril imminent s'écarter pour un instant de leurs retranchements, tandis que les Aztèques, protégés par les sanctuaires, se trouvaient à l'abri du feu des assiégés. Si les Espagnols voulaient se maintenir dans leurs quartiers, il était donc indispensable de déloger l'ennemi.

Cortés chargea de cette opération son chambellan Escobar : il lui donna à cet effet cent hommes, avec ordre d'enlever le *teocalli* et de mettre le feu aux sanctuaires. Mais cet officier, trois fois repoussé, après des efforts inouïs, se vit contraint de se replier sur les quartiers espagnols avec une perte considérable.

Cortés, convaincu de la nécessité d'enlever immédiatement cette position, résolut de se mettre lui-même à la tête de la colonne d'assaut. Il souffrait beaucoup de la blessure qu'il avait reçue à la main gauche, dont il ne pouvait en ce moment faire usage. Il utilisa néanmoins son bras, en y atta-

chant son bouclier (1), et ainsi armé, il sortit à la tête de trois cents cavaliers d'élite et de plusieurs milliers d'auxiliaires.

Il trouva dans la cour du temple un nombreux corps d'Indiens disposés à lui disputer le passage. Il les chargea vivement; mais le pavé plat et uni de cette cour était si glissant, que les chevaux ne pouvaient tenir pied et qu'un grand nombre s'abattirent. Mettant aussitôt pied à terre, les Espagnols renvoyèrent leurs montures à leurs quartiers, et parvinrent sans beaucoup de peine à disperser les Mexicains et à se frayer un passage jusqu'aux degrés du *teocalli*. On se rappelle que ce gigantesque édifice avait environ trois cents pieds carrés à sa base. Des degrés en pierre, construits extérieurement et à l'un des angles, conduisaient à une terrasse qui faisait le tour du monument, jusqu'à un second escalier disposé au-dessus du premier, et par lequel on parvenait à une seconde terrasse, semblable à la précédente. Le *teocalli* se composant ainsi de cinq étages ou assises superposées, il fallait en faire quatre fois le tour, c'est-à-dire parcourir près d'un mille, avant d'arriver au sommet, qui formait une plate-forme découverte, sur laquelle s'élevaient les deux sanctuaires dédiés aux divinités aztéques (2).

Cortés ayant balayé le passage, s'élança sur les degrés inférieurs, suivi par Alvarado, Sandoval, Ordaz et les autres braves qui formaient sa petite troupe : il laissa en bas un détachement d'arquebusiers avec un corps d'alliés indiens, pour tenir l'ennemi en respect au pied du monument. Les guerriers aztéques garnissaient les différentes terrasses, ainsi que le sommet de l'édifice. De leur position élevée, ils lançaient incessamment des volées de flèches et de traits, ainsi

(1) « Salí fuera de la fortaleza, aunque manco de la mano izquierda de una herida que el primer dia me habian dado : y liada la rodela en el brazo, fuy á la torre con algunos Españoles, que me siguiéron. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 138.

(2) J'ai cru devoir reproduire ici ces détails, parce qu'il est important que le lecteur, qui ne se reportera peut-être pas à la description que j'ai donnée ailleurs, ait une idée bien claire des localités.

que de grosses pierres, des pièces de charpente et des solives enflammées qui, bondissant avec fracas du haut des degrés, renversaient les Espagnols obstinés à monter et jetaient le désordre dans leurs rangs. Les plus heureux, évitant ces obstacles ou parvenant à les franchir, atteignirent la première terrasse : là, se précipitant sur leurs ennemis, ils les forcèrent, après une courte résistance, à gagner les terrasses supérieures. Les assaillants continuèrent d'avancer, puissamment secondés par le feu de mousqueterie partant de la cour, et qui incommodait tellement les Mexicains exposés sans défense à ces décharges meurtrières, que ceux-ci se hâtèrent d'aller chercher un refuge sur la large plate-forme du *teocalli.*

Cortés et ses compagnons les suivaient de près, et les deux partis se trouvèrent bientôt en présence sur ce champ de bataille aérien, engagés dans un combat mortel, aux yeux de la ville entière. Les combattants aux prises dans la cour du temple suspendirent, comme par un accord tacite, leur propre mêlée, attendant, dans un silence plein d'anxiété, l'issue de la lutte qui se passait au-dessus d'eux. La plate-forme, quoique plus étroite que la base du *teocalli*, était cependant assez vaste pour qu'un millier de combattants pussent s'y mouvoir à l'aise. Elle était pavée de larges dalles: sa surface ne présentait aucun obstacle, à l'exception de l'énorme bloc de pierre qui servait aux sacrifices, et des deux sanctuaires, qui s'élevaient à quarante pieds de hauteur, à l'une des extrémités. L'un de ces sanctuaires avait été consacré à la Croix : l'autre était encore occupé par le dieu Huitzilopotchli. Le chrétien et l'Aztéque combattaient pour leurs religions à l'ombre même de leurs autels respectifs, et les prêtres indiens, courant çà et là avec leurs cheveux flottant épars sur leurs noirs manteaux, semblaient planer dans les airs comme des esprits de ténèbres activant l'œuvre de carnage !

On s'aborda de part et d'autre avec fureur : on comprenait qu'il n'y avait de salut que dans la victoire. On ne demandait pas de quartier; on n'en faisait pas. Le bord de la plate-forme n'ayant ni parapet ni balustrade, le moindre faux pas

pouvait être fatal, et quelquefois on voyait les combattants, luttant corps à corps, tomber ensemble du haut de l'édifice et se briser dans cette horrible chute (3). Peu s'en fallut, dit-on, que ce ne fût le sort de Cortés. Deux guerriers aux formes athlétiques s'étaient attachés à lui, et l'entraînaient violemment vers le bord de la plate-forme. Devinant leur intention, et se dégageant de leur étreinte au moment où ils étaient sur le point d'accomplir leur sinistre projet, il parvint à précipiter l'un d'eux, de sa propre main, du haut de l'édifice. Ce trait, qui n'a rien d'improbable en lui-même, car Cortés était un homme d'une agilité et d'une force extraordinaires, a été souvent cité, mais non par des historiens contemporains (4).

Le combat se soutint pendant trois heures avec un acharnement sans exemple. Les Aztéques étaient deux fois aussi nombreux que les chrétiens; il semblait que cette lutte dût se décider par le nombre et la force brutale, plutôt que par la supériorité de l'art militaire. Il n'en fut pas ainsi. L'armure qui rendait l'Espagnol invulnérable, son épée bien trempée, l'adresse avec laquelle il maniait cette arme formidable, lui donnaient des avantages qui contrebalançaient, et bien au delà, ceux du nombre et de la vigueur des bras. Après avoir fait tout ce dont peuvent être capables des hommes animés du courage du désespoir, la résistance des Aztéques s'allan-

(3) Beaucoup d'Aztéques, si l'on en croit Sahagun, voyant le sort de ceux de leurs camarades qui tombaient entre les mains des Espagnols sur les étroites terrasses inférieures, se précipitèrent volontairement du haut de l'édifice, et se brisèrent sur le pavé de la cour.» Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 22.

(4) Voir, entre autres, Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 9. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 69, et Solis, avec beaucoup de détails, selon son habitude. *Conquista*, lib. 4, cap. 16.

Le premier de ces écrivains eut accès à quelques sources contemporaines, notamment à la chronique, aujourd'hui perdue, du vieux soldat Ojeda. Il est étonnant qu'une aussi belle prouesse n'ait pas trouvé place dans la relation de Cortés lui-même, qui, en pareille matière, ne péchait guère par excès de modestie.

guit de plus en plus. Ils étaient tombés l'un après l'autre sous les coups de leurs ennemis. Deux ou trois prêtres seulement, échappés au massacre, furent emmenés en triomphe par les vainqueurs; tous les autres combattants étaient étendus morts sur les dalles sanglantes, ou avaient été précipités du haut de la plate-forme. Cependant les Espagnols eux-mêmes avaient fait des pertes cruelles. Quarante-cinq de leurs meilleurs soldats étaient tués, et presque tout le reste avait reçu, dans ce terrible combat, des blessures plus ou moins graves (5).

Les vainqueurs se précipitèrent vers les sanctuaires. L'étage inférieur était en pierre; les deux supérieurs en bois. Pénétrant dans l'intérieur de celui qu'ils avaient jadis consacré à leur culte, ils reconnurent avec douleur que la croix et l'image de la Vierge en avaient été enlevées (6); mais dans l'autre sanctuaire se dressait encore la hideuse figure d'Huitzilopotchli, avec des cœurs fumant devant lui en guise d'encens : les murs aussi étaient dégouttants de sang — probablement de sang espagnol! Les chrétiens, poussant des cris de triomphe, arrachèrent le monstre de sa niche, et le précipitèrent, aux yeux des Aztéques épouvantés, du haut des degrés du *teocalli*. Ils mirent ensuite le feu à ce sanctuaire maudit. La flamme s'élança rapidement au sommet des légères tourelles, projetant

(5) Le capitaine Diaz, quelquefois un peu sobre de louanges à l'égard de son commandant, lui donne en cette occasion de grands éloges. « Aqui se mostró Cortés mui varõ, como siempre lo fué ». (*Hist. de la conquista*, c. 126.) Les vieux chroniqueurs, dans leur récit de ce brillant fait d'armes, font voir que leur plume est digne de leur épée; également heureux « colla penna e colla spada. » Voir *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 138. Gomara, *Crónica*, cap. 106. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 22. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 9. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 13. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 69.

(6) L'archevêque Lorenzana pense que cette image de la Vierge est la même que l'on voit aujourd'hui dans l'église de *Nuestra-Señora de los Remedios!* (*Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 138, *nota.*) Il ne nous dit pas comment la Vierge survécut au sac de la ville, ni en quel lieu elle se retrouva. Mais plus la chose est difficile à expliquer, plus le miracle est constant.

une lueur prophétique sur la ville, sur le lac, sur la vallée, et jusqu'à la chaumière la plus lointaine des montagnes. C'était le bûcher funéraire du paganisme, c'était le signal de la chute de cette religion barbare qui avait fait si longtemps peser son joug sanguinaire sur les belles contrées de l'Anahuac (7).

Après avoir accompli cette œuvre méritoire, les Espagnols descendirent d'un pas plus fier les rampes et les degrés du *teocalli*, comme des hommes qui sentent que la Providence a béni leurs armes. Ils traversèrent les sombres rangs des guerriers mexicains qui remplissaient encore la cour, trop terrifiés de tout ce qui venait de se passer sous leurs yeux pour opposer quelque résistance, et ils rentrèrent sans obstacle dans leurs quartiers. Le même soir, ils firent une nouvelle sortie, dans laquelle ils brûlèrent trois cents maisons; l'incendie se propageant avec d'autant plus de fureur, que les Aztèques, d'après leur système de guerre, n'étaient nullement préparés à cette attaque (8).

Cortés, espérant que ces revers successifs auraient abattu

(7) De tous les incidents de la guerre, aucun n'inspira plus de terreur aux Mexicains que cette prise d'assaut du grand temple, dans laquelle les hommes blancs semblèrent braver à la fois les puissances du ciel et de la terre. On voyait souvent chez les naturels, après la conquête, des peintures hiéroglyphiques qui retraçaient ce fait d'armes. Le susceptible capitaine Diaz donne à entendre que celles qu'il vit n'omettaient rien des pertes et des blessures des chrétiens. (Bernal Diaz, *ubi sup.*) C'était la seule consolation qu'eussent les vaincus.

(8) « Sequenti nocte, nostri erumpentes in vna viarum arci vicina, domos combussère tercentum : in altera plerasque e quibus arci molestia fiebat. Ita nunc trucidando, nunc diruendo, et interdum vulnera recipiendo, in pontibus et in viis, diebus noctibusque multis laboratum est utrinque. » (Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 6.) Tous les écrivains sont d'accord sur le nombre des engagements et leur résultat général, c'est-à-dire les victoires, les victoires stériles des chrétiens. Mais quant aux temps, au lieu, à l'ordre, aux circonstances, il n'y en a pas deux qui se ressemblent. Comment l'historien de nos jours pourrait-il faire un tissu régulier de tous ces fils aux couleurs disparates?

l'ardeur des naturels, résolut, suivant sa politique ordinaire, d'en profiter pour leur proposer un arrangement. Il fit donc inviter l'ennemi à une conférence. Les principaux chefs, accompagnés de leur suite, s'étant assemblés dans la grande place, il monta sur la même tourelle où avait paru Montézuma, et fit signe qu'il voulait leur parler. Marina se plaça, selon son habitude, à côté de lui, pour remplir les fonctions d'interprète. La multitude regardait avec curiosité cette jeune Indienne, dont l'influence sur les Espagnols était bien connue, et à qui les Aztéques avaient donné, en raison de sa liaison avec le général, le surnom mexicain de *Malinche* (9). Cortés, s'exprimant par le doux organe de sa maîtresse, dit aux chefs qui l'écoutaient, qu'ils devaient avoir acquis maintenant la conviction qu'ils n'avaient rien à espérer de leur opposition aux Espagnols. Ils avaient vu leurs dieux traînés dans la poussière, leurs autels brisés, leurs habitations incendiées, leurs guerriers tombant de toutes parts : « Tout cela, ajouta-t-il, vous vous l'êtes attiré par votre révolte. Cependant, par égard pour l'affection que vous porte encore votre souverain, que vous avez si indignement traité, j'arrêterai volontiers mon bras prêt à frapper, si vous voulez mettre bas les armes et rentrer dans l'obéissance. Mais si vous préférez persister dans la rébellion, je ferai de votre ville un monceau de cendres et je n'y laisserai pas une âme pour pleurer sur ses débris ! »

Le chef espagnol comprenait mal encore le caractère des Aztéques, s'il croyait les intimider par de semblables menaces. Calmes au dehors et lents à s'émouvoir, ils n'en étaient que plus difficiles à apaiser, lorsqu'une fois leurs passions avaient été soulevées; et désormais, ce n'était pas la voix d'un homme qui pouvait calmer la tempête de cet océan de passions agité jusque dans ses profondeurs. Il est cependant possible

(9) C'est le nom par lequel elle est encore désignée dans les chants populaires du Mexique. La fameuse montagne de Tlascala, *sierra de Malinche*, autrefois « Maltalcueye, » a peut-être été ainsi nommée en son honneur.

que Cortés ne se soit pas mépris jusqu'à ce point sur le caractère de ce peuple. Il pensa peut-être que, dans la situation où il se trouvait, un ton d'autorité était le seul qu'il pût prendre avec quelque chance de succès, et qu'un langage plus doux et plus conciliant, en trahissant un sentiment d'infériorité, n'atteindrait pas son but.

Les Mexicains répondirent qu'il était vrai que les Espagnols avaient détruit leurs temples, brisé les images de leurs dieux, massacré leurs compatriotes. Bien d'autres, sans doute, étaient encore destinés à tomber sous leurs terribles épées. Mais ils seraient satisfaits tant qu'ils pourraient pour chaque millier de Mexicains immolés répandre le sang d'un homme blanc (10). « Regardez, poursuivirent-ils, sur nos terrasses et dans nos rues; voyez, aussi loin que votre vue peut s'étendre, si elles ne sont pas toujours remplies de guerriers. La trace de nos pertes n'est pas sensible dans nos rangs. Les vôtres, au contraire, s'éclaircissent d'heure en heure. La faim et les maladies vous dévorent. Les vivres et l'eau vous manquent. Vous allez bientôt tomber dans nos mains. *Les ponts sont rompus, et vous ne sauriez nous échapper* (11) ! Nous regrettons seulement que ceux de vous qui resteront soient en trop petit nombre pour assouvir la vengeance de nos dieux ! » Et à ces mots, ils lancèrent par-dessus le rempart une volée de flèches, qui força les Espagnols à descendre précipitamment et à se mettre à l'abri de leurs retranchements.

Cette audace et cette indomptable énergie des Aztéques déconcertèrent complétement les assiégés. Tout ce qu'ils avaient fait et souffert, leurs journées de combats, leurs nuits de veilles, les périls qu'ils avaient affrontés, les victoires même

(10) Suivant Cortés, ils se vantèrent, avec une arrogance un peu plus hyperbolique, de pouvoir sacrifier vingt-cinq mille hommes pour un, « á morir veinte y cinco mil de ellos, y uno de los nuestros. » *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 139.

(11) « Que todas las calzadas de las entradas de la ciudad eran deshechas, como de hecho passaba. » *Rel. seg.*, *loc. cit.* Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 13.

qu'ils avaient remportées, tout cela n'avait servi de rien. Il était trop évident qu'ils ne pouvaient plus faire agir le ressort de la superstition sur l'esprit des naturels, qui, semblables à des animaux féroces échappés à leur gardien, se donnaient maintenant carrière et bondissaient dans l'orgueil sauvage de leur force. L'avis relatif à la rupture des ponts résonna surtout aux oreilles des chrétiens comme un glas funèbre. Tout ce qu'ils avaient entendu dire à ce sujet n'était que trop vrai : — ils se regardaient les uns les autres avec un air d'anxiété et de terreur.

Il arriva alors ce qui arrive quelquefois parmi l'équipage d'un vaisseau naufragé. La subordination se perdit dans le sentiment du danger. L'esprit de mutinerie éclata, surtout parmi les nouvelles levées qui avaient fait partie de l'armée de Narvaez. Ce n'était pas l'ambition qui avait amené ces hommes au Mexique ; ils avaient été séduits par ce qu'on leur avait raconté de la richesse du pays, et par l'espoir de retourner au bout de quelques mois dans leurs foyers, chargés des dépouilles du monarque aztèque. Mais combien leur sort avait été différent ! Ils n'avaient éprouvé, depuis le moment où ils avaient mis le pied dans ce pays, que désappointements, privations de toute espèce, fatigues, souffrances inouïes, et maintenant ils étaient menacés d'un sort plus terrible encore. Avec quelle amertume ils regrettaient le jour où ils avaient quitté les belles plaines de Cuba pour ces contrées de cannibales ! Qu'ils maudissaient cordialement leur propre folie qui leur avait fait répondre à l'appel de Velasquez, et surtout s'engager sous la bannière de Cortés (12) !

Ils demandèrent, avec de bruyants murmures, qu'on les fît sortir sur-le-champ de la ville, refusant de défendre plus longtemps des quartiers où ils étaient enfermés comme des mou-

(12) « Pues tambien quiero dezir las maldicione que los de Narvaez echauan á Cortés, y las palabras que dezian, que renegauan dél, y de la tierra, y aun de Diego Velasquez, que acá le embió, que bien pacíficos estauan en sus casas en la isla de Cuba, y estauan embelesados, y sin sentido. » Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, *ubi sup.*

tons dans un parc, attendant qu'on les traînât à la boucherie. Mais ces clameurs venaient expirer devant la discipline et l'attitude militaire des vétérans de Cortés. Ces derniers, attachés à la fortune de leur général, avaient partagé ses prospérités, et ne voulaient pas l'abandonner à l'heure du péril. Il était d'ailleurs évident, pour peu qu'on y réfléchît, que la seule chance de salut, dans la crise actuelle, dépendait de l'union et de la subordination ; et cette chance même eût été bien plus faible sous un chef d'une autre trempe que Cortés.

Ainsi pressé entre les ennemis du dehors et les factions intestines, le général se montra, comme toujours, fidèle à lui-même. Des circonstances qui eussent paralysé un esprit ordinaire ne firent que développer toute l'énergie du sien, en le forçant à faire usage de toutes ses ressources. Il réunissait des qualités qu'on trouve rarement alliées, un sang-froid et une fermeté remarquables, avec un esprit aventureux jusqu'au romanesque. Sa présence d'esprit ne l'abandonna pas en cette conjoncture. Avant de prendre un parti, il envisagea la position avec calme, et pesa les difficultés qui l'entouraient de toutes parts. Indépendamment des périls d'une retraite en présence d'un ennemi vigilant et désespéré, il y avait quelque chose de profondément humiliant à rendre la ville qu'il avait longtemps gouvernée en maître, à abandonner les trésors qu'il avait conquis pour lui et ses compagnons, à renoncer aux moyens à l'aide desquels il s'était flatté de pouvoir gagner les bonnes grâces de son souverain et se faire pardonner l'irrégularité de ses actes. Ce pardon, après tout, dépendait du succès. Fuir maintenant, c'était se reconnaître plus éloigné que jamais de la conquête. Quelle triste fin d'une carrière si brillamment commencée ! Quel contraste avec ses magnifiques promesses ! Quel triomphe pour ses ennemis ! Le gouverneur de Cuba serait bien vengé.

Mais en même temps que ces réflexions se pressaient dans son esprit, il ne pouvait se dissimuler que l'alternative était encore plus périlleuse (13). Avec ses hommes affaiblis et dont

(13) Cependant, les importunités des soldats sont expressément men-

le nombre diminuait de jour en jour, avec des vivres tellement réduits qu'une faible ration de pain était tout ce qu'on pouvait allouer au soldat soumis à des fatigues extraordinaires (14), avec de larges brèches ouvertes dans de misérables retranchements, avec des munitions presque épuisées, il était de toute impossibilité de tenir beaucoup plus longtemps ; — il n'y avait même que des hommes d'une constitution et d'un caractère de fer, comme étaient les Espagnols, qui eussent pu tenir jusque là. Le point le plus embarrassant était de savoir quand et comment on évacuerait la ville. La meilleure route semblait être celle de Tlacopan (Tacuba). En effet, la chaussée, qui était la partie la plus dangereuse à franchir, n'avait de ce côté que deux milles de longueur, et les Espagnols se trouveraient, par conséquent, sur la terre ferme beaucoup plus tôt que par les autres grandes avenues. Cortés se proposa néanmoins de faire, avant son départ, une dernière sortie dans cette direction, afin de reconnaître le terrain, et en même temps de dérober, par cette démonstration agressive, son véritable but à l'attention de l'ennemi.

Les ouvriers étaient, depuis quelques jours, occupés à la construction d'une machine de guerre de son invention. Cette machine, appelée *manta*, offrait quelque ressemblance avec les mantelets en usage dans les guerres du moyen âge. Mais elle était plus compliquée, se composant d'une tour en charpente légère, revêtue de planches, et divisée en deux compartiments ou chambres, l'une au-dessus de l'autre. Ces chambres devaient être remplies d'arquebusiers, et les côtés étaient percés de meurtrières, par lesquelles on pouvait entretenir un feu continuel. Le principal avantage de cette ma-

tionnées dans la pétition ou lettre de Vera Cruz, adressée par l'armée à l'empereur Charles-Quint, après la conquête, comme le motif principal qui aurait déterminé le général à abandonner la ville. *Carta del exercito*, Ms.

(14) « La hambre era tanta, que á los Indios no se daba mas de *vna tortilla de racion, i á los Castellanos cinquenta granos de maiz.* » Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 9.

chine était d'abriter les troupes contre les projectiles lancés du haut des terrasses. On en construisit trois; elles furent montées sur des rouleaux, et munies de grosses cordes, à l'aide desquelles elles devaient être traînées le long des rues par les auxiliaires tlascalans (15).

Les Mexicains contemplèrent avec étonnement ces forteresses roulantes, qui s'avançaient vomissant de leur sein le feu et la fumée; en voyant qu'ils ne pouvaient atteindre les soldats logés dans l'intérieur, ils s'enfuirent effrayés. Les Espagnols, faisant approcher leurs *mantas* jusque sous les murs des maisons, purent ouvrir un feu terrible sur les ennemis qui occupaient les *azoteas*, et lorsque ce feu ne suffisait pas, ils détachaient du haut de la *manta* un léger pont-levis, qui, s'abaissant sur le toit même des maisons, leur permettait de s'élancer sur les terrasses et de lutter corps à corps avec leurs ennemis. Ils ne pouvaient cependant atteindre par ce moyen les toits des bâtiments plus élevés, d'où les Indiens continuaient de lancer sur eux des pièces de charpente et de grosses pierres qui brisaient les planches dont les machines étaient recouvertes, et ébranlant ces frêles édifices jusque sur leur base, menaçaient de détruire à la fois tous ceux qui les occupaient. Le succès de cette expérience était donc douteux, lorsque l'interposition d'un canal vint arrêter les progrès ultérieurs des Espagnols.

Ils reconnurent alors que les menaces des Mexicains n'étaient que trop fondées. Le pont qui formait la continuation de la rue avait été détruit; et quoique les canaux dont la ville était sillonnée en tous sens ne fussent, en général, ni larges ni profonds, la destruction des ponts arrêtait non-seulement la marche de leurs lourdes machines, mais paralysait complétement les mouvements de la cavalerie. Cortés, se décidant à abandonner ses *mantas*, donna l'ordre de rétablir le passage en comblant le canal à l'aide de pierres, de charpentes et

(15) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 135. Gomara, *Crónica*, cap. 106.

autres débris des maisons en ruines. Tandis que cette opération s'achevait, les frondeurs et les archers aztéques, postés de l'autre côté du canal, firent beaucoup de mal aux chrétiens, que la nature de ce travail exposait sans défense à leurs coups. Aussitôt que le passage fut praticable, la cavalerie espagnole chargea l'ennemi : celui-ci, ne pouvant résister au choc de cette colonne toute bardée de fer, se replia précipitamment sur un second canal, qui lui offrait les mêmes moyens de résistance que le premier (16).

On ne comptait pas moins de sept de ces canaux qui coupaient la grande rue de Tlacopan (17), et à chacun des sept se renouvela la même manœuvre : les Mexicains prirent sept fois position, et chaque fois firent acheter chèrement le passage à leurs opiniâtres adversaires. Ces opérations successives remplirent deux journées, au bout desquelles, après d'incroyables efforts, le général espagnol eut la satisfaction de voir la ligne de communication complétement rétablie dans toute la longueur de cette rue, et les principaux ponts gardés par de forts détachements d'infanterie. En ce moment, on vint l'informer que les Mexicains, repoussés jusqu'à l'extrémité de la rue, au point où commençait la chaussée, et découragés par leurs revers, demandaient à entrer en pourparlers. Leurs chefs attendaient son retour à la forteresse. Charmé de cette nouvelle, Cortés tourna bride aussitôt et se dirigea vers les quartiers, accompagné d'Alvarado, de Sandoval et d'une soixantaine de cavaliers.

Les Mexicains lui proposèrent de relâcher les deux prêtres faits prisonniers dans le temple : « Ils pourraient, dirent-ils, porter ses conditions et servir d'agents pour conduire la négo-

(16) *Carta del exercito,* Ms. *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 140. Gomara, *Crónica,* cap. 109.

(17) Clavigero se trompe, lorsqu'il appelle cette rue la rue d'Iztapalapan (*Stor. del Messico,* t. 3, p. 129.) Ce n'était pas celle par laquelle les Espagnols étaient entrés dans la ville, mais celle par laquelle ils en sortirent, et Lorenzana la désigne avec raison comme la rue de Tlacopan, ou plutôt de Tacuba, corruption espagnole de ce nom.

ciation. Ces prêtres furent donc renvoyés vers leurs compatriotes avec les instructions nécessaires; mais ils ne revinrent pas. Cette manœuvre n'avait été qu'une ruse de l'ennemi, qui désirait obtenir la mise en liberté de ses chefs religieux: l'un d'eux était leur *teoteuctli*, ou grand pontife, dont la présence était indispensable dans l'éventualité probable d'un nouveau couronnement.

Cependant Cortés, comptant sur la prompte conclusion d'un arrangement, prenait à la hâte quelque nourriture avec ses officiers après les fatigues de la journée, lorsqu'il reçut la nouvelle alarmante que l'ennemi se battait avec plus de fureur que jamais; qu'il avait écrasé les détachements postés, sous le commandement d'Alvarado, à trois des ponts, et qu'il se hâtait de les démolir. Honteux de la facilité avec laquelle il s'était laissé tromper par ses astucieux adversaires, ou plutôt par l'ardeur de ses espérances, le général sauta en selle, et, suivi de ses braves compagnons, il se transporta au galop sur le théâtre du combat. Les Mexicains plièrent devant cette charge impétueuse. Les ponts furent rétablis, et Cortés, à la tête de ses cavaliers, parcourut la grande rue dans toute sa longueur, chassant devant lui ses ennemis comme un troupeau de daims effrayés. Mais avant qu'il pût revenir sur ses pas, il eut la mortification de trouver que les infatigables Mexicains, débouchant de toutes les rues et passages adjacents, avaient encore une fois assailli son infanterie, qui, épuisée de fatigue, n'avait pas pu se maintenir à l'un des principaux ponts. De nouveaux essaims de guerriers se précipitèrent de ce côté, accablant la petite troupe de cavaliers chrétiens d'une volée de pierres, de dards et de flèches, qui résonnaient comme des grêlons d'orage sur leur armure et sur celle de leurs coursiers bardés de fer. La plupart de ces projectiles, il est vrai, glissaient innocemment sur les bonnes cuirasses d'acier, ou s'amortissaient sur les épais plastrons de coton; mais de temps à autre un trait mieux dirigé pénétrait au défaut de l'armure et renversait le cavalier.

La confusion augmenta autour du pont brisé. Quelques-uns

des cavaliers furent renversés dans le canal, et leurs chevaux, privés de guide, se cabrant de tous côtés, ne faisaient qu'accroître le désordre. Cortés lui-même, dans ce moment critique, contribua plus que personne à couvrir la retraite de ses compagnons. Tandis qu'on réparait le pont, il se précipita hardiment au milieu des barbares, les perçant de sa lance, puis faisant tout à coup volte-face, et renversant de nouveaux ennemis, en même temps qu'il encourageait son monde et jetait la terreur dans les rangs de ses adversaires par son cri de guerre bien connu. Jamais il ne déploya plus de bravoure et ne s'exposa davantage, dit un vieux chroniqueur, qui compare ce beau fait d'armes à celui du Romain Horatius Coclès (18). Il parvint ainsi à contenir les assaillants jusqu'à ce que le dernier de ses soldats eût passé le pont; mais quelques planches s'étant alors rompues, il dut franchir, toujours à cheval, et au milieu des projectiles ennemis, un fossé de plus de six pieds de largeur, avant de pouvoir se mettre en sûreté (19). Le bruit courut dans l'armée qu'il était tué. Ce bruit se répandit bientôt par la ville, à la grande joie des Mexicains, et parvint jusqu'à la forteresse, où il jeta la consternation parmi les assiégés. Heureusement pour ceux-ci, la nouvelle était fausse. Cortés avait reçu, à la vérité, deux fortes contusions au genou; mais, à cet accident près, il était sain et sauf. Cependant à aucune époque il n'avait couru de si grands dangers, et on peut dire qu'il n'échappa, ainsi que ses compagnons, que par une espèce de miracle. De graves historiens

(18) « Mui digno es Cortés que se compare este fecho suyo desta jornada al de Oracio Cocles, que se toco de suso, porque con su esfuerzo, é lanza sola dió tanto lugar, que los caballos pudieran passar, é hizo desembarazar la puente é pasó, a pesar de los enemigos, aunque con harto trabajo. » Oviedo, *Hist de las Indias*, Ms. lib. 33, cap. 13.

(19) Ce n'était pas mal pour un cavalier et son cheval tout armés. La déclaration faite à ce sujet par Cortés lui-même à l'empereur (*Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 14[illegible]) est pleinement confirmée par Oviédo, qui dit avoir entendu rapporter le fait par plusieurs personnes présentes. *Hist. de las Indias*, Ms., *ubi sup.*

attribuent le salut des Espagnols à la vigilante intervention de l'apôtre saint Jacques, leur patron, que l'on vit distinctement au milieu de cette terrible mêlée, galopant à la tête des escadrons chrétiens sur un coursier blanc comme la neige, et brandissant son glaive étincelant, tandis qu'une dame vêtue de blanc, et que l'on suppose être la Vierge, se tenait à ses côtés et jetait de la poussière dans les yeux des infidèles! Le fait est attesté par des Espagnols et par des Mexicains, — par les derniers depuis leur conversion au christianisme. Assurément l'intervention d'un saint tutélaire ne pouvait être plus opportune (20).

L'arrivée de la nuit dispersa les masses indiennes, qui, disparaissant du champ de bataille, laissèrent au pouvoir des Espagnols le passage si vaillamment disputé. Ceux-ci rentrèrent cependant dans leur forteresse sans aucun de ces sentiments d'allégresse qu'on doit supposer à des vainqueurs, mais d'un pas lent, l'air abattu, leurs armes brisées, leurs armures fracassées, épuisés par la perte de leur sang, par la fatigue et

(20) C'est le cas de dire « dignus vindice nodus! » L'intervention de la chevalerie céleste dans ces occasions est attestée de la manière la plus positive par une foule d'autorités respectables. Il est curieux d'observer la lutte qui a lieu dans l'esprit d'Oviedo entre les inspirations de la science ou du bon sens et l'influence des superstitions de l'époque. C'était, au seizième siècle, une lutte inégale, où toutes les chances étaient contre le bon sens. Je cite le passage comme caractéristique : « Afirman que se vido el apostol Santiago á caballo peleando sobre vn caballo blanco en favor de los christianos : é decian los Indios que el caballo con los pies y manos é çon la boca mataba muchos dellos, de forma, que en poco discurso de tiempo no pareció Indio, é reposaron los christianos lo restante de aquel dia. Ya sé que los incredulos ó poco devotos diran, que mi ocupacion en esto destos miraglos, hues ne los vi, es superflua, ó perder tiempo novelando, y yo hablo, que esto é mas se puede creer : pues que los gentiles é sin fé, é idolatras escriben, que ovo grandes misterios é miraglos en sus tiempos, é aquellos sabemos que eran causados é fechos por el diablo, pues mas facil cosa es a Dios et á la immaculata Virgen nuestra señora é al glorioso apostol Santiago, é á los santos é amigos de Jesu Christo hacer esos miraglos, que de suso estan dichos, é otros maiores. » *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 83, cap. 47.

la faim. Dans cette triste condition, il leur restait un nouveau malheur à apprendre, — c'était la mort de Montézuma (21).

La santé du monarque indien avait rapidement décliné depuis qu'il avait reçu sa blessure; mais c'était sous les souffrances de l'esprit qu'il s'affaissait, non moins que sous celles du corps. Il était toujours plongé dans le même état de morne insensibilité où nous l'avons laissé. Parlant à peine à ceux qui l'entouraient, il restait sourd à toutes les consolations, repoussait obstinément tous les remèdes et refusait toute nourriture. Quelques-uns des cavaliers qui se trouvaient dans la forteresse, et qui s'étaient attachés à lui à cause de l'affabilité de ses manières, voyant sa fin approcher, voulurent sauver son âme du triste sort réservé à ceux qui meurent dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ils se présentèrent devant lui, le père Olmedo à leur tête. Ils le conjurèrent, avec les plus vives instances, d'ouvrir les yeux sur les erreurs de sa croyance religieuse, et de consentir à recevoir le baptême. Mais Montézuma, quoi qu'on ait pu dire à l'encontre de ce fait, paraît n'avoir jamais chancelé dans la foi de ses pères, ni songé à apostasier; car celui-là mérite à coup sûr le nom d'apostat dans son sens le plus odieux, qui, chrétien ou païen, renonce à sa religion sans avoir la conviction qu'elle est fausse (22).

(21) « Multi restiterunt lapidibus et iaculis confossi, fuit et Cortesius graviter percussus, pauci evaserunt incolumes, et hi adeo languidi, vt neque lacertos erigere quirent. Postquam vero se in arcem receperunt, non commodè satis conditas dapes, quibus reficirentur, inuenerunt, nec fortè asperi maiicii panis bucellas, aut aquam potabilem, de vino aut carnibus sublata erat cura. » (P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 6.) Voir aussi, pour les combats dont on vient de lire le récit, Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 13. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 140-142. *Carta del exercito*, Ms. Gonzalo de Las Casas, *Defensa*, Ms. parte 1, cap. 26. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 9, 10. Gomara, *Crónica*, c. 107.

(22) Voltaire a exprimé très-énergiquement cette même pensée :

Mais renoncer aux dieux que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, et non pas une erreur;
C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,

C'était une foi trop implicite en ses oracles qui avait poussé Montézuma à livrer si facilement sa confiance aux Espagnols. Ses relations avec eux n'avaient sans doute pas augmenté en lui le désir d'embrasser leur communion; et il pouvait considérer les malheurs de son pays comme envoyés par ses dieux, pour le punir d'avoir donné l'hospitalité à ceux qui avaient profané et détruit leurs sanctuaires (23).

Aussi lorsque le père Olmedo, s'agenouillant à ses côtés, le crucifix à la main, le supplia d'embrasser le signe de la rédemption de l'homme, il repoussa froidement le prêtre, et dit: « Je n'ai que peu d'instants à vivre, et ce n'est point en

Et le dieu qu'on préfère et le dieu que l'on quitte :
C'est mentir au ciel même, à l'univers, à soi.
Alzire, acte 5, scène 5.

(23) Camargo, le converti tlascalan, prétend tenir de plusieurs des conquérants que Montézuma, avant de mourir, et à sa propre demande, reçut le baptême, et que Cortés et Alvarado lui servirent, en cette occasion, de parrains. « Muchos afirman de los conquistadores que yo conoci, que estando en el articulo de la muerte, pidio agua de batismo, é que fué batizado y murio cristiano, aunque en esto hay grandes dudas y deferentes paresceres; mas como digo que de personas fidedignas conquistadores de los primeros desta tierra de quien fuimos informados, supimos que murio batizado y cristiano, é que fuéron sus padrinos del batismo Fernando Cortés y don Pedro de Alvarado. » (*Hist. de Tlascala*, Ms.) Suivant Gomara, le monarque mexicain aurait demandé à être baptisé avant l'arrivée de Narvaez. La cérémonie fut remise à Pâques, afin d'être célébrée avec plus de solennité. Mais, au milieu de la confusion des événements, on l'oublia, et Montézuma mourut sans que son âme eût été purifiée de la souillure de l'idolâtrie. (*Crónica*, cap. 107.) Torquemada, qui se montre rarement sceptique lorsqu'il s'agit de l'honneur de la foi, repousse ces fables comme inconciliables avec le silence de Cortés lui-même et d'Alvarado, qui n'eussent pas manqué de proclamer hautement un événement qu'ils avaient si longtemps désiré en vain. (*Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 70.) On peut ajouter, à l'appui de cette observation, que les versions de Camargo et de Gomara ne sont corroborées par des écrivains d'aucune autorité, qu'elles sont au contraire démenties par plusieurs, ainsi que par la tradition populaire, enfin qu'elles se contredisent mutuellement.

ce moment que j'abandonnerai la foi de mes pères (24). » Une chose cependant semblait peser sur l'esprit de Montézuma : c'était le sort de ses enfants, et surtout de trois filles qu'il avait eues de ses deux femmes; car les femmes légitimes étaient distinguées des concubines. Appelant Cortés à son chevet, il les lui recommanda particulièrement « comme les joyaux les plus précieux qu'il pût lui laisser. » Il conjura le général d'intéresser l'empereur son maître en faveur de ces orphelines, menacées d'être laissées dans le besoin si elles ne recueillaient quelque portion de l'héritage de leur père. « Votre maître le fera, dit-il, ne fût-ce que pour reconnaître les services que j'ai rendus aux Espagnols et l'amitié que je leur ai témoignée, quoiqu'elle m'ait amené où je suis! Et pourtant je ne leur en veux pas (25). » Telles furent, suivant Cortés lui-même, les dernières paroles du monarque. Il expira peu de temps après, le 30 juin 1520 (26), dans les bras de quelques-uns de ses nobles, qui avaient voulu continuer de

(24) « Respondió, que por la media hora que le quedaba de vida, no se queria apartar de la religion de sus padres. » (Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 10, cap. 10.) « Ya de dicho, dit Diaz, la tristeza que todos nosotros huvimos por ello, y aun al frayle de la merced, que siempre estaua con él, y no le pudo atraer a que se volviesse christiano. » *Hist. de la conquista*, cap. 127.

(25) « Aunque no le pesaba dello; » littéralement, quoiqu'il ne s'en repentît pas. Mais c'eût été un effort presque au-dessus de la nature humaine; et il est probable que les paroles du monarque indien subirent quelque légère modification en passant par la traduction de Marina. On trouvera la conversation originale, telle qu'elle est rapportée par Cortés lui-même, dans la pièce remarquable que nous donnons dans l'*Appendice*, 2e part., nº 12. Le général ajoute qu'il se conforma fidèlement au vœu de Montézuma, en accueillant ses filles, après la conquête, dans sa propre famille, *où elles furent baptisées conformément au désir de leur royal père*, et instruites dans la doctrine et les usages du christianisme. Elles épousèrent plus tard des hidalgos castillans, et le gouvernement les dota convenablement. Voir note 36 de ce chapitre.

(26) J'adopte la chronologie de Clavigero, qui ne saurait être bien éloignée de la vérité. (*Stor. del Messico*, t. 3, p. 131.) Et pourtant il y a lieu de croire que Montézuma mourut au moins un jour plus tôt.

le servir jusqu'à la fin. « Ainsi », s'écrie un historien du pays, un de ses ennemis, un Tlascalan, « ainsi mourut l'infortuné Montézuma, dont le gouvernement avait été si sage et si habile, et qui fut plus craint et plus respecté que tout autre prince de sa race, ou même que tout autre monarque qui ait jamais régné dans ce monde occidental ! On peut dire qu'avec lui finit la dynastie des Aztéques, et que l'empire, qui avait atteint sous lui son plus haut degré de prospérité, vit s'éteindre toute sa gloire (27). » « La nouvelle de sa mort, dit le vieux chroniqueur castillan Diaz, causa une véritable douleur à tous ceux des cavaliers et des soldats de l'armée qui avaient approché de sa personne; car nous l'aimions tous comme un père, ce qui n'a rien d'étonnant, considérant combien il était bon (28). » Ce naïf, mais expressif hommage rendu à ce prince, dans un pareil moment, réfute suffisamment les soupçons qu'on a quelquefois émis sur sa fidélité aux chrétiens (29).

(27) « De suerte que le tiaron una pedrada con una honda y le diéron en la cabeza de que vino a morir el desdichado rey, habiendo gobernado este Nuevo Mundo con la mayor prudencia y gobierno que se puede imaginar; siendo el mas tenido y reverenciado y adorado señor que en el mundo ha habido, y en su linaje, come es cosa publica y notoria en toda la maquina deste Nuevo Mundo, donde con la muerte de tan gran señor se acaberon los reyes culhuaques mejicanos, y todo su poder y mundo, estando en la mayor felicidad de su monarquia; y ansi no hay de que fiar en las cosas desta vida sino en solo Dios. » *Hist. de Tlascala*, Ms.

(28) « Y Cortés lloro por él, y todos nuestros capitanes, y soldados, é hombres, huvo entre nosotros, de los que le conociamos, y tratauamos, que tan llorado fué, como si fuera nuestro padre, y no nos hemos de maravillar dello, viendo que tan bueno era. » *Hist. de la conquista*, c. 126.)

(29) « Il aimait les chrétiens, dit Herrera, autant qu'on en pouvait juger par les apparences. » (*Hist. gener.*, dec. 2, lib. 10, cap. 10.) « On dit, observe le chapelain du général, que Montézuma, quoiqu'on l'y eût souvent excité, ne voulut jamais consentir à la mort d'un Espagnol, ni à rien qui pût nuire à Cortés, qu'il aimait extrêmement. Mais il y en a qui prétendent le contraire. » (Gomara, *Crónica*, cap. 107.) Don Thoan Caño assura Oviedo que, pendant le cours des hostilités qui eurent lieu entre les Espagnols et les Mexicains, en l'absence de Cortés et après son retour, l'empereur fit tout ce qui dépendait de lui pour faire arriver des vivres au camp. (Voir

Il n'est pas facile de présenter le portrait de Montézuma sous ses véritables couleurs, car il nous a été transmis sous deux aspects différents, de la nature la plus opposée et la plus contradictoire. Lorsque les Espagnols entrèrent dans le pays, il leur fut uniformément dépeint comme un despote hardi et belliqueux, peu scrupuleux sur les moyens de satisfaire son ambition, dissimulé et perfide, redouté de ses ennemis, et d'une hauteur de caractère qui le rendait la terreur de son propre peuple. Ils le trouvèrent, au contraire, non-seulement affable et gracieux, mais disposé à mettre de côté tous les avantages de sa position et à les traiter comme ses égaux; leurs désirs devinrent sa loi; il se montra à leur égard d'une douceur qui allait jusqu'à la faiblesse, et constant dans son amitié, alors que tout son peuple était en armes contre eux. — Et cependant ces traits si contradictoires étaient assez exacts : leur contradiction s'explique par les circonstances extraordinaires dans lesquelles ce prince se trouva placé.

Montézuma avait à peine vingt-trois ans à l'époque où il monta sur le trône. Jeune et ambitieux, il était en guerre con-

Appendice, 2e partie, n° 11.) Enfin Cortés lui-même, dans une pièce déjà citée, écrite six ans après la mort de Montézuma, se plaît à rendre hommage à la bienveillance qu'il avait témoignée aux Espagnols, et l'absout notamment de toute participation dans le dernier soulèvement « que j'espérais, dit le conquérant, apaiser avec son aide. » (Voir *Appendice*, 2e p., n° 12.)

Les historiens espagnols, en général, tout en insinuant parfois un doute sur la bonne foi de Montézuma à l'égard de leurs compatriotes, rendent justice à ses excellentes qualités. Cependant Solis, le plus distingué de tous, termine le récit de sa mort par cette observation, que « les dernières heures de sa vie furent employées en souhaits de vengeance et en malédictions contre son peuple, jusqu'au moment où il abandonna la possession éternelle de son âme à Satan, avec qui il avait eu de fréquents rapports pendant sa vie ! » (*Conquista de Mexico*, lib. 4, c. 15.) Heureusement que l'historiographe des Indiens ne pouvait pas plus connaître le sort de Montézuma dans l'autre monde, qu'il ne paraît l'avoir connu dans celui-ci.

tinuelle avec ses voisins, et il fut, dit-on, présent en personne à neuf batailles rangées (30). Il s'était acquis un grand renom par ses exploits guerriers, car il appartenait au *quachictin*, l'ordre militaire le plus élevé de sa nation, et dans lequel peu même de ses souverains avaient été admis (31). Plus tard, il préféra l'intrigue à la violence, comme plus conforme à son caractère et à son éducation sacerdotale. Il déploya dans cette nouvelle carrière autant de ressources et d'habileté qu'aucun prince de son temps, et parvint, à l'aide de moyens peu honorables, à dépouiller son royal parent de Tezcuco d'une grande partie de son territoire. Sévère dans l'administration de la justice, il fit d'importantes réformes dans l'organisation des tribunaux Il introduisit d'autres innovations dans la maison royale, créa de nouvelles charges, établit une étiquette et étala un faste inconnus à ses prédécesseurs. Il se montra, en un mot, extrêmement soigneux de tout ce qui tenait aux pompes extérieures de la royauté (32). Magnifique et jaloux de sa propre dignité, il joua parmi les potentats barbares du Nouveau-Monde un rôle aussi brillant que Louis XIV parmi les souverains de l'Europe policée.

Il était d'ailleurs profondément imprégné de cette faiblesse superstitieuse qui jeta son ombre sur les derniers jours du monarque français. Il accueillit les Espagnols comme les êtres prédits par ses oracles. Les appréhensions craintives qui lui avaient fait éluder leur visite étaient fondées sur les mêmes sentiments qui le portèrent à se livrer si aveuglément à eux lors-

(30) « Dicen que vencio nueve batallas, i otros nueve campos, en desafio vno a vno. » Gomara, *Crónica*, cap. 107.

(31) Les peintures aztéques n'indiquent, si l'on en croit Clavigero, qu'un seul de ses prédécesseurs, Tizoc, comme ayant appartenu à cet ordre de chevalerie. *Stor. del Messico*, t. 2, p. 140.

(32) « Era mas cauteloso, y ardidoso, que valeroso. En las armas, y modo de su govierno, fué muy justiciero; en las cosas tocantes á ser estimado y tenido en su dignidad y majestad real de condicion muy severo, aunque cuerdo y gracioso. » Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 88.

qu'ils furent arrivés. Il se sentait dominé par la supériorité de leur génie. Il leur accorda sur-le-champ tout ce qu'ils lui demandèrent, ses trésors, sa puissance, et jusqu'à sa personne. Pour eux, il renonça à ses occupations ordinaires, à ses plaisirs, à ses habitudes les plus familières. On pourrait dire qu'il abdiqua en quelque sorte sa nature, et, comme le prétendaient ses sujets, qu'il changea de sexe et devint femme. Si nous ne pouvons refuser notre mépris à la pusillanimité du monarque aztéque, nous devons considérer aussi que cette pusillanimité prenait sa source dans la superstition, et que la superstition chez le sauvage est l'équivalent de la dévotion aveugle chez l'homme civilisé.

Il est difficile de ne pas éprouver une profonde compassion pour ce monarque entraîné par la force des événements, sans qu'il fût en son pouvoir de les prévenir ni de les maîtriser ; semblable à quelque arbre majestueux qui domine au loin les forêts de sa tête orgueilleuse, et qui par son élévation même, servant de but à la foudre, devient la première victime de la tempête. Quand le sage roi de Tezcuco adressa à son royal parent sa harangue le jour de son couronnement, il s'écria : « Heureux l'empire qui est maintenant au zénith de sa prospérité, car le Tout-Puissant protége celui à qui le sceptre est donné, et il sera respecté des nations ! (33) » Hélas ! celui qui était l'objet de cette invocation vécut pour voir son empire se fondre comme la neige de l'hiver, et une race inconnue tomber en quelque sorte des nues pour s'emparer de son pays. Prisonnier dans le palais de ses pères, vivant au milieu de ceux qui étaient les ennemis de ses dieux et de son peuple ; insulté, bafoué, foulé aux pieds par les derniers de ses sujets, par ceux-là même qui quelques mois auparavant tremblaient devant lui ; proscrit et isolé au sein de sa propre capitale, expirant dans le camp de l'étranger, il fut la triste victime de la destinée — d'une destinée aussi sombre et aussi irrésis-

(33) Ce discours est donné en entier par Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 68.

tible que celle qui plane sur les légendes fabuleuses de l'antiquité (34) !

Montézuma avait à l'époque de sa mort environ quarante et un ans, et il en avait régné dix-huit. Nous avons décrit ailleurs sa personne et ses manières. Il eut de ses différentes femmes un grand nombre d'enfants, dont la plupart, ayant perdu, après la conquête, la considération qui s'attachait à leur naissance, tombèrent dans l'obscurité et se confondirent dans la masse de la population indienne (35). Deux d'entre eux, cependant, un fils et une fille, embrassèrent le christianisme et devinrent les souches de nobles maisons d'Espagne (36). Le gouvernement, voulant se montrer reconnaissant

(34) Τέχνη δ' ἀνάγκης ἀσθενεστέρα μακρῷ.
Τίς οὖν ἀνάγκης ἐστὶν οἰακοστρόφος;
Μοῖραι τρίμορφοι, μνήμονές τ' Ἐριννύες.
Τούτων ἄρ' ὁ Ζεύς ἐστιν ἀσθενέστερος.
Οὔκουν ἂν ἐκφύγοι γε τὴν πεπρωμένην.

Æschyl., *Prometh.*, v. 514-518.

(35) Señor de Calderon, ci-devant ministre d'Espagne à Mexico, m'informe qu'il a plus d'une fois passé près d'une habitation indienne devant laquelle l'Indien de sa suite ne manquait jamais de s'incliner en signe de respect, disant qu'elle était occupée par un descendant de Montézuma.

(36) Ce fils, baptisé sous le nom de Pedro, descendait d'une des concubines royales. Montézuma avait deux femmes légitimes. De la première, nommée Teçalco, il eut un fils, qui périt dans la fuite de Mexico, et une fille, nommée Tecuichpo, qui se fit chrétienne et reçut le nom d'Isabelle. Elle fut mariée, étant très-jeune encore, à son cousin Guatemozin, et elle lui survécut assez longtemps pour donner successivement sa main à trois Castillans, tous de naissance honorable. De deux de ces derniers, don Pedro Callejo et don Thoan Caño, descendirent les illustres familles des Andrada et des Caño Montézuma.

Montézuma eut de sa seconde femme, la princese Acatlan, deux filles, nommées, après leur conversion, Maria et Léonore. La première mourut sans laisser de postérité. Doña Léonore épousa un cavalier espagnol, Cristoval de Valderrama, dont descendit la famille des Sotelos de Montézuma. J'ignore à laquelle de ces branches appartenaient les comtes de Miravalle, dont parle M. de Humboldt. *Essai politique*, t. 2, p. 73, *note*.

La généalogie royale est minutieusement exposée dans un mémoire ayant

de la possession du vaste empire qui venait de leur ancêtre, leur concéda de grandes propriétés et leur conféra certains honneurs héréditaires ; les comtes de Montézuma et de Tula, s'alliant par mariage avec le plus noble sang de Castille, ont perpétué par leurs noms et leurs titres la descendance de la dynastie royale de Mexico (37).

La mort de Montézuma fut un malheur pour les Espagnols. Tant qu'il vivait, ils avaient entre les mains un gage précieux, qu'ils auraient pu utiliser dans un cas de nécessité. Maintenant, le dernier lien qui les rattachait aux Aztèques était brisé. Mais, indépendamment de ces considérations d'intérêt, Cortés et ses officiers furent vivement affectés de sa mort, par suite de leur attachement à sa personne ; lorsqu'ils contemplèrent les restes inanimés de ce malheureux monarque, ils pu-

pour objet d'établir les droits des petits-fils de Montézuma à certaines propriétés, du chef de leurs mères respectives. Cette pièce, sans date, se trouve parmi les Mss. de Muños.

(37) Il est intéressant de savoir qu'un descendant de l'empereur aztèque, don Joseph Samariento Valladares, comte de Montézuma, gouverna en qualité de vice-roi, de 1697 à 1701, les états de ses barbares ancêtres (Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 93, note.). Solis parle de cette noble maison, appartenant à la grandesse d'Espagne, qui mêla son sang à celui des Guzmans et des Mendozas. Clavigero a suivi sa généalogie, depuis le fils de l'empereur Iohualicahua ou don Pedro Montézuma, ainsi qu'on l'appela après son baptême, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. (Voir Solis, *Conquista*, lib. 4, cap. 15. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 1, p. 302 ; t. 3, p. 132.) Le dernier de cette race sur lequel j'aie pu obtenir quelques renseignements est mort, il n'y a pas longtemps, aux États-Unis. Il était fort riche, possédait de grandes propriétés en Espagne, mais n'avait pas, à ce qu'il paraît, autant de bon sens que de fortune. A l'âge de soixante-dix ans ou plus, il passa au Mexique, avec le vain espoir que le peuple, par déférence pour son origine, pourrait le placer sur le trône de ses ancêtres, si récemment occupé par le présomptueux Iturbide. Les Mexicains modernes, malgré toute leur horreur pour les anciens Espagnols, ne montrèrent aucun respect pour le sang royal des Aztèques. Le malheureux gentilhomme se retira à la Nouvelle-Orléans, où il ne tarda pas à mettre fin à ses jours en se brûlant la cervelle, non pas cependant par désappointement d'ambition, si la renommée dit vrai, mais par suite d'un chagrin d'amour.

rent éprouver un remords bien naturel, en comparant l'état de prospérité au milieu duquel ils l'avaient trouvé, avec celui auquel l'avait réduit son amitié pour eux.

Le général montra tous les égards convenables à sa mémoire. Son corps, revêtu de ses habits royaux, fut placé dans un cercueil et porté, sur les épaules de ses nobles, à ses sujets dans la ville. On ignore quels honneurs furent rendus à sa dépouille mortelle. Des sons lugubres, distinctement entendus dans le quartier occidental de la capitale, furent interprétés par les Espagnols comme les lamentations d'un cortége funéraire, transportant son corps sous les royaux ombrages de Chapoltepec, pour y reposer à côté de ses aïeux (38). D'autres disent que ce fut dans un cimetière de la ville de Copalco qu'on brûla ses restes, avec les solennités d'usage et des manifestations de regret de la part des chefs, mais non sans quelques insultes de la part de la populace mexicaine (39). Quoi qu'il en soit, le peuple, préoccupé des grands événements dans lesquels il était engagé, oublia sans doute bien vite le monarque qui n'avait pris aucune part à sa patriotique insurrection; et il n'est pas étonnant que le souvenir même de l'emplacement de son tombeau se soit effacé au milieu de la terrible catastrophe qui bouleversa plus tard la capitale et fit disparaître de la surface du sol toutes les traces de ses anciens édifices.

(38) Gomara, *Crónica*, cap. 107. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 10.

(39) Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 7.

CHAPITRE III.

CONSEIL DE GUERRE. — LES ESPAGNOLS ÉVACUENT LA VILLE. — *Noche triste* OU LA NUIT FATALE. — AFFREUX CARNAGE. — HALTE DE NUIT. — ÉVALUATION DES PERTES.

1520.

La nécessité d'évacuer la capitale ne pouvait plus être l'objet d'un doute. Il ne restait d'incertitude que sur la question de temps et sur celle de la route à suivre. Le général espagnol convoqua un conseil de guerre pour délibérer sur ces deux points. Son but était de gagner Tlascala, et une fois dans cette ville, de régler ses opérations ultérieures d'après les circonstances. Il fut décidé, après une courte discussion, que l'on quitterait la capitale par la chaussée de Tlacopan. C'était, à la vérité, faire un détour considérable et prendre un chemin beaucoup plus long que ceux par lesquels on était entré dans la ville. Mais cette raison même permettait de supposer que cette route, n'étant pas celle que les Espagnols étaient présumés devoir prendre, serait moins bien gardée que les autres: la chaussée elle-même avait d'ailleurs l'avantage d'être la plus courte, et l'armée se trouverait plus tôt en terre ferme, c'est-à-dire comparativement en sûreté.

Il y eut quant à l'heure du départ quelque divergence d'opinions. Les uns prétendaient que le jour serait préférable, parce qu'on pourrait voir la nature et l'étendue du danger, et prendre les mesures nécessaires pour y faire face. L'obscurité gênerait leurs mouvements beaucoup plus que ceux de l'ennemi, à qui le terrain était familier. Mille obstacles se présenteraient pendant la nuit, qui pourraient les empêcher d'agir de concert, d'obéir aux ordres de leur général, ou même de les recevoir. Mais on alléguait, d'un autre côté, que la nuit offrirait de grands avantages dans une lutte contre un ennemi

qui ne combattait guère que de jour. Les dernières opérations agressives des Espagnols avaient imposé aux Mexicains, qui, selon toute probabilité, ne s'attendaient point à ce qu'ils dussent partir aussitôt. On pourrait donc, en prenant les précautions convenables et en agissant avec célérité, sortir de la ville, peut-être même franchir la chaussée avant que l'ennemi eût connaissance de la retraite; une fois hors de ce défilé périlleux, on n'avait pas à s'inquiéter du reste.

Cette dernière opinion fut fortifiée, dit-on, par les conseils d'un soldat nommé Botello, qui professait la science mystérieuse de l'astrologie judiciaire. Il s'était fait une certaine réputation dans l'armée par quelques prédictions qui s'étaient réalisées : effet de quelques-unes de ces heureuses coïncidences qui font passer le hasard pour calcul aux yeux de la multitude crédule (1). Cet homme recommanda vivement à ses compatriotes d'évacuer la ville de nuit, comme étant l'heure qui leur serait la plus favorable, quoique lui-même dût y périr. L'événement prouva que l'astrologue connaissait mieux son propre horoscope que celui des autres (2).

Il est possible que les prédictions de Botello n'aient pas été sans influence sur l'esprit de Cortés. La superstition était un des traits caractéristiques de l'époque, et le général espagnol, ainsi que nous l'avons vu, partageait les préjugés de son temps. Le malheur dispose d'ailleurs les esprits à accueillir le merveilleux. Probablement aussi Cortés, trouvant l'avis de l'astrologue conforme au sien, s'en servit pour inspirer plus de confiance à ses soldats. Dans tous les cas, il fut décidé qu'on abandonnerait la ville cette nuit même.

Le premier soin du général fut d'aviser aux mesures nécessaires pour le transport du trésor. Beaucoup de simples sol-

(1) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47.
L'astrologue prédit que Cortés serait réduit à la dernière extrémité, et qu'il parviendrait ensuite à de grands honneurs et à une haute fortune. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128.

(2) « Pues al astrologo Botello, no le aprovecho su astrologia, que tambien alli murio. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128.

dats avaient, comme nous l'avons dit, converti leur part de butin en chaînes, colliers et autres ornements d'or, qu'ils pouvaient facilement porter sur leur personne. Mais le cinquième du trésor royal, ainsi que celui de Cortés lui-même, et une bonne partie du riche lot des principaux cavaliers, avaient été fondus en barres et lingots, déposés dans une des salles du palais. Cortés délivra aux officiers royaux la part de la couronne, et mit en même temps à leur disposition un des chevaux les plus vigoureux, avec une escorte de soldats castillans (3). Cependant une portion considérable du trésor dut être abandonnée faute de moyens de transport. Le métal brillant, amoncelé sur le plancher, excitait la cupidité des soldats. « Prenez-en tant que vous voudrez, leur dit Cortés; il vaut mieux que vous l'ayez que ces chiens de Mexicains (4). Seulement, ayez soin de ne pas vous surcharger. Il faut, pour voyager par une nuit sombre, avoir le moins de bagages possible. » Ses compagnons, mieux avisés, suivirent son conseil, et ne prirent que quelques objets de peu de volume, quoique ce fussent peut-être les plus précieux (5). Mais les soldats de

(3) On a parlé diversement de la manière dont Cortés disposa du trésor, mais tous les écrivains sont d'accord sur ce qui en advint ensuite. Cortés a été accusé par ses ennemis de négligence, et même de péculat : cette accusation est totalement dénuée de fondement. Les faits, tels que nous les avons présentés, sont confirmés par le témoignage, sous serment, des hommes les plus recommandables de l'expédition, tel qu'il est relaté dans l'acte dont nous avons déjà parlé plus d'une fois. « Hizo sacar el oro é joyas de sus altezas é le dió é entregó á los otros oficiales alcades é regidores, é les dixo á la rason que así se lo entregó, que todos viesen el mejor modo é manera que habia para lo poder salvar, que él allí estaba para por su parte hacer lo que fuese posible é poner su persona á qualquier trancé é riesgo que sobre lo salvar le viniese... El qual les dió para ello una muy buena yegua, é quatro ó cinco Españoles de mucha confianza, á quien se encargó la dha yegua cargada con el oro. » *Probanza a pedimento de Juan de Lexalde.*

(4) « Desde aquí se lo doi, como se ha de quedar perdido entre estos perros. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47.

(5) Le capitaine Diaz nous apprend qu'il se contenta de quatre *chalchivitl*,

Narvaez, éblouis à la vue de ces richesses, dont ils avaient tant entendu parler, et qu'ils contemplaient alors pour la première fois, ne montrèrent pas la même modération. Ils crurent voir les mines du Mexique ouvertes devant eux, et se précipitant sur ce perfide butin, ils en prirent non-seulement autant qu'ils pouvaient en porter, mais ils y ajoutèrent tout ce qu'ils purent entasser dans des porte-manteaux, des boîtes, dans tous les moyens de transport qui se trouvaient sous leur main (6).

Cortés s'occupa ensuite de régler l'ordre de la marche. Il mit l'avant-garde, composée de deux cents fantassins espagnols, sous le commandement du vaillant Gonzalo de Sandoval, soutenu par Diego de Ordaz, Francisco de Lujo, et une vingtaine d'autres cavaliers. L'arrière-garde, formée du gros de l'infanterie, fut confiée à Pedro de Alvarado et à Velasquez de Léon. Le général lui-même se chargea du centre, où se trouvaient le bagage, quelques-uns des canons, dont la plupart, cependant, restèrent à l'arrière-garde, le trésor et les prisonniers. Ces derniers étaient un fils et deux filles de Montézuma, Cacama, ci-devant seigneur de Tezcuco, et plusieurs autres nobles, que Cortés retenait pour lui servir d'otages dans ses négociations futures avec l'ennemi. Les Tlascalans furent répartis à peu près également entre les trois divisions; et Cortés se réserva le commandement immédiat de cent hommes choisis parmi ceux de ses vétérans qui lui étaient le plus dévoués. Ce corps d'élite, auquel furent adjoints Christoval de Olid, Francisco de Morla, Alonso de Avila, et deux ou trois autres cavaliers, était destiné à se porter sur tous les points où sa présence pourrait être nécessaire.

— ces pierres vertes dont les indigènes faisaient tant de cas, — qu'il trouva le moyen de soustraire adroitement des coffres royaux avant que le majordome de Cortés eût le temps d'en prendre possession. Ces pierres lui furent d'une grande utilité, en lui fournissant plus tard, et lorsqu'il se trouvait dans une grande détresse, le moyen d'obtenir des gens du pays quelques vivres et des médicaments. Bernal Diaz, *loc. cit.*

(6) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47.

Le général avait déjà surveillé la construction d'un pont volant, qu'on devait jeter sur les canaux qui traversaient la chaussée. Ce pont fut confié à un officier nommé Magarino, ayant sous ses ordres quarante soldats, qui prirent l'engagement de défendre le passage jusqu'à la dernière extrémité. Après que l'armée entière aurait traversé la première coupure, il devait être transporté à la suivante. On comptait trois de ces coupures dans la longueur de la chaussée, et il aurait été heureux pour l'armée que Cortés eût fait construire un nombre égal de ponts; mais c'eût été un travail considérable, et le temps manquait (7).

A minuit, les troupes étaient sous les armes et prêtes à se mettre en marche. Le père Olmedo célébra la messe, et appela la protection du Tout-Puissant sur l'expédition. Les portes s'ouvrirent alors, et, le 1er juillet 1520, lés Espagnols sortirent pour la dernière fois de l'antique palais qui avait été le témoin de leurs souffrances et de leur indomptable courage (8).

Le ciel était couvert, et une pluie fine, qui ne cessa de tomber, ajoutait encore à l'obscurité. La grande place devant le palais était déserte, comme elle l'avait été depuis la chute de Montézuma. L'armée défila, avec le moins de bruit possible, par la grande rue de Tlacopan, qui naguère encore

(7) Gomara, *Crónica*, cap. 109. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 143. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 13, 47.

(8) Il est assez difficile d'établir la date précise de leur départ, et, à vrai dire, la date de la plupart des événements de la conquête : les vieux chroniqueurs considéraient la chronologie comme une affaire de luxe. Ixtlilxochitl, Gomara et d'autres fixent la date en question au 10 juillet. Mais ils sont complétement en contradiction avec la lettre de Cortés, qui dit que l'armée atteignit Tlascala le 8 (et non pas le 10 comme l'indique Clavigero dans une citation inexacte, *Stor. del Messico*, t. 3, p. 135-136, *nota*); et il résulte de la relation minutieuse donnée par le général de ses mouvements de chaque jour, qu'il quitta la capitale dans la dernière nuit de juin, ou, pour mieux dire, dans la matinée du 1er juillet. Il ajoute que ce fut dans la nuit qui suivit l'affaire des ponts de la ville. Comp. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 142-149.

retentissait du tumulte des combats. Tout était maintenant silencieux; la rencontre de quelque cadavre isolé, ou d'un sombre monceau de morts, indiquant les endroits où la lutte avait été le plus acharnée, rappelait seule les événements de la veille. Plus d'une fois, en passant devant les allées et les ruelles latérales qui débouchaient dans la grande rue, ou en plongeant leurs regards sur les canaux, dont la surface unie brillait, à travers les ombres de la nuit, d'une sorte de lustre semblable au poli de l'ébène, les Espagnols crurent entrevoir les formes indistinctes de leurs ennemis en embuscade et prêts à s'élancer sur eux. Mais ce n'était qu'une illusion de leurs sens, et la ville était plongée dans un sommeil que n'interrompaient point ni les échos éveillés par le pas retentissant des chevaux ni le sourd roulement de l'artillerie et des chariots du bagage. Enfin, un espace plus clair, s'ouvrant derrière la sombre ligne des bâtiments, indiqua à la tête de la colonne qu'elle arrivait sur la chaussée. On commençait à se féliciter en songeant qu'on avait échappé aux dangers d'une attaque dans la ville même, et qu'on serait bientôt en sûreté sur la rive opposée du lac. Mais les Mexicains ne dormaient pas tous.

Au moment où les Espagnols, parvenus à l'endroit où la rue se joignait à la chaussée, se disposaient à jeter leur pont mobile en travers de la première coupure, qui se trouvait alors devant eux, plusieurs védettes indiennes, postées sur ce point, ainsi qu'aux autres abords de la ville, prirent l'alarme et, en fuyant, réveillèrent leurs compatriotes par leurs cris. Les prêtres, qui veillaient au sommet des *teocallis*, sonnèrent aussitôt leurs conques, tandis que l'énorme tambour, encore suspendu dans le temple désolé du dieu de la guerre, faisait retentir par toute la ville ces sons lugubres et solennels qu'on n'entendait que dans les époques de calamité. Les Espagnols comprirent qu'il n'y avait pas de temps à perdre. On fit avancer le pont, que l'on ajusta en toute hâte. Sandoval le traversa le premier au galop, suivi de son petit corps de cavalerie, de son infanterie et des alliés tlascalans,

qui formaient la première division de l'armée. Puis vint Cortés avec ses escadrons, les bagages, les chariots de munitions et une partie de l'artillerie. Mais cette seconde division n'avait pas encore franchi l'étroit défilé, qu'on entendit un bruit confus, semblable à celui d'une forêt agitée par les vents. Ce bruit, en se rapprochant, devint de plus en plus fort, et en même temps les eaux sombres du lac s'agitèrent, comme si elles étaient battues par d'innombrables rames; puis quelques pierres et quelques flèches, lancées comme au hasard, vinrent tomber parmi les troupes, qui pressaient le pas. Ces projectiles, qui arrivaient à chaque instant plus serrés, finirent par pleuvoir comme la grêle, tandis que l'air était déchiré des cris de guerre et des hurlements de myriades de combattants, qui semblaient surgir de tous côtés et couvrir la terre et les eaux.

Pendant que les Espagnols hâtaient leur marche au travers de ces volées de flèches, les barbares, poussant leurs canots contre les talus de la chaussée, s'élançaient dessus et se jetaient même dans leurs rangs. Mais les chrétiens, ne songeant qu'à se tirer de ce mauvais pas, refusaient le combat, à moins que ce ne fût dans le cas de défense personnelle. Les cavaliers, enfonçant leurs éperons dans les flancs de leurs coursiers, se débarrassaient de leurs assaillants en leur passant sur le corps, tandis que les fantassins, faisant usage de leurs bonnes épées ou des crosses de leurs arquebuses, renversaient leurs audacieux ennemis du haut de la digue.

Mais le défilé d'une colonne de plusieurs milliers de soldats, qui ne pouvait s'avancer que sur quinze à vingt hommes de front, occupait nécessairement beaucoup de temps, et la tête était déjà arrivée à la seconde coupure, avant que l'arrière-garde eût achevé de traverser la première Là, n'ayant aucun moyen d'effectuer le passage, il fallut faire halte sous les décharges continuelles de l'ennemi, qui s'était rassemblé en grande force sur le lac. Les chefs de l'avant-garde envoyaient message sur message à la queue de la colonne pour presser l'envoi du pont mobile. Enfin, le dernier homme de

l'armée ayant franchi la première coupure, Magarino et ses braves compagnons s'efforcèrent d'enlever le massif châssis; mais il adhérait fortement à la digue. Ce fut en vain qu'ils réunirent tous leurs efforts. Le poids de tant d'hommes et de chevaux, le poids surtout de l'artillerie, avait tellement enfoncé les madriers dans le sol, qu'il fut impossible de les en dégager. Les soldats n'en continuèrent pas moins à travailler au milieu d'une grêle de traits et de pierres, jusqu'à ce qu'enfin un grand nombre d'entre eux ayant été tués, et tous blessés, ils se virent contraints de renoncer à leur entreprise.

Cette nouvelle passa bientôt de bouche en bouche, et elle ne fut pas plus tôt connue qu'un long cri de désespoir s'éleva, qui domina pour un moment le tumulte du combat. Tout moyen de retraite était coupé. Le péril de la situation était immense: chacun ne devait plus désormais compter que sur soi; c'était fait de l'ordre et de la subordination. De l'extrême danger naquit l'extrême égoïsme: chacun ne songea plus qu'à sa sûreté personnelle. On se pressa en avant, foulant aux pieds les faibles et les blessés, sans s'inquiéter si c'étaient des amis ou des ennemis. Les premiers rangs, poussés par le reste de la colonne, se trouvèrent bientôt entassés au bord du précipice. Sandoval, Ordaz et les autres cavaliers se précipitèrent dans l'eau. Quelques-uns parvinrent à franchir le passage à la nage; d'autres échouèrent. Parmi ceux qui atteignirent le bord opposé, quelques-uns furent renversés en essayant d'en gravir l'escarpement, et roulèrent dans le lac avec leurs chevaux. L'infanterie suivit pêle-mêle et dans une grande confusion, les hommes étant à chaque instant percés par les traits des Aztèques ou abattus par leurs massues: plus d'un malheureux, encore étourdi de sa chute, se vit entraîné à bord de leurs canots, réservé à une mort plus lente, mais plus horrible (9).

(9) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 143. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128. Oviedo, *Hist. de*

Le carnage devint affreux sur toute la longueur de la digue, dont la masse noirâtre offrait un but assez distinct aux projectiles des Mexicains; mais souvent, dans le désordre de cette mêlée, ils atteignaient aussi leurs propres compatriotes. Ceux qui étaient les plus rapprochés de la digue, l'abordant avec une impétuosité qui brisait leurs canots, sautaient à terre et engageaient une lutte corps à corps avec les chrétiens, jusqu'à ce que les uns et les autres roulassent ensemble le long des flancs de la chaussée. Mais l'Aztéque tombait au milieu de ses amis, tandis que son antagoniste était saisi, garrotté et conduit au sacrifice. Cette lutte fatale se prolongea longtemps. Les Mexicains étaient reconnaissables à leurs tuniques de coton blanc, qu'on distinguait vaguement dans l'obscurité. Au-dessus des combattants s'élevait une immense clameur, mélange confus d'horribles imprécations de rage et de vengeance, de gémissements de douleur, d'invocations à la bienheureuse Vierge et aux saints, de cris de femmes.....; car il y avait à la suite de l'armée chrétienne plusieurs femmes, indigènes et Espagnoles (10). Une de ces dernières, nommée Maria de Estrada, se fit particulièrement remarquer par son courage, et mania, en cette occasion, l'épée et le bouclier comme aurait pu faire le meilleur homme d'armes (11).

las Ind., Ms., lib. 33, cap. 13, 47. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 24, P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 6. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 4. *Probanza en la Villa Segura*, Ms.

(10) « Pues la gritta, y lloros, y lástimas q. dezia demãdando scorro : ayudadme, q. me ahogo, otros : socorrodme, q. me matã, otros demãdando ayuda á N. Señor, á santa Maria, y á señor Santiago. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128.

(11) « Y asimismo se mostró mui valerosa en este aprieto, y conflicto Maria de Estrada, la qual con vna espada, y vna rodela en las manos, hiço hechos maravillosos, y se entraba por los enemigos con tanto corage, y animo, comosi fuera vno de los mas valientes hombres de el mundo, olvidada de que era muger... casó esta señora con Pedro Sanchez Farfan, y diéronle en encomienda el pueblo de Tetela. » Torquemada, *Monarch. indiana*, lib. 4, cap. 72.

Cependant la seconde coupure de la chaussée se remplissait des débris des objets qui venaient successivement s'y entasser, chariots de munitions, canons, ballots de riches étoffes, qui se dispersaient sur les eaux, caisses remplies de lingots massifs, cadavres d'hommes et de chevaux. Au milieu de cet épouvantable encombrement, il se forma peu à peu une espèce de passage, qui permit à toute la queue de la colonne, demeurée encore en deçà, d'atteindre l'autre côté (12). Cortés, dit-on, découvrit un gué où, s'arrêtant dans l'eau jusqu'aux courroies de sa selle, il s'efforça de rétablir l'ordre et de diriger ses troupes, par un chemin plus sûr, vers le bord opposé de la coupure. Mais sa voix se perdit au milieu du tumulte, et renonçant à arrêter ce torrent d'hommes entraînés par la peur, il gagna la tête de la colonne, suivi de quelques cavaliers fidèles, qui ne quittèrent point sa personne. Avant de s'éloigner de ce fatal passage, il avait eu la douleur de voir son page favori, Juan de Salazar, renversé mort à ses côtés. Il trouva à l'avant-garde Sandoval et ses compagnons arrêtés devant la troisième et dernière coupure; et s'efforçant d'exciter leurs soldats à tenter le passage. Les malheureux n'en avaient pas le courage. L'ennemi, à la vérité, n'était pas aussi nombreux sur ce point; mais la coupure était large et profonde. Les chefs donnèrent encore une fois l'exemple, en se plongeant avec leurs chevaux dans l'eau. Cavaliers et fantassins suivirent de leur mieux, les uns à la nage, les autres en se cramponnant, avec toute l'énergie du désespoir, à la crinière et à la queue des coursiers effrayés. Ceux-là se tirèrent le mieux d'affaire, ainsi que l'avait prédit

(12) Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 128.

« Por la gran priesa que daban de ambas partes de el camino, comenzaron á caer en aquel foso, y cayéron juntos, que de Españoles, que de Indios y de caballos, y de cargas, el foso se hinchó hasta arriba, cayendo los unos sobre los otros, y los otros sobre los otros, de manera que todos los del bagage quedáron alli ahogados, y los de la retaguardia pasáron sobre los muertos. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 24.

le général, qui étaient le moins encombrés de bagage; et plus d'un soldat, entraîné par le poids de cet or fatal dont il s'était chargé, fut englouti avec lui dans les flots salés du lac (13). Cortés, avec ses braves compagnons, Olid, Morla, Sandoval et quelques autres, continua de diriger la tête de la colonne, ayant hâte de conduire les débris de son armée hors de cette fatale chaussée. Déjà le tumulte du combat s'éteignait dans l'éloignement, lorsque la nouvelle arriva jusqu'à eux que l'arrière-garde allait être écrasée, si on ne lui portait un prompt secours. C'était un acte de témérité; mais, à ce cri de secours, les cavaliers espagnols ne calculèrent point le danger. Faisant aussitôt volte-face et se frayant un passage à travers la foule, ils se dirigèrent au galop vers le théâtre de l'action, repassèrent la dernière coupure à la nage, et s'élançant sur l'autre bord, se jetèrent au milieu de la mêlée (14).

Les premières lueurs du matin commençaient à se répandre sur les eaux : elles éclairèrent la hideuse confusion de la scène qu'avaient jusqu'alors enveloppée les ombres de la nuit. On put apercevoir les sombres masses de combattants qui s'étendaient sur la longueur de la digue, engagées dans une lutte tellement acharnée que la chaussée elle-même semblait ébranlée par quelque tremblement de terre : les eaux du lac, aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, étaient couvertes de canots chargés de guerriers, dont les lances et les javelots, armées de lames de « verre volcanique, » étincelaient à la lumière du matin.

Les cavaliers trouvèrent Alvarado démonté, et se défen-

(13) « É los que habian ido con Narvaez arrojáron se en la sala, é cargáron se de aquél oro é plata quanto pudiéron; pero los menos lo gozáron, porque la carga no los dexaba pelear, é los Indios los tomaban vivos cargados; é á otros llevaban arrastrando, é á otros mataban allí; é así no se salváron sino los desocupados é que iban en la delantera.» Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 47.

(14) Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap, 11. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 13. Bernal Diaz, *Historia de la conquista*, cap. 128.

dant à pied, avec une poignée d'hommes, contre d'innombrables ennemis. Son bon coursier, le compagnon de ses rudes travaux, avait été abattu sous lui (15). Blessé lui-même en plusieurs endroits, il faisait de vains efforts pour rallier les débris de sa colonne, acculée au bord de la coupure par l'ennemi furieux, alors maître de tout le reste de la chaussée et continuellement renforcé par de nouveaux combattants qui arrivaient en foule de la ville. L'artillerie, pendant la première partie du combat, n'avait pas été inactive, et la mitraille, balayant la digue, avait moissonné les assaillants par centaines. Mais rien ne pouvait résister à leur impétuosité. Les premiers rangs, poussés en avant par ceux qui les suivaient, arrivèrent enfin jusque sur les pièces, et la foule, se précipitant alors comme un torrent, culbuta pêle-mêle les artilleurs et les canons. Une charge vigoureuse des cavaliers espagnols, qui venaient d'arriver, arrêta les progrès de l'ennemi et dégagea pendant un instant l'arrière-garde. Mais les cavaliers furent bientôt entraînés eux-mêmes par un nouvel effort de cette foule compacte, semblable à la mer qui envahit le rivage. Cortés et ses compagnons durent encore une fois se jeter dans le lac; mais tous n'eurent pas le bonheur d'échapper. Alvarado s'arrêta un instant au bord de la coupure, hésitant sur ce qu'il ferait. Se plonger dans l'eau, démonté comme il l'était, était un parti désespéré. Il avait à peine le temps de la réflexion. C'était un homme d'une vigueur peu commune, et le désespoir lui prêtait en ce moment une énergie surnaturelle. Appuyant fortement le bout de sa longue lance sur les débris qui couvraient en cet endroit le fond du lac, il s'élança de toute sa force, et franchit d'un bond le large fossé! Aztéques et Tlascalans, contemplant avec un stupide étonnement cet incroyable trait d'audace et d'agilité, s'écrièrent : « C'est vraiment le *tonatiuh*

(15) « Luego encontráron con Pedro de Alvarado bien herido con una lança en la mano á pie, que la yegua alaçana yá se la auion muerto. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128.

— l'enfant du Soleil ! (16) » La largeur exacte de la coupure n'est pas indiquée. Mais elle était telle, que le brave capitaine Diaz, qui se rappelait bien les localités, dit qu'un pareil saut était au-dessus des forces humaines (17). Cependant, d'autres contemporains ne révoquent point ce fait en doute (18). Il est certain qu'il a été l'objet d'une tradition populaire, encore aujourd'hui familière à tous les habitants de la capitale mexicaine; et le nom de *Salto de Alvarado* « Saut d'Alvarado, » donné à cet endroit, a consacré le souvenir d'un exploit qui peut rivaliser avec ceux des demi-dieux de la fable (19).

(16) « Y los amigos vista tan gran hazaña quedáron maravillados, y al instante que esto viéron se arrojaron por el suelo postrados por tierra en señal de hecho tan heróico, espantable y raro, que ellos no habian visto hacer a ningun hombre, y ansi adoraron al sol, comiendo puñados de tierra, arrancando yervas del campo, diciendo a grandes voces, verdaderamente que esto hombre es *hijo del sol.* » (Camargo, *Historia de Tlascala*, Ms.) Cet écrivain avait consulté les pièces de la procédure instituée par les héritiers d'Alvarado, dans laquelle ils établissaient les titres et hauts faits de leur ancêtre, tels qu'ils étaient attestés par les plus vaillants chefs tlascalans présents à la conquête. Il est *possible* que ce fameux saut ait été au nombre de ces « hauts faits » dont parle l'historien. Telle est l'opinion de M. de Humboldt, qui cite Camargo. (*Essai politique*, t. 2, p. 75.) Cette circonstance tendrait beaucoup à établir le fait. Mais le langage de Camargo ne me paraît pas justifier nécessairement une telle induction.

(17) « Se llama avra la puente del salto de Alvarado : y platicavamos muchos soldados sobre ello, y nos hallavamos razon, ni soltura de vn hombre que tal saltasse. » *Hist. de la conquista*, cap. 128.

(18) Gomara, *Crónica*, cap. 109. Camargo, *ibid.*, *ubi suprà*. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47. — Ce dernier auteur, cependant, avoue franchement que beaucoup de personnes, qui avaient vu les lieux, lui avaient dit que la chose leur paraissait impossible. « Fué tan estremado de grande el salto, que á muchos hombres que han visto aquello, he oido decir que parece cosa imposible haberlo podido saltar ninguno hombre humano. En fin él lo saltó é ganó por ello la vida, é peridiéron la muchos que atras quedaban. »

(19) On montre l'endroit à tous les voyageurs. C'est aujourd'hui un fossé de médiocre largeur, traversé par un petit pont, non loin de l'extrémité occidentale de l'Alaméda. Cet endroit ayant reçu son nom du temps d'Alvarado, il n'est guère possible que celui-ci ait désavoué le fait. Mais comme on n'in-

Cortés et ses compagnons regagnèrent la tête de la colonne, qui atteignait en désordre l'extrémité de la fatale chaussée. Quelques ennemis seulement poursuivirent l'arrière-garde ou la harcelèrent par des volées de flèches tirées de leurs canots. L'attention des Aztèques avait été arrêtée par les riches dépouilles qui jonchaient le champ de bataille; circonstance heureuse pour les Espagnols, qui, dans l'état déplorable où ils se trouvaient, auraient été, selon toute probabilité, tués jusqu'au dernier, si l'ennemi avait mis autant d'ardeur dans la poursuite que dans le combat. Les troupes purent donc, sans être trop vivement inquiétées, traverser le village ou faubourg adjacent de Popotla (20).

Là, le général mit pied à terre, et s'asseyant sur les marches d'un temple indien, regarda tristement défiler devant lui les débris de son armée. Quel spectacle elle présentait! Les cavaliers, pour la plupart démontés, étaient confondus avec les fantassins, qui avaient peine à se traîner : leur armure disloquée, leurs vêtements déchirés et ruisselants d'eau, laissaient voir, à travers de nombreuses solutions de continuité, plus d'une large et hideuse blessure; leurs armes brillantes étaient souillées, leurs superbes panaches brisés, les étendards, le bagage, l'artillerie, en un mot tout ce qui constitue l'orgueil d'une armée et les glorieux trophées de la guerre, étaient perdus pour toujours. Cortés, en promenant ses regards inquiets dans ces rangs éclaircis et en désordre, y chercha vainement bien des figures qui lui étaient familières, et plus d'un compagnon qui avait partagé à ses côtés

dique nulle part la mesure de l'espace franchi, le lecteur ne peut se faire une opinion personnelle sur la vraisemblance plus ou moins grande de l'aventure.

(20) « Fué dios servido de que los mejicanos se ocupasen en recojer los despojos de las muertos, y las riquezas de oro y piedras que llevaba el bagage, y de sacar los muertos de aquel acequia, y ó los caballos y otras bestias. Y por esto no siguiéron el alcanze, y los Españoles pudiéron ir poco á poco por su camino sin tener mucha molestia de enemigos. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 25.

tous les périls de la conquête. Habitué qu'il était à maîtriser ses émotions, ou du moins à les cacher, un tel spectacle fut au-dessus de ses forces. Il se couvrit le visage de ses mains, et ses larmes, qu'on voyait couler, ne révélèrent que trop éloquemment la vive et poignante douleur à laquelle il était en proie (21).

Il éprouva cependant quelque consolation en revoyant plusieurs des cavaliers qui lui étaient le plus dévoués : Alvarado, Sandoval, Olid, Ordaz, Avila, avaient échappé aux désastres de ce funeste combat. Il eut aussi l'inexprimable satisfaction d'apprendre que son interprète indienne, Marina, qui lui était si chère et dont la présence était si utile à l'armée, se trouvait en sûreté. Elle avait été confiée, avec la fille d'un chef tlascalan, à plusieurs guerriers de cette nation. Elle était heureusement placée à l'avant-garde, et sa fidèle escorte l'avait préservée de tous les périls de cette nuit terrible. L'autre interprète, Aguilar, était également sauvé; et Cortés ne revit pas avec moins de plaisir Martin Lopez, l'ingénieur de marine (22). La sollicitude que le général avait témoignée sur le sort de cet homme, si indispensable, ainsi que l'événement le prouva, au succès de ses opérations ultérieures, indiquait qu'au milieu de son affliction, son esprit indomptable était déjà préoccupé du soin de sa vengeance.

Cependant la colonne, poursuivant sa marche, avait atteint la ville voisine de Tlacopan (Tacuba), jadis capitale d'une principauté indépendante. Elle fit halte dans la grande rue, comme si elle eût été incertaine sur la direction qu'elle devait suivre; — semblable à une troupe de daims effrayés qui fuyant devant les chasseurs, et entendant encore résonner à leurs oreilles les aboiements des chiens et les fanfares des cors, cherchent d'un œil égaré quelque taillis ou quelque vallon solitaire qui puisse les dérober à la poursuite de leurs

(21) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47. Ixtlitlxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 89. Gomara, *Crónica*, cap. 109.

(22) Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 12.

ennemis. Cortés, qui était remonté à la hâte sur son coursier épuisé de fatigue, fut frappé du danger qu'il y aurait à rester dans une ville populeuse, dont les habitants pourraient, du haut de leurs *azoteas*, faire beaucoup de mal à ses troupes, en courant eux-mêmes fort peu de risques. Se portant donc à l'avant-garde, il s'empressa de conduire l'armée en rase campagne. Là, il s'efforça de reformer ses bataillons désorganisés et de rétablir une sorte d'ordre (23).

A peu de distance s'élevait, sur la gauche, et dans la direction d'une chaîne de montagnes qui enferme la vallée du côté de l'ouest, une hauteur qu'on appelait la colline d'Otoncalpolco, et quelquefois la colline de Montézuma (24). Cette éminence était couronnée par un *teocalli* indien, entouré d'une clôture en pierres qui enfermait un espace considérable de terrain, et par sa forte position, qui commandait la plaine voisine, elle offrait un asile convenable aux troupes épuisées. Mais les soldats, démoralisés par les revers qu'ils venaient d'éprouver, semblaient pour le moment incapables du moindre effort, et la position était occupée par un gros d'Indiens armés. Cortés reconnut la nécessité de les déloger, s'il voulait sauver d'une destruction complète les restes de son armée. L'événement fit voir qu'il possédait encore sur l'esprit de ses troupes une influence supérieure à celle des circonstances. Les encourageant par ses paroles, et secondé par ses braves compagnons, il parvint à inspirer aux plus indifférents quelque chose de sa propre intrépidité, et les conduisit à l'assaut.

(23) « Tacuba, dit un intéressant voyageur, Latrobe, située presque au pied des montagnes, est aujourd'hui remarquable surtout par la grande et belle église qu'y bâtit Cortés. Tout près, on reconnaît encore les lignes d'un camp espagnol. On pourrait supposer, quoique je n'ose point hasarder cette opinion, que ce fut la position dans laquelle Cortés se retrancha, après la retraite dont on vient de parler et avant de commencer sa marche pénible sur Otumba. » (*Rambles in Mexico*, letter 5.) Il est évident que Cortés ne put élever de retranchements en cet endroit, du moins à l'époque de sa retraite de la capitale.

(24) Lorenzana, *Viage*, p. 13.

Mais l'ennemi n'opposa qu'une faible résistance. Après quelques décharges de projectiles qui firent peu de mal aux assaillants, le terrain leur fut abandonné.

Dans un vaste bâtiment, où les Espagnols, bien réduits en nombre, purent se loger à l'aise, ils trouvèrent aussi quelques vivres; ils en reçurent encore, dit-on, dans le cours de la journée, de plusieurs villages amis des environs. Il y avait dans les cours des amas de combustibles, destinés à l'usage du temple. Les Espagnols allumèrent des feux pour sécher leurs vêtements trempés, et s'occupèrent à panser mutuellement leurs blessures, rendues doublement douloureuses par le contact de l'air et la violence de leurs longs efforts. Après ce premier soulagement, les soldats s'étendirent sur le pavé du temple et dans les cours, et cherchèrent dans le sommeil cet oubli passager de leurs maux, que la nature refuse rarement, même aux souffrances les plus vives (25).

Il y avait cependant un homme parmi eux dont les yeux ne durent pas se fermer aussi facilement que ceux de ses compagnons. Quelles pensées, en effet, devaient se presser dans l'âme de leur chef, lorsqu'il voyait entassés dans ce misérable bivouac les tristes débris de son armée! C'était pourtant là tout ce qui restait de cette troupe brillante à la tête de laquelle il était entré, quelques mois auparavant, dans la capitale du Mexique. Qu'étaient devenus ses rêves de la conquête? Et qu'était-il maintenant lui-même, qu'un aventurier malheureux, qui serait montré au doigt avec mépris, et traité comme un insensé? De quelque côté qu'il tournât ses regards, l'horizon était presque également sombre. Il lui fallait encore faire des marches pénibles par des chemins périlleux et inconnus, à la merci de guides dont rien ne lui garantissait la fidélité. Et quel accueil l'attendait à Tlascala, où il allait? à Tlascala, pays de ses anciens ennemis, où il avait, autrefois

(25) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 24. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 89.

comme vainqueur, maintenant comme allié, porté le deuil au sein de toutes les familles ?

Ces réflexions, qui auraient pu abattre une âme vulgaire, ne produisirent aucune impression fâcheuse sur celle de Cortés ; ou plutôt, semblables à l'orage qui purifie l'atmosphère, elles ne servirent qu'à redoubler son énergie et à donner plus de ressort à son imagination. Il contempla d'un œil ferme ses désastres passés ; mais, confiant dans ses propres ressources, il vit, au milieu des ténèbres de l'avenir, un rayon de lumière que d'autres ne pouvaient apercevoir. Dans ce débris d'armée, dont les soldats épars ressemblaient à une horde de bandits affamés, son génie retrouvait des éléments suffisants pour reconstruire l'édifice de sa fortune. Il n'est pas douteux qu'au sein même de sa défaite, et dans ce moment de consternation générale, cet homme héroïque ne méditât déjà le plan des opérations qu'il suivit plus tard avec une indomptable constance.

Les pertes éprouvées par les Espagnols dans cette nuit fatale ont été, comme tous les autres événements de l'histoire de la conquête, présentées d'une manière très-diverse. Si nous en croyons la propre lettre de Cortés, elles n'excédèrent pas cent cinquante Espagnols et deux mille Indiens. Mais les bulletins du général, qui exposent avec soin les difficultés à surmonter et l'importance des résultats obtenus, n'indiquent pas toujours avec la même exactitude l'étendue de ses moyens ni celle de ses pertes. Thoan Caño, l'un des cavaliers présents, évalue les morts à onze cent soixante-dix Espagnols et huit mille alliés : chiffres supérieurs à ceux que nous avons donnés pour la totalité de l'armée. Peut-être nous rapprocherons-nous davantage de la vérité en adoptant le calcul de Gomara, chapelain de Cortés, qui avait sans doute un libre accès non-seulement aux papiers du général, mais à d'autres sources authentiques d'information. Suivant lui, le nombre de chrétiens tués ou manquants aurait été de quatre cent cinquante, et celui des naturels de quatre mille. Cette perte, jointe à celle des combats de la semaine précédente, ré-

duisit probablement les premiers à un peu plus du tiers, et les derniers au quart, ou peut-être au cinquième, des forces qu'ils avaient en entrant à Mexico (26). Les plus maltraités

(26) Le tableau suivant pourra donner au lecteur quelque idée du désaccord qui règne dans les évaluations numériques, même entre les témoins oculaires et les écrivains qui, ayant été en rapport avec les acteurs, ont presque la même autorité.

	Tués et manquants.		
	Espagnols.		Indiens.
Cortés, ap. Lorenzana, p. 145	150	—	2,000
Caño, ap. Oviedo, lib. 33, cap. 54	1,170	—	8,000
Probanza, etc.	200	—	2,000
Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., l. 33, c. 13.	150	—	2,000
Camargo	450	—	4,000
Gomara, cap. 109	450	—	4,000
Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, cap. 88	450	—	4,000
Sahagun, lib. 12, cap. 24	300	—	2,000
Herrera, dec. 2, lib. 10, cap. 12	150	—	4,000

Bernal Diaz ne se donne pas la peine de se mettre d'accord avec lui-même. Après avoir dit que l'arrière-garde, qui souffrit le plus, se composait de cent vingt hommes, il ajoute, dans le même paragraphe, que cent cinquante (de ces cent vingt hommes) furent tués, et quelques lignes plus loin il porte ce chiffre de cent cinquante à deux cents!... *Hist. de la conquista*, cap. 128.

L'évaluation de Caño comprend, il est vrai, ceux qui périrent subséquemment, pendant la marche; mais le nombre en est comparativement peu considérable. D'après cette même autorité, deux cent soixante-dix hommes de la garnison, qui ignoraient le projet de départ de leurs compatriotes, auraient été traîtreusement laissés dans le palais d'Axayacatl, où, après avoir capitulé, ils auraient tous été sacrifiés par les Aztéques. Ainsi l'armée, avec tous ses équipages, aurait pu quitter la citadelle à l'insu d'un si grand nombre d'individus, et cela dans un moment où la coopération de tous les hommes disponibles était si importante. L'invraisemblance d'un conte aussi monstrueux est trop évidente pour qu'il soit nécessaire de le réfuter. Herrera rapporte, et ceci est beaucoup plus probable, que Cortés chargea particulièrement le capitaine Ojeda de s'assurer qu'aucun homme endormi ou blessé ne fut laissé en arrière, dans la précipitation du départ. *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 10, cap. 11.

furent les hommes de l'arrière-garde, dont il n'échappa qu'un petit nombre. Elle se composait principalement des soldats de Narvaez, qui furent, en quelque sorte, victimes de leur cupidité (27). La cavalerie perdit dans cette affaire quarante-six hommes; ce qui, avec les pertes antérieures, réduisit l'effectif de cette arme à vingt-trois hommes, dont quelques-uns en fort piteux état. La plus grande partie du trésor, les bagages, les papiers du général, y compris un journal détaillé de tout ce qui avait eu lieu depuis le départ de Cuba — journal qui aurait été, du moins pour la postérité, plus précieux que l'or — avaient été engloutis dans les eaux (28). Les munitions, le petit train d'artillerie avec lequel Cortés était entré dans la capitale, tout était perdu. Les soldats, pour se débarrasser de tout ce qui pouvait gêner leur fuite, avaient jeté leurs mousquets : il ne leur restait de tout leur attirail militaire, de tout ce qui servait à établir la supériorité de l'Européen sur le barbare, que leurs épées, quelques chevaux éclopés, et un petit nombre d'arbalètes plus ou moins endommagées.

Les prisonniers, parmi lesquels se trouvaient, ainsi que nous l'avons dit, les enfants de Montézuma et le cacique de Tezcuco, périrent tous de la main de leurs propres compatriotes, dans le tumulte de cette épouvantable mêlée. Il y eut aussi parmi les Espagnols quelques hommes considérables dont les noms figurèrent sur la liste sanglante des morts. De ce nombre était Francisco de Morla, qui périt à côté de Cortés, au moment où il se portait avec son général au secours de l'arrière-garde. Mais la perte la plus sensible fut celle de Juan Velasquez de Léon, qui commandait, conjointement avec Alvarado, cette même arrière-garde; excellent officier,

(27) « Pues de los de Narvaez, todos los mas, en las puentes quedaron, cargados de oro. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128.

(28) Diaz dit qu'une partie de l'or confié au convoi *tlascalan* fut sauvée. (*Hist. de la conquista*, cap. 136.) Il paraîtrait, d'après un document déjà cité — *Probanza de Villa Segura*, Ms. — que ce trésor était sous une garde d'Espagnols.

distingué par ses qualités chevaleresques, malgré ses manières un peu hautaines. Proche parent du gouverneur de Cuba, il avait d'abord vu assez froidement les prétentions de Cortés; mais soit qu'il acquit la conviction qu'on avait été injuste à l'égard de ce dernier, soit par inclination personnelle, il finit par s'attacher loyalement à sa cause. Le général, de son côté, lui témoignait une généreuse confiance, en lui donnant des commandements indépendants, dans des circonstances où la moindre faute pouvait avoir les conséquences les plus graves. Velasquez se montra constamment digne du choix de son général; il n'y avait pas un cavalier dans l'armée, à l'exception, peut-être, de Sandoval et d'Alvarado, dont la perte eût pu être aussi sensible à Cortés. Tels furent les désastreux résultats de ce terrible passage de la chaussée, l'échec le plus funeste qu'eussent encore subi les armes espagnoles dans le Nouveau Monde, et qui a fait donner à cette nuit de deuil, dans les annales nationales, le nom significatif de *Noche triste*, « la nuit fatale (29). »

(29) Gomara, *Crónica*, cap. 109. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 13. *Probanza en la Villa Segura*, Ms. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128.

CHAPITRE IV.

RETRAITE DES ESPAGNOLS. — DÉTRESSE DE L'ARMÉE. — PYRAMIDES DE TEOTIHUACAN. — GRANDE BATAILLE D'OTUMBA.

1520.

Pendant la journée qui suivit la retraite des Espagnols, les Mexicains restèrent pour la plupart tranquilles dans leur capitale, où ils s'occupèrent à déblayer les rues et les chaussées des monceaux de cadavres qui les encombraient et qui auraient pu y développer la peste. Peut-être aussi profitèrent-ils de ce moment pour rendre les derniers honneurs à ceux de leurs guerriers qui avaient succombé, célébrant leurs funérailles par le sacrifice de leurs infortunés prisonniers, qui, à la vue du sort affreux qui les attendait, purent envier le sort de leurs compagnons morts les armes à la main. Ce fut une circonstance heureuse pour les Espagnols, dans leur détresse, que l'ennemi leur laissât ainsi le temps de respirer. Mais Cortés savait qu'il ne pouvait compter sur la continuation de cette espèce de trêve, et sentant de quelle importance il était de gagner du terrain, il ordonna à ses troupes de se tenir prêtes à se remettre en marche à minuit. On laissa les feux allumés, pour mieux tromper l'ennemi ; et à l'heure indiquée, la petite armée franchit sans bruit, mais avec une nouvelle ardeur, les portes du *teocalli* dont l'enceinte hospitalière lui avait procuré un abri si opportun. L'emplacement de ce lieu est aujourd'hui marqué par une église chrétienne, dédiée, sous l'invocation de *Nuestra Señora de los Remedios*, à la Vierge, dont l'image miraculeuse, — la même, *dit-on*, qui fut apportée par les compagnons de Cortés (1), — étend encore sa bienfai-

(1) Lorenzana, *Viage*, p. 13.

sante influence sur la capitale voisine; et le voyageur qui s'arrête dans les murs de l'édifice sacré peut se dire qu'il foule le lieu rendu mémorable par l'asile qu'il offrit aux conquérants fugitifs et en proie au plus profond découragement (2).

Les malades et les blessés, transportés sur des litières ou sur les épaules des *tamanes*, occupèrent le centre; ceux qui étaient assez forts pour se tenir à cheval furent placés en croupe derrière les cavaliers. Les hommes valides formèrent la tête et la queue de la colonne, tandis que d'autres en couvraient les flancs.

L'armée commença sa retraite à la faveur des ténèbres et sans être inquiétée. Mais, lorsque le matin parut, on vit des partis d'indigènes en mouvement sur les hauteurs, ou suivant de loin l'arrière-garde, comme des essaims de sauterelles. Ces Indiens n'étaient pas de la capitale, mais venaient des environs, où la nouvelle de la défaite des Espagnols s'était déjà répandue. Le charme qui jusqu'alors avait protégé les hommes blancs était rompu. Les redoutés *teules* (3) n'étaient plus invincibles.

(2) Le dernier exemple de l'intervention directe de la Vierge en faveur de la métropole eut lieu, je crois, en 1833, où on l'apporta dans la capitale pour en écarter le choléra. Mais elle ne voulut pas passer la nuit en ville, et on la retrouva, le lendemain matin, dans son sanctuaire de los Remedios : on pouvait juger, par la boue dont ses vêtements étaient souillés, qu'elle avait parcouru cette distance, qui est de plusieurs lieues, à pied et par des sentiers fangeux. Voir Latrobe, *Rambler in Mexico*, letter 5.

(3) C'était l'appellation que les naturels, au dire de Diaz, employaient toujours en adressant la parole aux Espagnols ; et il l'interprète, à tort ou à raison, comme signifiant *dieux* ou *êtres divins*. (Voir *Hist. de la conquista*, cap. 48 *et alibi*.) Ercilla donne à entendre que les Indiens de l'Amérique du Sud étaient sous l'empire d'une illusion semblable — et qu'ils en furent guéris de la même manière :

Por dioses, como dixe, eran tenidos,
De los Indios los nuestros ; pero oliéron
Que de muger y hombre eran nacidos,

Les Espagnols, sous la conduite de leurs guides tlascalans, se dirigèrent vers le nord, en passant par Quauhtitlan et contournant le lac Tzompanco (Zumpango) : cet itinéraire allongeait leur marche, mais il avait l'avantage de les éloigner de la capitale. Embusqués sur les hauteurs au pied desquelles ils défilaient, les Indiens faisaient rouler sur la tête des soldats de grosses pierres, accompagnées de dards et de flèches. Quelques-uns eurent même la hardiesse de descendre dans la plaine et de harceler les extrémités de la colonne. Mais ils furent facilement repoussés par la cavalerie, et forcés de se réfugier dans la montagne, où la nature du terrain ne permettait pas de les poursuivre. Les Espagnols, d'ailleurs, songeaient beaucoup moins à combattre qu'à fuir.

Ils continuèrent ainsi d'avancer lentement, incommodés par les projectiles et les attaques irrégulières de leurs ennemis, et s'arrêtant de temps en temps pour les repousser, lorsqu'ils devenaient trop pressants. Le soir, ils trouvaient ordinairement un abri dans quelque ville ou hameau, d'où les habitants, dans l'attente de leur arrivée, avaient eu le soin d'enlever toutes les provisions. Ils ne purent bientôt se procurer des vivres qu'avec la plus grande difficulté, et se virent réduits à se nourrir des cerises sauvages qui croissaient dans les bois ou au bord de la route. Ils s'estimaient heureux lorsqu'ils rencontraient quelques épis de blé qui n'avaient pas été cueillis : la plupart du temps, il n'en restait que les tiges, et c'était avec de pareils aliments qu'ils étaient forcés de satisfaire les besoins de la nature. Si l'on abattait un cheval, on en faisait un repas extraordinaire, une sorte de banquet; Cortés lui-même rapporte s'être somptueusement régalé de cette

Y todas sus flaquezas entendiéron
Viendolos a miserias sometidos.
El error ignorante conociéron,
Ardiendo en viva rabia avergonzados
Por verse de mortales conquistados.

La Araucana, parte 1, canto .

manière, avec plusieurs de ses amis, et avoir dévoré l'animal jusqu'à la peau (4).

Les soldats, exténués de faim et de fatigue, tombaient quelquefois sans vie sur la route. D'autres, ne pouvant tenir le pas de la colonne, restaient en arrière, et devenaient la proie des ennemis, qui suivaient la trace de l'armée comme une nuée de vautours âpres à la curée des morts et des mourants. D'autres encore, entraînés trop loin par le désir de se procurer quelques aliments grossiers, partageaient le même sort. Le nombre croissant de ces infortunés et la connaissance du sort qui leur était réservé, forcèrent enfin Cortés à établir dans sa troupe une discipline plus sévère, et à maintenir cette discipline par des châtiments plus rigoureux que ceux dont il avait jusqu'alors fait usage, quoique trop souvent sans effet, tant était grande l'indifférence de ces hommes pour le danger, sous le poids de leurs maux actuels.

Cet état de détresse se prolongeant, les soldats cessèrent d'attacher du prix aux choses mêmes pour lesquelles ils auraient jadis risqué volontiers leur vie. Plus d'un, après avoir sauvé son trésor, à travers tous les périls de la *Noche triste,* l'abandonnait, comme un intolérable fardeau; et le paysan indien put ramasser, avec une joie mêlée d'étonnement, les brillants débris des dépouilles de la capitale (5).

Cortès déploya pendant ces cruelles journées son calme et son courage ordinaires. Il était toujours au poste du danger, payant de sa personne : il reçut, dans une de ces escar-

(4) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 147.

La faim, dit Oviedo, leur fournit un assaisonnement qui rendit cette chair de cheval aussi succulente que les fameuses saucisses de Naples, que le chevreau d'Avila ou que le veau savoureux de Saragosse. *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 13.

(5) Herrera cite un soldat qui avait eu le bonheur de franchir la fameuse digue avec son trésor, évalué à 3,000 *castellanos*, et qui, suivant le conseil de Cortés, le jeta ensuite sur la route. « Que le diable emporte votre or, lui dit rudement le général, s'il doit vous coûter la vie. » *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 10, cap. 11.

mouches avec l'ennemi, une blessure grave à la tête, qui lui donna par la suite beaucoup de souci (6). Il ne se nourrissait pas mieux que le dernier des soldats, et s'efforçait, par son air de gaîté et par ses conseils, de raffermir ceux dont le courage chancelait; les assurant qu'ils touchaient au terme de leurs maux, et qu'ils allaient arriver dans la terre hospitalière « du pain (7). » Ses fidèles officiers secondaient ses efforts; et il faut convenir que les soldats, et surtout ses vétérans, déployèrent pour la plupart, en cette occasion, cette constance et ce courage passif qui caractérisent à un si haut degré leur nation; justifiant ainsi l'assertion d'un vieux chroniqueur, qu'il n'y avait pas de peuple qui pût supporter la faim aussi bien que les Espagnols, et qu'il n'y en avait point parmi les Espagnols qui eussent été mis à une aussi rude épreuve que les soldats de Cortés (8). » Les Tlascalans, familiarisés dès leur enfance avec les privations de toute espèce, imitèrent la vertu de leurs alliés. Quoiqu'ils se jetassent quelquefois par terre, dans leur angoisse suppliant leurs dieux de ne pas les abandonner, ils faisaient leur devoir comme guerriers, et loin de témoigner de la froideur aux Espagnols, qu'ils pouvaient considérer comme la cause de leurs maux, il semblait que la communauté de souffrances fût un nouveau lien qui les rattachait plus étroitement à eux.

Le matin du septième jour, l'armée atteignit le rideau des montagnes qui domine les plaines d'Otompan ou d'Otumba, ainsi qu'on les appelle ordinairement, du nom d'une ville indienne, aujourd'hui village, qui se trouve en cet endroit. La distance de ce point à la capitale est à peine de neuf lieues. Mais les Espagnols, dans leur marche circulaire, en avaient fait près de trente. Cette marche avait été si lente, qu'elle avait employé une semaine : on avait dû passer deux nuits

(6) Gomara, *Crónica*, cap. 110.

(7) Tel est le sens du mot *Tlascala;* cette ville avait été ainsi nommée à cause de la quantité de maïs qui croissait dans ce pays. Boturini, *Idea*, p. 78.

(8) « Empero la nacion nuestra Española sufre mas hambre que otra ninguna, i estos de Cortés mas que todos. » Gomara, *Crónica*, cap. 110.

au même bivouac, par suite de la nécessité absolue de prendre du repos. Ce ne fut donc que le 7 juillet qu'on atteignit les hauteurs qui dominent les plaines qui s'étendent au loin, du côté de Tlascala, en vue des vénérables pyramides de Teotihuacan, deux des monuments les plus remarquables de l'antique civilisation américaine, parmi ceux qui se trouvent encore aujourd'hui au nord de l'isthme. Des groupes ennemis s'étaient montrés, pendant toute la journée précédente, sur les crêtes de ces hauteurs, brandissant leurs armes et criant d'une voix menaçante : « Hâtez-vous! vous nous reverrez bientôt là où vous ne pourrez plus échapper! » Paroles mystérieuses, dont le sens ne se révéla complétement aux Espagnols que le lendemain matin (9).

Les monuments de San Juan Teotihuacan sont probablement, sans en excepter le temple de Cholula, les plus anciens restes qui existent sur le sol mexicain. Les Aztéques, si l'on en croit leurs traditions, les trouvèrent à leur arrivée dans le pays : Teotihuacan, « l'habitation des dieux, » qui n'est aujourd'hui qu'une misérable bourgade, était alors une cité florissante, rivale de Tula, la grande capitale toltéque (10). Les deux principales pyramides étaient dédiées à *Tonatiuh*, le soleil, et à *Metzli*, la lune. Il résulte de mesurages récents que la première, beaucoup plus grande que l'autre, a six cent quatre-vingt-deux pieds de longueur à sa base, et cent quatre-vingts pieds de haut, dimensions qui ne sont point inférieures à celles de quelques-uns des monuments analogues de

(9) Voir, pour ce qui suit, Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 13. Gómara, *Crónica, ubi sup.* Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 89. P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 6. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 147-148. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 25-26.

(10) «Su nombre, que quiere decir *habitacion de los dioses*, y que ya por estos tiempos era ciudad tan famosa que no solo competia, pero excedia con muchas ventajas á la corte de Tollan.» Veytia, *Hist. antig.*, t. 1, cap. 27.

l'Égypte (11). Ces pyramides se composaient de quatre assises, dont trois sont encore aujourd'hui reconnaissables, quoique les traces des gradations intermédiaires soient presque effacées. Le temps, en effet, les a tellement maltraitées; elles ont été tellement envahies et défigurées par la végétation perfide des tropiques, qui recouvre ses propres dégradations de son manteau de fleurs, qu'il n'est pas facile de distinguer, au premier abord, la forme primitive de ces monuments (12). La ressemblance de ces masses énormes avec les *tumuli* de l'Amérique du Nord a fait croire à quelques personnes qu'elles n'étaient que des éminences naturelles, auxquelles la main de l'homme avait donné une forme régulière, et qu'elle avait ensuite ornées de terrasses et de temples, dont les ruines couvrent encore leurs flancs. D'autres, ne voyant pas d'élévations semblables dans la vaste plaine où elles se trouvent, en ont conclu, avec plus de vraisemblance, qu'elles étaient d'une construction entièrement artificielle (13).

L'intérieur se compose d'argile mêlée de cailloux, et incrustée, à la surface, de cette pierre poreuse appelée *tetzontli*, qui abonde dans les carrières du voisinage : par-dessus s'éten-

(11) La pyramide de Mycerinus n'a que deux cent quatre-vingts pieds à sa base, et cent soixante-deux de hauteur. La grande pyramide de Chéops a sept cent vingt-huit pieds à sa base, sur quatre cent quarante-huit de hauteur. Voir Denon.

(12) « Il faut, dit M. Tudor, se placer dans une certaine position et posséder en outre une certaine dose de foi, pour reconnaître la forme pyramidale.» (*Tour in North-America*, t. 2, p. 277.) « La forme générale du carré, dit M. Bullock, est aussi parfaite que celle de la grande pyramide d'Égypte.» (*Six Months in Mexico*, t. 2, chap. 26.) Et cependant ces deux écrivains rendent compte de leurs impressions personnelles!..... L'historien doit souvent se contenter de répéter avec le trouvère français :

Si com je l'ai trové escrite,
Vos conterai la vérité.

(13) C'est l'opinion de M. de Humboldt. Voir son *Essai politique*, t. 2, p. 66-70.) Il a aussi traité de ces intéressants monuments dans ses *Vues des Cordillères*, p. 35 et seq.

dait une épaisse couche de stuc, ressemblant par sa couleur rougeâtre à celui qu'on trouve dans les ruines de Palenque. Suivant la tradition, les pyramides sont creuses; mais on n'a pu jusqu'à présent pénétrer dans l'intérieur de celle qui est dédiée au soleil. Dans la plus petite, on a découvert une ouverture dans la face qui regarde le sud, aux deux tiers de la hauteur. Cette ouverture forme l'entrée d'une galerie étroite, de plusieurs mètres de longueur, qui se termine par deux puits. Le plus grand a environ quinze pieds de profondeur (14), et l'intérieur en est revêtu de briques non cuites; mais rien n'indique quelle pouvait en être la destination. Peut-être étaient-ils destinés, comme l'appartement solitaire que l'on a trouvé dans la grande pyramide d'Égypte, à renfermer les cendres de quelque puissant chef. Il n'est pas douteux qu'ils étaient consacrés à des usages religieux; et l'on n'aurait fait que se conformer à la pratique de l'antiquité dans le continent oriental, en les faisant servir à la fois de tombeaux et de temples (15).

On assure qu'on peut voir encore, sur le sommet de la petite pyramide, des traces distinctes de cette dernière destination, consistant en restes de murs de pierre, qui indiquent un vaste et solide édifice (16).

Il n'existe pas de ruines au haut de la pyramide du soleil. Mais le voyageur qui voudra gravir jusque-là sera dédommagé de sa fatigue par la vue magnifique qui se déroulera devant lui;—vers le sud-est, les monts de Tlascala, entourés de leurs vertes plantations et de champs cultivés, au milieu des-

(14) Latrobe décrit cette cavité, dans laquelle il descendit avec ses compagnons de voyage. *Rambler in Mexico*, let. 7.

(15) Et tot templa deûm Romæ, quot in urbe sepulcra
Heroum numerare licet; quos fabula manes
Nobilitat, noster populus veneratus adorat.
PRUDENTIUS, *contrà Sym.*, lib. 1.

(16) Les dimensions en sont données par Bullock (*Six Months in Mexico*, t. 2, chap. 26), qui a vu quelquefois ce qui avait échappé à d'autres voyageurs.

quels on distingue un petit village, jadis fière capitale de cette république : un peu plus au sud, l'œil traverse les belles plaines qui s'étendent autour de la ville de Puebla de los Angeles, fondée par les anciens Espagnols, et rivalisant encore par la splendeur de ses églises avec les plus brillantes capitales de l'Europe ; loin, dans l'ouest, c'est la vallée de Mexico, qui s'étale, comme une carte, avec ses lacs rapetissés, sa noble capitale, sortie plus glorieuse de ses ruines, et ses montagnes accidentées, qui l'entourent de leur sombre rideau, comme aux jours de Montézuma.

On dit cependant que le faîte de cette grande pyramide fut autrefois surmonté d'un temple, renfermant une statue colossale de sa divinité tutélaire, faite d'un seul bloc de pierre, et tournée vers l'orient. Sa poitrine était revêtue d'une plaque d'or et d'argent bruni, que venaient frapper les premiers rayons du soleil levant (17). Un antiquaire, qui écrivait au commencement du siècle dernier, prétend avoir vu quelques fragments de cette statue. Elle était encore debout, dit-on, à l'époque de l'invasion des Espagnols, et elle fut détruite par l'infatigable évêque Zumarraga, plus fatal aux monuments aztèques que le temps lui-même (18).

Autour de ces pyramides principales se voient un grand nombre de pyramides plus petites, ayant rarement plus de trente pieds de hauteur ; elles étaient, suivant la tradition, dédiées aux étoiles, et servaient de lieux de sépulture aux grands hommes de la nation. Elles sont disposées symétriquement et forment des avenues perpendiculaires aux côtés des grandes pyramides, lesquels font face aux quatre points cardinaux. La plaine sur laquelle elles s'élèvent s'appelait

(17) Telle est la description donnée par le cavalier Boturini. *Idea*, p. 42-43.

(18) Ixtlilxochitl et Boturini, qui visitèrent ces monuments, l'un au commencement du dix-septième siècle, l'autre dans la première partie du dix-huitième, déclarent tous deux avoir vu les restes de cette statue. Ils avaient entièrement disparu en 1757, lorsque Veytia examina la pyramide. *Hist. antig.*, t. 1, cap. 26.

Micoatl, ou « chemin des morts. » Le laboureur, en retournant la terre, y trouve encore des pointes de flèches et des lames d'obsidiane, qui attestent le caractère belliqueux de la population primitive du pays (19).

Quelles réflexions doivent se presser dans l'esprit du voyageur, lorsqu'il erre parmi ces témoins du passé; lorsqu'il foule aux pieds les cendres des générations qui ont élevé ces monuments, dont la vue nous reporte jusque dans la nuit des temps! Mais quels ont été ces architectes? Sont-ce ces obscurs Olméques, dont l'histoire fabuleuse rappelle celle des anciens Titans? ou bien, comme on le prétend généralement, les paisibles et industrieux Toltéques, dont tout ce qu'on a pu recueillir repose sur des traditions presque aussi incertaines? Que sont devenues les races qui les ont construits? Sont-elles restées dans le pays, et se sont-elles ensuite mêlées et incorporées aux farouches Aztéques, qui leur ont succédé? ou bien, comme le ferait supposer le caractère plus élevé des ruines architecturales qu'on rencontre dans les contrées éloignées de l'Amérique centrale et du Yucatan, ont-elles été chercher vers le midi un champ plus vaste et plus favorable au développement de leur civilisation? mystères sur lesquels le temps a jeté son voile impénétrable. Un peuple a disparu,— peuple puissant, nombreux, assez avancé en civilisation, ainsi que l'attestent ses monuments, — mais il a disparu sans même laisser un nom. Il est mort sans faire un signe!

Ces réflexions ne paraissent pas avoir troublé l'esprit des conquérants, qui n'ont pas même écrit un mot sur ces antiques et vénérables monuments, quoiqu'ils aient passé à leurs pieds et sous leur ombre même. Au milieu de leurs souffrances, préoccupés du danger de leur position présente, ils n'avaient guère le loisir de méditer sur le passé.

L'armée gravissait les rampes des monts qui enferment la

(19) Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabra rubigine pila, etc.
Georg., lib. 1.

vallée d'Otompan, lorsque les éclaireurs vinrent annoncer qu'un corps nombreux était campé sur le versant opposé. Les Espagnols ne tardèrent pas à acquérir par leurs propres yeux la confirmation de cette nouvelle. En arrivant sur la crête des hauteurs, ils virent s'étendre, au-dessous d'eux, toute une armée, remplissant le creux de la vallée, à laquelle les blanches tuniques de coton donnaient l'apparence d'un terrain couvert de neige (20). Cette armée se composait de recrues des environs, et particulièrement du territoire populeux de Tezcuco, levées par les soins de Cuitlahuac, successeur de Montézuma, et concentrées sur ce point pour disputer le passage aux Espagnols. Tous les chefs de distinction s'étaient mis en campagne, chacun avec ses troupes réunies sous son étendard, déployant avec orgueil la pompe grossière de son appareil militaire. On n'apercevait, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, que boucliers et bannières flottantes, casques aux formes fantastiques, forêts de lances étincelantes, brillants tissus de plumes et simples tuniques de coton, mêlés et confondus, et agités comme les vagues de l'Océan (21). Quel spectacle pour cette troupe harassée, qui croyait atteindre bientôt le terme de son triste pèlerinage! Cortés lui-même, en comparant ces masses formidables, entassées sous ses yeux, à ses bataillons éclaircis par la mort, affaiblis par les maladies, la faim et la fatigue, ne put se défendre de la pensée que sa dernière heure était venue (22).

Mais son cœur n'était pas de ceux dans lesquels le désespoir peut avoir accès, et il puisa des forces dans la gravité même de sa situation. Il n'y avait d'ailleurs point à hésiter;

(20) « Y como iban vestidos de blanco, parecia el campo nevado. » Herrera, *Hist. gen.*, dec. 2, lib. 10, cap. 13.

(21) « Vistosa confusion, dit Solis, de armas y penachos, en que tenian su hermosura los horrores. » (*Conquista*, lib. 4, cap. 20.) Sa description révèle la touche d'un grand artiste ; mais il n'aurait pas dû mettre, en cette occasion, des armes à feu aux mains de ses compatriotes.

(22) « Y cierto creimos ser aquel el ultimo de nuestros dias. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, cap. 148.

car il n'y avait pas d'alternative. La fuite était impossible. On ne pouvait songer à se rabattre sur la capitale, dont on venait d'être chassé. Il fallait passer sur le corps de l'ennemi, ou mourir. Le général fit ses dispositions à la hâte. Il donna à son front de bataille le plus d'étendue possible, protégeant ses flancs à l'aide de sa cavalerie, réduite à vingt hommes. Heureusement, pour ménager ses chevaux, il n'avait pas permis, depuis deux jours, aux blessés de monter en croupe derrière les cavaliers; l'armée entière avait profité du repos de deux nuits et un jour qu'elle avait pris, ainsi que nous l'avons vu, dans un même endroit. Il est vrai que ce retard avait aussi permis à l'ennemi de rassembler des forces suffisantes pour lui disputer le passage.

Cortés donna ordre à ses cavaliers de ne pas quitter leurs lances et de poïnter au visage de leurs adversaires. L'infanterie devait aussi frapper de la pointe, et non pas du tranchant de l'épée. On recommanda surtout de diriger les coups contre les chefs. Le général savait de quelle importance est la vie des chefs dans ces guerres contre des barbares, qui n'ont aucune idée de subordination, et ne peuvent supporter d'autre commandement que celui auquel ils ont été habitués.

Cortés adressa ensuite à ses soldats quelques paroles encourageantes, comme il avait coutume de faire à la veille d'un engagement. Il leur rappela les victoires qu'ils avaient remportées avec des chances presque aussi défavorables que celles qu'ils avaient en ce moment contre eux. C'était le résultat de la supériorité de la science et de la discipline sur le nombre. Que signifiait le nombre, en effet, tant que le bras du Tout-Puissant était avec eux? Or, celui qui avait permis qu'ils échappassent à tant de périls, n'abandonnerait pas maintenant sa propre cause; il ne les laisserait pas périr par la main de l'infidèle. Son allocution fut courte, car il lisait dans leurs yeux cette résolution qui rend les paroles inutiles. Le sentiment de leur position parlait avec plus de force au cœur des soldats que n'aurait pu faire la voix la plus éloquente; ils se sentaient électrisés par ce désespoir, qui donne de la vigueur

au bras le plus faible, et qui transforme un lâche en héros. Ils se recommandèrent dévotement à la protection de Dieu, de la Vierge et de saint Jacques, puis Cortés les mena droit à l'ennemi (23).

Ce fut un moment solennel que celui où cette petite troupe, s'avançant comme à l'ordinaire, d'un pas ferme et d'un air intrépide, descendit vers la plaine où s'étendait la multitude des Indiens. Ceux-ci se précipitèrent avec impétuosité à sa rencontre, faisant retentir les échos de la montagne de leurs cris sauvages, et lançant en même temps des volées de pierres et de flèches, qui interceptèrent un instant la clarté du jour. Mais à peine les premiers rangs des deux armées se trouvèrent-ils en contact, que la supériorité des chrétiens fut évidente. Leurs antagonistes, repoussés par les charges de la cavalerie, furent mis en désordre par leurs propres compatriotes, qui se pressaient derrière eux. L'infanterie espagnole chargea à son tour, et fit une large trouée dans les rangs des Aztèques, qui, s'écartant de tous côtés, semblèrent vouloir lui laisser un libre passage. Mais ce n'était que pour revenir à la charge avec une nouvelle fureur; et s'étant bientôt ralliés, ils fondirent de nouveau sur les chrétiens, enveloppant leur petite armée, qui, présentant de toutes parts une haie d'épées et de javelots, demeura ferme, dit un contemporain, comme un îlot contre lequel viennent se briser les vagues mugissantes (24). Ce fut une lutte désespérée, et pour ainsi dire corps à corps. Le Tlasca-

(23) Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 14. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 27.

Cortés aurait pu adresser à ses soldats la même harangue que Napoléon adressa plus tard aux siens : « Soldats, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent. »

(24) C'est la comparaison qu'emploie Sahagun. « Estaban los Españoles, como una isleta en el mar, combatida de las olas por todas partes. » *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 27.) Le vénérable missionnaire recueillit les détails de l'action, ainsi que lui-même nous l'apprend, de plusieurs personnes présentes.

lan, combattant en quelque sorte à la vue de ses montagnes natales, semblait puiser dans cette idée une ardeur nouvelle; et l'Espagnol redoublait d'énergie en songeant au sort affreux réservé aux prisonniers. La cavalerie fit des prodiges de valeur; chargeant par petits détachements de quatre à cinq hommes de front, au milieu des masses de l'ennemi, écrasant ses rangs rompus, et donnant, par cet avantage temporaire, de la force et du courage à l'infanterie. Il n'y eut pas une lance qui ne se teignît en ce jour du sang mexicain. Le jeune capitaine Sandoval se fit remarquer entre ses compagnons par sa brillante audace. Monté sur un fougueux coursier, dont il dirigeait les mouvements avec une merveilleuse aisance, il s'élançait, au moment où l'on s'y attendait le moins, au plus fort de la mêlée, renversant les plus vaillants guerriers, et se jouant du danger, comme si c'eût été son élément naturel (25).

Mais ces traits de valeur héroïque ne servaient qu'à engager de plus en plus les Espagnols, sans leur donner aucune chance de se frayer un passage à travers ces épais et interminables bataillons. Un grand nombre de Tlascalans et quelques Espagnols avaient été tués, et il n'en était pas un qui ne fût blessé. Cortés lui-même avait reçu une seconde blessure à la tête, et son cheval avait tellement souffert, qu'il fut obligé de mettre pied à terre, et d'en prendre un autre du train des

(25) Le portrait qu'a tracé Ercilla du jeune guerrier Tucapél peut fort bien s'appliquer à Sandoval, tel que nous le dépeignent les chroniqueurs castillans.

Cubierto Tucapél de fina molla
Salto como un ligero y suelto pardo
En medio de la timida canalla,
Haciendo plaza el barbaro gallardo :
Con silvos grita en desigual batalla ;
Con piedra, palo, flecha, lanza y dardo
Le persigue la gente de manera
Come si fuera toro, o brava fiera.

La Araucana, parte 1, canto 8.

équipages; celui-ci était un animal aux membres vigoureux, qui supporta noblement les épreuves de cette rude journée (26). Cependant le combat durait déjà depuis plusieurs heures. Le soleil, élevé dans les cieux, dardait sur la plaine ses feux intolérables. Les chrétiens, affaiblis par les souffrances qu'ils avaient endurées et par le sang qu'ils perdaient, commencèrent à se relâcher, tandis que leurs ennemis, soutenus par les renforts qui leur arrivaient incessamment, et toujours pleins d'ardeur, redoublaient d'efforts. La cavalerie fut refoulée sur l'infanterie; et celle-ci, cherchant en vain un passage à travers les rangs serrés des Aztéques, qui avaient complétement enveloppé l'arrière-garde, fut mise dans un certain désordre. Le sort de la journée semblait se décider en faveur de l'ennemi, et il ne restait plus aux Espagnols qu'à vendre leur vie le plus chèrement possible.

Dans ce moment critique, Cortés, dont l'œil inquiet parcourait tout le champ de bataille, cherchant le moyen de prévenir un désastre qui paraissait inévitable, se leva sur ses étriers, et aperçut au loin, au milieu de la foule des combattants, un chef qui, à en juger par son costume et par son cortége militaire, devait être le commandant des barbares. Il était couvert d'un riche surtout de tissu de plumes, et sur sa tête flottait un panache magnifiquement monté en or et en pierres précieuses. Une baguette attachée entre ses épaules s'élevait au-dessus de ce panache, portant à son extrémité un filet d'or — attribut curieux, mais ordinaire, de l'autorité d'un général aztéque. Ce cacique, qui se nommait Cihuaca, était porté sur une litière, et une troupe de jeunes guerriers, qu'on reconnaissait, à la richesse de leurs vêtements, pour la fleur de la noblesse indienne, l'entourait, comme pour servir de garde à sa personne et à l'emblème sacré.

L'œil d'aigle de Cortés n'eut pas plus tôt aperçu ce person-

(26) Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 13.

« Este caballo harriero, dit Camargo, le servió enla conquista de M jico, yen la ultima guerra que se dió se le mataron. » *Hist. de Tlascala*, Ms.

nage, qu'il brilla de la joie du triomphe : se tournant vivement vers les cavaliers qui étaient à ses côtés, et parmi lesquels se trouvaient Sandoval, Olid, Alvarado et Avila, le général leur montra ce chef, en leur disant : « Voilà notre but! suivez-moi ! » Puis poussant son cri de guerre, et pressant de ses talons de fer les flancs de son coursier, il se précipita, tête baissée, au plus épais de la foule. Les ennemis, surpris et effrayés de la fureur de son attaque imprévue, lâchèrent pied. Ceux qui ne s'écartèrent pas assez promptement furent transpercés de sa lance ou renversés par le poids de son cheval. Les cavaliers s'élancèrent sur ses pas. Cette charge impétueuse, rapide et irrésistible comme la foudre, déchira la masse compacte, laissant sur son passage sanglant une longue traînée de morts et de mourants. Les Espagnols, ayant franchi tous les obstacles, se trouvèrent en quelques minutes en face du chef indien. Cortés, culbutant ceux qui l'entouraient, s'élança en avant avec la force d'un lion, et perça le cacique de sa lance. Un jeune cavalier, Juan de Salamanca, qui s'était tenu constamment aux côtés de son général, mit promptement pied à terre, et acheva le chef renversé de sa litière. Puis, arrachant le filet qui lui servait de bannière, il le présenta à Cortés, comme un trophée qui lui appartenait de droit (27). Tout cela fut l'affaire d'un moment. La garde du cacique offrit à peine quelque résistance, et cherchant son salut dans la fuite, communiqua l'épouvante à tout ce qui l'entourait. La nouvelle de la mort du chef se répandit bientôt par tout le champ de bataille. Les Indiens, frappés de consternation, ne songèrent qu'à fuir. Leur multitude ne faisant qu'augmenter leur confusion, ils se renversaient les uns les autres et se foulaient aux pieds, croyant que c'était l'ennemi qui les poursuivait (28).

(27) L'empereur Charles-Quint permit à ce brave cavalier de porter ce trophée dans ses armes, en commémoration de cet exploit. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128.

(28) Tous les historiens s'accordent à célébrer ce glorieux fait d'armes de

Les Espagnols et les Tlascalans, en effet, s'empressèrent de profiter de ce revirement merveilleux et inespéré. Leurs fatigues, leurs blessures, la faim, la soif, tout fut oublié dans l'ardeur de la vengeance; ils s'acharnèrent sur l'ennemi qui fuyait, donnant la mort à chaque coup, et exerçant de terribles représailles après tout ce qu'ils avaient souffert dans les marais sanglants de Mexico (29). La poursuite dura jusqu'à ce que l'ennemi eût entièrement disparu du champ de bataille, et ils revinrent alors, rassasiés de carnage, recueillir le butin qu'il avait laissé derrière lui. Ce butin était considérable, car la terre était jonchée des cadavres des chefs, contre lesquels les Espagnols, fidèles aux instructions de leur général, avaient de préférence dirigé leurs coups, et dont les vêtements déployaient ce luxe barbare dans lequel se complaisait le guerrier indien (30). Après que ses soldats se furent ainsi dédommagés, jusqu'à un certain point, de leurs précédents revers, Cortés les rappela sous leurs drapeaux: l'armée, en prière, rendit grâces au Dieu des batailles de son

Cortés, qui, dit Gomara en finissant, « sauva, par le seul effort de son bras, l'armée entière. » Voir *Crónica*, cap. 110. Sahagun, *Historia de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 27. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 47. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 13. Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 89.

La manière laconique et extrêmement modeste dont Cortés parle de cette affaire dans sa propre lettre forme un contraste remarquable avec les éloges qui lui sont prodigués par d'autres écrivains. « É con este trabajo fuimos mucha parte de el dia, hasta que quiso dios, que murió una persona de ellos, que debia ser tan principal, que con su muerte cesó toda aquella guerra. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 148.

(29) « Pues á nosotros, dit le capitaine Diaz, no nos dolian las heridas, ni teniamos hambre ni sed, sino que parecia que no auiamos auido, ni passado ningun mal trabajo. Seguimos la vitoria matando é hiriendo. Pues nuestros amigos los de Tlascala estavan hechos vnos leones, y con sus espadas, y montantes, y otras armas que alli apañaron, hazianlo muy bien y esforçadamente. *Hist. de la conquista*, *loc. cit.*

(30) Bernal Diaz, *ubi suprà*.

salut miraculeux (31), et reprit sa marche à travers la vallée maintenant déserte. Le soleil baissait dans les cieux; mais avant que les ombres du soir eussent étendu leurs voiles sur la terre, les Espagnols atteignirent un temple indien placé sur une éminence, qui leur offrit pour la nuit une position à la fois forte et commode.

Telle fut la fameuse bataille d'Otumpan ou d'Otumba, comme on l'appelle ordinairement, par une corruption espagnole du mot. Elle fut livrée le 8 juillet 1520. Des écrivains castillans évaluent la totalité des forces indiennes réunies en cette occasion à deux cent mille hommes, et le nombre des morts à vingt mille! Ceux qui acceptent le premier de ces chiffres n'auront pas de peine à admettre le second (32). Il est presque aussi difficile de former une appréciation numérique exacte d'une multitude sauvage et désordonnée, que de calculer le nombre des cailloux du rivage ou des feuilles de l'automne. Cependant, il est incontestable que cette victoire fut une des plus remarquables qui aient été remportées dans le Nouveau-Monde; et cela non pas seulement à cause de la disproportion des nombres, mais surtout en raison de la condition différente des deux armées. Les Indiens combattaient dans toute leur force, tandis que les chrétiens étaient épuisés par les maladies, la famine et les longues souffrances; sans canons, sans armes à feu, sans rien de cet appareil militaire

(31) Le belliqueux apôtre saint Jacques, monté, comme à l'ordinaire, sur son blanc coursier, vint en cette occasion au secours des Espagnols. Un ermitage, placé sous son invocation, fut élévé près de là en mémoire de cette circonstance. (Camargo, *Hist. de Tlascala.*) Diaz, juque-là sceptique au sujet de ces apparitions, admet ici le fait comme certain. (Ibid., *ubi sup.*) L'apôtre était accompagné, suivant le chroniqueur tezcucan, de la Vierge et de saint Pierre. (*Hist. chich.*, Ms., cap. 89.) Voltaire a dit avec raison : « Ceux qui ont fait les relations de ces étranges événements les ont voulu relever par des miracles, qui ne servent en effet qu'à les rabaisser. Le vrai miracle fut la conduite de Cortés. » *Essai sur les mœurs*, chap. 147.

(32) Voir Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 47. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 13. Gomara, *Crónica*, cap. 110.

qui avait si souvent porté la terreur dans les rangs de leurs barbares ennemis, sans même le prestige que donne la victoire. Mais ils avaient pour eux la discipline, la résolution du désespoir, une confiance implicite dans leur général. On peut tirer de leur triomphe contre de pareilles chances la même conclusion que des victoires des Européens sur les hordes à demi sauvages de l'Asie.

Cependant il serait injuste d'attribuer tout l'honneur de cette victoire à la supériorité de la discipline et de la tactique. La bataille eût été certainement perdue, sans la mort opportune du chef indien. Et encore bien que l'on puisse dire que le choix de cette victime fut le résultat d'un calcul, ce ne fut que par l'effet du hasard qu'elle se trouva à la portée des Espagnols. C'est là, en effet, un des nombreux exemples de l'influence de circonstances fortuites sur le sort des opérations militaires. Sans l'étoile de Cortés, pas un Espagnol n'eût survécu pour transmettre à la postérité le récit de la sanglante bataille d'Otumba.

CHAPITRE V.

ARRIVÉE A TLASCALA. — RÉCEPTION AMICALE. — MÉCONTENTEMENT DE L'ARMÉE. — JALOUSIE DES TLASCALANS. — AMBASSADE DE MEXICO.

1520.

Le lendemain matin, l'armée quitta de bonne heure le temple où elle avait passé la nuit. Il ne paraît pas que l'ennemi eût cherché à se rallier. Cependant on vit dans la matinée des partis d'Aztéques se tenant à distance, quoique parfois s'aventurant assez près des Espagnols pour leur envoyer une volée de projectiles.

On découvrit sur une hauteur une source, trésor assez rare dans ces régions arides, et célébré depuis par les chrétiens en reconnaissance de ses eaux fraîches et abondantes (1). Un peu plus loin, quelques retranchements grossiers marquaient la limite du territoire tlascalan. A cette vue, les alliés poussèrent des cris de joie ; et les Espagnols, comprenant qu'ils allaient bientôt fouler une terre amie et hospitalière, se joignirent de grand cœur à ces manifestations.

Mais à ces premiers sentiments en succédèrent d'autres d'une nature différente; et à mesure qu'ils approchaient du territoire de leurs alliés, une vague inquiétude s'emparait de leurs cœurs, en songeant à l'accueil qui les attendait chez ce peuple auquel ils n'apportaient que la désolation et le deuil,

(1) Ne serait-ce pas la même source dont Toribio fait mention honorable dans sa description topographique du pays? « Nace en Tlaxcala una fuente grande á la parte del norte, cinco leguas de la principal ciudad ; nace en un pueblo que se llama Azumba, que en su lengua quiere decir *cabeza*, y asi es, porque esta fuente es cabeza y principio del mayor rio de los que entran en la mar del sur, el cual entra la mar por Zacatula. » *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 16.

et qui pouvait si facilement, pour peu qu'il fût dans de mauvaises dispositions, profiter de leur état de détresse. « Des réflexions comme celles-là, dit Cortés, me troublaient autant que toutes celles qui avaient pu se présenter à mon esprit au moment de marcher au combat contre les Aztéques (2). » Cependant il affecta, selon son usage, de prendre les choses du bon côté, et il engagea ses compagnons à avoir confiance dans la fidélité d'un peuple dont la conduite passée leur offrait toute garantie pour l'avenir. Il leur recommanda, néanmoins, vu leur état de dénûment, d'avoir soin de ne donner ni ombrage ni sujet de jalousie à leurs fiers alliés. « Soyez seulement sur vos gardes, continua l'intrépide général, et il nous reste encore assez d'énergie dans le cœur et de vigueur dans le bras pour nous tirer du milieu d'eux (3) ! » L'armée chrétienne, rassurée jusqu'à un certain point par ces discours, dit adieu à l'empire aztéque, et, franchissant la frontière, se trouva encore une fois sur le territoire de la république.

Le premier endroit où les chrétiens s'arrêtèrent fut la ville d'Huejotlipan, peuplée de douze à quinze mille habitants (4). Ils y furent bien accueillis par la population, qui vint au-devant d'eux, les invitant à entrer dans ses habitations. Cependant cette hospitalité, si l'on en croit quelques-uns des conquérants, n'était pas tout à fait désintéressée, et ceux qui l'offraient avec tant d'empressement s'attendaient à recevoir en retour quelque portion du butin conquis dans la dernière

(2) « El qual pensamiento, y sospecha nos puso en tanta afliccion, quanto trahiamos viniendo, peleando, con los de Culua. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 149.

(3) « Y mas dixo, que tenia esperança en Dios que los hallariamos buenos, y leales ; é que si otra cosa fuesse, lo que Dios no permita, que nos han de tornar á andar los puños con coraçones fuertes, y braços vigoros, y que para esso fuessemos muy apercibidos. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128.

(4) Cortés l'appelle Gualipan. (Bernal Diaz, *ibid.*, p. 149.) Un Aztéque aurait eu de la peine à suivre la marche de ses ennemis d'après les itinéraires qu'ils en ont tracés.

bataille (5). Les Espagnols exténués prirent deux ou trois jours de repos; et la nouvelle de leur arrivée étant parvenue à la capitale, qui n'était pas éloignée de plus de quatre à cinq lieues, le vieux chef Maxixca, dont l'amitié leur avait été si utile lors de leur premier passage, et Xicotencatl, le jeune guerrier qui avait, ainsi qu'on s'en souvient, commandé les troupes de sa nation dans les sanglants combats qu'elles leur avaient livrés, vinrent, accompagnés d'un grand nombre de leurs concitoyens, à la rencontre de leurs alliés fugitifs. Maxixca, embrassant cordialement le général espagnol, lui témoigna toute la part qu'il prenait à ses malheurs. C'était une preuve suffisante de la valeur merveilleuse des hommes blancs, qu'ils eussent pu résister si longtemps aux forces réunies des Aztéques. « Nous avons fait cause commune avec vous, dit le chef de Tlascala, et nous avons des injures communes à venger. Vous nous trouverez, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, vos amis fidèles, prêts à combattre avec vous jusqu'à la mort (6). »

Ces cordiales assurances et ces marques de sympathie de la part d'un homme qui exerçait sur les conseils de la nation plus d'influence que tous les autres chefs, dissipèrent les doutes qui pouvaient exister encore dans l'esprit de Cortés. Il accepta donc avec plaisir l'invitation que lui fit le cacique de continuer sa marche jusqu'à la capitale, qui lui offrirait plus de ressources pour son armée qu'une petite ville de la frontière. Les malades et les blessés, placés dans des hamacs, furent transportés sur les épaules des Tlascalans. Lorsque les troupes approchèrent de la ville, les habitants vinrent en foule au-devant d'elles, faisant retentir l'air de leurs joyeuses acclamations et des bruyants éclats de leur musique sauvage.

(5) Bernal Diaz, *ubi sup.*

Thoan Caño, qui faisait partie de l'armée, nie ce fait, et affirme au contraire que les habitants les reçurent comme leurs frères et ne voulurent accepter aucune récompense.

(6) « Y que tubiesse por cierto, que me serian muy ciertos, y verdaderos amigos, hasta la muerte. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 150.

Cependant, au milieu de cette allégresse générale, on vit aussi couler des larmes, on entendit aussi de plaintives lamentations : plus d'un parent, plus d'un ami, parcourant d'un œil avide les rangs éclaircis de ses compatriotes, pour y chercher vainement des traits familiers et chéris, se détourna le cœur brisé, et exhala sa douleur en accents déchirants. C'est avec ce cortége de joie et de tristesse — emblème de la vie humaine — que les colonnes fatiguées de Cortés rentrèrent enfin dans la capitale républicaine (7).

Le général et sa suite furent logés dans le palais de Maxixca. Le reste de l'armée fut cantonné dans le district sur lequel s'étendait l'autorité du chef de Tlascala. Elle y séjourna pendant plusieurs semaines; grâce aux soins hospitaliers des habitants et aux ressources qu'on trouva dans leur connaissance de la médecine primitive, les soldats virent se cicatriser peu à peu leurs blessures, et recouvrèrent leurs forces épuisées par de longues souffrances et de cruelles privations. Cortés n'avait pas été, sous ce rapport, plus heureux que ses compagnons d'armes. Il perdit l'usage de deux des doigts de sa main gauche (8). Il avait, en outre, reçu deux blessures à la

(7) Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, *ubi suprà*. « Sobreviniéron las mugeres Tlascaltecas, y todas puestas de luto, y llorando a donde estaban los Españoles, las unas preguntaban por sus maridos, las otras por sus hijos y hermanos, las otras por sus parientes que habian ido con los Españoles, y quedaban todos alla muertos : no es menos, sino que de esto llanto causó gran sentimiento en el corazon del capitan, y de todos los Españoles, y él procuró lo mejor que pudo consolarles por medio de sus intérpretes. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 28.

(8) « Yo assimismo quedé manco de dos dedos de la mano izquierda. » Ce sont les propres termes de Cortés lui-même, dans sa lettre à l'empereur. (*Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 152.) Cependant don Thoan Caño, qui, par suite peut-être de son alliance indienne, paraît avoir eu tout autant de sympathie pour les Aztéques que pour ses propres compatriotes, assura Oviedo, qui plaignait le général, qu'il pouvait réserver ses regrets pour une autre occasion, attendu que Cortés avait, à ce moment même, autant de doigts qu'à l'époque où il avait quitté la Castille. (Voir *Appen-*

tête : l'une de ces blessures avait été tellement envenimée par les fatigues du corps, jointes aux émotions morales, qu'elle prit un caractère alarmant. Il fallut extraire une partie de l'os (9). La fièvre s'ensuivit, et pendant plusieurs jours le héros qui avait bravé les périls et la mort sous leurs formes les plus terribles, resta étendu sur son lit, aussi impuissant qu'un enfant. Son excellente constitution triompha cependant de la violence du mal. Les Espagnols reconnurent avec une générosité politique les soins de leurs hôtes, en partageant avec eux le butin conquis par leur récente victoire ; Cortés, notamment, réjouit le cœur de Maxixcà en lui faisant présent du trophée militaire qu'il avait enlevé au général indien (10).

Mais tandis que la santé et le moral des Espagnols se relevaient ainsi, grâce au traitement amical de leurs alliés, et qu'ils reprenaient leur confiance, cruellement affectée par les derniers revers, ils recevaient des nouvelles qui leur apprenaient que leurs désastres ne s'étaient pas bornés à la capitale du Mexique. Cortés, en descendant de Mexico pour se porter à la rencontre de Narvaez, avait apporté avec lui une certaine quantité d'or, qu'il avait laissée en dépôt à Tlascala. On ajouta à ce dépôt une somme considérable, recueillie par l'infortuné Velasquez de Léon, dans son expédition à la côte, ainsi que des contributions provenant d'autres sources. A son retour, le général crut devoir, en raison de la fermentation qui régnait dans la capitale, laisser pendant quelque temps encore son trésor à Tlascala, sous la garde d'un détachement de soldats malades ou blessés, qui devaient, lorsqu'ils seraient convalescents, venir le rejoindre à Mexico. Subséquemment,

dice, 2e partie, no 11.) Le mot *manco*, dans la lettre du général, ne pourrait-il pas être rendu par *estropié* ?

(9) « Hiriéron à Cortés con honda tan mal, que se le pasmo la cabeça, ó porque no le curaron bien, sacando le cascos, ó por el demasiado trabajo que paso. » Gomara, *Crónica*, cap. 110.

(10) Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 13. Bernal Diaz, *ibid.*, *ubi suprà*.

un parti d'Espagnols, composé de cinq cavaliers et de quarante fantassins, était arrivé de Vera-Cruz à Tlascala, et, se chargeant des malades et du trésor, avait entrepris d'escorter le tout jusqu'à Mexico. On apprit que ce convoi avait été attaqué, l'escorte taillée en pièces, et le trésor pillé. Douze autres soldats, en marche dans la même direction, avaient été massacrés dans la province voisine de Tepeaca; et chaque jour on apprenait que quelque malheureux Espagnol, confiant dans le respect jusqu'alors témoigné à ses compatriotes, et ignorant les désastres de Mexico, avait été la victime de la fureur de l'ennemi (11).

Ces tristes nouvelles remplirent l'esprit de Cortés de sombres appréhensions sur le sort de l'établissement de Villa-Rica — son ancre de salut. Il y expédia immédiatement un fidèle messager, et il eut l'inexprimable satisfaction de recevoir, en retour, une lettre du commandant de ce poste, qui l'informait du bon état de la garnison et de ses relations amicales avec les Totonaques du voisinage. Ces derniers avaient blessé trop profondément les Mexicains pour espérer leur pardon, et c'était la meilleure garantie qu'on pût avoir de leur fidélité.

Tandis que les affaires de Cortés prenaient à l'extérieur un aspect si sombre, le mécontentement de ses soldats lui causait des ennuis auxquels il n'était pas moins sensible. Un grand nombre d'entre eux s'étaient figuré que leurs derniers revers avaient mis un terme à l'expédition, ou du moins qu'on ajournerait pour le moment toute idée de reprendre les hostilités. Mais ceux qui raisonnaient ainsi ne connaissaient guère Cortés. Dans le temps même où il était sur sa couche, en proie aux ardeurs de la fièvre, il roulait dans son esprit de nouveaux plans pour réparer l'échec qu'avait souffert son honneur et pour reconquérir l'empire, perdu par la témérité d'un de ses lieutenants plutôt que par la sienne. Ses projets se ré-

(11) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 150. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 15.

vélèrent, aussitôt qu'il fut entré en convalescence, par les nouveaux règlements qu'il fit pour l'armée, ainsi que par les ordres qu'il envoya à Vera-Cruz pour qu'on lui expédiât de nouveaux renforts.

Ces mesures jetèrent l'alarme parmi les mécontents. C'étaient, pour la plupart, d'anciens soldats de Narvaez, et c'étaient ceux aussi qui avaient le plus souffert. Beaucoup d'entre eux possédaient quelque propriété dans les îles, et ils ne s'étaient engagés dans cette expédition qu'avec l'espoir d'accroître leur petite fortune. Mais ils n'avaient recueilli ni or, ni gloire, au Mexique. Le petit nombre de ceux qui avaient eu le bonheur de survivre à leurs compagnons étaient complétement dégoûtés du service, et, maudissant amèrement le jour où ils avaient quitté leurs riches mines et leurs jolies fermes de Cuba, ils aspiraient après le moment où ils pourraient les revoir.

Trouvant que le général faisait peu d'attention à leurs plaintes, ils préparèrent une remontrance écrite, dans laquelle ils exposèrent leurs prétentions d'une manière formelle. Ils représentèrent combien il était téméraire de songer à entreprendre une nouvelle expédition dans l'état où l'on était, sans armes, sans munitions, avec un si faible nombre : et cela, contre un ennemi puissant, qui les avait bravés avec succès, alors qu'ils étaient dans la plénitude de leur force et en possession de toutes leurs ressources. C'était folie d'y songer. Une pareille tentative n'aboutirait qu'à les faire sacrifier tous. La seule chose rationnelle qu'on eût à faire, était de continuer la marche sur Vera-Cruz. Chaque heure de retard pouvait être fatale. La garnison de cette place pourrait être attaquée et écrasée ; avec elle s'évanouirait leur dernière espérance. Une fois là, au contraire, ils pourraient attendre, comparativement en sûreté, les renforts qui leur arriveraient du dehors ; et, en cas de revers, leur retraite serait au moins assurée. Ils concluaient en insistant pour qu'on leur permît de retourner immédiatement au port de Villa-Rica. Cette pétition ou plutôt cette remontrance, signée par tous les soldats mécon-

tents, avec l'attestation en forme du notaire royal, fut présentée à Cortés (12).

La situation du général était critique. Ce qui l'affecta le plus fut de trouver en tête de cette pièce le nom de son ami, le secrétaire Duero, aux bons offices duquel il était principalement redevable de son commandement. Mais il n'était pas homme à se laisser détourner de son but; et tandis que toutes les ressources extérieures semblaient lui faire défaut, et que ses propres amis l'abandonnaient, il ne se manqua pas à lui-même. Il savait qu'une retraite sur Vera-Cruz équivaudrait à l'abandon de l'entreprise. Une fois là, les soldats trouveraient bientôt un prétexte pour se débander et le moyen de retourner aux îles. Le prix de tant de travaux, ce prix qu'il avait eu déjà entre les mains, serait alors perdu pour toujours et sa ruine consommée.

Cortés dit dans sa fameuse lettre à Charles-Quint, qu'en réfléchissant à sa position il sentit la vérité du vieil adage, que la fortune est pour les braves. Les Espagnols n'étaient-ils pas les serviteurs de la croix? confiant dans la bonté et la miséricorde infinies de Dieu, il ne pouvait croire que le Tout-Puissant les laissât périr, eux et sa bonne cause, au milieu des païens (13). Il persista donc dans sa résolution de ne pas descendre à la côte, mais de revenir sur ses pas, quoi qu'il pût arriver, et de braver de nouveau l'ennemi dans sa capitale.

Ce fut avec la même énergie qu'il répondit aux mécontents (14). Il fit valoir tous les arguments qui pouvaient tou-

(12) Cette circonstance rappelle une remontrance semblable faite à Alexandre par ses soldats en arrivant sur l'Hydaspe.

(13) « Acordándome, que siempre a los osados ayuda la fortuna, y que eramos christianos y confiando en la grandissima bondad y misericordia de Dios, que no permitiria, que del todo pereciessemos, y se perdisse tanta y tan noble tierra. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 152.

(14) Cette réplique, s'écrie Oviedo, révélait un esprit indomptable et un homme appelé à de hautes destinées. « Paréceme que la respuesta que a estó les dió Hernando Cortés, é lo que hizo en ello, fué una cosa de animo invencible é de varon de mucha suerte é valor. » *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 15.

cher leur orgueil ou leur honneur comme cavaliers; il en appela à cette antique valeur castillane, qui n'avait jamais failli devant l'ennemi; il les supplia de pas ternir l'éclat des grandes actions qui avaient fait retentir leur nom par toute l'Europe. Laisseraient-ils donc à d'autres, plus hardis et plus aventureux, le soin d'achever ce qu'ils avaient commencé? Comment pourraient-ils sans déshonneur abandonner à la vengeance des Aztéques les alliés qu'ils avaient entraînés dans cette guerre? Faire un seul pas vers Villa-Rica serait proclamer leur propre faiblesse. Ce serait décourager leurs amis et relever l'audace de leurs ennemis. Il les conjura de ne pas lui retirer la confiance qu'ils avaient toujours eue en lui; car, s'ils avaient récemment éprouvé des revers, il avait jusque-là fait tout ce qu'il leur avait promis, et même davantage. Il serait maintenant facile de réparer leurs pertes, pour peu qu'ils voulussent prendre patience, et attendre dans cette terre amie que les renforts, qui seraient prêts à marcher à son premier signal, vinssent leur fournir le moyen de reprendre l'offensive. Si cependant ils étaient insensibles à tous les motifs qui peuvent toucher des cœurs généreux, au point de préférer l'oisiveté dans leurs foyers à la gloire de cette grande entreprise, il ne serait point un obstacle à leurs vœux. Il les laissait libres de partir. Ils pouvaient abandonner leur général. Quant à lui, il se sentirait plus fort avec une poignée de braves, qu'entouré d'une foule de soldats pusillanimes ou mal intentionnés (15).

Les mécontents, ainsi que nous l'avons dit, étaient pour la plupart des soldats de Narvaez. Quand les vétérans de Cortés entendirent cet appel fait à leur honneur (16), ils frémirent

(15) « É no me hable ninguno en otra cosa; y él que desta opinion no estubiere vayase en buen hora, que mas holgaré de quedar con los pocos y osados, que en compania de muchos, ni de ninguno cobarde, ni desacordado de su propria honra. » *Hist. de las Indias*, Ms., *loc. cit.*

(16) Oviedo a délayé la harangue de Cortés en plusieurs pages : l'orateur y cite Xénophon et fait de larges emprunts à l'histoire juive, genre d'élo-

d'indignation à la pensée de délaisser leur général et de renoncer à leur entreprise dans un pareil moment. Ils jurèrent qu'ils resteraient avec lui jusqu'à la dernière extrémité; et les mécontents, réduits au silence, sinon convaincus, par cette attitude énergique, consentirent à ajourner leur départ, sous l'assurance qu'il n'y serait mis aucun obstacle, lorsque les circonstances seraient plus favorables (17).

Cette difficulté était à peine surmontée, que Cortés fut menacé d'un embarras plus sérieux, occasionné par des jalousies qui surgirent entre ses soldats et leurs alliés indiens. Les démonstrations amicales de Maxixca et de ceux qui étaient dans sa dépendance immédiate n'empêchaient pas qu'un certain nombre de Tlascalans ne vissent leurs hôtes d'un mauvais œil, à cause des maux qu'ils avaient attirés sur leur pays : ils demandaient, d'un air insultant, si ce n'était pas assez, et s'il fallait encore qu'ils eussent ces étrangers chez eux et à leur charge? Ces murmures ne furent pas tellement secrets qu'ils ne parvinssent aux oreilles des Espagnols, qui s'en alarmèrent. Ils venaient en général, il est vrai, de gens sans consistance, puisque les quatre grands chefs de la république paraissent avoir été dévoués aux intérêts de Cortés. Mais ils étaient encouragés par le belliqueux Xicotencatl, qui conservait dans son cœur un levain de cette haine implacable qui l'avait inspiré sur le champ de bataille; et ces sentiments hostiles se révélaient parfois dans les rapports intimes, mais forcés, qu'il avait maintenant avec ses anciens adversaires.

quence qui sent le cabinet plus que le camp. Cortés n'était pas un pédant et ne parlait pas à des savants.

(17) Voir, pour le récit de cette affaire, Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 129. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 152. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 15. Gomara, *Crónica*, cap. 112-113. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 14.

Diaz est très-courroucé contre le chapelain Gomara pour n'avoir pas fait de distinction entre les vieux soldats et les recrues de Narvaez, qu'il enveloppe dans la même accusation de rébellion. La version du capitaine paraît impartiale, et je m'y suis conformé.

Cortés voyait avec inquiétude se manifester ces dispositions fâcheuses, qui tendaient à saper la base sur laquelle il comptait s'appuyer pour ses opérations ultérieures. Il employa pour raffermir la confiance ébranlée de ses gens tous les arguments qui se présentaient à son esprit. Il leur rappela les bons offices qu'ils avaient uniformément reçus de la grande masse de la nation. Ils avaient, pour l'avenir, un gage suffisant de la fidélité des Tlascalans dans la haine invétérée que ceux-ci portaient aux Aztèques, haine dont les récents désastres n'avaient fait qu'accroître la violence. Si d'ailleurs on avait eu quelques mauvaises intentions à leur égard, on aurait profité de l'état de dénûment dans lequel ils se trouvaient naguère, et l'on n'aurait pas attendu qu'ils eussent réparé leurs forces et fussent en état d'opposer une résistance sérieuse (18).

Pendant que Cortés s'efforçait ainsi, avec un succès douteux, d'étouffer ses propres craintes et celles de ses compagnons, un incident survint qui mit heureusement un terme à cet état d'anxiété, en fixant d'une manière durable la nature des rapports qui devaient exister entre les Espagnols et les Tlascalans. Il est nécessaire, pour nous faire comprendre, que nous parlions de quelques événements qui s'étaient passés à Mexico depuis l'expulsion des Espagnols.

A la mort de Montézuma, son frère Cuitlahuac, seigneur d'Iztapalapan, fut choisi pour lui succéder, conformément aux usages qui réglaient la transmission de la couronne chez les Aztèques. C'était un prince actif, d'une grande expérience militaire, et propre, par l'énergie de son caractère, à raffermir la fortune chancelante de la monarchie. Il paraît avoir été, d'ailleurs, homme d'un goût libéral et même éclairé, à en juger par les magnifiques jardins qu'il avait remplis de productions exotiques, et qui excitèrent à un si haut degré l'admiration des Espagnols, dans sa ville d'Iztapalapan.

(18) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 15. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 14. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 29.

Bien différent, sous ce rapport, de son prédécesseur, il détestait les hommes blancs; et tout porte à croire qu'il célébra son couronnement par le sacrifice d'un grand nombre de ses malheureux prisonniers. Du moment qu'il eut franchi le seuil des quartiers espagnols, où Cortés l'avait retenu, il se mit à la tête du mouvement patriotique de son peuple. Ce fut lui qui dirigea les attaques qui eurent lieu dans les rues de la capitale, et pendant la « nuit fatale ; » enfin c'était à son instigation que des forces nombreuses s'étaient rassemblées pour disputer aux Espagnols le passage de la vallée d'Otumba (19).

Depuis l'évacuation de la capitale, il s'était activement occupé de réparer le mal qui avait été fait, — relevant les édifices et les maisons, construisant de nouveaux ponts, et mettant la ville dans le meilleur état de défense. Il avait aussi cherché à améliorer la discipline et l'armement de ses troupes. Il introduisit l'usage de la lance, et en fixant à l'extrémité de longues perches les lames des épées enlevées aux chrétiens, il en fit une arme qui devait être formidable contre la cavalerie. Il notifia à ses vassaux, proches et éloignés, qu'ils eussent à se tenir prêts à marcher au secours de la capitale, s'il était nécessaire; et, afin de mieux s'assurer de leur coopération, il les affranchit de quelques-unes des charges qui pesaient ordinairement sur eux. Mais ce prince était destiné à éprouver l'instabilité d'un gouvernement fondé sur la crainte et non sur l'affection. Les vassaux des environs de la vallée demeurèrent en général fidèles; quelques-uns, cependant, se tinrent à l'écart, incertains sur le parti qu'ils devaient prendre; tandis que d'autres, particulièrement ceux des provinces les plus éloignées, jugeant l'occasion favorable pour secouer le joug

(19) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 166. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 12, cap. 27-29.

Ou plutôt c'était (suivant le père Sahagun, qui commence son chapitre par cet éloquent exorde) « à l'instigation du grand diable, le capitaine de tous les diables, appelé Satan, qui réglait tout dans la Nouvelle-Espagne selon son bon plaisir avant la venue des Espagnols. »

qui les avait longtemps importunés, refusèrent formellement d'obéir aux ordres qui leur étaient transmis (20).

Les choses étaient en cet état, lorsque le gouvernement mexicain envoya une députation aux Tlascalans. Cette députation se composait de six nobles aztéques ; ils apportaient des présents, consistant en étoffes de coton, en sel et autres articles que, depuis plusieurs années, on était peu habitué à voir dans la république. Les chefs de l'état, surpris de cet acte extraordinaire de condescendance de la part de leurs anciens ennemis, assemblèrent le grand conseil, composé des principaux de la république, pour donner audience aux députés.

Les Aztéques exposèrent devant cette assemblée l'objet de leur mission. Ils invitèrent les Tlascalans à ensevelir dans l'oubli leurs griefs mutuels, et à faire alliance avec eux. Tous les peuples de l'Anahuac devaient se réunir et faire cause commune pour défendre leur pays contre les hommes blancs. Les Tlascalans attireraient infailliblement sur leurs têtes le courroux des dieux, s'ils continuaient à donner asile aux étrangers qui avaient profané leurs temples et détruit leurs images. S'ils comptaient sur l'appui et l'amitié de leurs hôtes, ils feraient bien de songer au sort de Mexico : cette ville, qui leur avait aussi donné l'hospitalité dans ses murs, avait été en retour inondée de sang et couverte de ruines. Ils les conjuraient donc, au nom de leur commune religion, de ne pas laisser échapper de leurs mains ces étrangers, mais de les sacrifier aux dieux, en expiation de leurs sacriléges. Dans ce cas, ils leur offraient leur alliance, avec le rétablissement de relations commerciales qui rendraient à la république ces jouissances matérielles et tous ces objets de luxe dont elle était depuis si longtemps privée.

Les propositions des ambassadeurs produisirent des impressions diverses sur leur auditoire. Xicotencatl était d'avis qu'on

(20) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 88. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 29. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 12, cap. 19.

les acceptât sur-le-champ. Mieux valait, dit-il, se réunir à leurs alliés naturels, à ceux qui parlaient leur langue, qui avaient la même religion, les mêmes usages, que de se jeter dans les bras de ces farouches étrangers, qui n'adoraient d'autre dieu que l'or. Les jeunes guerriers, partageant l'enthousiasme de leur chef, appuyèrent bruyamment son opinion. Mais les chefs plus âgés, notamment un vieillard aveugle, père de Xicotencatl, l'un des quatre gouverneurs de la république (qui paraissent avoir été tous dans l'intérêt des Espagnols), et un autre d'entre eux, Maxixca, leur ami dévoué, exprimèrent avec force leur aversion pour l'alliance proposée. Les Aztéques, dit ce dernier, étaient toujours les mêmes, — ils avaient la langue dorée et le cœur faux. Ils offraient en ce moment leur amitié aux Tlascalans; mais c'était la peur qui les faisait agir ainsi, et lorsque cette peur serait dissipée, ils redeviendraient leurs ennemis comme auparavant. N'était-ce pas ces ennemis insidieux qui avaient privé le pays de ces objets de première nécessité qu'on leur offrait aujourd'hui si généreusement? — Si le peuple les possédait enfin, n'était-ce pas grâce aux hommes blancs? Et c'étaient ces mêmes hommes blancs qu'on les engageait à sacrifier aux dieux; — ces guerriers qui, après s'être battus pour les Tlascalans, venaient aujourd'hui se livrer avec confiance à leur hospitalité! Mais les dieux abhorraient la perfidie. Leurs hôtes n'étaient-ils pas, d'ailleurs, les êtres dont la venue avait été depuis si longtemps prédite par les oracles? Profitons de cette heureuse circonstance, dit-il, en faisant cause commune avec eux jusqu'à ce que nous ayons humilié notre orgueilleux ennemi.

Ce discours ayant provoqué une vive réplique de Xicotencatl, la colère du vieux chef l'emporta sur sa patience, et, substituant la force aux arguments, il poussa, avec quelque violence, son jeune antagoniste hors de la salle du conseil. Un procédé aussi contraire au calme ordinaire d'une délibération indienne étonna l'assemblée. Mais, loin d'attirer des reproches à celui qui en était l'auteur, il eut pour effet d'imposer silence

à l'opposition. Les fougueux partisans de Xicotencatl eux-mêmes n'osèrent pas soutenir celui qui s'était attiré une telle marque de déplaisir et de dédain de la part du plus vénéré de leurs chefs. Son propre père le blâma hautement; et le jeune guerrier, dont le cœur patriotique avait mieux lu dans l'avenir que ses compatriotes, resta sans défenseur dans le conseil comme jadis sur le champ de bataille. L'alliance offerte par les Mexicains fut rejetée à l'unanimité; et les envoyés, craignant que le caractère sacré dont ils étaient revêtus ne fût pas une protection suffisante pour leur sûreté, s'échappèrent furtivement de la capitale (21).

Le résultat de cette conférence fut de la plus haute importance pour les Espagnols, qui, dans leur état d'affaiblissement, eussent été, selon toute probabilité, à la merci des Tlascalans, surtout s'ils avaient été pris à l'improviste. Dans tous les cas, l'union des Tlascalans et des Aztèques aurait décidé du sort de l'expédition; puisque, dans l'insuffisance de ses propres ressources, ce n'était qu'en divisant la population indienne, en exploitant habilement les rivalités et les haines des différentes tribus, en les armant enfin les unes contre les autres, que Cortés pouvait espérer d'atteindre le but de ses efforts.

(21) La délibération du conseil des Tlascalans est rapportée avec plus ou moins de détails, mais en substance de la même manière, par Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 29. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 12, cap. 14.

Voir aussi Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 139. Gomara, *Crónica*, cap. 111.

CHAPITRE VI.

GUERRE CONTRE LES TRIBUS DES ENVIRONS. — SUCCÈS DES ESPAGNOLS. — MORT DE MAXIXCA. — ARRIVÉE DE RENFORTS. — RETOUR TRIOMPHANT A TLASCALA.

1520.

Rassuré par le résultat de la délibération du conseil des Tlascalans, Cortés résolut d'entreprendre des opérations actives, comme le seul moyen de détruire l'esprit factieux et turbulent qu'une vie d'oisiveté tend nécessairement à développer. Il se proposa de diriger ses premiers efforts contre certaines tribus des environs, qui avaient attaqué ou tué des Espagnols voyageant isolément ou par petits détachements, sur la foi de leurs dispositions amicales. De ce nombre étaient les Tépéacans, peuplade souvent en guerre avec les Tlascalans, et qui avait récemment, ainsi que nous l'avons dit dans un précédent chapitre, massacré douze Espagnols en route pour la capitale. Une expédition de ce genre ne pourrait qu'être agréable aux alliés, en même temps qu'elle relèverait la dignité du nom espagnol, fortement compromise aux yeux des naturels depuis les derniers revers.

Les Tépéacans formaient une tribu puissante, sortie de la même souche primitive que les Aztéques, à qui elle faisait hommage. Intimidée par les sanglantes défaites des Tlascalans, ses voisins, elle avait offert sa soumission aux Espagnols, lors de leur première invasion. Mais depuis les troubles de la capitale, elle avait reporté son hommage inconstant au trône des Aztéques. Tépéaca, qui n'est aujourd'hui qu'un petit village, était à l'époque de la conquête une cité florissante, située dans les plaines fertiles qui s'étendent au loin vers la base de l'Orizaba (1). La province renfermait plusieurs autres

(1) Le nom indien de cette capitale, *Tepejacac*, a été, ainsi que celui de

villes considérables, avec une population hardie et belliqueuse.

Ces Indiens ayant autrefois reconnu la souveraineté castillane, Cortés et ses officiers considérèrent leur conduite actuelle comme un acte de rébellion, et il fut décidé dans un conseil de guerre, que ceux qui avaient pris part au massacre des Espagnols avaient mérité, par ce fait, d'être réduits en esclavage (2). Cependant, avant de marcher contre eux, le général les fit sommer de se soumettre, leur offrant amnistie complète pour le passé, et les menaçant, en cas de refus, d'un châtiment exemplaire. Les Indiens, qui étaient alors en armes, accueillirent avec dédain cette sommation, et pour toute réponse, provoquèrent les Espagnols à venir se mesurer avec eux : ils avaient, dirent-ils, besoin de victimes pour leurs sacrifices.

Cortés, sans plus attendre, se mit à la tête de sa petite troupe, soutenue par un corps nombreux de guerriers tlascalans. Ces derniers étaient sous la conduite du jeune Xicotencatl, qui paraissait avoir oublié les sentiments récemment manifestés par lui à l'égard des Espagnols, et vouloir prendre une leçon dans l'art de la guerre sous le chef qui l'avait si souvent battu (3).

Les Tépéacans reçurent l'ennemi à la limite de leur territoire; une sanglante bataille s'ensuivit, dans laquelle les mouvements de la cavalerie espagnole furent un peu embarrassés par les hautes plantations de maïs qui couvraient la plaine.

la province, qui est le même, corrompu par les Espagnols en *Tepeaca*. Il faut avouer qu'il a gagné à cette corruption.

(2) « Y como aquello vió Cortés, comunicólo con todos nuestros capitanes, y soldados : y fué acordado, que se hiziesse vn auto par ante escriuano, que diesse fe de todo lo passado, y que se diessen por esclauos. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 130.

(3) Les chroniqueurs estiment l'armée de Cortés à cinquante mille guerriers; c'était, suivant Toribio, la moitié des forces militaires dont pouvait disposer la république. « De la cual (Tlascala), como ya tengo dicho, solian salir cien mil hombres de pelea. » *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, c. 16.

Elle parvint néanmoins à surmonter cet obstacle, et les Tépéacans, après avoir vaillamment disputé le terrain, furent mis en déroute avec un grand carnage. Un second engagement eut lieu quelques jours après, avec un résultat également décisif; et les Espagnols victorieux, marchant avec leurs alliés sur la ville de Tépéaca, y firent leur entrée en triomphe (4). Les Tépéacans jugèrent inutile de prolonger leur résistance, et la province entière s'empressa de faire sa soumission, pour éviter de plus grands maux. Cortés cependant infligea le châtiment convenu aux habitants des lieux qui avaient pris part au massacre. Ils furent marqués d'un fer chaud, comme esclaves, et le cinquième réservé à l'empereur ayant été mis à part, le reste fut distribué entre les soldats et les alliés (5). Les Espagnols étaient familiers avec le système de *repartimientos* établi dans les îles; mais ce fut là le premier exemple d'esclavage dans la Nouvelle-Espagne. Il était justifié dans l'opinion du général et de ses casuistes militaires par les provocations criminelles des individus en question. Mais cette sentence ne fut pas confirmée par la couronne (6), qui, ainsi qu'on en trouve de nombreuses preuves dans la législation coloniale, eut toujours à lutter contre l'esprit rapace et mercenaire des colons.

Satisfait de cet acte de vengeance, Cortés établit son quartier général à Tépéaca. Cette ville, située au centre d'un pays fertile, lui offrait les moyens de nourrir son armée, en même

(4) «Ce soir-là, dit le crédule Herrera en parlant d'une de ces victoires, les alliés indiens firent un grand souper de jambes et de bras; car indépendamment d'un nombre incroyable de membres rôtis sur des broches en bois, ils eurent encore cinquante mille pots de chair humaine fricassée!» (*Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 15.) Un pareil festin n'aurait pas été du goût de Cortés.

(5) «Y allí hiziéron hazer el hierro con que se auian de herrar los que se tomauan por esclauos, que era una G, que quiere decir *guerra*.» Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 130.

(6) Solis, *Conquista*, lib. 5, cap. 3.

temps que sa proximité de la frontière mexicaine en faisait un point d'appui pour ses opérations futures.

Le gouvernement aztéque, depuis qu'il avait appris la mauvaise issue de ses négociations avec les Tlascalans, s'était immédiatement occupé de fortifier sa frontière de ce côté. Les garnisons ordinaires furent renforcées, et l'on fit marcher des corps nombreux dans la même direction, avec ordre de prendre de fortes positions sur la frontière. La conduite de ces troupes fut, comme à l'ordinaire, pleine d'arrogance, et leurs extorsions ne tardèrent pas à exciter le mécontentement des habitants du pays.

Au nombre des places où les Aztéques tenaient ainsi garnison, était Quauhquechollan (7). Cette ville, de trente mille habitants, au dire des historiens, située vers le sud-ouest, à cinq lieues environ des quartiers espagnols, était à l'extrémité d'une vallée profonde, adossée à de hautes montagnes et flanquée par deux rivières fort encaissées. Le seul côté par lequel on pût facilement y arriver était protégé par une muraille en pierre de plus de vingt pieds de haut et d'une grande épaisseur (8). Dans cette place, doublement fortifiée par l'art et par la nature, l'empereur aztéque avait jeté une garnison de plusieurs milliers de guerriers : des forces beaucoup plus considérables occupaient les hauteurs qui commandent la ville.

Le cacique de cette cité, impatient du joug mexicain, fit parvenir un message secret à Cortés, pour l'engager à venir à son aide, lui promettant la coopération des habitants, s'il voulait attaquer les quartiers des Aztéques. Le général accueillit avec

(7) Appelée par les Espagnols *Huacachula*, et écrite avec de singulières variantes d'orthographe par les anciens chroniqueurs, bien excusables de s'être quelquefois embrouillés dans cette confusion de consonnes.

(8) « Y toda la ciudad esta cercada de muy fuerte muro de cal y canto, tan alto, como quatro estados, por de fuera de la ciudad : é por de dentro está casi igual con el suelo. Y por toda la muralla va supetril, tan alto, como medio estado, para pelear, tiene quadro entradas, tan anchas, como uno puede entrar á caballo.

empressement ces ouvertures, et détacha Christoval de Olid, avec deux cents Espagnols et un corps nombreux de Tlascalans, pour soutenir ce cacique ami (9). Olid fut rallié, pendant sa marche, par une foule de volontaires accourus de la ville indienne ainsi que de la capitale voisine de Cholula. Le nombre et l'ardeur de ces nouveaux auxiliaires firent naître quelques soupçons dans l'esprit du cavalier, qui prêta alors l'oreille aux conjectures des soldats de Narvaez, dont l'imagination, encore frappée des horreurs de la *noche triste*, voyait dans l'empressement amical de ces alliés l'indice d'une collusion perfide avec les Aztéques. Olid fit une contremarche sur Cholula, où il s'empara des chefs suspects, c'est-à-dire de ceux qui s'étaient montrés les plus empressés à lui offrir leurs services, et les envoya sous bonne escorte à Cortés.

Le général, après avoir examiné l'affaire, reconnut l'innocence de ces Indiens. Il leur exprima tout son regret de cette méprise, et chercha à les dédommager, autant qu'il était en son pouvoir, des mauvais procédés qu'on avait eus à leur égard, en leur faisant des présents. Il jugea en même temps qu'il était imprudent de confier à un autre qu'à lui-même une affaire de cette importance, et se mettant à la tête de ce qui lui restait de troupes, il rejoignit son lieutenant à Cholula.

Il avait été convenu avec le cacique de Quauhquechollan, qu'à l'apparition des Espagnols les habitants se soulèveraient contre la garnison. Tout réussit à souhait. Les troupes chrétiennes n'eurent pas plus tôt défilé dans la plaine qui était devant la ville, que les habitants attaquèrent la garnison avec fureur. Celle-ci, abandonnant les ouvrages extérieurs de la place, se retira sur le principal *teocalli*, où étaient ses quartiers, et où elle soutint un rude combat. Au milieu de cette lutte, Cortés arriva dans la ville, à la tête de son petit corps de cavalerie, et prit la direction de l'attaque. Les Aztéques se défendirent en désespérés; mais les assaillants étant conti-

(9) Le nom de ce cavalier est ordinairement écrit *Olid* par les chroniqueurs. Je le trouve écrit *Oli* dans une copie de sa propre signature.

nuellement renforcés par des troupes fraîches, le *teocalli* fut emporté d'assaut, et la garnison tout entière massacrée (10).

Cependant les forces mexicaines postées sur les hauteurs voisines s'étaient hâtées d'accourir au secours de la garnison, et s'étaient formées en bataille dans les faubourgs, où les Tlascalans vinrent à leur rencontre. « L'ennemi, dit Cortés, était au nombre de trente mille hommes au moins, et c'était quelque chose de magnifique à voir que cette masse de guerriers, toute brillante d'or, de joyaux et de plumes aux mille couleurs ! (11) » Le combat, vivement engagé, fut soutenu de part et d'autre avec acharnement. Les faubourgs furent incendiés, et au milieu des flammes, Cortés tombant avec ses soldats sur les Indiens, les rompit et les refoula en désordre dans la gorge étroite et escarpée de la montagne d'où ils étaient naguère descendus. Espagnols et Tlascalans se précipitèrent sur leurs pas, et les troupes légères, escaladant la haute muraille de la vallée, se répandirent sur les flancs de l'ennemi. La chaleur était intense, et les deux partis tellement épuisés par leurs efforts, que les uns, dit le chroniqueur, avaient autant de peine à poursuivre que les autres à fuir (12). Ils n'étaient cependant pas trop fatigués pour tuer. Les Mexicains furent mis en déroute avec un affreux carnage : les Tlascalans, qui avaient un long compte à régler avec eux, ne leur firent aucun quartier. Quelques-uns cherchèrent un

(10) « J'aurais été bien aise, dit Cortés, d'en prendre quelques-uns vivants, qui eussent pu m'apprendre ce qui se passait dans la grande ville et quel était le successeur de Montézuma. Mais je ne pus parvenir à en sauver qu'un, et il était plus mort que vif. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 159.

(11) « Y á ver que cosa era aquella, los quales eran mas de treinta mil hombres, y la mas lúcida gente, que hemos visto, porque trahian muchas joyas de oro, y plata, y plumajes. » *Rel. seg.*, p. 160.

(12) « Alcanzando muchos por una cuesta arriba muy agra ; y tal, que quando acabámos de encumbrar la sierra, ni los enemigos, ni nosotros podiamos ir atras, ni adelante : é assí caieron muchos de ellos muertos, y ahogados de la calor, sin herida ninguna. » *Rel. seg.*, p. 160.

refuge sur les hauteurs : ils y furent poursuivis par leurs infatigables ennemis, qui parvinrent enfin jusqu'au camp mexicain, sur la crête même de la montagne. Ce camp occupait un espace considérable de terrain. Des ustensiles de diverse nature, des vêtements ornés et d'autres objets de luxe étaient épars çà et là, et le nombre d'esclaves qui s'y trouvèrent témoignait de la pompe barbare dont les nobles mexicains s'entouraient dans leurs campagnes (13). Ce fut un riche butin pour les vainqueurs, qui se répandirent dans le camp désert et se chargèrent de ces dépouilles, jusqu'au moment où les ombres du soir les avertirent qu'il était temps de descendre (14).

Cortés poursuivit ce succès en attaquant la forte ville d'Itzocan, occupée également par une garnison mexicaine, et située dans le creux d'une verte vallée, arrosée par des canaux artificiels et riche des trésors que la nature a répandus sur cette fertile région du plateau (15). La place, vigoureusement

(13) « Porque demas de la gente de guerra, tenian mucho aparato de servidores, y fornecimiento para su real. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 180.

(14) La prise de cette forte position est racontée très-différemment par le capitaine Diaz. Suivant lui, Olid, étant revenu à Cholula parce que ses hommes, soupçonnant quelque trahison secrète de la part de leurs alliés, refusaient d'aller plus loin, fut si vertement réprimandé par Cortés, qu'il força ses troupes à se remettre en marche, et « attaquant l'ennemi avec la fureur d'un tigre, » le mit dans une déroute complète. (*Hist. de la conquista*, cap. 132.) Mais cette version de l'affaire n'est confirmée, que je sache, par aucun contemporain. La relation de Cortés est tellement succincte, qu'on est souvent obligé de suppléer à ses omissions par des détails empruntés à d'autres écrivains. Mais lorsqu'il s'exprime d'une manière positive, — à moins qu'il n'y ait quelque motif de suspecter sa véracité — l'habitude où il était d'écrire sur les lieux, et les facilités particulières que lui donnait sa position pour être bien informé, doivent le faire considérer comme la meilleure autorité.

(15) Cortés, moins sensible aux beautés pittoresques que son illustre prédécesseur dans la carrière des découvertes, Colomb, saisissait avec autant de promptitude que lui les caractères physiques du sol. « Tiene un valle redondo

défendue, fut enlevée d'assaut, et les Aztéques chassés au delà d'une rivière qui coulait au-dessous de la ville. Les ponts légers jetés sur cette rivière ayant été rompus, soit à dessein, soit accidentellement, dans le tumulte de cette fuite, les Espagnols la traversèrent à leur tour, partie à gué, partie à la nage, et atteignant la rive opposée, continuèrent leur chasse avec l'âpreté de limiers. Là aussi le butin fut grand, et les auxiliaires indiens accoururent par milliers se ranger sous les bannières du chef qui conduisait si sûrement à la victoire et au pillage (16).

Cortés revint bientôt après à son quartier général de Tépéaca. De là, il fit faire par ses officiers plusieurs expéditions qui furent généralement couronnées de succès. Sandoval, entre autres, marcha contre un gros corps d'ennemis qui avait pris position entre le camp et Vera-Cruz; il les défit dans deux engagements successifs, et rétablit ainsi les communications avec le port.

Ces opérations eurent pour résultat la soumission de ce territoire populeux et cultivé qui s'étend entre le grand *volcan*, à l'ouest, et les hautes sommités de l'Orizaba, à l'est. Grand nombre de villes de la province voisine de Mixtecapan reconnurent aussi l'autorité des Espagnols; d'autres, de la région éloignée d'Oaxaca, envoyèrent demander leur protection. La conduite de Cortés envers ses alliés lui avait acquis une haute réputation de désintéressement et d'équité. Les villes indiennes du territoire adjacent l'appelaient comme arbitre

muy fertil de frutas, y algodon, que en ninguna parte de los puertos arriba se hace por la gran frialdad : y allí es tierra caliente, y caúsalo, que esta muy abrigada de sierras ; todo este valle se riega por muy buenas azequias, que tienen muy bien sacadas, y concertadas. » *Rel. seg. de Cortés*, p. 164.

(16) Ils étaient si nombreux, suivant Cortés, qu'ils couvraient les monts et les vallées à perte de vue : il les évalue à plus de cent vingt mille. (*Ibid.*, p. 162.) Toutes les fois que les conquérants cherchent à préciser les chiffres, on fera bien d'y substituer les termes généraux «une multitude», «des forces considérables,» et de laisser l'appréciation du nombre à l'imagination du lecteur.

pour vider leurs différends, et on lui soumettait jusqu'à des questions de succession en matière de gouvernement. Grâce à sa politique prudente et modérée, il prit insensiblement dans leurs conseils un ascendant que n'avaient pu conquérir les farouches Aztèques. Le cercle de son autorité s'étendait de jour en jour; et il se formait ainsi, au sein même du pays, un nouvel empire, servant de contrepoids au pouvoir colossal qui avait si longtemps pesé sur lui (17).

Cortés se sentit assez fort pour mettre à exécution les plans qu'il avait formés pour reconquérir la capitale, et qu'il n'avait cessé de méditer depuis le jour où il en avait été expulsé. Il s'était grandement trompé dans son appréciation primitive des ressources de la monarchie aztèque. Une cruelle expérience lui avait appris que ses propres forces, et toutes celles qu'il pouvait espérer de réunir, seraient insuffisantes pour la subjuguer, s'il ne pouvait compter sur un appui considérable de la part des Indiens eux-mêmes. La subsistance d'une armée nombreuse présentait d'ailleurs d'immenses difficultés, et, pour peu qu'il fallût faire un siége, il serait impossible, sans la coopération amicale des naturels, d'assurer d'une manière régulière le service des approvisionnements. Il pouvait maintenant compter avec certitude sur cet appui de la part des gens de Tlascala et des autres territoires indiens dont les guerriers montraient tant d'empressement à servir sous ses bannières. Il connaissait leur caractère national, ainsi que leur système de guerre; et quant aux indigènes qui avaient combattu sous lui, s'ils ne s'étaient pas encore bien initiés à la tactique espagnole, ils avaient appris du moins à agir de concert avec les hommes blancs, et à obéir implicite-

(17) Pour ce qui concerne les hostilités avec les tribus indiennes dont il est question dans les pages qui précèdent, voir, indépendamment de la lettre de Cortés, si souvent citée, Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 15. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 15, 16. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 90. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 130, 132, 134. Gomara, *Crónica*, cap. 114, 117. P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 6. Camargo, *Historia de Tlascala*, Ms.

ment à Cortés comme à leur chef. C'était là une grande amélioration introduite parmi ces recrues sauvages, une amélioration qui augmentait singulièrement la valeur de la force numérique.

L'expérience indiquait encore à Cortés que s'il devait attaquer la capitale il ne fallait pas se fier aux chaussées, mais que pour réussir il était indispensable d'être maître du lac. Il résolut donc de faire construire un certain nombre de navires semblables à ceux qu'il avait mis à flot du temps de Montézuma, et qui avaient été détruits ensuite par les *Mexicains*. Il avait encore à sa disposition l'ingénieur Martin Lopez, qui avait eu le bonheur d'échapper au carnage de la « nuit triste. » Il l'envoya à Tlascala, avec ordre de construire treize brigantins, qui pourraient être démontés et transportés ensuite par les Indiens, pour être lancés sur les eaux du lac de Tezcuco. Les voiles, les agrès, les ferrures devaient être apportés de Vera-Cruz, où ils étaient restés en magasin depuis *qu'ils* avaient été enlevés des vaisseaux désarmés. C'était une idée hardie que celle de faire construire une flotte qui devait traverser à dos d'homme les forêts et les montagnes, avant d'arriver à sa destination! Mais cette idée souriait au génie audacieux de Cortés, qui ne doutait pas d'ailleurs de la possibilité de la mettre à exécution, avec le concours de ses braves alliés les Tlascalans.

Ce fut avec un vif regret que le général apprit, à cette époque, la mort de son bon ami Maxixca, le vieux seigneur de Tlascala, qui s'était montré, à l'heure de l'adversité, si fidèle et si dévoué. Il avait succombé à la petite vérole, cette terrible épidémie qui ravageait en ce moment le pays, frappant sans distinction de rangs, et ajoutant un fléau de plus à la longue liste de tous les fléaux qui suivaient la marche des hommes blancs. Elle avait été importée, dit-on, par un esclave noir de la flotte de Narvaez (18). Elle éclata d'abord à Cempoalla. Les

(18) « La primera fué de viruela, y comenzó de esta manera. Siendo capitan y governador Hernando Cortés al tiempo que el capitan Panfilo de

pauvres indigènes, ignorant le mode de traitement convenable à cette épidémie hideuse, crurent trouver quelque soulagement dans l'usage des bains froids, qui aggravèrent beaucoup la maladie. De Cempoalla, elle se répandit rapidement dans les environs, et traversant le territoire de Tlascala, atteignit la capitale des Aztèques, où Cuitlahuac, le successeur de Montézuma, fut une de ses premières victimes. De là, elle poursuivit sa course vers l'Océan Pacifique, laissant sa route jonchée des cadavres des indigènes, qui, pour employer le langage énergique d'un contemporain, périssaient en masse comme des moutons atteints de la clavelée (19). Elle ne paraît pas avoir été fatale aux Espagnols, dont un grand nombre, vraisemblablement, l'avaient eue déjà, et qui, dans tous les cas, connaissaient le remède approprié au mal.

La mort de Maxixca, cet allié fidèle et utile, fut vivement déplorée par les Espagnols. Il les recommanda en mourant à son fils et successeur, comme les grands êtres prédits par les oracles (20). Il exprima aussi le désir de mourir dans la foi chrétienne. Cortés ne fut pas plus tôt instruit de sa maladie, qu'il dépêcha le père Olmédo à Tlascala. Le moine trouva que Maxixca avait déjà fait placer un crucifix devant sa couche, comme objet de son adoration. Après lui avoir expliqué, aussi intelligiblement qu'il était possible, les vérités de la révélation, il baptisa le chef mourant; et les Espagnols eurent la satisfaction de croire que l'âme de leur bienfaiteur était affran-

Narvaez desembarcó en esta tierra, en uno de sus navios vino vn negro herido de viruelas, la cual enfermedad nunca en esta tierra se habia visto, y esta sazon estaba esta Nueva-España en estremo muy llena de gente. » Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 1, cap. 1.

(19) « Morian como chinches á montones. » (Toribio, *ibid.*, *ubi suprà.*) « Eran tantos los difuntos que morian de aquella enfermedad, que no habia quien los enterrase, por lo cual en Mexico lós echaban en las azequias, porque entónces habia muy grande copia de aguas y era muy grande hedor el que salia de los cuerpos muertos. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 8, cap. 1.

(20) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 136.

chie de cette perdition éternelle réservée aux malheureux Indiens qui mouraient dans les ténèbres de l'idolâtrie (21).

Les brillants succès qu'on venait de remporter paraissent avoir réconcilié la plupart des mécontents à la continuation de la guerre. Quelques-uns d'eux, cependant, tels que le secrétaire Duero, Bermudez le trésorier, et d'autres personnages haut placés, ou de riches hidalgos, n'envisageaient qu'avec répugnance l'idée d'une nouvelle campagne, et ils renouvelèrent hautement leur demande d'un passage libre pour Cuba. Cortés, maintenant satisfait de l'appui sur lequel il pouvait compter, ne s'opposa plus à leur départ. Son consentement une fois donné, il fit même tout ce qui dépendait de lui pour faciliter leur voyage, et leur procurer tout ce qui pouvait leur être nécessaire. Il ordonna que le meilleur vaisseau de Vera-Cruz, abondamment pourvu de provisions de toute espèce, fût mis à leur disposition, et il envoya Alvarado à la côte pour surveiller l'embarquement. Il prit congé d'eux de la manière la plus affectueuse, et en leur donnant l'assurance de son inaltérable estime. Mais ceux qui se séparaient de lui dans un pareil moment avaient, ainsi que l'événement le prouva, peu de sympathie pour leur chef; nous retrouvons, peu de temps après, Duero en Espagne, appuyant auprès de l'empereur les prétentions de Velasquez, en opposition à celles de son ancien ami et commandant.

La perte de ces compagnons fut largement compensée par l'arrivée de nouveaux renforts que la fortune vint mettre à la disposition de Cortés, au moment où il s'y attendait le moins. Les premiers arrivèrent dans un petit navire envoyé de Cuba par le gouverneur Velasquez, avec des approvisionnements pour la colonie de Vera-Cruz. Velasquez ignorait complétement les derniers événements, ainsi que la défaite de son lieutenant. Ce même navire apportait des dépêches écrites, dit-on, par Fonseca, évêque de Burgos, et qui chargeaient Narvaez d'en-

(21) Bernal Diaz, *ibid.*, *ubi sup.* Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 19. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 39.

voyer Cortés en Espagne, pour y être mis en jugement, s'il ne l'avait déjà fait (22). L'alcade de Vera-Cruz, se conformant aux instructions du général, laissa débarquer le capitaine du navire, qui ne doutait point que le pays ne fût entre les mains de Narvaez. Il ne fut détrompé qu'en se voyant arrêté dès qu'il eut mis pied à terre. On s'empara ensuite du bâtiment; et le capitaine, ainsi que ses gens, reconnaissant leur erreur, se laissèrent assez facilement persuader d'aller rejoindre leurs compatriotes à Tlascala.

Un second navire, expédié peu de temps après par Velasquez, eut le même sort, et l'équipage consentit également à partager les chances de l'expédition de Cortés.

Vers la même époque, Garay, gouverneur de la Jamaïque, équipa trois navires avec quelques troupes pour fonder une colonie sur le Panuco, rivière qui se jette dans le golfe à quelques degrés au nord de Villa-Rica. Garay persista à former cet établissement, sans égard pour les droits de Cortés, qui avait déjà ouvert des communications amicales avec les habitants du pays. Mais ces troupes, en débarquant, furent si rudement accueillies par les naturels, et perdirent tant de monde, qu'elles s'estimèrent heureuses de pouvoir se rembarquer. Un de leurs navires sombra dans une tempête. Les autres relâchèrent dans le port de Vera-Cruz, afin que les équipages, affaiblis par la faim et la maladie, pussent s'y refaire. Ils y furent bien accueillis, on pourvut à leurs besoins, et ils guérirent de leurs blessures. Les promesses libérales de Cortés les déterminèrent alors à abandonner le service du gouverneur, dans lequel ils n'avaient éprouvé que des revers, pour s'enrôler sous la bannière plus heureuse du conquérant. Ces différents renforts s'élevaient au moins à cent cinquante hommes, bien armés et approvisionnés de munitions, avec vingt chevaux. Par ce concours étrange de circonstances, Cortés se vit en possession des ressources qui lui étaient indispensables; et cela grâce à ses ennemis, dont les préparatifs

(22) Bernal Diaz, *ibid.*, cap. 13.

dispendieux tournèrent à l'avantage de celui-là même contre qui ils étaient dirigés.

Sa bonne fortune ne s'arrêta pas là. Un vaisseau expédié des Canaries toucha à Cuba, chargé d'armes et d'approvisionnements de guerre pour les aventuriers du Nouveau-Monde. Le capitaine, entendant parler dans cette île des récentes découvertes faites au Mexique, et pensant qu'il y trouverait à se défaire avantageusement de son chargement, mit le cap sur Vera-Cruz. Il ne s'était pas trompé. L'alcade, d'après les ordres du général, acheta le navire et la cargaison; et les équipages, saisis tout à coup de la passion des conquêtes, suivirent leurs compatriotes dans l'intérieur. Il semblait qu'il y eût dans le nom de Cortés un charme qui attirait sous ses drapeaux tous ceux qui l'entendaient prononcer (23).

Le général ayant terminé les arrangements relatifs à ses nouvelles opérations, n'avait plus de motif apparent pour différer encore son retour à Tlascala. Les habitants de Tépéaca le prièrent de leur laisser garnison, pour les protéger contre la vengeance des Aztéques. Cortés accéda à leur demande, et jugeant la position centrale de la ville favorable à la conservation de ses conquêtes, il résolut d'y établir une colonie. Il choisit, à cet effet, soixante soldats, la plupart infirmes et invalides. Il nomma les alcades, les régidors et les autres fonctionnaires publics. Il donna à la ville le nom de *Segura de la frontera* (Sécurité de la frontière) (24). Elle reçut, quelques années plus tard, de l'empereur Charles Quint, des priviléges importants (25), et elle jouit d'une certaine considération dans le siècle même de la conquête. Mais elle ne tarda pas à déchoir. Son nom espagnol fut peu à peu supplanté par son ancienne appellation; bref, le petit village de Tépéaca est tout ce qui

(23) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista,* cap. 131, 133, 136. Herrera, *Hist. general, ubi sup. Rel. seg. de Cortés,* ap. Lorenzana, p. 154, 167. Oviedo, *Hist. de las Indias,* Ms., lib. 33, cap. 16.

(24) *Rel. seg. de Cortés,* ap. Lorenzana, p. 156.

(25) Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 3, p. 153.

rappelle aujourd'hui la capitale indienne jadis florissante, et la seconde colonie espagnole au Mexique.

Ce fut pendant son séjour à Segura que Cortés écrivit à l'empereur cette fameuse lettre — la seconde de la série — que nous avons si souvent citée dans les pages qui précèdent. Elle prend les faits à partir du départ de Vera-Cruz, et présente, sous une forme concise, le tableau des événements survenus jusqu'à l'époque à laquelle nous sommes arrivés. A la fin de cette lettre, le général, après avoir signalé les difficultés de sa position, ajoute, avec son énergie ordinaire, que les dangers et les fatigues sont peu de chose à ses yeux, en comparaison du succès de ses desseins, et qu'il est fermement convaincu que les Espagnols auront avant peu réparé toutes leurs pertes, et seront dans la position qu'ils occupaient auparavant (26).

Il indique les analogies qui existent, dans les caractères généraux et les productions du pays, entre le Mexique et la mère-patrie, en demandant qu'il soit appelé désormais « la Nouvelle-Espagne de la mer océanique (27). » Il termine en provoquant l'envoi d'une commission chargée d'examiner sa conduite et de vérifier l'exactitude des faits qu'il avance.

Cette lettre, imprimée à Séville l'année qui suivit sa réception, a été depuis réimprimée et traduite plus d'une fois (28).

(26) « E creo, como ya á Vuestra Magestad he dicho, que en muy breve tomará al estado, en que ántes yo la tenia, é se restaurarán las pérdidas pasadas. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 167.

(27) « Me pareció, que el mas conveniente nombre para esta dicha tierra, era llamarse la *Nueva-España del mar Océano :* y así en nombre de Vuestra Magestad se le puso aqueste nombre. » (*Rel.*, p. 169.) Le nom de « Nouvelle-Espagne, » tout court, avait été précédemment donné par Grijalva à la province d'Yucatan. Voir plus haut, liv. 2, chap. 1.

(28) Elle était datée « de la villa Segura de la frontera de esta Nueva-España, á treinta de octubre de mil quinientos veinte años. » Mais, par suite de la perte du vaisseau qui devait la porter, cette lettre ne fut envoyée qu'au printemps de l'année suivante; et la nation resta pendant tout ce temps dans l'ignorance du sort des braves aventuriers du Mexique et de la grandeur de leurs découvertes.

Elle fit grande sensation à la cour, et généralement dans le monde savant. Les découvertes faites jusque-là dans le Nouveau-Monde n'avaient pas répondu aux espérances qu'on avait fondées sur la solution du grand problème de son existence. Elles n'avaient fait connaître que des tribus grossières, de mœurs douces et inoffensives, à la vérité, mais dans un état plus ou moins voisin de la barbarie. Or voici qu'apparaissait tout à coup la description authentique d'une grande nation, puissante et populeuse, avancée dans les arts de la civilisation, en possession d'une organisation sociale compliquée, occupant un sol riche en trésors minéraux et en productions végétales d'une variété infinie — sources de richesses naturelles et artificielles qui semblaient enfin réaliser ces rêves si chers à Christophe Colomb, et restés pour lui de trompeuses illusions (29).

La lettre de Cortés était accompagnée d'une autre, également adressée à l'empereur, et signée, à ce qu'il paraît, par tous les officiers et presque tous les soldats du camp. On y racontait les obstacles suscités contre l'expédition par Velasquez et Narvaez, ainsi que le préjudice considérable qui en était résulté pour les intérêts de Sa Majesté. On exposait ensuite les services de Cortés, en priant l'empereur de le confirmer dans son autorité et de ne pas permettre qu'on vînt entraver dans ses opérations ultérieures celui qui, par son caractère personnel, par sa connaissance du pays et de ses habitants, enfin par l'attachement que lui portaient ses soldats, était l'homme du monde le plus capable d'achever la conquête (30).

(29) On peut se faire une idée de l'effet produit sur l'opinion publique par ces découvertes, dans la correspondance de Pierre Martyr, qui résidait alors à la cour de Castille. Voir notamment sa lettre du mois de mars 1521 à son noble élève, le marquis de Mondéjar, dans laquelle il s'étend avec complaisance sur tous les trésors de science que l'expédition de Cortés livrait au monde. *Opus epistolarum*, ep. 771.

(30) Ce mémoire se trouve dans la partie de ma collection réunie par les soins du ci-devant président de l'Académie espagnole, Vargas Ponce. Il porte quatre cent quarante-quatre signatures; et il est assez singulier que cette

Une circonstance augmentait beaucoup les inquiétudes de Cortés : il ignorait entièrement comment sa conduite était appréciée en Espagne. Il ne savait même pas si les dépêches qu'il avait envoyées l'année précédente de Vera-Cruz avaient été reçues. Le Mexique avait alors aussi peu de relations avec le monde civilisé que s'il eût été placé aux antipodes. Peu de vaisseaux étaient entrés dans ses ports, et il n'avait été permis à aucun d'en sortir. Le gouverneur même de Cuba, île qui n'était qu'à quelques journées de distance, ignorait encore, comme on l'a vu, le sort de son armement. Chaque fois qu'une flotte, qu'un navire abordait ces parages, Cortés ne savait si c'étaient des secours qui lui arrivaient, ou bien une commission royale qui lui donnait un successeur. Son imagination ardente comptait sur les secours ; mais la révocation était beaucoup plus probable, si l'on considère l'intimité qui existait entre le gouverneur, son ennemi, et l'évêque Fonseca, homme jaloux de son autorité, à qui sa position à la tête du département des Indes donnait une influence prépondérante dans les affaires du Nouveau-Monde. Il entrait donc dans la politique de Cortés de ne pas perdre de temps, et de pousser ses préparatifs, avant qu'un autre vînt lui arracher le laurier qu'il était sur le point de cueillir. Il sentait que s'il parvenait à soumettre la capitale des Aztéques il n'aurait plus rien à craindre : une pareille conquête devait dominer toute autre considération et justifier l'irrégularité de ses actes aux yeux de l'empereur comme à ceux du pays.

Le général écrivit aussi à l'audience royale de Saint-Domingue, afin de l'intéresser à sa cause. Il expédia dans cette même île quatre vaisseaux, qui devaient en rapporter des armes et des munitions. Pour mieux stimuler la cupidité des aventuriers et les engager à prendre part à l'expédition, il envoya

pièce, qui comprend tous les noms de l'armée qui nous sont familiers, ne porte point celui de Bernal Diaz del Castillo. Cette circonstance ne peut s'expliquer que par la maladie de cet officier; et, en effet, il nous apprend lui-même qu'il était vers cette époque retenu au lit par la fièvre. *Hist. de la conquista*, cap. 134.

en même temps des échantillons des beaux produits de l'industrie du pays et de ses métaux précieux (31). Les fonds destinés à solder ces approvisionnements provenaient sans doute du butin fait dans les dernières batailles et de l'or sauvé du désastre général.

Vers le milieu de décembre, Cortés, ayant terminé tous ses arrangements, se mit en route pour Tlascala, éloignée de dix à douze lieues. Il dirigeait lui-même l'avant-garde de l'armée, qui prit la direction de Cholula. Sa situation était bien différente alors de celle dans laquelle il se trouvait lorsqu'il avait quitté, moins de cinq mois auparavant, la capitale de la république. Sa marche était une procession triomphale, dans laquelle on voyait figurer les différentes bannières et autres enseignes militaires enlevées à l'ennemi, de longues files de captifs, et les riches dépouilles conquises sur plus d'un champ de bataille. Les habitants des villes et des villages que traversait l'armée accouraient en foule à sa rencontre, et lorsqu'elle approcha de Tlascala, la population tout entière, hommes, femmes et enfants, se porta en masse au-devant d'elle, témoignant sa joie par des chants, des danses et de la musique. Des arcs de triomphe ornés de fleurs étaient dressés dans les rues par lesquelles elle défilait, et un orateur tlascalan adressa au général, à son entrée dans la ville, un discours dans lequel il faisait un pompeux éloge de ses récentes victoires, et le proclamait le « vengeur de la nation. » Au milieu de cette pompe et de ces démonstrations d'allégresse, on remarqua que Cortés et ses principaux officiers portaient le deuil de leur ami Maxixca. Les Tlascalans furent plus sensibles à cet hommage rendu à

(31) *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 179. Herrera, *Hist. general.* dec. 2, lib. 10, cap. 18.

Alvarado de Avila fut chargé des dépêches envoyées à Saint-Domingue. Bernal Diaz, qui aime assez à décocher de temps à autre un trait contre son général, prétend que Cortés ne fut pas fâché de se débarrasser de ce brave cavalier, qui était trop indépendant et qui avait la parole trop libre. *Hist. de la conquista*, cap. 136.

la mémoire de leur chef vénéré qu'à tout ce fastueux étalage de trophées militaires (32).

Le premier acte du général fut de confirmer au fils de son défunt ami la succession de son père, qui lui était disputée par un frère illégitime. C'était un enfant de douze ans, et Cortés n'eut pas de peine à lui persuader de suivre l'exemple de son père et de se faire baptiser. Il lui donna ensuite de sa propre main l'accolade de chevalier; premier exemple probablement de cette dignité conférée à un Indien d'Amérique (33). Le vieux Xicotencatl se laissa aussi persuader d'embrasser le christianisme; et l'exemple de ces chefs eut évidemment pour effet de préparer le peuple à recevoir la parole de vérité. Cortés, écoutant les suggestions du père Olmedo, ou distrait peut-être par la nature même de ses affaires, ne poussa pas plus loin l'œuvre de la conversion; mais laissant germer ces bonnes semences, il attendit sagement que les fruits se produisissent d'eux-mêmes.

Le général profita de son court séjour à Tlascala pour activer les préparatifs de sa campagne prochaine. Il essaya de dresser les Tlascalans et de leur donner quelque idée de la discipline et des manœuvres européennes. Il fit faire des armes neuves et remettre les vieilles en état. On fabriqua de la poudre au moyen du soufre extrait par quelques cavaliers aventureux de la gueule fumante du Popocatepetl (34). La construction des brigantins avançait rapidement sous la direction de Lopez, aidé des Tlascalans (35). On coupait du bois dans

(32) Bernal Diaz, *Hist de la conquista*, cap. 136. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 19.

(33) Herrera, *ubi sup.*

« Hiçolo, dit Herrera, i armóle caballero, al vso de Castilla, i porque lo fuese de Iesu Christo, le hiço bautiçar, i se llamó D. Lorenço Maxiscatzin. »

(34) Pour la manière dont Montano et ses braves compagnons se procurèrent ce soufre, voir plus haut, liv. 3, chap. 8.

(35) « Ansi se hiciéron trece bergantines en el barrío de Atempa, junto á una hermita que se llama San Buenaventura, los quales hizo y otro Martin Lopez uno de los primeros conquistadores, y le ayudó Neguez Gomez. » *Hist. de Tlascala*, Ms.

la forêt, et des pins de la sierra de Malinche on obtint de la poix, substance dont l'usage était inconnu aux Indiens. Les agrès et autres accessoires furent apportés de Villa-Real par les *tamanes* indiens; enfin à Noël, les travaux se trouvaient tellement avancés, que Cortés ne crut pas devoir ajourner plus longtemps sa marche sur Mexico.

CHAPITRE VII.

GUATEMOZIN, EMPEREUR DES AZTÈQUES.
— L'ARMÉE SE PRÉPARE A SE METTRE EN MARCHE. — CODE MILITAIRE.
— LES ESPAGNOLS FRANCHISSENT LA SIERRA.
— ENTRÉE DANS TEZCUCO. — LE PRINCE IXTLILXOCHITL.

1520.

Pendant le cours des événements qui forment le sujet du chapitre qu'on vient de lire, un changement considérable avait eu lieu dans la monarchie aztèque. Le frère et successeur de Montézuma, Cuitlahuac, était mort tout à coup de la petite vérole, après un règne de quatre mois — règne court, mais glorieux, car il avait été témoin de la défaite des Espagnols et de leur expulsion de Mexico (1). A la mort de ce chef belliqueux, les électeurs furent convoqués, selon l'usage, pour remplir le trône vacant; mission délicate et qui entraînait, dans les circonstances actuelles, une grave responsabilité. Le *teoteuctli*, ou grand pontife, appela sur le choix de ces électeurs la bénédiction du Dieu suprême. Sa prière a été conservée. Ce fut la dernière qui ait jamais été faite en pareille occasion

(1) Solis remarque au sujet de ce prince « qu'il ne régna que peu de jours; mais assez néanmoins pour que son indolence et son apathie aient effacé son nom de la mémoire du peuple. » (*Conquista*, lib, 4, cap. 16.) Je ne saurais imaginer où l'historiographe des Indes a été puiser les couleurs de ce portrait; ce n'est certainement pas dans les anciens écrivains, qui s'accordent à représenter comme nous l'avons fait d'après eux le caractère et la conduite du monarque aztèque. Cortés, qui devait en savoir quelque chose, dit qu'il était « considéré comme très-sage et très-vaillant. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 166. Voir aussi Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 29. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 19. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 88. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 16. Gomara, *Crónica*, cap. 118.

dans l'Anahuac, et quelques extraits de ce morceau pourront donner une idée de l'éloquence aztèque.

« O seigneur! tu sais que notre souverain est mort, car tu l'as placé sous tes pieds. Il est maintenant dans son lieu de retraite; il a parcouru le chemin que nous devons tous parcourir; il est allé là où nous le suivrons tous — à la maison de ténèbres éternelles, où aucune lumière ne pénètre. Il jouit d'un repos que rien désormais ne troublera... Tous ceux-là étaient les princes, ses prédécesseurs, qui ont siégé sur le trône impérial, dirigeant les affaires de ton royaume; car tu es le seigneur et l'empereur de l'univers; ta volonté gouverne le monde entier, et tu n'as besoin du conseil de personne. Ils déposèrent le fardeau trop lourd du gouvernement et le lui laissèrent, à lui, leur successeur. Mais il ne séjourna que peu de jours dans sa royauté, car tu l'appelas pour rejoindre ceux qui avaient régné avant lui. Et il a grand sujet d'être reconnaissant, puisque tu l'as délivré d'une charge bien pesante, pour le mettre dans un lieu de paix et de repos... Qui donnera maintenant les ordres nécessaires pour le bien du peuple et de l'état? Qui nommera les juges qui doivent administrer la justice à ton peuple? Qui donnera le signal pour faire résonner les sons belliqueux des instruments de guerre? qui rassemblera les vétérans et les guerriers forts dans la bataille? O seigneur, notre défenseur! daigne, dans ta sagesse, choisir celui qui sera digne de s'asseoir sur le trône de ton royaume; qui portera le rude fardeau du gouvernement, qui consolera ton peuple affligé, et le soignera comme une mère soigne son fils.... O seigneur très-miséricordieux! répands ta lumière et ton éclat sur cet empire, qui est le tien! Dispose les choses de manière que tu sois servi en tout et partout (2). »

Le choix des électeurs tomba sur Quauhtemotzin ou Guatemozin, suivant la corruption euphonique des Espagnols (3).

(2) J'ai condensé dans ma version l'original, dans lequel on trouve toutes ces redondances et ces répétitions qui caractérisent les compositions d'un peuple barbare.

(3) Les Espagnols paraissent avoir changé le *qua*, au commencement des

Il était neveu des deux derniers monarques, et avait épousé sa cousine, la belle princesse Tecuichpo, fille de Montézuma. « Il n'avait pas plus de vingt-cinq ans, et était d'une tournure élégante pour un Indien, dit un chroniqueur qui l'avait vu souvent : il était brave, et tellement redouté, que tous les siens tremblaient devant lui (4). » Il ne recula pas devant la charge périlleuse qui lui était offerte ; et voyant l'orage qui se formait, sombre et menaçant, autour de lui, il se prépara à l'affronter. Quoique jeune, il avait déjà beaucoup d'expérience des choses militaires, et il s'était distingué, entre tous les autres, dans les combats qui avaient ensanglanté la capitale. Il portait aux Espagnols une sorte de haine religieuse, semblable à celle qu'Annibal avait, dit-on, jurée, et certainement vouée aux Romains.

Guatemozin, informé par ses espions des mouvements des Espagnols, et de l'intention où ils étaient d'assiéger la capitale, se prépara à les recevoir, en renvoyant la partie inutile de la population, en même temps qu'il concentrait les forces de ses puissants vassaux du voisinage. Il pressa l'exécution des plans tracés par son prédécesseur pour l'accroissement des fortifications de la ville, passa des revues de ses troupes, et les excita par des récompenses à se distinguer dans leurs exercices. Il harangua ses soldats pour leur communiquer son énergie martiale. Il engagea tous ses vassaux,

noms aztéques, en *gua*, de même que, chez eux, ils changèrent le *wad*, au commencement des noms arabes, en *guad*. (Voir Condé, *El Nubiense, Descripcion de España*, notas passim.) La désinence *tzin* était ajoutée par les Aztéques aux noms des souverains et des principaux seigneurs, « comme marque de respect. » C'est ainsi que Cuitlahua était appelé Cuitlahuatzin. Cette terminaison, ordinairement supprimée par les Espagnols, a été conservée par hasard, ou peut-être pour cause d'euphonie, dans le nom de Guatemozin.

(4) « Mancebo de hasta veynte y cinco años bien gentil hombre para ser Indio, y muy esforçado, y se hizo temer de tal manera, que todos los suyos tremblauan dél ; y estaua casado con vna hija de Monteçuma, bien hermosa muger para ser India. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 130.

dans toute l'étendue de l'empire, à attaquer les hommes blancs partout où ils les rencontreraient; afin de s'assurer encore mieux de leur obéissance, il mit la tête des Espagnols à prix, et fixa également une prime pour chacun de ceux qu'on lui amènerait vivants à Mexico (5). Ce n'était pas chose extraordinaire pour les Espagnols, de trouver suspendus dans les temples des villes conquises les armes et les vêtements de leurs malheureux compatriotes, qui avaient été saisis et envoyés à la capitale pour y être sacrifiés (6). Tel était le jeune monarque appelé à monter sur le trône chancelant des Aztèques; digne, par la hardiesse et la grandeur de son caractère, de porter la couronne de ses aïeux, à l'époque la plus brillante de la prospérité de l'empire; et maintenant, aux jours de ses revers, se dévouant avec un généreux patriotisme, pour le sauver ou périr avec lui (7).

Mais il est temps de retourner à Tlascala, où nous avons laissé les Espagnols se disposant à poursuivre leur marche sur Mexico. Le général avait la satisfaction de voir ses troupes assez bien équipées : cet équipement variait, il est vrai, suivant l'état dans lequel s'étaient trouvés les différents renforts qui étaient successivement venus se réunir à lui; mais il était, en somme, bien supérieur, sous tous les rapports, à celui de l'armée avec laquelle Cortés était lui-même entré pour la première fois dans le pays. Il n'avait guère moins de six cents hommes, dont quarante de cavalerie et quatre-vingts arquebusiers et arbalétriers : le reste était armé d'épées, de boucliers, et de piques de Chinantla, à pointes de cuivre. Il

(5) Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 19.

(6) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 134.

(7) On peut rappeler ici la belle invocation que Racine a mise dans la bouche de Joad :

> Venez, cher rejeton d'une vaillante race,
> Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace;
> Venez du diadème à leurs yeux vous couvrir,
> Et périssez du moins en roi, s'il faut périr.
>
> *Athalie*, acte 4, scène 5.

avait neuf canons de moyen calibre, et une petite provision de poudre (8).

Ses troupes ayant été formées en ordre de marche, Cortés parcourut les rangs à cheval, exhortant ses soldats, selon son habitude en pareille occasion, à se montrer dignes d'eux-mêmes et de l'entreprise dans laquelle ils étaient engagés. Il leur dit qu'ils allaient marcher contre des *rebelles*, qui avaient jadis reconnu la souveraineté de la couronne d'Espagne (9); contre des barbares, ennemis de leur religion. « Ils allaient combattre pour la croix et pour leur empereur; combattre pour effacer la tache imprimée à leurs armes, pour venger leurs injures personnelles et leurs compagnons massacrés sur le champ de bataille ou égorgés sur l'autel des sacrifices. Jamais guerre n'avait offert de stimulants plus puissants au cavalier chrétien; richesses et renommée dans cette vie, gloire impérissable dans l'autre (10). »

C'est ainsi que ce chef habile réveillait dans les cœurs des soldats qui l'écoutaient tous les sentiments secrets de la dévotion, de l'honneur, de l'ambition. Ils lui répondirent avec acclamations, qu'ils étaient prêts à mourir pour la défense de la foi; et qu'ils triompheraient ou laisseraient leurs cadavres avec ceux de leurs compatriotes dans les eaux du lac de Tezcuco.

L'armée des alliés défila ensuite sous les yeux du général. Elle est diversement évaluée par les écrivains, de cent dix à

(8) *Rel. tercera de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 183.

La plupart des autorités, pour ne pas dire toutes — circonstance remarquable — s'accordent dans cette évaluation des forces espagnoles.

(9) « Y como sin causa ninguna todos los naturales de Colúa, que son los de la gran ciudad de Temixtitan, y los de todas las otras provincias á ellas sujetas, no solamente se habian *rebelado* contra Vuestra Magestad. » *Rel. terc., ubi sup.*

(10) *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 184.

« Porque demas del premio, que les davia en el cielo, ise es seguirian en esto mundo grandissima honra, riquesas inestimables. » Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 91.

cent cinquante mille hommes! L'exagération palpable de ces chiffres ressort de leurs différences mêmes. Il est certain, néanmoins, que cette armée formait une masse nombreuse, composée non-seulement de la fleur des guerriers tlascalans, mais de ceux de Cholula, de Tépéaca et des pays voisins, qui avaient fait leur soumission à la couronne de Castille (11).

Armés, à la manière indienne, d'arcs et de flèches, du *maquahuitl* et de la longue pique, cette arme formidable que Cortés avait introduite dans ses propres troupes; ils étaient divisés par bataillons, ayant chacun sa bannière, sur laquelle étaient brodées des armoiries de famille ou quelque emblème distinctif. Les quatre grands chefs de la nation marchaient à l'avant-garde : trois d'entre eux étaient vénérables par leur âge, et décorés d'insignes qui attestaient les glorieux faits d'armes auxquels ils avaient pris part; sur leurs têtes flottait le panache de plumes aux mille couleurs, monté en émeraudes et autres pierres précieuses. Leur *escaupil,* ou casaque ouatée, était recouvert du gracieux surtout en tissu de plumes, et leurs pieds étaient protégés par des sandales ornées d'or relevé en bosse. Quatre jeunes pages suivaient, chargés de leurs armes, et quatre autres portaient le même nombre d'étendards, sur lesquels brillaient les armoiries des quatre grandes divisions de la république (12). Les Tlascalans, extrêmement simples dans leur manière de vivre, étaient aussi jaloux qu'aucune des races du plateau de tout ce qui tenait au luxe militaire. A mesure qu'ils défilaient devant Cortés, ils le saluaient en agitant leurs bannières et en faisant retentir l'air des sons de leur musique sauvage; le général leur rendait courtoisement le salut, en levant son chapeau (13). Les guerriers tlascalans, et surtout leur chef, le jeune Xicotencatl, affectaient d'imiter leurs maîtres européens, non-

(11) « Cosa muy de ver, dit le père Sahagun, sans oser préciser aucun nombre, en la cantidad y en los aparejos que llevaban. » *Hist. de Nueva España,* lib. 12, cap. 30, Ms.

(12) Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 10, cap. 20.

(13) Herrera, *ubi sup.*

seulement dans leurs manœuvres, mais jusque dans les détails minutieux de l'étiquette militaire.

Cortés, avec l'aide de Marina, fit une courte harangue à ses alliés indiens. Il leur rappela qu'il allait combattre leurs anciens ennemis, et les somma de le soutenir d'une manière digne de leur renom. Il confiait à ceux qu'il laissait dans la ville l'achèvement des brigantins, si essentiels au succès de l'expédition; et il demanda que ceux-là seulement le suivissent, qui étaient déterminés à rester avec lui jusqu'à la soumission complète de la capitale (14). Les alliés répondirent à cette allocution par des cris ou plutôt des hurlements de défi, qui montraient toute la joie qu'ils éprouvaient à l'idée de venger enfin leurs injures et d'humilier leur orgueilleux ennemi.

Avant de partir pour son expédition, Cortés promulgua une série d'ordonnances ou, comme il les appelle lui-même, de règlements pour l'armée, trop remarquables pour être passées sous silence. Le préambule de ce code commence par poser en principe que dans toutes les institutions divines ou humaines — si ces dernières ont quelque valeur — l'ordre est la grande loi. Nous voyons par les anciennes chroniques que les plus grands capitaines des temps passés ont dû leurs succès à la sagesse de leurs règlements, tout autant qu'à leur vaillance. C'était surtout dans la situation où se trouvaient les Espagnols, c'est-à-dire une poignée d'hommes au milieu d'innombrables ennemis, extrêmement habiles dans l'usage de leurs armes et dans l'art de la guerre, qu'un pareil code était nécessaire. On rappelle ensuite à l'armée que la conversion des païens est l'œuvre la plus agréable aux yeux du Tout-Puissant, et ne peut manquer d'avoir son appui. On exhorte chaque soldat à considérer cette œuvre comme le but principal de l'expédition, *sans lequel la guerre serait manifestement injuste, et toute acquisition résultant de cette guerre un vol* (15).

(14) Herrera, *loc. cit.*

(15) « Que su principal motivo é intencion sea apartar y desarraigar de

Le général déclare solennellement que le principal motif qui le fait agir, c'est le désir d'arracher les naturels à leur idolâtrie, pour leur donner la connaissance de la vraie foi; et en second lieu, de recouvrer pour l'empereur leur maître les possessions qui lui appartiennent de droit (16).

Les ordonnances défendent ensuite tout blasphème contre Dieu et les saints; vice beaucoup plus commun chez les peuples catholiques que chez les peuples protestants — ce qu'il faut attribuer moins peut-être à la différence des religions, qu'au tempérament physique; le soleil ardent des pays où domine le catholicisme donnant plus de violence à l'expression des passions (17).

Une autre loi est dirigée contre le jeu, cette passion favorite des Espagnols. Cortès, faisant quelques concessions aux habitudes nationales, autorise le jeu sous certaines restrictions, mais il interdit entièrement l'usage des dés (18). Puis viennent

de las dichas idolatrias á todos los naturales destas partes y reducillos ó á lo meno desear su salvacion y que sean reducidos al conocimiento de Dios y de su santa fé católica : porque si con otra intencion se hiciese, la dicha guerra seria injusta y todo lo que en ella se oviese onoloxio é obligado á restitucion. » *Ordenanzas militares*, Ms.

(16) « É desde ahora protexto en nombre de S. M. que mi principal intencion é motivo es facer esta guerra é las otras que ficiese por traer y reducir a los dichos naturales al dicho conocimiento de nuestra santa fé é creencia; y despues por los sozjugar é supeditar debajo yugo é dominio imperial é real de Su sacra Magestad, á quien judicamente el señorio de todas estas partes. » *Ordenanzas militares*, Ms.

(17) « Ce n'est qu'en Espagne et en Italie, dit le judicieux historien des républiques italiennes, qu'on rencontre cette habitude vicieuse, absolument inconnue aux peuples protestants, et qu'il ne faut point confondre avec les grossiers jurements que le peuple en tout pays mêle à ses discours. Dans tous les accès de colère des peuples du Midi, ils s'attaquent aux objets de leur culte, ils les menacent, et accablent de paroles outrageantes la Divinité elle-même, le Rédempteur ou ses saints. » Sismondi, *Répub. italiennes*, chap. 126.

(18) Lucio Marineo, qui vit à la cour de Castille, où il résidait alors, les terribles effets de ce goût national, fait à ce sujet cette véhémente sortie. « El jugador es el que desea y procura la muerte de sus padres, el que jura

d'autres dispositions contre les querelles et les combats particuliers, contre les provocations personnelles et les sarcasmes injurieux entre des compagnies rivales; puis des règles pour la meilleure discipline des troupes, soit dans le camp, soit en campagne. Il s'en trouve une, entre autres, qui défend, sous peine de mort, à tout capitaine de charger l'ennemi sans ordres; pratique signalée comme très-pernicieuse et trop fréquente, — effet de la fougue impétueuse des hardis et insubordonnés compagnons de Cortés.

La dernière ordonnance interdit à tout officier ou simple soldat de s'approprier aucune partie du butin pris sur l'ennemi, or, argent, pierres précieuses, tissus de plumes, étoffes, esclaves ou autres objets; de quelque nature qu'ils fussent, en quelque lieu et de quelque manière qu'ils eussent été obtenus, on devait les apporter immédiatement au général, ou à l'officier chargé de les recevoir. La violation de cette loi était punie de mort et de la confiscation. Peut-être verra-t-on dans une disposition aussi rigoureuse une nouvelle preuve de ce fait, que, si le conquérant s'inspirait des intérêts de la religion, il était loin d'être insensible à d'autres considérations beaucoup plus mondaines (19).

Ces règlements ne devaient pas rester à l'état de lettre morte. Peu de temps après leur promulgation, le général fit un exemple de deux de ses propres esclaves, qu'il fit pendre pour avoir pillé les naturels. Un soldat fut condamné, pour

falso por Dios y por la vida de su rey y señor, el que mata á su ánima, y la echa en el infierno : ¿ y que no hará el jugador q' no averguença de perder sus dineros, de perder el tiempo, perder el sueño, perder la fama, perder la honra, y perder finalmente la vida? Por lo cual como ya gran parte de los hombres siempre y donde quiera continuamente juegan, parésceme verdadera la opinion de aquellos que dizen *el infierno estar lleno de jugadores.* » *Cosas memorables de Espagna*, ed. Sevilla, 1539, fol. 165.

(19) Ces règlements sont rapportés par Herrera, Solis, Clavigero et autres, d'une manière assez uniforme, mais avec des inexactitudes si palpables, qu'il est clair qu'ils n'avaient pas vu la pièce originale. La copie que je possède a été tirée de la collection Muñoz. Ce document curieux et très-intéressant n'a jamais été publié.

un délit semblable, à la même peine; mais le général fit couper la corde avant que la sentence eût reçu son plein effet. Cortés connaissait bien le caractère de ses compagnons; esprits rudes et turbulents, qu'il fallait gouverner avec une main de fer. Cependant il n'avait pas pour habitude de faire parade de son autorité dans des occasions indifférentes. Les rapports intimes qui naissaient de la situation même, la communauté des périls, des souffrances et des intérêts avaient amené entre les soldats et les officiers une familiarité très-préjudiciable à la discipline. Les manières franches et ouvertes du général lui-même semblaient autoriser cette liberté, qu'il n'essayait pas, ordinairement, de réprimer; condescendance politique, car les sentiments et les passions d'une soldatesque licencieuse pouvaient, s'ils étaient comprimés violemment, éclater en révolte ouverte. Mais au delà des limites de sa tolérance, toute transgression, comme toute infraction aux règlements établis dans le camp, attirait sur le délinquant un châtiment prompt et inévitable. En tempérant ainsi la sévérité par l'indulgence, et cachant une volonté ferme sous les dehors simples et familiers du soldat, Cortés avait acquis sur son armée d'aventuriers un ascendant et un empire que n'aurait jamais obtenus un chef plus rigoureux.

Les ordonnances, datées du 22 décembre, furent lues le 24 à l'armée assemblée. Deux jours après, les troupes étaient en marche; Cortés, à la tête de ses bataillons, enseignes déployées, sortit, aux sons de la musique, de la capitale républicaine, qui l'avait si généreusement accueilli dans sa détresse, et qui maintenant lui fournissait, pour la seconde fois, les moyens de mener à fin sa grande entreprise. La population de la ville, hommes, femmes et enfants, accompagna l'arrière-garde jusqu'à une certaine distance, et là, faisant ses adieux aux guerriers, elle invoqua sur leurs armes la protection des dieux.

Les alliés avaient réuni des forces nombreuses, mais le général espagnol ne permit qu'à une petite partie de l'accompagner. Il se proposait d'établir son quartier général sur

quelque point du lac de Tezcuco, d'où il pourrait inquiéter la capitale des Aztéques, en soumettant les environs, interceptant les approvisionnements, et mettant ainsi la ville en état de blocus (20).

Quant à l'assaut même, son intention était de l'ajourner jusqu'à l'époque où l'arrivée des brigantins lui permettrait de le livrer avec tous ses avantages et avec toutes les chances de succès en sa faveur. En attendant, il ne crut pas devoir s'embarrasser d'une multitude qu'il n'était pas facile de nourrir; il préféra laisser la plus grande partie de ses alliés à Tlascala, d'où ils pourraient transporter les vaisseaux au camp, lorsqu'ils seraient achevés, et l'aider dans ses opérations ultérieures.

Trois routes se présentaient à Cortés pour pénétrer dans la vallée : il choisit la plus difficile... celle qui, à peine frayée à travers la haute *sierra*, sépare le plateau oriental du plateau occidental, et qu'on eût pu croire impraticable pour une armée. Cortés jugea avec raison qu'en prenant cette direction il aurait, selon toute probabilité, l'avantage de n'être point harcelé par l'ennemi, qui s'en remettrait sans doute aux aspérités mêmes du terrain.

L'armée fit, le premier jour, cinq à six lieues, Cortés marchant à l'avant-garde, avec son petit corps de cavalerie. On fit halte au village de Tetzmellocan, au pied de la chaîne de montagnes qui traverse le pays, touchant, à son extrémité méridionale, le gigantesque Iztaccihuatl, blanchi par la neige des siècles (21). Les troupes furent bien accueillies dans ce

(20) Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 20. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 127. Le premier de ces historiens porte à quatre-vingt mille le nombre des alliés indiens qui suivirent Cortés; le dernier à dix mille!... *¿Quien sabe?*

(21) Cette montagne, qui forme avec sa voisine, le Popocatepetl, la grande barrière, les colonnes d'Hercule de la vallée de Mexico, a été assimilée, à cause de sa forme, au dos d'un dromadaire. (Tudor, *Tour in North-America*, let. 22.) Elle s'élève bien au-dessus de la limite des neiges perpétuelles dans les tropiques, et son énorme crête avec ses flancs enveloppés

village, et commencèrent le lendemain matin à gravir la chaîne.

Le sentier était roide et extrêmement inégal, hérissé d'épaisses broussailles, dégradé par les torrents de l'hiver qui l'avaient profondément sillonné de ravins pierreux, à peine praticables pour l'artillerie, tandis que les branches des arbres, se projetant horizontalement à travers la route, opposaient à la cavalerie des obstacles sans cesse renaissants. Le froid, à mesure qu'on s'élevait, devint plus intense. Il affecta vivement les Espagnols, récemment acclimatés à une région chaude, ou du moins tempérée; mais les efforts continuels, qu'il leur fallait faire pour poursuivre cette marche ascensionnelle, leur fournirent le meilleur moyen de résister aux rigueurs de cette température. De noires forêts de pins, qui couvraient les rampes inférieures des montagnes et dégénéraient plus haut en arbustes rares et rabougris, étaient la seule végétation de ces régions élevées. Il faisait nuit avant que les soldats épuisés de fatigue eussent atteint la crête pelée de la sierra, où ils se hâtèrent d'allumer leurs feux; là, s'entassant autour de leurs bivouacs, ils se réchauffèrent à l'envi et préparèrent leur repas du soir.

Au point du jour, l'armée se remit en marche. On célébra la messe, puis on commença la descente, plus difficile encore et plus pénible que la montée de la veille ; car la route, indépendamment des obstacles naturels qu'elle présentait, était obstruée de distance en distance par de grands abattis d'arbres, évidemment faits à dessein. Cortés ordonna à un corps de troupes légères de dégager le chemin, et l'armée poursuivit sa marche, mais cette fois avec la crainte que l'ennemi n'eût préparé quelque embuscade pour la surprendre lorsqu'elle serait engagée dans le défilé. Les soldats avançaient avec précaution, cherchant à percer de leurs regards la sombre épaisseur des forêts, où les Aztéques auraient pu se cacher. Mais

dans leur manteau d'argent, forment un des objets les plus frappants du magnifique panorama qui se déroule aux yeux des habitants de la capitale.

ils n'aperçurent aucun être vivant, à l'exception des hôtes sauvages des bois et d'une bande de *zopilotes*, vautours du pays, qui, semblables à des esprits malfaisants, suivaient du haut des airs la marche de l'armée, dans l'attente de quelque sanglante curée.

A mesure qu'on descendait, les Espagnols éprouvaient une altération aussi agréable que sensible dans la température. Le caractère de la végétation changeait également, et le triste pin, le seul arbre qu'ils eussent vu depuis quelque temps, était remplacé par le chêne noueux, par le sycomore, ou plus bas encore par le gracieux poivrier, mêlant ses baies rouges au sombre feuillage de la forêt, tandis qu'on apercevait, dans les gorges profondes, les lianes aux couleurs brillantes, suspendant aux branches leurs guirlandes de fleurs, indices d'un ciel plus doux. Enfin l'armée déboucha sur un plateau d'où l'œil, sans être arrêté par les bois ou par les cimes des montagnes, plongeait au loin sur la riche vallée de Mexico, qui, baignée dans la lumière dorée du soleil, reposait en quelque sorte dans les bras de ces géants des montagnes, que l'imagination pouvait se figurer comme ses génies protecteurs. Ce spectacle magnifique, nouveau pour une grande partie des soldats, les jeta dans le ravissement. Les vétérans de Cortés eux-mêmes ne purent contenir leur admiration, bientôt suivie d'amères réflexions, quand ils se rappelèrent les maux qu'ils avaient soufferts dans ce bassin si riant, mais si perfide. « Nous sentîmes, dit le chef de cette armée conquérante, que nous n'avions d'autre alternative que la victoire ou la mort; et notre parti une fois pris, nous marchâmes d'un pas plus allègre, comme si nous fussions allés à quelque partie de plaisir (22). »

Les Espagnols, en avançant, virent les sommets des monts

(22) « Y prometímos todos de nunca de ella salir, sin victoria, ó dejar, allí las vidas. Y con esta determinacio ibamos todos tan alegres, como si fueramos á cosa de mucho placer. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 188.

voisins s'éclairer de feux, signaux qui annonçaient que l'alarme était donnée. Le général recommanda de nouveau à ses soldats de songer à leur vieille renommée, de marcher en bon ordre, de serrer leurs rangs et d'obéir aux ordres de leurs officiers (23). A chaque détour de la montagne, on s'attendait à voir l'ennemi rangé en bataille et disposé à disputer le passage. Lorsque les défilés eurent été franchis sans opposition et qu'on approcha de la plaine, on s'attendait encore à la trouver occupée par une armée formidable, qui renouvellerait l'affaire d'Otumba. Mais quoiqu'on aperçût de temps en temps des groupes de guerriers en mouvement sur les collines, et chargés en apparence de surveiller la marche des Espagnols, ceux-ci arrivèrent sans obstacle jusqu'à un *barranca*, ou ravin profond, dans lequel coulait une rivière, traversée par un pont en partie détruit. Sur le bord opposé, un gros d'Indiens paraissaient disposés à disputer le passage; mais, soit qu'ils ne se crussent pas assez nombreux, soit qu'ils fussent intimidés par la bonne contenance des Espagnols, ils ne tinrent pas pied, et furent promptement dispersés par quelques charges de cavalerie. L'armée continua sa marche sans obstacle jusqu'à une petite ville appelée Coatepec, où elle fit halte pour la nuit. Cortés, avant de se retirer à son quartier, fit une ronde, avec quelques-uns de ses compagnons, pour voir si tout était en sûreté dans le camp (24). On eût dit que les yeux de ce chef indomptable ne connaissaient pas le sommeil, ni son corps la fatigue (25).

(23) « Y yo torné á rogar, y encomendar mucho á los Españoles, que hiciessen, como siempre habian hecho, y como se esperaba de sus personas; y que nadie no se desmandasse, y que fuessen con mucho concierto, y órden por su camino. » *Rel. terc.*, *ubi sup.*

(24) « É como la gente de pie venia algo cansada, y se hacia tarde, dormimos en una poblacion, que se dice Coatepeque... É yo con diez de caballo comenzé la vela, y ronda de la prima, y hice, que toda la gente estubiesse muy apercibida. » *Rel. terc.*, p. 188-189.

(25) Pour les détails de cette marche, voir, indépendamment de la lettre de Cortés si souvent citée, Gomara, *Crónica*, cap. 121. Oviedo, *Hist. d*

Cependant l'anxiété et le doute auraient suffi pour le tenir éveillé pendant cette nuit. Il n'était plus qu'à trois lieues de Tezcuco, la célèbre capitale des Acolhuans. Il se proposait d'y établir, s'il était possible, son quartier-général. Son armée se logerait à l'aise dans les nombreuses habitations de cette ville. Une communication facile avec Tlascala, par une route différente de celle qu'il venait de parcourir, lui permettrait de tirer des approvisionnements et de faire venir des renforts de ce pays ami, en lui donnant aussi le moyen de transporter ses brigantins, lorsqu'ils seraient terminés. Mais il avait de bonnes raisons pour être inquiet de l'accueil qui lui serait fait dans cette capitale, où une grande révolution avait eu lieu depuis l'expulsion des Espagnols de Mexico.

Le lecteur se rappelle que Cacama, cacique de Tezcuco, avait été déposé par Cortés pendant son premier séjour dans la métropole des Aztéques, pour avoir trempé dans un complot contre les Espagnols, et que sa couronne avait été mise sur la tête d'un frère puîné, Cuicuitzca. Le prince déposé était au nombre des prisonniers emmenés par Cortés, et il périt avec les autres, dans la *noche triste*, au terrible passage de la chaussée. Son frère, craignant peut-être, après la fuite des Espagnols, de rester avec ses vassaux, dont toutes les sympathies étaient pour les Aztéques, accompagna ses ennemis dans leur retraite, et eut le bonheur d'atteindre Tlascala en sûreté.

Cependant un second fils de Nezahualpilli, nommé Coanaco, réclama, à la mort de son frère aîné Cacama, la couronne comme son légitime héritage. Comme il partageait cordialement la haine de ses compatriotes et des Aztéques pour les hommes blancs, ses titres furent reconnus par l'empereur mexicain. Le nouveau seigneur de Tezcuco eut, peu de temps après son avénement, l'occasion de donner à son protecteur un témoignage de sa reconnaissance.

las Ind., Ms., lib. 33, cap. 18. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, c. 137. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 20. Ixtlilxochitl, *Relacion de la venida de los Españoles y principio de la ley evangelica*. Mexico, 1829, p. 9.

Un détachement de quarante-cinq Espagnols, ignorant les désastres de Mexico, convoyait dans cette ville une grande quantité d'or, au moment même où Cortés était en retraite sur Tlascala. Comme ce détachement traversait le territoire de Tezcuco, il fut attaqué par ordre de Coanaco ; la plupart des hommes qui le composaient furent massacrés sur place, et le reste envoyé à Mexico pour être sacrifié. Les armes et les vêtements de ces malheureux furent placés dans les temples comme trophées, et leurs cadavres ayant été écorchés, leurs peaux furent suspendues au-dessus des autels sanglants, comme l'offrande la plus agréable aux dieux offensés (26).

Quelques mois après cet événement, le prince exilé, Cuicuitzca, s'ennuyant de son séjour à Tlascala, et soupirant après ses anciennes pompes royales, revint secrètement à Tezcuco, espérant, à ce qu'il paraît, y soulever un parti en sa faveur. Mais si telles étaient ses espérances, elles furent cruellement déçues ; car il n'eut pas plus tôt mis le pied dans la capitale, qu'il fut livré à son frère, qui, d'après le conseil de Guatemozin, le fit mettre à mort, comme traître à son pays (27). Tel était l'état des choses à Tezcuco, lorsque Cortés s'en approcha pour la seconde fois ; il avait donc, ainsi que nous le disions tout à l'heure, raison de douter non-seulement de l'accueil qui l'y attendait, mais de la possibilité même d'y entrer autrement que de vive force.

Ces craintes furent dissipées le lendemain matin. Les troupes n'avaient pas encore achevé de prendre les armes, lorsqu'on annonça une députation venant de la part du seigneur de Tezcuco. Elle se composait de plusieurs nobles, dont quelques-uns étaient connus des compagnons de Cortés. Ils por-

(26) Voir plus haut, chap. 5.

Les peaux des infortunés immolés sur la pierre du sacrifice étaient une offrande ordinaire dans les temples indiens, et les prêtres sauvages célébraient plusieurs de leurs fêtes par des danses qu'ils exécutaient publiquement, enveloppés dans ces hideuses dépouilles de leurs victimes.

(27) *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 187. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 19.

taient, en signe d'alliance, un drapeau orné d'or, et ils offrirent à Cortés un présent de peu de valeur. Un message du cacique suppliait le général d'épargner son territoire et l'engageait à venir se loger dans sa capitale, avec promesse de se reconnaître, aussitôt son arrivée, le vassal du monarque espagnol.

Cortés, dissimulant la joie que lui causaient ces ouvertures, prit un air sévère, et demanda compte aux envoyés du sang des Espagnols qui avaient été massacrés, insistant en même temps sur la restitution immédiate de l'or qui leur avait été enlevé. Les nobles indiens s'excusèrent en rejetant tout le blâme sur l'empereur aztéque, qui était l'auteur de ce guet-apens, et qui s'était emparé du trésor. Ils prièrent d'ailleurs Cortés de ne point faire son entrée dans la ville ce jour-là, mais de passer la nuit dans les faubourgs, afin que leur maître eût le temps de lui faire préparer un logement convenable. Mais le général n'eut point égard à cette requête, et pressant au contraire la marche, il entra à midi, le 31 décembre 1520, à la tête de ses légions, dans la ville de Tezcuco, « le lieu du repos, » appellation qui s'appliquait assez bien à la circonstance (28).

Il fut frappé, comme il l'avait été lors de sa première entrée dans cette cité populeuse, de la solitude et du silence qui régnaient dans ses rues. On le conduisit au palais de Nezahualpilli, qui lui avait été assigné pour logement. C'était un assemblage irrégulier de bâtiments peu élevés, couvrant une vaste étendue de terrain, comme la résidence royale que les troupes avaient occupée à Mexico. Ce palais était assez grand, dit Cortés, pour loger non-seulement tous les Espagnols, mais le double (29). Le général, en arrivant, donna des ordres pour que les personnes et les propriétés des habitants fussent res-

(28) Tezcuco, nom chichemèque, suivant Ixtlilxochitl, signifiant « lieu de halte ou de repos, » parce que les différentes races venues du nord s'y arrêtèrent lors de leur entrée dans l'Anahuac. *Hist. chichemeca*, Ms., cap. 10.

(29) « La qual es tan grande, que aunque fueramos doblados los Espa-

pectées, et il défendit aux Espagnols de quitter leurs quartiers sous peine de mort.

Ses ordres ne purent empêcher quelques excès commis par ses alliés, si l'on en croit un chroniqueur tezcucan, qui rapporte que les Tlascalans brûlèrent, peu de temps après leur arrivée, un des palais royaux. C'était le dépôt des archives nationales, et cet incendie, quelle qu'en ait été la cause, doit être un sujet de regret pour l'antiquaire, qui aurait pu trouver dans les documents hiéroglyphiques de cet établissement quelques précieuses indications sur les migrations des races mystérieuses qui s'établirent les premières sur les plateaux de l'Anahuac (30).

Inquiet de cette désertion apparente de la cité, et remarquant aussi qu'aucun des principaux habitants ne venait lui faire accueil, Cortés ordonna à quelques soldats de monter au faîte du *teocalli* voisin, et d'observer ce qui se passait dans la ville. Ils redescendirent bientôt et lui rapportèrent que les habitants émigraient en grand nombre avec leurs familles et leurs effets, les uns en canots par le lac, d'autres à pied vers les montagnes. Le général comprit alors le motif réel de l'invitation que lui avait fait adresser le cacique, de passer la nuit dans les faubourgs; c'était afin d'avoir le temps d'évacuer Tezcuco. Il craignit que ce chef lui-même n'eût pris la fuite. Il envoya en toute hâte des détachements sur les principales avenues de la ville, avec ordre de faire rebrousser chemin aux fuyards et d'arrêter le cacique, s'il se trouvait parmi ces derniers. Mais il était trop tard : Coanaco voguait déjà sur le lac, se dirigeant vers Mexico.

ñoles, nos pudieramos aposentar bien a placer en ella. » *Rel. tercera de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 191.

(30) « De tal manera que se quemáron todos los archivos reales de toda la Nueva-España, que fué una de las mayores pérdidas que tuvo esta tierra, por que con esto toda la memoria de sus antiguayas y otras cosas que eran como escrituras y ricuerdos pereciéron desde este tiempo. La obra de las casas era la mejor y la mas artificiosa que hubo en esta tierra. » Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 91.

Cortés résolut alors de tirer parti de cet événement, en mettant sur le trône un autre chef, plus attaché à ses intérêts. Il convoqua une réunion des principaux personnages encore dans Tezcuco. Par leur avis, et à la faveur d'une élection simulée, il éleva un frère du dernier souverain au trône déclaré vacant. Ce prince, qui consentit à recevoir le baptême, fut un instrument docile entre les mains des Espagnols. Mais il ne survécut que quelques mois à son élévation (31), et eut pour successeur un autre membre de la maison royale, nommé Ixtlilxochitl, qui tenait en quelque sorte les rênes du gouvernement du vivant de son frère, puisqu'il avait le commandement de l'armée. Comme ce prince prit une part considérable aux opérations subséquentes des Espagnols et contribua essentiellement à leur succès, il convient de dire quelques mots de l'histoire de ses premières années ; on croira lire la légende d'un héros fabuleux de l'antiquité classique (32).

Ixtlilxochitl était fils, par une seconde reine, du grand Ne-

(31) L'historien Ixtlilxochitl paye le tribut d'éloges qui suit à la mémoire de son royal parent, qui s'appelait Tecocol. Il est étrange, qu'à l'exception de l'ouvrage de Sahagun, ce nom ne se trouve dans aucun écrit contemporain ! « Fué el primero que lo fué en Tezcoco, con harta pena de los Españoles, porque fué nobilísimo y los quiso mucho. Fué D. Fernando Tecocoltzin muy gentil hombre, alto de cuerpo y muy blanco, tanto cuanto podia ser cualquier Español por muy blanco que fuese, y que mostraba su persona y término descender, y ser del linage que era. Supo la lengua castellana, y así casi las mas noches despues de haber cenado, trataban él y Cortés, de todo lo que se debia hacer acerca de las guerras. » Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 12-13.

(32) Quelques écrivains n'ont parlé ni de l'avénement de Tecocol, ni même de son existence. D'autres en ont fait mention d'une manière si équivoque — ne donnant pas son nom indien — qu'on ne sait si c'est de lui qu'ils ont voulu parler, ou seulement de son frère puîné, Ixtlilxochitl. Le chroniqueur tezcucan porteur de ce dernier nom mélodieux est le seul qui ait donné les détails de son histoire. Je l'ai suivi, comme ayant eu par ses relations personnelles accès aux meilleures sources d'information, quoiqu'il faille avouer qu'il est beaucoup trop disposé à accepter les choses de confiance, pour pouvoir être toujours considéré comme la meilleure autorité.

zahualpilli. Quelques prodiges alarmants et le sombre aspect des planètes à sa naissance, engagèrent les astrologues qui tirèrent son horoscope à conseiller au roi son père de faire mourir cet enfant, destiné, s'il devenait grand, à s'unir aux ennemis de son pays pour en renverser les institutions et en détruire la religion. Mais le vieux monarque répondit : « Le temps est arrivé où les enfants de Quetzalcoatl doivent venir de l'Orient pour s'emparer du pays, et si le Tout-Puissant a choisi mon fils pour coopérer à cette œuvre, que sa volonté soit faite » (33).

Cet enfant déploya en grandissant une merveilleuse précocité, non-seulement de talent, mais d'activité turbulente, qui ne présageait rien de bon pour l'avenir. Il avait à peine douze ans, lorsqu'il forma un petit corps d'enfants de son âge ou un peu plus âgés, qu'il exerçait aux différentes évolutions militaires, exécutant avec eux des combats simulés, parfois aussi attaquant les paisibles habitants et jetant le tumulte et la confusion dans la ville aussi bien que dans le palais. Quelques vieux conseillers de son père, rattachant cette conduite aux prédictions faites à sa naissance, en furent tellement alarmés, qu'ils crurent devoir renouveler le conseil donné par les astrologues de faire périr ce jeune prince, si le monarque ne voulait voir un jour son royaume en proie à l'anarchie. Ce conseil violent fut rapporté à Ixtlilxochitl, qui en fut tellement exaspéré, qu'il se mit à la tête d'une bande de mauvais sujets. Pénétrant chez les hardis conseillers, il les arracha de leurs maisons et leur fit subir le supplice de la *garote*, c'est-à-dire la peine capitale telle qu'on l'infligeait aux criminels.

Il fut arrêté et amené devant son père. Questionné sur sa

(33) « El respondió, que era por demas ir contra lo determinado por el Dios criador de todas las cosas, pues no sin misterio y secreto juicio suyo le daba tal hijo al tiempo y quando se acercaban las profecias de sus antepasados, que havíase venir nuevas gentes á poseer la tierra, como eran los hijos de Quetzalcoatl, que aguardaban su venida de la parte oriental. » Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 69.

conduite, il répondit froidement « qu'il n'avait fait que ce qu'il avait le droit de faire. Les ministres qu'il avait mis à mort avaient mérité leur sort, en cherchant à lui enlever l'affection de son père, par cette seule raison qu'il aimait trop le métier des armes, la plus honorable des professions et la plus digne d'un prince. S'il les avait fait mourir, c'était parce qu'ils avaient voulu le faire mourir lui-même. » Le sage Nezahualpilli, dit le chroniqueur, trouva qu'il y avait beaucoup de force dans ces raisons, et comme il ne voyait au fond rien de lâche ni de bas dans cette action, mais plutôt l'indice d'un esprit audacieux qui plus tard pourrait faire de grandes choses, il se contenta d'admonester gravement le jeune criminel (34). On ne nous dit pas si cette semonce paternelle produisit un effet salutaire : nous savons seulement qu'Ixtlilxochitl prit plus tard une part active aux guerres de son pays, et qu'il n'avait pas plus de dix-sept ans lorsqu'il obtint les insignes réservés aux chefs vaillants et victorieux (35).

A la mort de son père, il disputa la succession à son frère aîné, Cacama. Le pays était menacé d'une guerre civile, lorsque l'affaire s'arrangea, au moyen de l'abandon que lui fit son frère de la partie de son territoire située dans les montagnes. A l'arrivée des Espagnols, le jeune chef — il avait alors à peine vingt ans — leur fit, ainsi que nous l'avons vu, force démonstrations amicales, excité sans doute par sa haine pour

(34) « Con que el rey no supo con que ocacion poderle castigar, porque lo pareciéron sus razones tan vivas y fundadas que su parte no habia hecho cosa indebida ni vileza para poder ser castigado, mas tan solo una ferocidad de ánimo; pronostico de lo mucho que habia de venir á saber por las armas, y así el rey dijo que se fuese á la mano. » Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 69.

(35) Ixtlilxochitl, *ubi sup.*

Entre autres anecdotes, on rapporte que, n'ayant encore que trois ans, ce prince précoce poussa sa nourrice dans un puits, au moment où elle tirait de l'eau, pour la punir de certaines légèretés de conduite dont il avait été témoin. Mais je ferai grâce du reste au lecteur, dont le goût pour le merveilleux n'est peut-être pas à la hauteur de celui du chroniqueur de Tezcuco.

Montézuma, qui avait soutenu les prétentions de son frère Cacama (36). Ce ne fut cependant qu'après son avénement au trône de Tezcuco qu'il montra toute l'étendue de sa bonne volonté. A partir de ce moment, il devint l'ami des chrétiens, les soutenant de son autorité personnelle, et mettant à leur disposition son armée et ses ressources en tout genre, qui, bien que fort réduites depuis la mort de son père, étaient encore considérables, et en faisaient un allié précieux. Les historiens espagnols se sont plu à rappeler les services de ce prince, et l'histoire, en effet, ne doit pas lui enlever la gloire qui lui est due — la triste gloire d'avoir contribué, plus qu'aucun autre chef de l'Anahuac, à river les fers de ses compatriotes.

GOMARA. — BERNAL DIAZ.

Je rapproche ici deux hommes aussi différents que pouvaient l'être le soldat et l'ecclésiastique, l'écrivain illétré et l'érudit. Ils sont tous les deux cependant comme les piliers sur lesquels s'appuie cette histoire.

Le premier de ces deux chroniqueurs, Francisco Lopez de Gomara, était de Séville. Lorsque Cortés revint en Espagne après la conquête, Gomara devint son chapelain, et resta, après la mort de son patron, au service de son fils, le second marquis de la Vallée. Ce fut alors qu'il écrivit sa Chronique. La position personnelle de l'auteur pourrait faire supposer qu'il ne s'est point astreint, dans la composition de cet ouvrage, aux principes rigoureux de l'impartialité historique, supposition qui ne serait pas dénuée de fondement. L'histoire de la conquête est nécessairement celle du grand homme qui l'accomplit. Mais Gomara a mis son héros tellement en relief, que ses braves compagnons d'armes se trouvent complétement effacés; en même temps qu'il tire un voile complaisant sur ses erreurs, il ne manque jamais de présenter ses exploits sous

(36) Voir plus haut, t. 1.

les couleurs les plus brillantes. Sa position peut, ainsi que nous le disions, faire excuser jusqu'à un certain point cette partialité. Mais elle n'a pas suffi pour le justifier aux yeux de Las Casas, qui termine rarement un chapitre de sa propre histoire de la conquête, sans administrer à Gomara une remontrance salutaire. Il va même jusqu'à accuser le chapelain de « mensonge avéré, » et nous assure qu'il « n'avait d'yeux ni d'oreilles que pour ce qu'il plaisait à son patron de lui dicter. » Il est évident qu'il ne faut pas prendre ceci à la lettre, puisque Gomara n'écrivit son récit que plusieurs années après la mort de Cortés. Le fait est qu'il puisa ses informations aux meilleures sources : sa profession d'ecclésiastique le mettait en rapport intime non-seulement avec la famille de son patron, mais avec les principaux acteurs de ce grand drame.

Il disposa les renseignements ainsi obtenus avec un ordre que les chroniqueurs de l'époque ne connaissaient guère. Au lieu de leurs divagations incohérentes, son style se distingue par une clarté élégante et concise. Si les faits, quelquefois trop multipliés, occupent trop l'esprit du lecteur pour lui laisser le temps de la réflexion, ils tendent au moins vers un même but, et le récit est ferme et rapide, au lieu de se traîner en d'interminables digressions. En un mot, l'ouvrage de Gomara est non-seulement supérieur, sous le rapport de l'exécution, à la plupart des histoires contemporaines, mais il peut encore prétendre, jusqu'à un certain point, au rang de composition classique.

Il en résulta que l'histoire de Gomara ne tarda pas à acquérir une grande réputation ; tandis qu'on laissait sommeiller en manuscrit un grand nombre de lettres de Cortés lui-même, ainsi que les compositions plus élaborées d'Oviedo et de Las Casas, les écrits de Gomara furent imprimés, puis réimprimés de son temps même, et traduits en diverses langues de l'Europe. La première édition de la *Crónica de la Nueva-España* parut à Médina, en 1553 ; elle fut réimprimée à Anvers l'année suivante. Elle a été depuis incorporée dans la collection de Barcia, et enfin elle a été publiée, en 1826, au Mexique. Les circonstances qui se rattachent à la publication de cette dernière édition sont assez curieuses. Le gouvernement mexicain affecta une petite somme pour couvrir les frais de traduction de ce qu'on supposait être une Chronique originale de Chimatpain, écrivain indien qui vivait à la fin du seizième siècle ; le soin de cette traduction fut confié au laborieux Bustamante. Mais ce savant

n'était pas fort avancé dans ce travail, lorsqu'il reconnut que ce prétendu original n'était lui-même qu'une traduction en aztéque de la Chronique de Gomara. Il poursuivit néanmoins son travail d'éditeur, et donna au public une édition américaine de Gomara. Ce fait est d'autant plus remarquable que, dans ses différentes compilations, l'éditeur renvoie continuellement à ce même ouvrage, qu'il désigne comme la Chronique de Chimatpain.

L'autre autorité à laquelle j'ai fait allusion, est celle de Bernal Diaz del Castillo, originaire de Medina del Campo, dans la Castille Vieille. D'une famille obscure et pauvre, il alla en 1514 chercher fortune dans le Nouveau-Monde. Embarqué comme simple soldat sous Cordova, dans la première expédition au Yucatan; il accompagna, l'année suivante, Grijalva dans le même pays, et finit par s'engager sous la bannière de Cortés. Il suivit ce chef victorieux dans sa première marche sur le grand plateau, descendit avec lui pour attaquer Narvaez, prit part aux désastres de la *noche triste*, et fut présent au siége, à la reddition de la capitale, en un mot, à presque tous les événements de quelque importance. Il fut acteur dans cent dix-neuf batailles ou rencontres, dans plusieurs desquelles il fut blessé, et il faillit plusieurs fois tomber entre les mains de l'ennemi. En toutes ces occasions, Bernal Diaz, constamment fidèle à son chef et à la cause qu'il servait, déploya l'antique valeur castillane, et une loyauté à l'épreuve de cet esprit de mutinerie qui troubla trop souvent l'harmonie du camp. Nous trouvons la preuve de cette noble fidélité non-seulement dans ses propres récits, mais dans les éloges flatteurs de son général : ce dernier le chargea de plusieurs missions confidentielles.

Lorsque le nouveau gouvernement fut constitué, Bernal Diaz reçut sa part des *repartimientos* de terres et d'ouvriers. Mais cet arrangement ne fut pas fait à sa satisfaction; et il se plaint hautement de l'égoïsme de son général, trop préoccupé du soin de ses intérêts personnels pour songer au sort de ses compagnons d'armes. Le partage du butin est ordinairement une tâche ingrate. Diaz avait mené trop longtemps une existence active et aventureuse pour se contenter d'une vie d'oisiveté. Il prit part à plusieurs expéditions dirigées par les lieutenants de Cortés, et accompagna ce chef dans son terrible passage à travers les forêts de Honduras. Enfin, en 1548, nous trouvons le digne vétéran établi comme régidor dans la ville de Guatemala, et s'occupant tranquillement à écrire

les hauts faits de sa jeunesse. Un demi-siècle s'était écoulé depuis la conquête. Diaz avait survécu à son général et à la plupart de ses anciens compagnons d'armes. De cette vaillante petite troupe qui avait accompagné Cortés à son départ de Cuba, il ne restait plus que cinq individus ; et ces cinq individus, pour me servir des termes du vieux chroniqueur, « étaient pauvres, âgés et infirmes, chargés d'enfants et de petits-enfants, qui attendaient d'eux des secours qu'ils n'étaient guère en état de leur donner, — finissant leur carrière comme ils l'avaient commencée, dans les tribulations et les soucis. » Tel fut le sort des conquérants du Mexique, ce pays de l'or.

Le motif qui détermina Bernal Diaz à prendre la plume, dans un âge aussi avancé, fut le désir légitime de revendiquer pour lui et pour ses compagnons la part de gloire qui leur revenait dans la conquête. Il trouvait qu'ils en avaient été frustrés par la réputation exagérée qu'on avait faite à leur général ; réputation qui était en partie, sans doute, le résultat de l'influence des écrits de Gomara. Ce ne fut, cependant, qu'après avoir commencé son propre ouvrage, que Diaz en eut connaissance. Il fut tellement frappé du contraste de sa diction simple et sans art avec le style élégant du chapelain, qu'il jeta sa plume avec désespoir. Mais lorsqu'il eut été plus loin, et vu les erreurs, les inexactitudes grossières dont fourmillait l'ouvrage de son rival, il reprit son travail, résolu de donner au monde un récit qui aurait au moins le mérite de la vérité. Telle fut l'origine de l'*Historia verdadera de la Conquista de la Nueva España*.

On peut reconnaître que le chroniqueur a atteint le but qu'il s'était proposé. Quelles que soient les erreurs dans lesquelles il a pu tomber lui-même, — soit par oubli d'événements depuis longtemps passés, soit par vanité, défaut remarquable chez lui, soit enfin par crédulité ou par toute autre cause, — on sent, en le lisant, qu'il n'a jamais volontairement dénaturé la vérité. S'il avait voulu le faire, sa simplicité même l'aurait trahi. En ce qui touche Cortés, en même temps que Diaz cherche à concilier les prétentions de ce chef avec celles de ses compagnons, et qu'il expose sans ménagement son astuce, sa cupidité, quelquefois sa cruauté, il rend pleine justice à ses qualités grandes et héroïques. Il est évident qu'il considère son général, malgré tous ses défauts, comme supérieur

à tous les capitaines des temps anciens et modernes. Quelle que soit la vivacité de son blâme, il donne à chaque instant la preuve de sa fidélité et de son attachement personnel. Quand la calomnie s'attaque à son commandant, quand il est traité d'une manière injurieuse ou injuste, le fidèle chroniqueur se hâte de le couvrir de son bouclier. En un mot, il est clair que s'il tance parfois Cortés, et même assez vertement, il ne veut pas que d'autres prennent la même liberté.

Bernal Diaz, simple enfant de la nature, *daguerréotype* pour ainsi dire, les scènes de la vie réelle. Il est, parmi les chroniqueurs, ce qu'est l'auteur de *Robinson Crusoé* parmi les romanciers. Il nous introduit au milieu du camp, nous nous pressons avec les soldats autour du bivouac, nous les suivons dans leurs marches pénibles, nous écoutons leurs récits, leurs murmures, leurs plans de conquête, leurs espérances, leurs triomphes, leurs désappointements. Toutes les scènes pittoresques, tous les incidents romanesques de la campagne se réfléchissent dans son livre comme dans un miroir. Le laps de cinquante années n'avait eu aucune influence sur l'esprit du vétéran. Le feu de la jeunesse brille à chaque page de sa grossière histoire; et lorsqu'il évoque les scènes du passé, le souvenir de ses braves compagnons qui ne sont plus donne peut-être au tableau un coloris plus chaud que s'il avait été composé plus tôt. Le temps, la réflexion, les craintes de l'avenir, n'ont aucun pouvoir sur les idées bien arrêtées de sa jeunesse. Ses opinions sur le droit de conquête, sur la justice des traitements infligés aux naturels, n'ont subi aucune modification. Diaz est toujours le soldat de la croix, et ceux qui sont tombés à ses côtés sur le champ de bataille étaient des martyrs de la foi. « Où sont maintenant mes compagnons? demande-t-il. Ils sont morts les armes à la main, ou ils ont été dévorés par le cannibale, ou bien encore ils ont été jetés en pâture aux bêtes féroces dans leurs cages! eux, dont les restes auraient dû plutôt être réunis dans des monuments sur lesquels on aurait gravé leurs exploits, exploits qui méritent d'être écrits en lettres d'or; car ils sont morts au service de Dieu et de Sa Majesté, et pour donner la lumière à ceux qui étaient plongés dans les ténèbres, — *et aussi pour acquérir ces richesses que désirent la plupart des hommes.* » Ce dernier motif, exprimé ainsi tardivement et d'une manière incidente, donnera la clef de la conduite des conquérants, plutôt que ceux qui sont énoncés auparavant. C'est là, dans tous les

cas, un échantillon de cette naïveté qui fait le charme irrésistible du vieux chroniqueur.

Il peut paraître extraordinaire qu'à une si grande distance de temps, les incidents des campagnes de Diaz aient été encore aussi frais dans sa mémoire. Mais il faut considérer que leur caractère étrange et romanesque était bien propre à faire impression sur une imagination jeune et ardente. Le vétéran les avait probablement racontés plus d'une fois à sa famille et à ses amis; chaque circonstance de la guerre était devenue aussi familière à son esprit que « l'histoire de Troie » au rhapsode grec, ou les interminables aventures de Lancelot du Lac au ménestrel normand. En donnant à sa narration la forme d'une chronique, il ne faisait que les raconter encore une fois.

Le mérite littéraire de l'ouvrage de Diaz est tout ce qu'on pouvait attendre de la position de l'auteur. Il n'a pas même l'art de dissimuler sa vanité, qui éclate à chaque page avec une ostentation souvent comique. Et cependant on ne peut refuser quelque indulgence à cette faiblesse, lorsqu'on voit qu'il ne cherche pas à déprécier le mérite des autres. Il l'avoue avec candeur, tout en l'excusant. « Quand ma chronique fut achevée, dit-il, je la soumis à deux licenciés, qui désiraient lire ce récit, et pour qui j'éprouvais tout le respect qu'un homme ignorant éprouve naturellement pour des savants. Je les suppliai, en même temps, de ne faire ni changement ni correction dans le manuscrit, attendu que tout était écrit de bonne foi. Lorsqu'ils eurent lu l'ouvrage, ils me félicitèrent beaucoup de ma prodigieuse mémoire. Le style, me dirent-ils, était du bon vieux espagnol, sans aucun de ces traits et enjolivements qu'affectent tant nos écrivains à la mode. Mais ils remarquèrent que j'aurais peut-être mieux fait de ne pas nous louer autant, mes compagnons et moi, et de laisser ce soin à d'autres. A quoi je répondis que c'était chose commune entre parents et voisins de dire du bien les uns des autres; et si nous n'en disions pas de nous-mêmes, qui le ferait? Qui, à l'exception de nous-mêmes, avait été témoin de nos combats et de nos exploits? — à moins que ce ne fussent les nuages du ciel, et les oiseaux qui volaient au-dessus de nos têtes. »

Le style de Bernal Diaz est, n'en déplaise aux deux licenciés, du genre le plus commun; il abonde en locutions d'une familiarité incorrecte, et il est parfois assaisonné de la plaisanterie du camp. Il a, toutefois, le mérite de rendre clairement les idées de l'auteur.

Le récit, conduit sans aucun art, abonde en digressions et en redites du genre de celles qu'emploient les commères en contant leurs histoires. Mais il ne faut pas juger d'après les règles de l'art un livre évidemment écrit dans une ignorance complète de ces règles, et qui, malgré toutes les critiques qu'on en peut faire, sera lu et relu par le savant et l'écolier, tandis que les compositions de chroniqueurs plus classiques dorment paisiblement sur les rayons des bibliothèques.

C'est par pur hasard que cette inimitable chronique fut sauvée de l'oubli qui a englouti, dans la Péninsule, tant d'ouvrages d'un mérite beaucoup plus éminent. Le manuscrit était resté, pendant plus de soixante ans après sa composition, enfoui dans une bibliothèque particulière, lorsqu'il tomba entre les mains du père Alonzo Remon, chroniqueur général de l'ordre de la Miséricorde. Celui-ci eut la sagacité de découvrir, sous son enveloppe grossière, combien ce document était précieux pour l'illustration de l'histoire de la conquête. Il obtint la permission de le publier, et l'ouvrage parut sous ses auspices à Madrid, en 1632; c'est l'édition dont je me suis servi.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.